HISTOIRE

DE

L'AFRIQUE DU NORD

AVANT 1830

HISTOIRE

DE

L'AFRIQUE DU NORD

AVANT 1830

PRÉCÉDÉE DE LA

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE LA

TUNISIE, DE L'ALGÉRIE ET DU MAROC

AVEC

3 GRANDES CARTES

ET

12 PETITES CARTES OU CROQUIS

PAR

L. PÉCHOT

CAPITAINE BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR EN RETRAITE

ALGER

GOJOSSO, IMPRIMEUR-EDITEUR

5, RUE BRUCE, 5

1914

HISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD

AVANT 1830

PÉRIODE ARABE

PERIODE ARABE I. — CONQUETE

Conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes (647-700).

Mahomet (569-632), dont le vrai nom est Mohammed (le glorifié), naquit à la Mekke, en 569. Quoiqu'il appartînt à une grande famille du pays, nous savons qu'il gagna d'abord sa vie en exerçant la profession de conducteur de chameaux ; il serait peut-être plus exact de dire la profession de caravanier. Ce fut dans un de ses voyages qu'il fit connaissance d'un moine chrétien qui lui donna des notions sur l'ancien et le nouveau testaments, notions dont on trouve des traces dans certains passages du Coran.

Ce ne fut qu'à l'âge de 41 ans, c'est-à-dire, en 610, que Mohammed commença à se prétendre envoyé de Dieu et à prêcher sa doctrine. Tout d'abord, il ne s'adressa qu'aux gens de sa famille ; petit à petit, il augmenta le nombre de ses prosélytes, à tel point que ses prédications finirent par porter ombrage aux chefs de La Mekke (1). Ces derniers exercèrent à son encontre et à l'encontre de ses disciples de violentes persécutions qui forcèrent le nouveau prophète à se réfugier dans une ville voisine nommée Yathreb. Cet évènement eut lieu le 16 juillet 622.

Cette année 622, qui, chez les Musulmans, a reçu le nom d'année de l'hégire ou de la fuite est devenue le point ini-

(1) Ces chefs de La Mekke étaient idolâtres.

tial de l'ère musulmane. En mémoire du même évènement, Yathreb changea son nom en celui de Medinet-El-Nabi (la ville du prophète) et ce nom lui a été conservé par les géographes qui la désignent, actuellement, sous le vocable de Médine.

A partir de ce moment, l'existence de Mohammed est remplie par une série ininterrompue de guerres plus ou moins heureuses, au cours desquelles il s'empara de La Mekke en 630. Au moment de sa mort, en 632, il avait complètement soumis les tribus du Yémen et du Hedjaz, c'est-à-dire, de toute la côte orientale de la Mer Rouge.

Dans une surate du Coran, Mohammed promet l'empire du monde à ses sectateurs ; nous verrons, dans la suite, que ,si cette promesse ne s'est pas réalisée, on ne saurait en accuser la mauvaise volonté ou la négligence des premiers Musulmans.

Mohammed mourut en 632, et autant que l'on puisse supposer, des suites d'un empoisonnement. Après sa mort, le pouvoir religieux et politique passa aux Califes (khalifa-lieutenant) qui furent élus par les Ashab (compagnons) du prophète. Ces califes résidèrent, d'abord, à La Mekke, puis ensuite, à Damas. (206 km. N.-N.-E de Jérusalem).

Ce système électif ne dura pas longtemps ; il prit fin en 661. A cette époque, le Califat devint héréditaire par suite de l'usurpation de Moaouia qui devint le fondateur de la dynastie des Ommiades ou Ommeyades (1).

C'est pendant le règne de cette première dynastie musulmane que l'Algérie tomba sous la domination des Arabes.

Nous avons vu plus haut (page 319) que dès 640, c'est-à-dire huit ans après la mort de Mohammed, l'Egypte était déjà au pouvoir des Musulmans. Cette occupation ne sera que la première étape de l'Islam dans sa marche vers l'Occident.

Dès 642, les Arabes occupent la Cyrénaïque et sa capitale Barca. En 643, ils soumettent la partie orientale de la Tripolitaine, emportent Tripoli d'assaut, et pillent Sa-

---

(1) Ce nom d'Ommiades ou d'Ommeyades vient du nom Ommiah ou Ommeya que portait un des ancêtres du calife Moaouïa. Cet ancêtre était chef du temple de La Mekke, avant l'Islamisme, et dirigea les premières persécutions contre Mohammed.

brata, capitale de la province. Amrou, chef de cette expédition, veut pousser plus loin ses avantages, mais il est arrêté par le Calife Omar (634-644).

En 647, le successeur d'Omar, le Calife Otsmane (644-656) autorise Abd-Allah-Ibn-Saad, gouverneur d'Egypte à se mettre à la tête d'une armée de 20.000 hommes pour aller attaquer l'Afrique byzantine.

L'Exarque Grégoire qui, révolté contre les empereurs de Byzance, s'était fait proclamer empereur, et avait choisi Suffétula pour capitale, attendit les envahisseurs et leur livra bataille dans la plaine qui s'étend au sud de la ville actuelle de Sbeïtla. Il fut vaincu et tué.

Les Arabes pillèrent tout le Sud de la Byzacène, la région de Gafsa et les oasis plus au Sud, mais, vers le Nord, ils furent arrêtés par la ligne des places fortes où les Byzantins s'étaient réfugiés.

Cependant, au lieu de se contenter de tenir ferme dans les citadelles devant lesquelles les Arabes auraient usé leurs forces en efforts inutiles, les Byzantins commirent l'imprudence énorme de négocier avec leurs agresseurs et d'acheter leur départ, en leur payant des sommes considérables.

Cette première razzia avait été fructueuse, son souvenir ne sera pas perdu, bientôt la rapacité jointe au fanatisme poussera vers l'occident de nouvelles hordes en quête d'un nouveau butin.

Le pressentiment d'une nouvelle invasion semble avoir hanté les populations africaines ; les documents concernant cette époque nous permettent, en effet, de constater un mouvement considérable d'émigration vers l'Espagne et l'Italie.

Il faut ajouter que, quoiqu'après la mort tragique de l'exarque Grégoire, l'Afrique du Nord fût rentrée sous la domination des empereurs de Byzance, ceux-ci, déjà suffisamment employés à combattre tous les dangers qui les menaçaient directement, n'avaient guère le temps de s'occuper des périls que pouvaient courir les provinces éloignées de leur empire. Il en résulta que les liens qui rattachaient celles-ci au pouvoir central se relâchèrent de plus en plus, et on peut affirmer que, dès 665, la Byzacène avait complètement échappé à la domination impériale.

L'année 665 vit se renouveler l'expédition de 647. Poussés par une prudence, que l'on pourrait peut être qualifier sévèrement, les Grecs abandonnèrent, sans tenter la moindre résistance, la première ligne de forteresses construites précisément pour défendre la Byzacène. Les Arabes purent donc se livrer, sans danger, à de nouvelles déprédations, et leur chef, Okba Ben Nafa, acquit bientôt la conviction qu'il serait facile de fonder, dans l'Afrique occidentale, un établissement durable.

En 668, Okba soumettait les oasis du Sud de la Tripolitaine et de la Tunisie ; en 669, il marchait sur Carthage et le Calife Moaouia, prévenant le cours des évènements, constituait l'Ifrikia ; ce fut le nom donné par le Sultan ommiade, à la province byzantine d'Afrique. Il en forma un gouvernement indépendant de l'Egypte et il en confia l'administration à Okba Ben Nafa. Celui-ci continua ses courses victorieuses dans les oasis du sud, il s'empara de Gafsa, dernier centre de la résistance dans la Byzacène, et il y fit, dit-on, plus de 80.000 prisonniers. Puis voulant organiser définitivement sa conquête, il fonda, au milieu d'une plaine marécageuse, une ville destinée à devenir la capitale de ce nouvel empire. Il la fortifia avec tous les perfectionnements connus à cette époque et lui donna le nom de Kairouane qu'elle possède encore.

Malgré sa merveilleuse activité, malgré ses indiscutables succès, Okba Ben Nafa paraît avoir encouru la disgrâce du Calife.

Nous le voyons, en effet, remplacé, pendant un certain temps, par un autre gouverneur nommé Dinar, et surnommé El Mohadjer (675).

Cependant en 681, Okba reprend ses anciennes fonctions dans des circonstances assez difficiles. A ce moment, les Byzantins avaient repris quelque espoir : pendant six années consécutives, les flottes arabes avaient échoué dans leurs attaques contre Constantinople et le gouvernement impérial avait résolu de tenter un sérieux effort pour délivrer l'Afrique des envahisseurs. Des négociations furent entamées avec les tribus indigènes, qui consentirent à joindre leurs efforts à ceux des troupes impériales. On envoya des renforts aux populations de l'Aurès et du Zab (région à l'Ouest de Biskra) ; on fit même parvenir jus-

qu'à Tiaret un détachement chargé d'en assurer la défense.

Okba ne se laissa pas effrayer par toutes les difficultés surgissant, tous les jours, sous ses pas. La campagne qu'il dut mener en 683 fut particulièrement dangereuse. A Bagaï, à Lambèse, dans le Zab, à Tiaret, la défense fut acharnée et, parfois, l'armée arabe fut sur le point d'être anéantie.

Grâce à son indomptable énergie, Okba vint à bout de toutes les résistances, et, désormais sûr de ses derrières, il s'élança vers le Maroc, sur lequel il ne tarda pas à établir son autorité. Il s'empara de Fez et s'avança jusqu'au rivage de l'Atlantique. On raconte qu'arrivé devant cette immensité il poussa son cheval aussi loin que possible dans les flots et que, forcé de s'arrêter, il s'écria : « Seigneur, si « cette mer n'y mettait obstacle, j'irais dans les contrées « éloignées, en combattant pour ta religion, et en tuant « tous ceux qui ne croient pas à ton existence, ou qui ado- « rent d'autres Dieux que toi ».

Dans sa course rapide, Okba n'avait tracé qu'un sillon sanglant, sans prendre le temps d'établir une autorité stable pour administrer le pays. Il se vit donc forcé de revenir sur ses pas pour veiller à l'organisation de ses immenses conquêtes, et peut-être aussi, pour mettre à l'abri l'énorme butin dont son armée était chargée. Arrivé à quelques journées de marche de Kairouane, il laissa son armée poursuivre sa route, ne gardant avec lui qu'une troupe peu nombreuse de cavaliers ; son intention était d'aller, à la tête de cette troupe d'élite, faire la reconnaissance des places fortes défendant encore le Sud du massif de l'Aurès et le pays du Zab.

A ce moment, les montagnards de l'Aurès s'étaient réunis sous la bannière d'un de leurs chefs nommé Kocéïla et s'étaient joints aux troupes byzantines. Ils surprirent Okba Ben Nafa aux environs de Tehouda (village situé à 21 km. E. de Biskra) et le cernèrent avec les 300 cavaliers qui l'escortaient. Se voyant pris sans qu'il lui restât une seule chance d'échapper, Okba résolut de vendre chèrement sa vie. Il descendit de cheval, fit sa prière, puis après avoir tiré son sabre, il en brisa le fourreau désormais inutile, se mit à la tête des siens et tous ensemble se pré-

cipitèrent sur l'ennemi. Ce fut alors un combat sans merci, un véritable massacre : aucun des compagnons d'Okba n'échappa (683). En mémoire de ce fait d'armes, qui témoigne de l'acharnement des deux partis, les Arabes ont donné au village de Tehouda, le nom de Sidi-Okba qu'il porte encore.

Règne du Berbère Kocéïla (683-691)

La mort d'Okba eut un énorme retentissement et, pendant un certain temps au moins, mit en question l'existence même de la domination arabe sur l'Ifrikia. Kairouane fut évacuée, et le vainqueur de Tehouda, Kocéïla fut reconnu comme souverain de toute l'Afrique du Nord, de la Tunisie au Maroc. Les Byzantins n'occupaient plus sur ce vaste territoire que la Tunisie du Nord, quelques ports sur la Méditerranée : Bône, Djidjelli et un certain nombre de forteresses dans l'intérieur du pays, notamment, les places surveillant le versant nord de l'Aurès : Tébessa, Timgad, Lambessa et Batna.

Malgré ce sérieux échec, les Arabes ne renoncèrent pas à leurs projets de conquête, et, en 690, le nouveau gouverneur de l'Ifrikia, Zohéïr recommença les hostilités. Kocéïla marcha à sa rencontre, fut battu à plusieurs reprises et finit par être tué (691). Son adversaire quoique victorieux, était tellement épuisé par la vigueur de la résistance qu'il dut se retirer pour réparer ses forces.

La mort de Kocéïla mit fin à l'existence éphémère de ce royaume berbère qui, né du besoin instinctif éprouvé par les tribus indigènes de se choisir un chef unique pour résister à l'envahisseur, disparut, pour ainsi dire naturellement, dès que cette nécessité leur parut moins immédiate.

La Kahina (691-703)

Les Byzantins tâchèrent de profiter de ce concours de circonstances pour reprendre pied en Byzacène ; ils y réussirent partiellement, puis poussés par la similitude d'intérêts, ils firent alliance avec la Kahina. Celle-ci était une femme berbère du nom de Dina, surnommée Kahina (la Prophétesse), parce qu'elle passait pour posséder le don de prévoir l'avenir. Elle avait déjà pris part aux guerres

précédentes et, par sa bravoure aussi bien que par son prestige, elle avait acquis une grande influence sur ses compatriotes en général et sur les montagnards de l'Aurès en particulier.

Pendant deux années on n'entendit plus parler des Arabes, mais, en 693, Haçane Ibn (1) Nomane envahit la Byzacène à la tête d'une armée de 40.000 hommes.

En 695, il parut devant Carthage : l'exarque lui livra bataille sous les murs même de sa capitale ; il fut vaincu et la ville fut prise. Une partie de la population put fuir par mer, le reste fut massacré ou fait prisonnier. Les débris de l'armée se réfugièrent dans la région montagneuse qui s'étend entre le lac de Bizerte et Béja ; notamment dans cette dernière place qui portait alors le nom de Vacca.

En 697, l'exarque Jean, à la tête des forces byzantines, reprenait Carthage ; il s'emparait également de toutes les autres forteresses du pays (2) et y mettait de nombreuses garnisons.

De son côté, la Kahina débouchant de l'Aurès avait infligé une défaite complète à l'armée d'Haçane Ibn Nomane et la poursuivait, l'épée dans les reins, jusqu'aux environs de Gabès.

Malheureusement ces succès ne furent pas de longue durée. L'année suivante, en 698, Haçane s'empara de nouveau de Carthage que les Byzantins évacuèrent définitivement. Les Arabes se répandirent dans toute la Byzacène et se livrèrent à un pillage méthodique du pays. La Kahina, comprenant que la rapacité était la passion dominante de toutes ces hordes, eut une idée de génie, qui, très probablement, eût assuré le succès, si son exécution avait été générale.

---

(1) Le substantif arabe Ben signifie fils et s'emploie surtout dans l'Afrique du Nord, mais il peut être remplacé par le substantif Ibn qui a la même racine et doit être employé alors que lui-même n'est précédé par aucun autre nom, ou bien encore, dans les noms composés berbères. Dans cette dernière langue, les noms d'hommes doivent toujours commencer par une voyelle.

(2) Il faut cependant noter que, à la même date, Hippone (Bône actuelle) tombait au pouvoir des Arabes.

L'historien arabe Ibn Abi Dinar met dans la bouche de la Kahina le discours suivant adressé aux Berbères (la « terre suffit à vos besoins. Il y a dans son sein de quoi « vous nourrir vous et vos troupeaux. Les Arabes, au con- « traire, recherchent les villes ; ils ont soif d'or et d'ar- « gent. Ils veulent des maisons et des palais. Prenez du « fer et des torches ! Abattez les arbres ! Renversez, bri- « sez et brûlez les édifices qui couvrent le sol ! Que l'en- « nemi ne trouve plus ni ombre ni abri ».

Beaucoup de tribus suivirent ces conseils dictés par un farouche patriotisme, un certain nombre d'autres firent défection. Cependant Haçane se préparait à attaquer les Berbères ; la Kahina prévoyant l'issue fatale de la lutte qui s'engageait, envoya ses deux jeunes fils au camp de Haçane en les recommandant à sa générosité, puis se mettant à la tête des Berbères reconnaissant son autorité, elle livra aux Arabes une bataille furieuse. Dans la mêlée elle trouva la mort glorieuse qu'elle cherchait. (fin 703 ou commencement 704).

Nous saluerons respectueusement la mémoire de cette vaillante Berbère qui, poussée par le plus noble patriotisme, n'hésita pas à prendre en mains la défense de son pays menacé par l'envahisseur et sut, par son exemple, inspirer à ses troupes l'ardent enthousiasme qui faisait battre son cœur.

Pour récompenser notre héroïne de l'admirable exemple donné par elle aux générations futures, nous aurions voulu qu'elle pût voir, de ses yeux mourants, le succès couronner ses efforts et qu'elle ne descendît dans sa tombe que nimbée de l'auréole de la victoire.

Il est pénible de constater que Haçane déshonora son triomphe en faisant couper la tête de sa malheureuse adversaire. Il envoya ce hideux trophée au Calife Abd El Malek comme témoignage de l'heureux succès de sa campagne.

Triomphe définitif des Arabes

Cette bataille qui fut livrée dans un endroit, dont nous ignorons la situation et le nom, fut le dernier épisode de la résistance des indigènes à l'invasion arabe. Une grande quantité de tribus, voyant l'inutilité de nouveaux efforts, firent leur soumission et acceptèrent l'islamisme ; un cer-

tain nombre de Berbères, 12.000, dit-on, s'engagèrent même au service du vainqueur.

En 705, Haçane, tombé en disgrâce, fut rappelé en Orient et remplacé par Mouça Ibn Noceïr. Celui-ci prit le commandement de l'armée arabe augmentée de contingents berbères et, à sa tête, il fit la conquête définitive de toute l'Algérie et d'une grande partie du Maroc, imposant l'Islam aux populations subjuguées.

Les progrès de la nouvelle religion s'expliquent aisément : « La nouvelle profession de foi, dit l'historien ita-« lien Amari, était facile à faire ; la participation au butin « était un point que comprenaient vite les nouveaux con-« vertis ; les armes étaient toujours prêtes pour punir les « apostats ».

Pour maintenir le pays conquis, les Arabes n'eurent qu'à suivre le système pratiqué par les Romains . Ils remplacèrent les garnisons byzantines par des garnisons musulmanes et ils employèrent l'ardeur belliqueuse des Berbères à de nouvelles conquêtes au-delà des mers.

Au Maroc, en particulier, Mouça Ben Noceïr établit une garnison à Tingis (Tanger) et en confia le commandement à un musulman de race berbère, ainsi que l'indique son nom : Tarik.

Mouça était un homme d'une rare énergie et d'une infatigable activité. Aussitôt après avoir terminé la conquête du pays, il se mit à l'organiser conformément aux principes du Coran. Naturellement, toutes les tribus, tous les particuliers qui ne voulurent point abjurer furent massacrés ou tout au moins frappés d'amendes considérables.

Mais ces violences ne pouvaient avoir qu'un temps et il fallut établir un « modus vivendi » qui permît aux vainqueurs et aux vaincus, même non convertis, de vivre côte à côte sinon en bonne intelligence : « D'après la législa-« tion consacrée par le texte même du Coran (1) ou ré-« sultant des traditions, recueillies par les ashab, de la « bouche même du prophète, le souverain est maître du « sort des peuples vaincus. S'ils refusent de se convertir « à l'islamisme, il peut les faire périr, ou perpétuer leur « captivité, ou les rendre libres en les soumettant à la

(1) Voir l' « Univers pittoresque ».

« capitation (Djezia). Il peut distribuer à des musulmans
« les terres conquises à la condition que ceux-ci paient
« à l'Etat la dîme (Achour) des productions annuelles. Il
« peut également laisser à leurs anciens propriétaires les
« fonds ruraux, en leur imposant le Kharadj, tribut, soit
« fixe, soit proportionné au rendement annuel de la terre.
« Mais, dans ce dernier cas, la terre est immobilisée au pro-
« fit de la communauté musulmane et le sujet tributaire
« ne la détient que comme fermier ou usufruitier ; il ne
« peut l'aliéner sans l'autorisation du souverain. Telles
« sont les deux seules conditions de la propriété chez les
« musulmans : Décimale, c'est-à-dire soumise à payer la
« dîme (Achour) ; Tributaire, c'est-à-dire soumise au Kha-
« radj. Une fois fixée, à l'époque de la conquête, suivant
« la religion du possesseur primitif, cette classification ne
« peut plus être modifiée, lors même que la terre tribu-
« taire passerait aux mains d'un musulman. La capita-
« tion (Djezia) est un tribu personnel imposé à tous les su-
« jets non convertis ; les femmes, les enfants, les vieillards
« et les indigents en sont exemptés. Les musulmans ne
« doivent à l'Etat que le Zekkat, espèce de prélèvement,
« qui tient à la fois de l'impôt et de l'aumône, sur la to-
« talité des biens apparents ».

Cette faculté de fixer arbitrairement le kharadj, imposé aux non musulmans, fut mise largement à profit pour en exagérer le taux hors de toute proportion équitable. On constate que ce système de conversion obtint de rapides et sérieux résultats, en sorte que, au bout de très peu de temps, l'islamisme devint la religion générale. Nous en trouverons la preuve indéniable dans ce fait que lorsque les indigènes se révoltent, au commencement du VIIIe siècle, contre la domination des Califes, c'est pour défendre, contre ces derniers, les principes d'une hérésie musulmane ; celle des Kharédjites (1).

---

(1) Kharédjites, nom donné à des schismatiques musulmans et qui signifie : dissidents.

Ce schisme date de l'année 660 de l'ère chrétienne (38 de l'hégire). Pour en faire comprendre l'origine il faut remonter à la mort du prophète. Celui-ci n'ayant laissé aucune instruction pour la transmission du pouvoir, nombreux furent les compétiteurs au titre de successeur du prophète. Les trois premiers califes furent choisis parmi les ashab ou compagnons, au grand

Mouça, après avoir ainsi subjugué et organisé l'Afrique du Nord, se consacra à la réalisation du rêve qu'il caressait depuis longtemps : remplacer les Byzantins partout où ceux-ci avaient imposé leur autorité. Aussi, vit-on ses lieutenants partir des différents ports de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc, pour aller porter les horreurs de la dévastation et les principes de la nouvelle religion dans toutes les îles de la Méditerranée occidentale : Sicile, Corse, Sardaigne, îles Baléares, etc, et aussi sur les côtes orientales de l'Espagne.

A la fin du VII[e] siècle, et au commencement du VIII[e], l'Espagne était occupée par les Wisigoths. Ces barbares, originaires d'Orient, refoulés par l'invasion des Huns, obtinrent, en 376, de l'empereur Valens (364-378) l'autorisation de s'établir sur la rive droite du Danube, mais ils ne séjournèrent que peu de temps dans cette région. Déjà, sous l'empereur Valens, ils commencèrent à secouer le joug de l'obéissance, en faisant des incursions dans les provinces limitrophes du territoire qui leur avait été concédé ; ils continuèrent leurs déprédations pendant tout le règne du successeur de Valens, l'empereur Théodose, (378-395).

En 395, à la mort de ce dernier, l'empire d'Orient est définitivement fondé, mais dès les premières années de son existence, il est en lutte avec les Barbares qui l'assail-

---

désappointement d'Ali, gendre de Mohammed, dont il avait épousé la fille Fatima. En l'an 656 (34 de l'hégire) Ali fit assassiner le calife régnant, Otsmane, et s'empara du pouvoir. Il sut imposer son autorité à la plus grande partie des gouverneurs des provinces déjà islamisées excepté au gouverneur de Syrie, Moaouïa Ben Abou Sofiane.

Une guerre terrible s'engagea sans que la fortune se décidât positivement en faveur d'un des deux adversaires.

Ali, las de faire verser le sang musulman, proposa à Moaouïa de trancher la question par un combat singulier. Mais Moaouïa déclina cette offre généreuse et proposa un arbitrage qu'Ali crut devoir accepter. Cette condescendance de leur chef déplut aux exaltés de l'armée d'Ali, et ceux-ci, au nombre de 12.000, abandonnèrent ses drapeaux. On leur donna le nom de Kharédjites.

Voici ce que dit Mercier de leurs doctrines religieuses et de leurs tendances politiques. (Tome I. page 201).

« C'étaient des puritains austères, fidèles aux premières pré-
« dications de Mahomet, et considérant tous les nouveaux con-
« vertis comme de purs infidèles. Le caractère propre de leur
« doctrine était l'égalité absolue du croyant. « Tous les Musul-

lent de tous côtés ; dès l'an 400, il est envahi par les Wisigoths, sous la conduite d'Alaric que nous voyons successivement en Grèce, puis en Italie. Deux fois, ce chef de hordes sauvages met le siège devant Rome qu'il finit par piller en 410, mais il ne jouit pas longtemps de la gloire de ce succès ; il mourut en effet en 412, laissant le pouvoir à son beau frère Ataulphe. Celui-ci conclut avec Honorius (395-424) le premier empereur d'Occident, un traité aux termes duquel ce dernier l'autorisait à s'établir en Gaule entre la Loire et les Pyrénées (412). Par suite de cette convention, les Wisigoths occupèrent le Sud-Ouest de la France actuelle et ils prirent Toulouse pour capitale. La carrière d'Ataulphe fut courte ; il fut assassiné en 415, à Barcelone, au moment où il se préparait à tenter la conquête de l'Espagne, alors nominalement sous le gouvernement des rois Vandales, mais en réalité, livrée à la plus déplorable anarchie. Ce projet fut réalisé par les successeurs d'Ataulphe. En 484, ceux-ci avaient établi sur toute l'Espagne leur domination qu'ils maintinrent, pendant plus de deux siècles, jusqu'au moment de l'invasion arabe.

Les Wisigoths ne s'étaient pas contentés de la conquête de l'Espagne, ils s'étaient emparés aussi d'une partie du Maroc et, vers l'année 710, ils avaient, à Ceuta, un gouverneur nommé Julien qui se défendit, pied à pied, contre l'envahissement des Arabes.

« mans sont frères, répétaient-ils, d'après le Koran. Ne nous « demandez pas si nous descendons de Kaïs ou bien de Temim ; « nous sommes tous fils de l'islamisme, tous nous rendons hom- « mage à l'unité de Dieu et celui que Dieu préfère aux autres « est celui qui montre le mieux sa gratitude. » Ces principes ne « plaisaient guère aux Arabes, si partisans des castes et des « droits de la naissance, et qui prenaient des doctrines de l'Isla- « misme ce qui leur plaisait en s'arrogeant le droit de juger les « paroles du prophète. Les Kharedjites ne l'entendaient pas ain- « si : pour eux le demi-croyant était pire que l'infidèle et, com- « me ils se recrutaient parmi les plus basses classes de la socié- « té, le dissentiment religieux se complétait d'une rivalité so- « ciale.

« Ces dissidents religieux en arrivèrent bientôt à contester « aux Koréïchites (gens de la tribu dont Mohammed était ori- « ginaire) le droit exclusif au Khalifat. Ils prétendaient que le « chef des Musulmans pouvait être pris dans tout le corps des « fidèles, sans distinction d'origine, ni de race, même parmi « les esclaves. Du reste, le rôle du Khalife, selon eux, devait se « borner à contenir les méchants ; quand aux hommes ver- « tueux, ils n'avaient pas besoin de chef. »

Invasion des Arabes en Espagne

A la même époque, en Espagne, un noble Wisigoth, Rodéric, fils du gouverneur de Cordoue, s'insurgeait contre le roi Witiza, qui avait fait crever les yeux de son père, et il le renversait ; mais les parents du roi Witiza et sa créature le comte Julien firent appel aux Arabes pour le rétablir sur son trône. Ceux-ci se hâtèrent de se rendre à cette invitation et une armée de plus de 16.000 hommes passa en Espagne, sous le commandement de Tarik (711). Celui-ci débarqua au pied d'un rocher qui, depuis cet évènement mémorable, a gardé son nom Djebel-Tarik (la montagne de Tarik), dont, par corruption, on a fait Gibraltar.

En 711, la bataille de Xérès, où Rodéric fut vaincu, livra l'Espagne aux Arabes. Dès 750, la domination arabe s'étendait sur la péninsule tout entière, sauf une minime région des Asturies que Pélage (« -737) avait défendue avec un invincible acharnement. Jamais, dans la suite, les Musulmans ne purent, malgré tous leurs efforts, arriver à prendre pied dans ce petit pays montagneux qui resta chrétien et devint plus tard le royaume de Léon.

Pour l'intelligence de l'histoire de l'Afrique du Nord, nous n'aurons pas besoin d'entrer dans le détail des évènements dont l'Espagne fut le théâtre, il nous suffira de savoir que, tout d'abord, province du vaste empire des Abbassides, l'Espagne s'en détacha en 756, et que l'Ommiade Abd-Er-Rahmane en fit un état séparé, désigné, dans l'histoire, sous le nom de Califat d'Occident ou de Cordoue.

Ce Califat prospéra pendant plus de deux siècles, puis la période de déclin commença pour les Arabes qui perdirent successivement les différentes provinces espagnoles reconquises par les Chrétiens, et furent enfin définitivement chassés de la péninsule en 1492, par Isabelle et Ferdinand le Catholique (1452-1516).

Nous venons d'exposer succinctement les principales péripéties de l'envahissement de l'Afrique du Nord par les Arabes. Cette invasion constitue la première période de la domination arabe en Ifrikia.

Division en périodes

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'entrer dans

quelques considérations destinées à nous faciliter le récit des évènements qui vont se dérouler pendant les siècles suivants.

L'histoire de l'Afrique du Nord, sous la domination arabe, est des plus embrouillées. Pour en rendre l'exposition aussi simple que possible, nous la diviserons en plusieurs périodes, certainement un peu arbitraires, mais présentant, à notre avis, les points de repaire les plus avantageux pour se reconnaître dans ce chaos, au premier abord inextricable.

Au cours de son existence arabe, l'Afrique du Nord a obéi, tantôt à des monarques résidant dans d'autres pays, tantôt à des souverains résidant sur son propre territoire. Nous allons commencer par donner la chronologie des différentes dynasties (1) qui y ont exercé le pouvoir ; nous y joindrons quelques notes sommaires sur l'histoire de chacune d'elles.

Nous prendrons comme point de départ l'année de l'hégire.

Année de l'hégire	622
Mort de Mohammed	632
Califes élus par les compagnons du prophète.	632-661
Dynastie des Ommiades de Damas..........	661-750

En 661 le Califat devient héréditaire, par suite de l'usurpation de Moaouia. Les princes de cette dynastie résidèrent à Damas ce qui leur a fait donner le nom d'Ommiades de Damas, pour les distinguer d'une autre branche, connue sous le nom d'Ommiade de Cordoue.

C'est pendant la durée de ces deux dynasties,

(1) Nous nous sommes servis du mot de dynastie ; il ne faudrait pas le prendre, strictement, dans l'acception qu'on lui donne d'ordinaire, c'est-à-dire, dans le sens d'une série de souverains appartenant tous à la même famille et exerçant successivement le pouvoir en vertu de règles héréditaires immuables. Comme nous l'avons déjà exposé plus haut, (page 16) le Coran n'établit aucune règle relative à la transmission du pouvoir. Chez les Musulmans, la désignation du futur souverain peut-être faite par celui dont la succession va s'ouvrir, sans que, pourtant, ce choix ait un caractère obligatoire. L'élection peut également être faite par ceux dont le chef vient de disparaître. Le seul caractère qui constitue la dynastie arabe c'est que les princes qui la composent sont tous issus de la même famille.

si tant est qu'on puisse appliquer ce nom à la série des califes élus, qu'eut lieu la conquête de l'Afrique du Nord (647-700).

Pendant les 89 années que régnèrent les Ommiades de Damas, l'empire arabe s'étendit, en Occident, jusqu'en Espagne, et même, pendant un certain laps de temps, en France.

C'est en 732, que Charles Martel arrêta, par la victoire de Poitiers, les progrès de l'invasion arabe en France.

Les Abbassides 750-800

En 750, les Ommiades disparaissent pour faire place aux Abbassides qui occupèrent le Califat pendant 508 ans (750-1258). Le siège de cette dynastie fut d'abord, Koufa, petite ville située à 150 km. au sud de Bagdad sur la rive droite de l'Euphrate près de l'emplacement de l'ancienne Babylone, puis plus tard Bagdad.

Sous cette puissante dynastie, les Arabes joignirent à la gloire des armes celle des lettres et des sciences.

Le déclin de cette dynastie commença dès l'année 883, et résulta de la formation d'un certain nombre de petits états qui se déclarèrent indépendants ainsi que de l'introduction de soldats étrangers dans ses armées.

L'Ifrikia ne resta soumise que très peu de temps, (750-800) à cette dynastie qui n'exerça son pouvoir que sur la Tunisie et le Zab.

Les Ommiades de Cordoue 756-789

En 756, Abd Er Rahmane, qui appartenait à la famille des Ommiades de Damas, fut appelé au Califat par les Musulmans d'Espagne et fonda la dynastie des Ommiades de Cordoue, dits aussi Califes d'Occident ou Califes de Cordoue. Cette dynastie dura 275 ans (756-1031), mais son autorité sur l'Afrique du Nord ne s'étendit jamais au delà des limites du Maghreb et cessa de se faire sentir au bout de 33 ans, soit en 789.

Depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'aux premières années du IXe, la région qui constitue

l'Algérie actuelle resta livrée à la plus complète anarchie et fut le théâtre de luttes incessantes.

La disparition de l'autorité des Abbassides, en Tunisie et des Ommiades de Cordoue dans le Maghreb amena le partage du pouvoir entre cinq familles (1).

a) Les Arlebites, (Kairouane) ;
b) Les Rostemites, (Tiaret) ;
c) Les Beni-Ifrene, (Tlemcen) ; 789-909
d) Les Midrarites, (Sidjelmassa) ;
e) Les Edrisites, (Fez).

Ces cinq familles, après des péripéties diverses, disparaissaient, presqu'en même temps, devant l'influence prépondérante des

Fatimites d'Egypte 909-973

Cette dynastie arabe, fondée par Obeïd Allah, eut pour berceau l'Algérie ; elle conquit, progressivement, tout le rivage méridional de la Méditerranée y compris l'Egypte où elle alla s'établir en 973, et où elle régna jusqu'en 1171. Le départ des Fatimites pour l'Orient fut le signal du déclin de leur puissance dans l'Afrique du Nord.

---

(1) Quoique les dynasties des Midrarites et des Beni Ifrene soient d'origine berbère, nous les rattachons à la période arabe, à cause de l'influence prépondérante que prirent à cette époque les dynasties des Edrissites et des Arlebites ; ces deux dernières d'origine arabe.

Tableau synoptique des dynasties arabes ayant régné sur l'Afrique du Nord et des différentes périodes de leur histoire.

PÉRIODES	DATES APPROXIMATIVES	DYNASTIES				
I	647-700	Conquête.	Califes élus..... 632-661			
			Ommiades de Damas 661-700			
II	700-789	Ommiades de Damas 700-750				
		Abbassides 750-800				
		Ommiades de Cordoue 756-789				
III	789-909	Edrissites 789-908 Fez	Midrarites 754-960 Sidjilmassa	Beni-Ifrene 754-910 Tlemcen	Rostémites 753-908 Tiaret	Arlébites 789-908 Kairouane
IV	909-973	Fatimites d'Egypte (1).. 909-973				

(1) La famille des Fatimites fut la dernière dynastie d'origine arabe qui exerça directement son autorité sur l'Afrique du Nord.

Les dynasties qui lui succédèrent furent d'origine berbère ; aussi donneront nous à la période suivante le nom de Période Berbère.

Chronologie des Califes ayant exercé le pouvoir en Afrique du Nord pendant les Ire et IIe Périodes arabes

Période	Calife	Dates
1re PÉRIODE	**Cafiles élus**	
	Abou Bekr	632-634
	Omar Ier	634-644
	Otsmane	644-656
	Ali	656-660
	Haçane	660-661
	Califes ommiades de Damas	
	Moaouïa Ier	661-680
	Yezid Ier	680-683
	Moaouïa II	683-684
	Merouane Ier	684-685
	Abd El Melek	685-705
2e PÉRIODE	Oualid Ier	705-715
	Slimane	715-717
	Omar II	717-720
	Yezid II	720-724
	Hichame	724-743
	Oualid II	743-744
	Ibrahim	744-744
	Merouane II	744-750
	Califes abbassides de Bagdad	
	Abou El Abbas	750-754
	Abou Djafer El Mansour	754-775
	Mohammed Mehdi	775-785
	Hadi	785-786
	Haroun Er Rachid	786-809
	Califes ommiades de Cordoue	
	Abd Er Rahmane Ier	756-787
	Hecham Ier	787-796

Chronologie des gouverneurs arabes

Première invasion 647

Abd Allah Ibn Saad	647-649

Deuxième invasion 665

Okba Ben Nafa (1re fois)	665-675
Dinar El Mohadjer	675-680
Okba Ben Nafa (2e fois)	680-683

Règne de Kocéïla (683-690)

Zohéïr	690-690

Evacuation, puis, troisième invasion (690-693)

Haçane Ibn Nomane	693-705
Mouça Ibn Noceïr	705-715
Mohammed Ben Yezid	715-717
Ismaïl Ben Abd Allah	717-720
Yezid Ben Abou Mosleme	720-721
Bichr Ben Safouane	721-727
Obeïda Ben Abd Er Rahmane	727-732
Okba Ben Kodama (intérimaire)	732-734
Obeid Allah Ben El Habib	734-740
Koltoum Ben Ayad	740-742
Handhala Ben Safouane	742-742
Abd Er Rahmane Ben Habib	743-755
El Habib	755-757

Anarchie 757-760

Mohammed Ben Achat	760-765
El Arleb Ben Salem	765-768
Omar Ben Hafs (Hazarmed)	768-771

Anarchie (771-772)

Yezid Ben Hateme	772-787
Daoud Ben Yezid (intérimaire)	787-788
Rouh Ben Hateme	788-791
Nasr Ben El Habib	791-793
El Fadel	793-794

Anarchie (794-795)

Hertema Ben Aïane	795-797
Mohammed Ben Mokatel	797-800
Ibrahim Ben El Arleb	800 - »

PÉRIODE ARABE II. — GOUVERNEURS ARABES

En l'année 712, le gouverneur, Mouça Ibn Noceïr, qui venait de terminer la conquête, au moins superficielle, de l'Afrique du Nord et de lui donner une organisation, sinon complète du moins rudimentaire, passait en Espagne pour achever l'œuvre de son lieutenant Tarik et s'avançait jusqu'aux Pyrénées.

715. — Mouça tombe en disgrâce et est rappelé en Orient. Il se rend aux ordres du Calife auquel il porte d'immenses trésors provenant du butin, fruit de ses victoires. Il lui amène également un convoi de 30.000 esclaves chrétiennes.

La même année, Mohammed Ben Yezid est nommé gouverneur de l'Ifrikia. Il reçoit pour mission de faire rendre gorge aux fils que Mouça avait laissés derrière lui. Deux de ces fils sont arrêtés et jetés en prison, le troisième qui était resté en Espagne, où il avait levé l'étendard de la révolte, est assassiné.

717. — Ismaïl Ben Abd Allah remplace Yezid ; il se signale par de nouvelles rigueurs contre les indigènes restés chrétiens.

720. — Un nouveau Calife Yezid II, monte sur le trône ; il rappelle Ismaïl et le remplace par Yezid Ben Abou Mosleme. Ce nouveau gouverneur ne sut que s'attirer l'animadversion générale par ses exactions et ses rigueurs intolérables. Il périt assassiné par ses propres gardes du corps.

721. — Bichr Ben Safouane lui succède, il paraît avoir administré le pays avec sagesse et intelligence.

727. — Il conduit en Sicile une expédition qui revient au bout de peu de temps chargée de butin. Quelques mois après, il meurt et il est remplacé par

728. — Obeïda Ben Abd Er Rahmane. Son administration souleva tellement de plaintes que les réclamations des peuples pressurés finirent par émouvoir le Sultan qui le révoqua (732).

732-734. — Le pouvoir est exercé par un intérimaire Okba Ben Kodama.

734. — Un nouveau gouverneur titulaire est nommé ; Obeïd Allah Ben El Habib. Cet homme fantasque et cupide se livra, à l'égard des Berbères, à toute espèce de cruautés et d'exactions. Cependant en 737 ou 738, il envoya dans le Sud marocain, sous le commandement de son fils Ismaïl, une expédition qui partant du Souss parcourut la vallée de l'Oued-Draa et s'avança jusqu'au Soudan, convertissant à l'islamisme les habitants des oasis et les nomades du désert.

740. — Organisation d'une expédition destinée à conquérir la Sicile. Les troupes qui la composent sont tirées, en majeure partie, des garnisons du Maghreb-El-Acsa.

Les Berbères en général kharédjites qui, depuis longtemps, supportaient avec peine la tyrannie des Arabes, aussi bien au point de vue civil qu'au point de vue religieux, profitent du départ de ces troupes pour lever l'étendard de la révolte. Ils se soulèvent à l'appel de Meicéra qui proclame son indépendance et son intention d'imposer, à tous, les doctrines kharédjites.

Après quelques rapides succès au Maroc, Meicéra est battu et forcé de se retirer dans Tanger où il est tué dans une émeute ; mais il a un successeur Khaled Ben Hamid. Celui-ci, plus heureux que son prédécesseur, remporte sur l'ennemi une victoire éclatante. Tous les Arabes qui y prirent part furent massacrés ; aussi les historiens arabes ont-ils donné à cette bataille le nom de « Journée des Nobles ».

A la nouvelle de ce désastre, le calife Hichame rappela Obeïd Allah.

741. — Koltoum Ben Ayad son successeur, arriva pour prendre son poste, à la tête d'une armée de 40.000 hommes. Il rassembla autour de lui toutes les troupes arabes restées dans les garnisons ainsi que celles rentrées de Sicile, puis il alla attaquer les Berbères réunis à Bakdoura, sur les bords du Sébou. La bataille fut acharnée et se termina par la défaite de Koltoum qui périt dans la mêlée (742).

Les misérables débris de l'armée arabe furent obligés de se retirer à Ceuta. Dès lors, la révolte des Berbères fut générale de Tripoli à Tanger.

Le Calife Hichame donne immédiatement l'ordre au gou-

verneur d'Egypte Handhala Ben Safouane de marcher contre les insurgés. Celui-ci rencontre les rebelles tripolitains et tunisiens aux environs de Kairouane où il leur inflige une sanglante défaite qui leur coûta 180.000 hommes (?), disent les historiens arabes, (mai 742).

Il était à prévoir que Handhala allait poursuivre ses succès en attaquant vigoureusement les révoltés du Maghreb ; mais le calife Hichame meurt en 743, et sa mort suscite, en Orient, des troubles qui durent pendant les règnes éphémères de Oualid II et d'Ibrahim.

Abd Er Rahmane Ben Habib, grand chef arabe descendant de Okba Ben Nafa, qui avait été expulsé d'Espagne où il fomentait des troubles et s'était réfugié en Tunisie, n'hésita pas à revendiquer, nous ne savons sous quel prétexte, le poste de gouverneur de l'Ifrikia que Handhala fut assez faible pour lui abandonner.

Sur ces entrefaites, la dynastie des Ommiades de Damas vint à disparaître et Abd Er Rahmane, qui s'était hâté de se rallier à la nouvelle dynastie, fut confirmé officiellement par le Calife Abou El Abbas dans les fonctions qu'il avait usurpées.

Cependant il lui restait à mener à bien la partie de la tâche qu'Handhala n'avait point exécutée. Abd Er Rahmane n'y faillit point.

752. — Il va réduire à l'obéissance les Beni-Ifrene qui, sous le commandement d'Abou Korra, s'étaient déclarés indépendants à Tlemcen ; puis il parcourt rapidement le Maroc dont les populations, sans trop de résistance, font leur soumission et où il laisse comme gouverneur son fils El Habib.

Revenu en Ifrikia, Abd Er Rahmane organise deux expéditions, l'une contre la Sicile, l'autre contre la Sardaigne. Ses troupes ravagent les côtes des deux îles dont ils frappent les habitants de la djezia (capitation).

754. — Le Calife Abou El Abbas vient à mourir. Son successeur Abou Djafer El Mansour s'empresse de donner une nouvelle investiture à Abd Er Rahmane, mais celui-ci, probablement grisé par la suite ininterrompue de ses succès, rompt violemment avec le Calife et se déclare indépendant.

755. — Peu après, Abd Er Rahmane périssait à Kairouane, assassiné par son propre frère nommé El Yas.

Le fils d'Abd Er Rahmane, El Habib, le gouverneur du Maroc accourt à Tunis pour combiner avec son oncle Amrane, gouverneur de cette ville, un plan de vengeance contre l'assassin de son père.

El Yas d'un côté, El Habib et Amrane de l'autre, réunissent leurs partisans et la guerre allait éclater, lorsque survint un arrangement qui attribuait à El Habib, Kairouane et tout le pays situé au sud de cette ville, à Amrane, Tunis et la Tunisie septentrionale, et à El Yas, tout le Maghreb. Cet accord ne devait pas durer longtemps ; El Yas attaque d'abord Amrane par trahison et, s'étant emparé de sa personne, le fait mettre à mort. El Habib, à la nouvelle de ce nouveau forfait, prend immédiatement les armes, s'empare de Lorbeus et s'avance au devant de son oncle.

756. — Les deux armées étaient en présence ; El Habib propose à El Yas de vider leur querelle par un combat singulier. Malgré lui, El Yas est obligé d'accepter cette proposition. El Habib, vainqueur dans ce duel épique, lui coupe la tête de sa propre main. Cette exécution ne devait cependant pas rétablir la paix. El Habib à peine arrivé au pouvoir eut, de suite, à lutter contre des insurrections.

757. — Après des succès divers, El Habib est tué dans une rencontre aux environs de Kairouane.

758-759-760. — La plus complète anarchie règne dans l'Ifrikia et la majeure partie du Maghreb où il n'existe plus aucune autorité régulière.

Abou El Khettab, sous les ordres duquel se sont rangés les Kharédjites tripolitains s'empare de Kairouane à laquelle il donne comme gouverneur Abd Er Rahmane Ibn Rosteme.

761. — Le gouverneur d'Egypte, Mohammed Ben Achat, nommé gouverneur de l'Ifrikia, vient, à la tête d'une armée de 40.000 hommes, rétablir l'ordre et l'autorité des califes abbassides, dans l'Afrique du Nord. Parmi les officiers qui faisaient partie de cette armée, il convient de

citer El Arleb Ben Salem qui, adjoint au nouveau gouverneur, devait le remplacer en cas de besoin.

Abou El Khettab, le chef des Kharédjites insurgés de la Tripolitaine, auxquels étaient venus se joindre les contingents tunisiens sous les ordres de Abd Er Rahmane Ben Rosteme, se porta au-devant de Ibn Achat jusqu'à Sort, ville située au fond de la Grand-Syrthe, près de la frontière de la Cyrénaïque. Les rebelles comptaient dit-on 200.000 hommes.

Ibn Achat n'osa pas attaquer un ennemi d'une supériorité numérique si considérable ; il sut temporiser assez pour voir la discorde sévir dans le camp ennemi, puis par une retraite habile, il amena le morcellement des forces kharédjites qu'il attaqua, ensuite, par un rapide retour offensif, et auxquelles il tua, prétend-on, 40.000 hommes.

Ibn Rosteme prit la direction de la retraite des débris des contingents berbères ; il vint se présenter devant Kairouane qui lui ferma ses portes. Il dut continuer sa marche vers l'Ouest.

762. — Ibn Achat lancé à sa poursuite fut au contraire bien reçu à Kairouane, et fêté comme un libérateur. Il y établit le siège de son gouvernement et envoya en avant son lieutenant El Arleb pour pacifier le Zab.

765. — Ibn Achat travaillait, depuis trois ans, à réparer les désastres causés par l'anarchie et la guerre lorsqu'une révolte de sa propre milice le força à descendre du pouvoir.

Le Calife El Mansour lui donna pour successeur son lieutenant El Arleb Ben Salem.

Pendant la période de trouble précédente, les Beni-Ifrene avaient considérablement étendu leur autorité autour de Tlemcen. El Arleb résolut de les réduire à l'obéissance mais il en fut empêché par une révolte de sa propre armée qui refusa de marcher, quelques étapes avant d'arriver à destination.

767. — Profitant de l'absence du gouverneur, la Tunisie se révolta et, à son retour de cette malheureuse expédition, El Arleb dut combattre les insurgés pour rentrer dans Kairouane. Le combat qu'il livra sous les murs même de sa capitale lui fut funeste. Il fut vainqueur, mais la mort

fut le prix de sa victoire. Son lieutenant, El Mokhareck, poursuivit les vaincus et en fit un grand carnage.

768. — Omar Ben Hafs lui succéda. Dès son arrivée, il se rendit dans le Zab où il avait mission de relever les murs de Tobna démantelée au cours des insurrections précédentes. Aux yeux du Calife, cette place devait couvrir l'Ifrikia des attaques des Kharédjites de la région occidentale.

771. — Bientôt, le gouverneur se vit cerné par une nuée d'insurgés venus du Maghreb, sous les ordres d'Abou Korra de Tlemcen et d'Ibn Rosteme de Tiaret. Sa situation était très compromise, mais grâce à la diplomatie et à la corruption, Omar, réussit d'abord à éloigner Abou Korra, puis à infliger une sérieuse défaite à Ibn Rosteme, aux environs de Sidi-Okba.

Pendant que Omar Ben Hafs, terminait ainsi heureusement une campagne commencée sous de si mauvais auspices, la Tripolitaine, puis la Tunisie s'étaient révoltées et les insurgés, victorieux en plusieurs rencontres, étaient venus faire le siège de Kairouane sous la conduite de leur chef Abou Hateme.

Il y avait huit mois que le siège durait, et la ville était réduite à la dernière extrémité, lorsque Omar Ben Hafs, par des manœuvres habiles, amena Abou Hateme à lever le siège. Il profita de cette faute de son adversaire pour se jeter dans la place avec des renforts. Mais la garnison, lassée de supporter les privations que chaque jour rendait plus grandes, refusa de continuer la défense. Omar, se voyant ainsi trahi par ses soldats, monta à cheval et se précipita seul vers le camp ennemi frappant et tuant tout ce qui se trouvait sur son passage, jusqu'à ce que enfin, frappé lui-même à mort, il succomba. (Novembre 771).

Son lieutenant Djemil ne prit le commandement de la place que pour traiter de la capitulation, celle-ci sauvegarda la vie et les biens des habitants, mais les murailles de la ville furent rasées.

772. — Le nouveau gouverneur Yezid Ben Hateme amena avec lui une armée considérable destinée à réduire les insurgés. Abou Hateme se porta à sa rencontre jusqu'en Tri-

politaine, mais, apprenant l'immense supériorité numérique de l'armée du Calife, il n'osa lui barrer directement la route et se contenta de prendre, dans les montagnes de Nefouça, une position de flanc qu'il fortifia solidement. Yezid ne se laissa pas intimider par les difficultés de l'entreprise. Il attaqua cette position et l'emporta de vive force. Abou Hateme fut tué et son allié Abou Korra dut regagner Tlemcen, ayant perdu presque tous ses soldats.

Les années suivantes, éclatèrent encore quelques révoltes moins sérieuses dont Yezid vint facilement à bout. Enfin ce gouverneur put songer à rétablir l'ordre dans l'administration du pays et à rendre à Kairouane son ancienne splendeur.

774. — Il fit reconstruire la grande mosquée.

787. — Yezid meurt après avoir exercé le pouvoir pendant quinze ans.

Le fils de Yezid, nommé Daoud, prit en mains l'autorité et eut immédiatement à réprimer, dans le sud de la Tunisie, une insurrection dont il ne vint à bout qu'après bien des efforts.

788. — Haroun Er Rachid le calife abbasside de Badgad se décida à donner un successeur à Yezid et il choisit un des frères de ce dernier, nommé Rouh Ben Hateme.

Quand à Daoud, il fut nommé gouverneur de l'Egypte.

Un des premiers actes du nouveau gouverneur fut de signer un traité de paix avec Abd El Ouahab, successeur de Abd Er Rahmane Ben Rosteme. La signature de cet instrument diplomatique comportait, implicitement, la reconnaissance de la légitimité de la dynastie Rostémite.

791. — Rouh Ben Hateme n'exerça pas bien longtemps ses fonctions de gouverneur, il mourut en effet en 791.

Le gouverneur suivant En Nasr Ben El Habib ne conserva le pouvoir que pendant deux ans (791-793). Sous son administration il ne se passa aucun fait méritant d'être signalé.

793. — Son successeur fut un des fils du gouverneur précédent Rouh El Hateme : il se nommait Fadel. Dès son arrivée, il eut à lutter contre une insurrection qui, d'abord localisée à la garnison de Tunis, gagna rapidement toutes les autres places de la Tunisie septentrionale. El Fadel

vaincu ne put empêcher les rebelles d'entrer dans Kairouane. Lui-même fait prisonnier fut mis à mort.

793-794. — Certains gouverneurs de places fortes, continuant à tenir pour les Abbassides, réunissent leurs forces pour combattre les rebelles ; pendant deux ans, l'Ifrikia est désolée par ces luttes qui ruinent le pays, sans profit pour personne.

795. — Au mois de Juin, un nouveau gouverneur Hertema Ben Ayane fait son entrée à Kairouane, mais après s'être rendu compte des difficultés et des périls de la situation, il demande lui-même à être relevé de ses fonctions.

797. — Le frère de lait de Haroun Er Rachid, nommé Mohammed Ben Mokatel, reçoit le commandement de l'Ifrikia.

799. — Le gouverneur de Tunis, Temmam Ben Temime s'insurge et marche contre Kairouane, Mohammed Ben Mokatel veut défendre sa capitale, mais il est complètement battu. Fait prisonnier, il n'obtient la vie sauve qu'à la condition de quitter le pays. En effet, il se retire à Tripoli, avec sa famille.

A ce moment, Ibrahim Ben El Arleb, fils de l'ancien gouverneur El Arleb Ben Salem (765-768), apprenant les évènements de Kairouane, se met en campagne pour châtier l'usurpateur (1). Celui-ci sans chercher à défendre sa conquête, évacue Kairouane et se dirige vers Tunis. Ibrahim le poursuit, le bat et met le siège devant Tunis. Temmame, terrifié, fait sa soumission à condition d'avoir la vie sauve lui et ses frères. Fait prisonnier, il fut envoyé au calife qui le garda en captivité.

Haroun Er Rachid, mécontent de la manière dont Mohammed Ben Mokatel avait dirigé les affaires de l'Ifrikia, était décidé à lui donner un successeur lorsqu'il reçut des propositions venant d'Ibrahim Ben El Arleb. Celui-ci demandait le gouvernement de l'Ifrikia ; il renonçait à la

(1) Ibrahim Ben El Arleb était, depuis plusieurs années gouverneur du Zab.

subvention annuelle de 100.000 dinars que le gouvernement de l'Egypte versait, jusqu'alors à celui de l'Ifrikia et, de plus, il s'offrait à payer un tribut annuel de 40.000 dinars (environ un million de notre monnaie).

Cette solution qui présentait un avantage pécuniaire immédiat et, en même temps, débarrassait les califes de l'administration d'une province lointaine et constamment en insurrection, fut acceptée avec reconnaissance. Il était cependant à prévoir qu'un vice roi, installé dans de telles conditions, ne tarderait pas à se déclarer indépendant et qu'ainsi l'Ifrikia serait, bientôt et à tout jamais, soustraite à l'autorité des Califes.

Généalogie de la dynastie Arlébite (800-909)

<table>
<tr><td colspan="6">El Arleb Ben Salem (» -767)</td></tr>
<tr><td colspan="6">(I) Ibrahim Ben El Arleb (800-812)</td></tr>
<tr><td>(II) Abou El Abbas Abd Allah Ier (812-817)</td><td>(III) Abou Mohammed Ziadet Allah (817-838)</td><td colspan="4">(IV) Abou Eikal El Arleb (Khazer) (838-841)</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>(V) Abou El Abbas Mohammed (841-856)</td><td colspan="2">(VI) Abou Ibrahim Ahmed (856-863)</td><td>(VII) Abou Mohammed Ziadet Allah II (863-864)</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td>(VIII) Abou Abd Allah Mohammed (Er Raranik) (864-875)</td><td>(IX) Abou Ishak Ibrahim Ben Ahmed (875-902)</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td></td><td>(X) Abou El Abbas Abd Allah II (902-903)</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td></td><td>(XI) Ziadet Allah III (903-909)</td><td></td></tr>
</table>

PERIODE ARABE III. — LES ARLEBITES (800-909)

Chronologie de la dynastie arlébite 800-909

Ibrahim Ben El Arleb	800-812
Abou El Abbas Abd Allah Ier	812-817
Abou Mohammed Ziadet Allah Ier (Ibn Chiklah)	817-838
Abou Eikal El Arleb (Khazer)	838-841
Abou El Abbas Mohammed	841-856
Abou Ibrahim Ahmed	856-863
Abou Mohammed Ziadet Allah II	863-864
Abou Abd Allah Mohammed (Er Raranik)	864-875
Abou Ishaq Ibrahim Ben Ahmed	875-902
Abou El Abbas Abd Allah II	902-903
Ziadet Allah III	903-909

En l'an 761, El Arleb Ben Salem arrivait en Ifrikia, comme commandant en second de l'armée envoyée de Syrie par le Calife El Mansour, sous les ordres d'Ibn Achat, gouverneur de l'Egypte, pour combattre les rebelles insurgés à la voix d'Abou El Khettab.

Après la répression de cette insurrection, El Arleb fut nommé gouverneur du Zab (762).

En 765, El Arleb Ben Salem succéda à Ibn Achat, comme gouverneur de l'Ifrikia, et il conserva cette haute situation jusqu'à sa mort (767).

Il laissait un fils Ibrahim Ben El Arleb que nous retrouvons, en l'an 800, gouverneur du Zab. Grâce à lui, fut comprimée l'insurrection de Temmame et l'Ifrikia fut conservée aux Abbassides.

Le calife Haroun Er Rachid, voulant récompenser les services d'un serviteur aussi fidèle, et, prenant en considération l'offre d'un tribut annuel de 40.000 dinars qu'Ibrahim proposait de lui verser, le nomma gouverneur de l'Ifrikia (800).

Ibrahim Ben El Arleb. (800-812). — Le nouveau gouverneur se défiant de la milice arabe, qui avait pris une part

prépondérante dans tous les derniers troubles, s'attacha à détruire sa redoutable influence et, dans ce but, il s'entoura d'une garde noire, recrutée au moyen d'esclaves achetés au Soudan, puis il fit construire, à quelques kilomètres de Kairouane, une citadelle nommé « El-Abbassia » pour lui servir de point d'appui en cas d'insurrection et de place de refuge en cas de besoin.

802. — Dès l'année 802, Ibrahim eut à lutter contre le gouverneur de Tunis qui leva l'étendard de la révolte . Le rebelle fut battu et tué.

803-810. — Pendant la période de paix qui s'étendit de 803 à 810, le gouverneur s'appliqua à rétablir l'ordre et la sécurité en Ifrikia.

811. — La milice arabe s'insurge, sous la direction de son propre général, et vient assiéger El Arleb dans sa forteresse d'Abbassia. Il fallut un an d'efforts pour venir à bout de cette insurrection.

Pendant cette même année, Abd Allah, fils aîné d'Ibrahim luttait, aux environs de Tripoli et, avec des succès divers, contre les Kharédjites tripolitains auxquels étaient venus se joindre des contingents berbères venus de Tiaret, sous les ordres d'Ibn Rosteme.

812. — Sur ces entrefaites, Ibrahim vint à mourir ; il succomba, en Juillet 812, à l'âge de 56 ans, après avoir désigné son fils Abd Allah pour lui succéder. Cette désignation, faite sans avoir consulté son suzerain, équivalait à une véritable déclaration d'indépendance.

La réputation d'Ibrahim Ben El Arleb, s'étendit bien au-delà des limites de l'Ifrikia. Charlemagne, qui échangeait des cadeaux avec Haroun Er Rachid, entretint aussi d'excellentes relations avec Ibrahim. Il lui envoya des ambassadeurs qui furent reçus à Abbassia, où des fêtes magnifiques furent données en leur honneur. De son côté, Ibrahim envoya une ambassade à l'empereur résidant alors à Pavie (801).

Abou El Abbas Abd Allah Ier (812-817). — Il se trouvait à Tripoli où il luttait contre les Kharédjites révoltés, lorsqu'il apprit à la fois que son père était mort et qu'il l'avait désigné pour lui succéder.

Craignant de voir son absence encourager l'audace de compétiteurs ambitieux, Abd Allah se hâta de conclure la paix avec ses adversaires ; il abandonnait aux Kharédjites tout l'intérieur et le sud de la Tripolitaine, ne se réservant que la possession du littoral, y compris la ville de Tripoli.

Ce prince était loin de posséder les éminentes qualités de guerrier et d'administrateur qui distinguaient son père. Il n'usa de son pouvoir que pour molester les populations soumises à son autorité ; il les ruina par ses exactions.

Aussi ne laissa-t-il aucun regret lorsqu'il mourut en 817, piqué par une mouche charbonneuse.

Après sa mort, le pouvoir passa entre les mains de son frère.

Abou Mohammed Ziadet Allah (Ibn Chiklah) (817-838) — Pendant les premières années de son règne, ce prince se laissa aller à tous les caprices de son naturel sanguinaire et cruel qu'exaspérait son penchant pour l'ivrognerie.

822. — Ses cruautés épouvantables provoquent une insurrection dont l'instigateur fut le gouverneur de Kassrine. Ce rebelle, ainsi que ses deux fils, faits prisonniers, périrent dans les plus affreux supplices.

823. — Une nouvelle insurrection éclate, sous la conduite du gouverneur de Tripoli.

825. — Après une lutte, qui dura près de trois ans, et, au cours de laquelle, Ziadet fut sur le point de perdre sa couronne, il se vit tout à coup tiré d'affaire, grâce aux dissensions qui éclatèrent parmi les rebelles, grâce aussi à la mort de leur chef qui périt assassiné par son propre lieutenant.

827. — Ziadet Allah, répondant à l'appel des Syracusains, envoie une petite armée en Sicile (1000 cavaliers et 500 fantassins, dit-on). Après une première victoire, l'armée musulmane va mettre le siège devant Syracuse. Cette ville était sur le point de capituler lorsque le caïd Aced, le chef de l'expédition, vint à mourir. Dès lors la fortune devint contraire aux envahisseurs.

828. — Les derniers rebelles qui tenaient encore la cam-

pagne en Ifrikia font leur soumission. Ziadet Allah leur accorde l'amane.

829. — En Sicile, les Musulmans après deux années d'efforts malheureux se voyaient réduits à la dernière extrémité.

830. — Ziadet Allah envoie 30.000 hommes au secours des débris de sa première armée. Les Musulmans reprennent l'offensive et, après quelques combats heureux, commencent le siège de Palerme.

831. — Palerme capitule, ses habitants sont réduits en esclavage. Malgré cet important succès, les Musulmans ne peuvent réussir à s'emparer complètement de l'île dont une partie reste aux mains des Chrétiens.

833. — Une insurrection éclate dans la péninsule de Chérik (1).

834. — Des troupes arlébites passent de Sicile en Italie dont elles ravagent les côtes. Un faubourg de Rome est pillé par les bandes musulmanes.

835. — Gênes tombe aux mains des Arlébites. La plus grande partie des habitants de cette ville est réduite en esclavage.

836. — La révolte de la péninsule de Chérik est complètement réprimée. La paix règne sur toute l'Ifrikia.

838. — Ziadet Allah meurt, il a pour successeur son frère.

Abou Eikal El Arleb (Khazer, celui qui regarde en dessous (838-841). — Ce prince ne fit, pour ainsi dire, que passer sur le trône. Il s'occupa activement de réprimer les abus qui sévissaient dans toutes les branches de l'administration.

Il ne négligea cependant pas la guerre de Sicile où, grâce aux renforts qu'il envoya, les Musulmans prirent une telle prépondérance que le gouverneur arlébite put envoyer des secours à la ville de Naples, qui, assiégée par le prince de Bénévent, avait imploré son assistance. En reconnaissance

(1) On appelait, autrefois, péninsule de Chérik, la partie N.-E. de la Tunisie comprise entre la ligne Tunis, Béja, Tabarka et la mer.

du service rendu, Naples conclut avec Abou Eikal, un traité d'alliance qui fut observé pendant cinquante ans.

841. — Abou Eikal meurt ; il laisse le pouvoir à son fils.

Abou El Abbas Mohammed (841-856). — Pendant les cinq premières années de son règne, ce prince ne songea qu'à se livrer à ses plaisirs, laissant l'administration du pays, à des favoris d'abord, à son frère ensuite.

846. — Cependant, en 846, Abou El Abbas eut honte de cette espèce d'abdication ; il exila son frère, et prit en mains les rênes du gouvernement.

848. — Révolte du gouverneur de Tunis qui entraîne à sa suite un nombre considérable d'insurgés.

850. — Après une lutte de près de deux ans, Tunis assiégée est prise d'assaut ; le chef de la révolte fait prisonnier est mis à mort.

856. — Mort d'Abou El Abbas Mohammed ; il a pour successeur son frère.

Abou Ibrahim Ahmed (856-863). — Pendant trois ans la paix la plus complète règne en Ifrikia.

859. — Une révolte éclate en Tripolitaine, elle est réprimée après une lutte de quelques mois et sévèrement châtiée.

860. — Les hostilités continuaient en Sicile entre Chrétiens et Musulmans. L'empereur d'Orient Michel III (842-867) envoie aux Siciliens une armée de secours, mais celle-ci est écrasée par les Musulmans.

863. — Pendant tout son règne, Abou Ibrahim Ahmed, s'attacha à faire régner la paix et la justice dans ses états. Il consacra une grande partie de ses ressources à des travaux d'utilité publique ou d'embellissement, construction de forteresses, de citernes, d'aqueducs, de palais, de mosquées, etc. Enfin ce bon souverain mourut en 863 et fut remplacé par son frère.

Abou Mohammed Ziadet Allah II (863-864. — Celui-ci ne fit que passer sur le trône, il mourut, en effet, après avoir régné à peine une année. Après lui, le pouvoir passa à son neveu.

Abou Abd Allah Mohammed (Er Raranik) (1) (864-875). — Dès son avènement, il eut à lutter contre une insurrection des populations du Zab et du Hodna. Le Zab fut rapidement réduit à l'obéissance, mais les Houara, cantonnés à l'Ouest du Chott Hodna, infligèrent à l'armée arlébite une sanglante défaite que ne vint atténuer aucune tentative de revanche.

867-868. — Deux armées, envoyées successivement par l'empereur d'Orient Basile, au secours des Siciliens, sont anéanties.

869. — Les Musulmans, par un audacieux coup de main, s'emparent de Malte, mais cette île leur est bientôt reprise par les Byzantins.

870. — L'île de Malte est de nouveau enlevée aux Chrétiens.

875. — Abou Abd Allah Mohammed meurt à l'âge de 24 ans, victime de son abus de tous les plaisirs. Malgré la désignation faite par lui de son fils, Ahmed Abou El Eikal, pour lui succéder, le pouvoir passa, par la volonté du peuple de Kairouane, entre les mains de son frère.

Abou Ishak Ibrahim Ben Ahmed (875-902). — Le premier soin du nouveau souverain fut de faire construire, à quelques kilomètres de Kairouane, une nouvelle forteresse qu'il appela Rakkada (la dormeuse) (2).

876. — Il envoie de nouveaux renforts en Sicile pour permettre aux Musulmans de reprendre l'offensive.

877. — Djafer, le commandant des forces arlébites dans l'île, fait une brillante campagne et arrive devant Syracuse dont il commence le siège.

878. — 2 Mai. — Syracuse est emportée d'assaut, ses habitants sont massacrés ou réduits en esclavage. De la ville, il ne resta qu'un monceau de ruines fumantes.

Au cours de la même année, la garde noire en garnison à Kairouane se révolte, mais elle est bientôt obligée de rentrer dans le devoir. La punition des insurgés fut ter-

(1) Er Raranik, l'homme aux grues, ainsi surnommé à cause de sa passion pour la chasse de ces oiseaux.

(2) Ou Roccada.

rible ; presque tous périrent de la main du bourreau, après avoir subi les plus affreux supplices. Cependant Ibrahim faisait acheter de nombreux esclaves au Soudan pour reconstituer une nouvelle garde. Celle-ci montra une fidélité à toute épreuve.

A la fin de 878, on apprit que Abou El Abbas, gouverneur d'Egypte, se mettait en marche pour entreprendre la conquête de l'Ifrikia.

879. — Les Chrétiens de Sicile ayant reçu des renforts reprennent l'offensive et remportent sur les Musulmans une victoire éclatante aux environs de Taormina.

L'armée qu'Ibrahim avait envoyée, en Tripolitaine, pour arrêter les progrès d'Abou El Abbas est battue et ce dernier vient mettre le siège devant Tripoli.

880. — Les populations berbères des environs de Tripoli, exaspérées par les exactions des Egyptiens, attaquent les envahisseurs et les forcent à lever le siège puis à se retirer en Egypte.

881. — Révoltes dans l'Aurès, le Hodna et le Sud de la Tunisie. Elles sont comprimées non sans peine.

882. — Une épouvantable famine désole l'Ifrikia.

882-890. — Une paix, à peu près complète, règne en Ifrikïa. Des marabouts chiites viennent cependant prêcher leur doctrine et faire des prosélytes dans les régions montagneuses des environs de Constantine.

893. — Une insurrection éclate, en même temps, dans la province de Constantine et en Tunisie dont la partie septentrionale et une partie de la région méridionale se soulèvent. Ibrahim victorieux partout met le siège devant Tunis, dernier refuge des rebelles.

894. — Obligée de se rendre, Tunis voit un grand nombre de ses habitants passés au fil de l'épée.

895. — Ibrahim transporte la Capitale de son empire à Tunis qu'il embellit en y construisant plusieurs palais.

Cependant les opérations militaires languissaient en Sicile : enfin, de guerre lasse, Chrétiens et Musulmans conclurent une espèce de trêve qui les conduisit, peu à peu, à s'allier pour combattre la domination arlébite.

896. — Toutefois Ibrahim n'avait pas oublié les inquié-

tudes que lui avait causées la tentative d'Abou El Abbas en 879. Il résolut d'aller, lui-même, conquérir l'Egypte. Cette campagne débuta par quelques succès remportés sur les Berbères tripolitains des montagnes de Nefouça qui avaient voulu barrer le passage à l'armée arlébite. Mais lorsque la colonne fut arrivée à la frontière de la Cyrénaïque, les soldats se mutinèrent et refusèrent d'aller plus loin. Ibrahim, la rage au cœur, se vit obligé de rentrer à Tunis sans avoir pu assouvir sa vengeance.

898. — Des compétitions mesquines rallument la guerre entre Chrétiens et Musulmans de Sicile.

899. — La guerre civile ravage toute la Sicile.

900. — Ibrahim envoie, en Sicile, une nombreuse armée au secours des Musulmans. Il en confie le commandement à son fils, Abou El Abbas.

901. — Les hostilités commencent en Sicile, avec des succès divers ; puis Abou El Abbas surprend Messine dont il s'empare et où il fait 17.000 prisonniers. Quelques semaines après, au mois de Juillet, Abou El Abbas passe en Italie, où il fait un énorme butin.

Pendant que ces évènements se déroulaient en Sicile, Ibrahim continuait à se livrer en Ifrikia à toute espèce de cruautés et d'exactions ; naturellement ses caprices sanguinaires s'exerçaient spécialement à l'encontre de ceux qui avaient le malheur de vivre près de lui et, en particulier, des habitants de sa capitale, Tunis. A la fin, ceux-ci exaspérés se décidèrent à adresser leurs doléances au Calife abbasside El Mothaded (892-901). Ce dernier envoya à Ibrahim l'ordre d'abdiquer en faveur de son fils Abou El Abbas et de venir se justifier à Bagdad.

Il y avait déjà une centaine d'années que les Califes avaient cessé d'exercer une autorité directe sur l'Ifrikia, puisqu'ils n'intervenaient point dans la transmission de l'autorité qui passait d'un prince arlébite à un autre sans qu'ils eussent à donner un assentiment préalable ou une approbation ultérieure.

Cependant les faits que nous venons de relater prouvent que les populations de l'Ifrikia regardaient toujours le Calife comme leur véritable souverain. Peut-être, celui-ci se considérait-il, comme suzerain effectif des princes dont

l'ancêtre devait son investiture à un de ses prédécesseurs auquel il s'était engagé à verser un tribut annuel ; peut-être aussi, comme Commandeur des Croyants, croyait-il de son droit et de son devoir de prendre sous sa protection les Musulmans victimes de vexations, l'auteur de ces vexations, fût-il, un souverain musulman.

902. — Quelles qu'aient été les idées d'Ibrahim sur ces différentes questions, nous n'en constatons pas moins, qu'à la réception de cette missive, plutôt comminatoire, il s'empressa d'obéir et qu'il abdiqua en faveur de son fils Abou El Abbas. Il se mit même en route pour se rendre à Bagdad, mais arrivé à Sousse il change d'avis et s'embarque pour la Sicile, où il débarque à Trapani. Il prend immédiatement le commandement de l'armée musulmane et, le 1er Août, il entre, par la brèche, dans la place de Taormina. Au mois de Septembre, il passe en Italie où il meurt le 23 du même mois, victime d'une épidémie qui décimait son armée. Avant de mourir, Ibrahim, qui avait abdiqué un an auparavant en faveur de son fils, Abou El Abbas, désignait pour lui succéder le fils de ce dernier, nommé Ziadet Allah.

Abou El Abbas (902-903). — Malgré la démission de son père, ce fils respectueux ne voulut, pendant la vie de celui-ci, exercer le pouvoir qu'en son nom. Il ne prit officiellement les rênes du gouvernement que lorsqu'il apprit sa mort.

903. — Mais Ziadet Allah, fort de la désignation faite par son grand père, à ses derniers moments, prétendait exercer lui-même le pouvoir. Il se mit en révolte ouverte contre son père qui le fit prisonnier et se vit dans la nécessité de le jeter en prison. Du fond de son cachot, ce prince continua ses intrigues et, ne reculant devant rien pour satisfaire son ambition, il soudoya des sicaires qui assassinèrent Abou El Abbas (27 Juillet). Il put enfin escalader les marches du trône encore fumantes du sang paternel.

Ziadet Allah III (903-909). — A peine devenu le maître, le parricide donna libre cours à ses penchants sanguinaires ; il commença par faire mettre à mort tous ses proches parents, frères et cousins.

Cependant, depuis l'année 902, un marabout chiite nommé Abou Abd Allah El Hoceïne entretenait, par ses prédications fanatiques, une agitation inquiétante dans les massifs montagneux des environs de Constantine. Déjà deux expéditions avaient été dirigées contre lui, mais n'avaient pu venir à bout de rétablir le calme.

Abou Abd Allah El Hoceïne pensa trouver, dans les évènements tragiques qui se déroulaient à Kairouane, l'occasion favorable pour étendre plus loin son influence. Son premier objectif fut Sétif devant laquelle il vint mettre le siège. Ziadet Allah envoya, contre lui, une armée qui fut complètement vaincue, et battit en retraite, sur Baraï, dans un affreux désordre.

Les rebelles, encouragés par ce premier succès, ne tardèrent pas à élargir le cercle de leurs opérations et ils s'emparèrent du Hodna.

907. — Les rebelles occupaient déjà le massif de l'Aurès et, pendant ce temps, Ziadet Allah, aussi lâche que cruel, se contentait d'entasser retranchement sur fortification pour rendre imprenable sa résidence de Rocada.

Néanmoins, en 907, l'ennemi étant arrivé à Tifech (1), le prince arlébite se décida à envoyer contre lui une armée commandée par un de ses parents nommé Ibrahim Ben El Arleb, qui battit les troupes chiites dans une première rencontre ; mais loin de chercher à compléter sa victoire par une poursuite vigoureuse, le vainqueur se retira à Laribus.

908. — Abou Abd Allah El Hoceïne profite de cette faute, réunit de nouvelles troupes et met le siège devant Constantine ; puis, laissant devant cette place les troupes nécessaires pour en assurer le blocus, il va, de sa personne, attaquer Baraï dont il s'empare ; Ibrahim sort enfin de sa torpeur et veut de nouveau tenter le sort des armes, mais il est battu.

909. — Les succès d'Abd Allah groupent autour de lui un nombre considérable d'adhérents, à la tête desquels, le marabout se met en marche directement sur Kairouane. Ibrahim, malgré tous ses efforts, ne peut résister à l'im-

(1) Ou Tipaza de l'Est.

pétuosité du torrent ; il est obligé de battre en retraite sur la capitale. Une défense vigoureuse de cette ville, appuyée par la forteresse de Roccada, aurait pu permettre d'attendre un retour de fortune ; mais l'ignoble lâcheté de Ziadet Allah compromet irrémédiablement la situation. Dès que ce cruel monarque apprend le mouvement de retraite d'Ibrahim sur Kairouane, il fait massacrer tous les prisonniers qui peuplaient les innombrables cachots de sa résidence, puis, malgré les objurgations de son ministre Ibn Es Saïd, il prend la fuite, emportant avec lui ses trésors et accompagné seulement de son harem et de quelques courtisans. Telle fut la fin piteuse de la dynastie Arlébite. (1)

Ibrahim Ben El Arleb, à son arrivée à Kairouane, essaya d'organiser la résistance, mais la population affolée le força à s'enfuir pour éviter d'être massacré.

Abou Abd Allah El Hoceïne s'empara de Kairouane sans coup férir, il y fit son entrée solennelle, au mois d'Avril, et proclama une amnistie générale, sauf pour les soldats de la garde noire.

Il prit le pouvoir au nom du souverain fatimite, le Mehdi, alors retenu prisonnier dans les cachots de Sidjelmassa. Aussitôt après avoir organisé sa conquête, Abou Abd Allah se mit en route pour aller délivrer son souverain (Juin 909) (2).

(1) En partant de Kairouane, Ziadet Allah se dirigea vers l'Egypte, d'où il demanda la protection du calife Moktader Billah (908-932). Celui-ci, outré de sa lâcheté, refusa de le recevoir ; il l'interna d'abord à Rakka en Syrie, puis il lui permit d'habiter le Caire. Ziadet y vécut dans la plus honteuse débauche. Enfin, à bout de ressources, il alla mourir misérablement à Jérusalem.

(2) El-Mehdi, ou, El-Mahdi, le dirigé (sous entendu par Dieu).

LES ROSTÉMITES (762-910)

Chronologie de la dynastie Rostémite (762-910)

Abd Er Rahmane Ben Rosteme............	762-787
Abd El Ouahab	787- »
Lacune	
Yakthane	» -910

Sur cette dynastie nous ne possédons que peu de détails. La chronologie que nous donnons, ci-dessus, met en évidence une lacune considérable entre les deux premiers souverains de cette famille et le dernier représentant de la race. Voici les seuls faits saillants de l'histoire de ces princes.

761. — Abd Er Rahmane Ibn Rosteme (762-787) qui, l'année précédente, avait été nommé gouverneur de Kairouane par Abou El Khettab, alors maître de l'Ifrikia, conduit les contingents tunisiens jusqu'à Sort (1), où le chef berbère rebelle réunissait ses troupes pour couper la route à l'armée de Mohammed Ben Achat. Ce dernier, parti d'Egypte, à la tête de 40.000 hommes, devait, par ordre du Calife Mansour (754-775), essayer de rétablir l'autorité des sultans abbassites en Ifrikia.

Après la défaite des Berbères, et la mort de Abou El Khettab, Abd Er Rahmane Ibn Rosteme réussit à battre en retraite et gagna le Maghreb.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu à la pointe occidentale de l'Ouarsénis : là, au pied du Djebel-Ghezoul, il fonda une ville à laquelle il donna le nom de Tiaret et dont il fit la capitale d'un nouveau royaume où vinrent se réfugier, sous sa protection, un grand nombre de Kharédjites fuyant devant la persécution.

Telle est l'origine de la dynastie Rostemite, suivant les uns, Restamite, suivant les autres.

771. — Abd Er Rahmane Ibn Rosteme prend part à la révolte générale des Berbères contre les Arabes, révolte dont le Tripolitain Abou Hateme Yacoub était l'instigateur, il est battu aux environs de Sidi-Okba par Omar Ben Hafs,

(1) Sort, ville située au fond de la Grande Syrthe sur la frontière de la Cyrénaïque.

et rentre péniblement à Tiaret avec les misérables débris de ses troupes.

787. — Le fondateur de la dynastie rostémite meurt laissant le pouvoir à son fils.

Abd El Ouahab (787- »). — A peine monté sur le trône, ce prince renonça à la lutte que son père avait entreprise contre les Arabes, pour défendre l'indépendance des populations berbères et la liberté religieuse des Kharédjites. Il conclut un traité d'alliance avec Daoud Ben Yezid, gouverneur de l'Ifrikia, au nom du Calife abbassite Haroun Er Rachid.

Vers cette époque, la puissance des Rostémites était grande et leur alliance fut recherchée par El Montaçar El Yaçaa, surnommé Midrar, alors roi de Sidjilmassa, qui épousa une princesse fille de Abd El Ouahab.

789. — Edris, Sultan du Maroc, étant venu attaquer Tiaret est repoussé avec de grandes pertes.

811. — Abd El Ouahab Ben Rosteme venu au secours des Kharédjites tripolitains, révoltés contre Ibrahim Ben El Arleb, assiége Tripoli où est enfermé Abd Allah, fils d'Ibrahim. La reddition de la place n'était plus qu'une affaire de quelques jours, lorsque l'on apprit la mort d'Ibrahim. Abd Allah s'empresse de proposer un traité de paix qui met fin à la guerre. Le nouveau sultan arlébite abandonnait aux Kharédjites tripolitains, toute la partie sud de la Tripolitaine et ne se réservait que le littoral. On ne voit pas quel avantage Abd El Ouahab retira de son intervention, si ce n'est la satisfaction d'avoir secouru des coreligionnaires.

Pendant tout le IXe siècle, la dynastie des Rostémites continua à régner à Tiaret, avec l'appui des Califes ommiades de Cordoue, mais au commencement du Xe siècle elle devait disparaître.

910. — Le rostémite Yakthane régnait à Tiaret lorsqu'il fut attaqué par le général fatimite Arrouba Ben Youcefe. La ville fut prise et son défenseur fait prisonnier fut mis à mort.

Telle fut la fin de la dynastie des Rostémites. Pendant 150 ans, ces princes surent donner à leur capitale un éclat éphémère qui ne survécut pas à leur disparition.

LES BENI IFRENE (750-958)

Tableau des gouvernements qui se sont succédés à Tlemcen pendant la période généralement attribuée aux Beni Ifrene (750-958).

Beni Ifrene	Abou Korra..................	750-787
Beni Ifrene	Mohammed Ben Khazer........	787-789
Edrissite	Slimane	789-793
Beni Ifrene	—	793-816
Edrissite	Mohammed Ben Slimane.......	816-828
Edrissite	Aïça Ben Slimane.............	828- »

Lacune

Edrissite	El Hacene (descendant de Slimane) 1re fois................	» -931
Miknaça	Mouça Ben Abou El Afia.......	931- »
Edrissite	El Hacene (2e fois)............	936- »
Ommiade	Homeïd	951- »
Beni Ifrene	Yala	» -958
Ommiade	Djouher	958- »
Zirite	Bologguine Ben Ziri...........	971- »

Dès lors disparaît la puissance de la tribu des Beni Ifrene en grande partie émigrée au Maghreb-El-Acsa.

Il est à remarquer que l'histoire des Beni Ifrene n'est point l'histoire d'une dynastie, ni même celle d'une famille.

Beni Ifrene est le nom d'une tribu de la grande famille des Zenata ou Zenètes. A un certain moment, les chefs de cette tribu, nommés à l'élection comme tous les chefs berbères, surent, grâce à leur valeur politique et guerrière, se faire obéir par tous les Zenètes du Maghreb (1) Ils pro-

(1) Les Zénètes étaient encore représentés par certaines tribus cantonnées dans le Zab, dans le pays de Kastilia et même dans les montagnes de la Tripolitaine.

fitèrent de l'importance que leur donnait cette extension de leur autorité pour proclamer leur indépendance, et fonder un véritable royaume.

Ce royaume fut administré pendant près de deux cents ans, toutefois avec de nombreuses interruptions, par les chefs successifs que se donna la tribu des Beni-Ifrene. La série de ces chefs, que ne relient presque jamais des liens de parenté, a reçu des historiens le nom de dynastie des Beni Ifrène.

Pour permettre au lecteur de se rendre rapidement compte des vicissitudes éprouvées, à cette époque, par la ville de Tlemcen, regardée comme capitale de la dynastie ifrénite, nous avons inséré, ci-dessus, le tableau complet des divers gouvernements qui y ont exercé l'autorité depuis l'année 750 jusqu'à l'année 958.

Sous bénéfice de ces restrictions, voici succinctement l'histoire des Beni Ifrene.

Vers le milieu du VIII[e] siècle, Khaled Ben Hamid (1) qui après la « Journée des Nobles » (740), avait été reconnu comme chef par les tribus Zénètes soulevées à la voix de Meïcéra, venait à mourir. Les Zénètes désignèrent, pour lui succéder, Abou Korra, chef de la tribu des Beni Ifrene. Celui-ci se fixa à Tlemcen dont il fit la capitale d'un royaume indépendant.

Abou Korra (750 ? - 787).

752. — Abd Er Rahmane Ben El Habib qui, en 744, avait su imposer son autorité en Ifrikia et, en 750, se voyait confirmé, dans le gouvernement de cette province, résolut de réduire à l'obéissance, le Maghreb, alors en pleine anarchie. A la tête d'une nombreuse armée, il prit la route de l'Ouest. Abou Korra s'avança à sa rencontre et lui livra bataille, mais la fortune lui fut contraire et il se vit obligé d'abandonner sa capitale aux mains du vainqueur.

755. — Il est à croire que le souverain fugitif profita des troubles qui suivirent l'assassinat d'Abd Er Rahmane Ben El Habib (2) pour rentrer dans ses états et ressaisir l'autorité.

(1) Voir ci-dessus (page 27).

(2) Voir ci-dessus (page 29).

767. — Abou Korra se met à la tête des Kharédjites du Maghreb pour aller attaquer le gouverneur de l'Ifrikia, mais lorsque ses troupes se trouvent en présence de l'armée d'El Arleb Ben Salem, elles sont prises de panique, se débandent et prennent la fuite ; les fuyards n'échappent à une extermination complète que grâce à une mutinerie des soldats d'El Arleb qui refusent de s'enfoncer dans l'Ouest à la poursuite des fugitifs.

771. — Abou Korra reprend les hostilités. A la tête des Kharédjites de l'Ouest, et, en compagnie de nombreuses tribus berbères réunies dans le Hodna, il tient tête au gouverneur de l'Ifrikia, alors que les Kharédjites tripolitains l'attaquent sur ses derrières et viennent mettre le siège devant Kairouane.

Omar Ben Hafs, le gouverneur de l'Ifrikia, cerné dans Tobna, se voyant incapable de repousser l'ennemi, par la force, recourt à la diplomatie et à la corruption. A prix d'or il réussit à séduire Abou Korra et son fils. Ceux-ci, abandonnant tout-à-coup leur alliés, rentrent à Tlemcen, avec toutes leurs forces. Ce départ fut le signal d'une dislocation générale. Ceux qui voulurent continuer à tenir la campagne furent battus en détail et obligés de se retirer. Parmi ces derniers il faut citer Abd Er Rahmane Ibn Rosteme vaincu à Sidi-Okba. (1)

A partir de ce moment, Abou Korra paraît avoir renoncé à la lutte contre les gouverneurs arabes de l'Ifrikia.

787. — Abou Korra meurt et est remplacé par

Mohammed Ben Khazer (787-789). — Ce nouveau souverain n'eut qu'un règne bien court.

789. — Le nouveau sultan du Maroc, Edris s'étant présenté devant Tlemcen, Mohammed Ben Khazer fit immédiatement sa soumission, sans chercher à défendre sa capitale.

Edris y installa comme gouverneur son propre frère nommé Slimane.

793. — Cependant les Beni Ifrene n'avaient pas accepté sans peine la suprématie des Edrissites et, en 793, ils arrivèrent à en secouer le joug.

---

(1) Voir ci-dessus (page 31).

813. — Edris II dirige contre Tlemcen une armée qui n'y entre que par la force des armes. Le vainqueur séjourna, dit-on, pendant trois ans dans sa nouvelle conquête. En partant, il en confia le gouvernement à Mohammed, fils de Slimane l'ancien gouverneur édrissite.

828. — Tlemcen est encore au pouvoir des sultans édrissites et lorsque Mohammed, fils d'Edris II, fait le partage de son empire, il place Tlemcen et son territoire sous les ordres de son cousin Aïça.

828-910. — Une longue période s'écoule sur laquelle nous n'avons que peu de renseignements. Il est certain cependant que les Beni Ifrene luttèrent pour reprendre leur capitale aux Edrissites et qu'ils y réussirent, puisqu'en 910, Tlemcen était en leur possession et qu'ils étendaient leur autorité sur les régions situées à l'Est de cette ville (1).

947. — Les Beni Ifrene avaient profité des troubles causés par la révolte d'Abou Yezid, contre les sultans de Kairouane, pour étendre leur domination sur leurs voisins et ils avaient pris une telle prépondérance que le Calife ommiade Abd Er Rahmane En Nacer avait cru devoir nommer leur chef, Yala Ben Mohammed, gouverneur du Maghreb central.

Le Calife fatimite Ismaïl El Mansour étant venu faire une expédition à Tiaret, se mit en rapport avec Yala Ben Mohammed et lui fit des propositions si avantageuses que ce dernier n'hésita pas à les accepter. Il se vit confirmer, par ce souverain, son titre de gouverneur du Maghreb central, mais cette fois pour le compte des Fatimites.

950. — Yala, par une nouvelle volte face politique, se déclare partisan de ses anciens maîtres, les Ommiades de Cordoue ; il fonde à environ 30 kilomètres au S.-O. de Mascara, une nouvelle ville qu'il destine à devenir le réduit de la défense de son empire et à laquelle il donne le nom de Ifghane ou Fekane.

952. — Le Calife ommiade nomme un de ses généraux, Homeïd, gouverneur de Tlemcen, tout en comblant Yala de faveurs, afin de s'assurer sa fidélité.

---

(1) Mercier, Tome I., page 317.

953. — Yala s'empare de Tiaret qu'il enlève à la tribu des Magraoua, puis d'Oran qu'il enlève aux sultans fatimites.

958. — Yala Ben Mohammed meurt assassiné par des gens de la tribu des Ketama, désireux de gagner la prime promise par le calife fatimite, El Moezz, à qui le lui livrerait mort ou vivant.

971. — Enfin, en 971, Bologguine, fils de Ziri, à la tête des forces fatimites écrase définitivement les Beni Ifrene qui se dispersent ; les uns vont fonder un nouvel établissement au Maghreb-El-Acsa, dans la région située au S.-O. de Méquinez, d'autres émigrent en Espagne ; une partie de la population de Tlemcen est transportée à El Achir (2).

---

(2) El-Achir ou Achir, ville fondée par Ziri Ben Menad, vers l'année 935, dans la région du Djebel-El-Akhdar, montagne faisant partie de la portion S.E. du Massif de Médéa.

LES MIDRARITES (758-976)

Chronologie de la dynastie des Midrarites (758-976)

Sidjelmassa (1)

Aïça Bou Yezid	758-772
Abou El Kaceme Semgou Ben Ouaçoul.......	772- »
El Montaçar El Yaçaa......................	» -824
El Montaçar II............................	824- »
Lacune	
El Içaa..................................	» -909
Ahmed Ben Meïmoun......................	» -921
El Moatez................................	921- »
Mohammed Ben El Fetah (Ech Chaker)......	950-958
Gouverneur Fatimite	
El Mostancer L'Illah......................	962-964
Abou Mohammed El Moatez L'Illah.........	964-976

Vers le milieu du VIIIe siècle, des fractions de la grande tribu des Miknaça, (2) habitaient les oasis de la vallée de l'Oued Ziz qui descendant du Haut-Atlas, se dirige vers le Sud et va se perdre dans les dunes du grand Erg ; ces fractions étaient Kharédjites (3).

A l'instigation d'un des leurs, Abou El Kaceme Semgou El Ouaçoul, ces Berbères choisirent, comme chef, un marabout renommé pour sa piété et nommé

Aïça Bou Yezid. (758-772). — Ce marabout exerça sur

(1) Les renseignements sur la filiation des princes midrarites faisant généralement défaut, nous n'avons pas établi de tableau généalogique. La parenté des différents souverains a été indiquée, dans le texte, lorsque nous avons pu l'établir.

(2) Miknaça, puissante tribu berbère, occupant la vallée supérieure de la Moulouya, une partie du Haut Atlas et la plupart des oasis de l'Oued-Ziz.

(3) Voir ci-dessus la note de la page 374. T. I.

ses adeptes une autorité absolument indépendante, quoiqu'il reconnût la suzeraineté des califes abbassites.

Il jeta les fondements de Sidjelmassa dont il fit la capitale de ce nouveau royaume.

Au bout de quatorze années d'un règne paisible, Aïça vit tout à coup éclater une insurrection. Ce mouvement populaire avait été très probablement provoqué, sous main, par Abou El Kaceme, qui, las d'attendre, jugeait le moment venu de prendre le pouvoir. Le malheureux marabout fut déposé, jeté en prison et finalement massacré par les insurgés qui lui donnèrent pour successeur :

Abou El Kaceme Semgou El Ouaçoul (772- »). — Celui-ci fut le véritable fondateur de la dynastie des Midrarites. Sous son règne il n'y a aucun évènement important à signaler.

Il disparut obscurément laissant le pouvoir à un de ses fils

El Montaçar El Yaçaa (El-Midrar) (» -824). — Celui ci sut étendre son autorité sur les Berbères du Sahara et d'une partie de la vallée de l'Oued-Draa. Il fit alliance avec le roi rostémite de Tiaret dont il épousa une des filles.

Ce prince a été certainement le plus remarquable de sa famille, c'est pourquoi les historiens ont adopté le nom de Midrarites pour désigner la dynastie des souverains de Sidjelmassa.

El Midrar transmit le pouvoir à son fils nommé comme lui :

El Montaçar II (824- »). — Ce midrarite eut à lutter contre la révolte d'un de ses fils nommé Meïmoune qu'il finit par prendre comme collaborateur, dans l'exercice du pouvoir.

A partir de ce moment, nous n'avons plus que de très rares documents sur les princes de la dynastie midrarite, qui, grâce à leur éloignement, ne prirent qu'une part insignifiante aux luttes qui troublèrent le Maroc dans le courant du IXe siècle.

Nous devons cependant signaler leur intervention dans certaines circonstances intéressant l'histoire du Maghreb.

909. — Abou Abd Allah, le lieutenant du Mehdi (1),

(1) Voir plus loin l'histoire des Fatimites.

étant venu, avec une nombreuse armée, exiger la mise en liberté de son maître Obeid Allah, alors détenu dans les prisons de Sidjelmassa, vit ses parlementaires mis à mort par le prince midrarite nommé **El Içaa**. Immédiatement une bataille fut livrée sous les murs même de la ville. El Içaa vaincu dut prendre la fuite, mais poursuivi, avec acharnement, il finit par tomber entre les mains d'Abou Abd Allah qui lui fit trancher la tête.

921. — Un prince midrarite nommé **Ahmed Ben Meïmoune,** exerce le pouvoir à Sidjelmassa. Il est battu et tué par Messala chef des tribus Meknaça cantonnées dans la vallée de la Moulouya.

927. — El Moatez. — Souverain de Sidjelmassa répudie la suzeraineté fatimite.

950. — Un autre prince midrarite nommé **Mohammed Ben El Fetah,** surnommé Ech Chaker L'Illah (le reconnaissant envers Dieu), règne à Sidjelmassa.

958. — Il est détrôné par Djouher (2) qui le remplace par un gouverneur exerçant le pouvoir au nom de son maîmaître le sultan fatimite.

961. — Cette occupation étrangère ne dure pas longtemps, car, trois ans après l'installation du gouverneur fatimite, le pouvoir est encore entre les mains d'un prince midrarite nommé **El Mostancer L'Illah,** fils de Mohammed Ben El Fetah. El Mostancer eut un règne très court et périt assassiné par son propre frère qui lui succéda.

Abou Mohammed El Moatez L'Illah (964-976). — Ce prince reconnut la suzeraineté des Califes ommiades de Cordoue.

Après un règne d'environ quatorze ans il fut attaqué par Khazroun Ben Felfoul, chef de la tribu des Magraoua. Fait prisonnier après sa défaite, il fut mis à mort et avec lui disparut la dynastie midrarite, qui, ainsi qu'on a pu le voir ci-dessus, n'a joué qu'un rôle peu important dans l'histoire du Maghreb.

---

(2) Voir plus loin l'histoire des Fatimites.

LES EDRISSITES (788-973)

Chronologie de la dynastie des Edrissites (1).

Edris (Edris Ier)		788 - 793
Régence	1° Rechid	793 - 802
	2° Abou Khaled Ben Yezid Ben Elias El Abdi	802 - 810
Edris Ben Edris (Edris II)		810 - 828
Mohammed Ben Edris		828 - 836
Ali Ben Mohammed (Ali Ier)		836 - 848
Yahia Ben Mohammed (Yahia Ier)		848 - 875?
Yahia Ben Yahia (Yahia II)		875?- 876?
Ali Ben Edris Ben Omar (Ali II)		876?- »
Yahia Ben El Kaceme (Yahia III)		» - 904
Yahia Ben Edris Ben Omar		904 - 920
Interrègne des sultans fatimites		920 - 923
El Haçane Ben Mohammed (Haçane Ier)		923 - 927
Ibrahim Ben Mohammed		927 - 933
El Kaceme Ben Mohammed (El Kenoune)		933 - 949
Abou El Haïch (Ahmed)		949 - 958?
El Hacene Ben El Kenoun		958 - 973

Les partisans d'Ali, le gendre de Mohammed, assassiné en 661, tout en subissant l'autorité des califes d'Orient, n'en conservaient pas moins l'espoir de faire remonter sur le trône les descendants de leur ancien chef. Aussi tenaient-ils un compte exact des sultans qui se succédaient dans cette dynastie fictive et se maintenaient-ils en relations constantes, les uns avec les autres, grâce à l'organisation d'une société secrète dite des Chiites ou Chiaïtes (partisans-adhérents).

(1.) N. B. Les noms entre parenthèses sont les noms adoptés par certains historiens pour désigner les mêmes souverains.

Voir au verso le chronologie des Edrissites.

Généalogie de la dynastie édrissite (788-973)

<table>
<tr><td colspan="8">(1) Edris I (788-793)</td></tr>
<tr><td colspan="8">(II) Edris II (793-828)</td></tr>
<tr><td colspan="2">(III) Mohammed (828-836)</td><td colspan="2">Omar Ben Edris</td><td colspan="4">El Kaceme Ben Edris</td></tr>
<tr><td>(IV) Ali Ben Mohammed (836-848)</td><td>(V) Yahia Ben Mohammed (848-875)</td><td colspan="2">Edris Ben Omar</td><td>VIII Yahia Ben El Kaceme (« -904)</td><td colspan="3">Mohammed Ben Kaçeme</td></tr>
<tr><td></td><td>(VI) Yahia Ben Yahia (875- ?)</td><td>(VII) Ali Ben Edris Ben Omar (? - ?)</td><td>(IX) Yahia Ben Edris Ben Omar (904-920)</td><td></td><td>(X) El Haçane Ben Mohammed (923-927)</td><td colspan="2">(XI) Ibrahim Ben Mohammed (927-933)</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td colspan="2">(XII) El Kaceme Mohammed (El Kenoun) (933-949)</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td>(XIII) Abou El Aïch Ahmed (949-958)</td><td>(XIV) El Haçene Ben El Kenoun (958-973)</td></tr>
</table>

N.-B. — Les noms non accompagnés de dates sont ceux de descendants d'Edris qui n'ont pas régné, mais qui doivent être mentionnés, pour expliquer la filiation de certains souverains de la dynastie.

787. — Les Chiites crurent avoir trouvé l'occasion favorable pour faire valoir leurs prétentions ; ils prirent la campagne mais il furent complètement battus à Fekh, près de La Mekke.

Pour éviter le renouvellement de pareilles tentatives, le Calife abbassite victorieux donna l'ordre de mettre à mort la totalité des descendants d'Ali. Un de ceux-ci, Edris Ben Abd Allah réussit à échapper au massacre ; après de nombreuses péripéties, et grâce au dévouement d'un de ses affranchis, nommé Rached, Edris parvint dans le Maghreb-El-Acsa où il s'arrêta dans la ville d'Oulili (1).

Edris. — 788- 793. — Là, il se fit reconnaître par les tribus berbères qui l'avaient accueilli. Vers la fin de la même année, il se déclara Sultan indépendant, puis, se mettant à la tête de ses partisans, il ne tarda pas à étendre son autorité sur tout le centre du Maroc.

789. — Edris s'empara de Tlemcen et y construisit la mosquée qui porte encore son nom, puis il laissa le commandement de cette ville à son frère Slimane. (Voir, ci-dessus, Beni Ifrene).

793. — Edris, rentré à Oulili, s'organisait pour pousser plus loin ses conquêtes lorsque la mort vint le frapper.

On raconte que le Sultan abbassite, Haroun Er Rachid, inquiet des progrès d'Edris, dans le Maghreb, et effrayé des difficultés d'une expédition dans un pays aussi lointain, aurait préféré demander à la trahison la solution de cette embarrassante affaire. Il aurait envoyé un nommé Ech Chemmak auprès d'Edris et lui aurait donné la mission de s'introduire dans sa domesticité et de saisir la première occasion de le faire disparaître. Cet Ech Chemmak s'acquitta consciencieusement de son horrible mission et ce fut par le poison que le traître fit périr celui qui l'avait accueilli sans défiance.

Régence 793-810. — Edris mourait sans laisser d'enfant vivant, mais, son affranchi, Rached, fit constater qu'une des esclaves de l'imam était enceinte de ses œuvres, et il obtint des chefs des tribus berbères qu'on attendrait sa dé-

(1) Oulili ou Volubilis, ville actuellement disparue, et qui était située entre Fès et Meknez.

livrance pour prendre un parti. L'enfant se trouva être un garçon. Il fut reconnu comme véritable fils d'Edris et proclamé Sultan sous le nom de Edris Ben Edris (Edris II). Rached fut chargé de l'élever et de gouverner, en son nom, jusqu'à sa majorité.

802. — Rached remplit sa mission, en montrant pour le fils autant de dévouement qu'il avait témoigné d'attachement pour le père.

Il gouverna sagement, au nom de son pupille, auquel il fit donner une brillante éducation et une complète instruction militaire.

Sous la direction de ce régent éclairé, le Maghreb devenait une véritable puissance qui porta ombrage à Ibrahim Ben El Arleb dont l'ambition aspirait à étendre son autorité jusqu'aux rivages de l'Atlantique.

Pour supprimer cet adversaire, Ibrahim ne recula pas devant un crime abominable ; il fit assassiner Rached, mais celui-ci fut remplacé, comme régent, par un autre serviteur dévoué de la famille d'Edris, nommé Abou Khaled Ben Yezid Ben Elias El Abdi, qui sut continuer la politique ferme et féconde de son prédécesseur.

803. — Edris II atteignait sa douzième année : les tribus berbères lui prêtèrent serment de fidélité. Le nouveau souverain commença à régner sous la tutelle du berbère Abou Khaled d'abord et de l'Arabe Omaïr Ben Moçaab ensuite.

808. — Edris jette les premières fondations de Fez.

Edris II (810-828). — Edris, alors âgé de 17 ans, prend officiellement les rênes du gouvernement et reçoit le serment d'allégeance des principales tribus du Maghreb-El-Acsa.

811-812. — Campagnes heureuses dans l'Atlas et dans le sud du Maroc, jusqu'à la vallée de l'Oued-Souss.

813. — Expédition contre Tlemcen. Les Beni-Ifrene sont obligés de se soumettre. Le souverain marocain séjourne trois années à Tlemcen.

816. — Au moment de son départ, Edris II donne le commandement de la ville et du territoire en dépendant, à son à son cousin Mohammed, fils de Slimane, l'ancien gouverneur installé, en 790, par Edris I.

828. — La deuxième partie du règne d'Edris II fut consacrée à combattre les Kharédjites. Les résultats obtenus furent peu appréciables. Cependant, au moment de sa mort, son autorité s'étendait sur tout le Maghreb-El-Acsa, depuis l'Atlantique à la Mina, sauf sur la vallée de la haute Moulouya et sur le grand Atlas qui obéissaient aux Midrarites de Sidjelmassa.

Ce glorieux souverain mourut accidentellement à l'âge de 35 ans, en avalant de travers un grain de raisin. Il eut pour successeur son fils aîné.

Mohammed (828-836). — A peine sur le trône, ce prince eut la malencontreuse idée de partager son empire en huit vice-royautés, à la tête desquelles il mit sept de ses frères en âge de régner et un de ses cousins ; il s'était réservé le commandement direct de Fez et de son territoire ainsi que la suzeraineté sur les autres régions.

Le Maroc fut donc divisé en neuf territoires qui furent répartis de la manière suivante.

I. Mohammed. — Fez et le territoire environnant.

II. Abd-Allah. — Les vallées de l'Oued-Souss et de l'Oued Tensift, avec Anfis comme capitale.

III. Aïça. — Les vallées de l'Oum-Er-Rebia et de l'Oued-Regreg jusqu'à l'embouchure de l'Oued-Sébou, avec Salé comme capitale ;

IV. Hamza. — Le territoire d'Oulili, depuis le pied des montagnes jusqu'à l'Oued-Sébou, avec Oulili comme capitale ;

V. Yahia. — Partie occidentale de la presqu'île de Tanger, avec Larache comme capitale ;

VI. El Kaceme. — Parties nord et est de la presqu'île de Tanger, avec Tétouane comme capitale ;

VII. Omar. — Le Riff jusqu'à la Moulouya, avec Tergha comme capitale ;

VIII. Daoud. — Toute la partie orientale du Maghreb jusqu'à la Mina, avec Taza comme capitale ;

IX. Aïça, fils de Slimane, cousin de Mohammed, Tlemcen et son territoire, avec Tlemcen comme capitale.

830-835. — Cette malheureuse organisation ne tarda

pas à porter ses tristes fruits. Mohammed se vit dans l'obligation de charger Omar de réduire à l'obéissance Aïça et El Kaceme qui s'étaient successivement révoltés. En récompense du service rendu, il lui conféra le gouvernement des territoires affectés primitivement aux deux rebelles en sorte qu'en 835, au moment de sa mort, Omar exerçait son autorité sur toute la côte marocaine, depuis l'embouchure de la Moulouya jusqu'à celle de l'Oum-Er-Rebia, sauf la partie comprise entre le cap Spartel et l'embouchure de l'Oued-Sébou. Omar eut pour successeur son fils Ali.

836. — Mohammed meurt laissant, comme héritier, un fils âgé seulement de onze ans et appelé lui aussi Ali.

836-875. — L'Edrissite **Ali Ben Mohammed,** ainsi que son frère **Yahia** qui lui succéda, paraissent avoir régné paisiblement sans avoir rien fait qui mérite d'être signalé.

875. — Vers cette date Yahia mourait et laissait comme héritier un fils, nommé aussi lui **Yahia.** Celui-ci, par ses débauches, ameuta contre lui toute la population de Fez et, au cours d'une émeute, il disparut, probablement assassiné. Un certain nombre des conjurés allèrent demander à Ali Ben Edris Ben Omar, alors souverain du Riff, de prendre la succession de son cousin.

Ali Ben Edris Ben Omar. — Celui-ci accepta le pouvoir mais il ne l'exerça que peu de temps. Une insurrection éclata dans les montagnes au sud de Fez et Ali Ben Edris vaincu dut céder le pouvoir à un de ses oncles nommé :

Yahia Ben El Kaceme Ben Edris. (« -904). — Ce prince régna en paix, mais il ne sut pas, ou bien, il ne put pas empêcher la puissante tribu berbère des Miknaça, jusqu'alors cantonnée dans le Sud de l'Atlas, de s'étendre dans les provinces orientales de l'empire, la basse Moulouya et la vallée de l'Oued Inaouène, jusqu'à Tsoul.

En 904, un de ses neveux Yahia Ben Edris Ben Omar, frère d'Ali, lui déclara la guerre. Le souverain de Fez, Yahia Ben El Kaceme Ben Edris fut tué et remplacé par son adversaire.

Yahia Ben Edris Ben Omar (904-920). — Pendant 16 années la paix régna dans le royaume de Fez, mais, en 920, Yahia se vit attaquer par Messala, chef des Miknaça, agissant pour le compte des sultans fatimites. Yahia vaincu se

réfugia dans Fez où il ne tarda pas être réduit à capituler. Il dut subir les conditions du vainqueur, reconnaître la suzeraineté d'Obeïd Allah et administrer le Maghreb en son nom.

921. — L'année suivante Messala, prenant prétexte de difficultés survenues entre le gouverneur de Taza nommé Mouça Ben Abou El Afia et Yahia Ben Edris Ben Omar, revint à Fez à la tête de forces nombreuses, et destitua définitivement le prince édrissite qu'il interna à Arzila.

921-923. — La dynastie édrissite disparaît ainsi, en tant que souveraine du Maroc ; il est cependant intéressant de suivre les efforts faits plus tard par les descendants d'Edris pour essayer de reconstituer son empire ; aussi allons-nous donner ci-dessous le récit des combats épiques des derniers Edrissites qui jouèrent un rôle, non sans importance, dans la lutte engagée, entre les sultans fatimites de Kairouane et les califes ommiades de Cordoue pour conquérir la suprématie au Maghreb.

923. — **El Haçane Ben Mohammed Ben Kaceme** (923-927). — Un prince édrissite, petit-fils de El Kaceme Ben Edris, trouve le moyen de réunir autour de lui un nombre assez considérable de partisans ; un coup de main audacieux lui donne la possession de Fez. Le gouverneur fatimite Mouça essaie de la lui disputer, mais il est vaincu.

924-925. — El Haçane profite de ces conjonctures favorables pour s'emparer de la partie centrale du Maghreb avec les villes de Taza, Méquinez, Sefrou, Basra, etc.

926. — Une sédition provoquée probablement par Mouça éclate à Fez.

El Haçane est fait prisonnier et jeté en prison. Mouça accourt pour mettre le siège devant Fez. Des partisans dévoués tentent de sauver El Haçane, ils réussissent à le faire évader de sa prison, mais malheureusement, en franchissant le rempart, le fugitif fait une chute et se casse la cuisse ; peu de temps après il meurt des suites de cet accident. El Haçane étant mort, le pouvoir passa régulièrement entre les mains de son frère.

Ibrahim Ben Mohammed (927-933). — Ce nouveau prince passe les premières années de son règne à défendre, pied à pied, ce qui lui reste du royaume de ses ancêtres, mais,

malgré tous ses efforts, il se voit, tous les jours, obligé de céder du terrain.

Depuis déjà de longues années, la dynastie édrissite avait eu à subir de nombreuses vicissitudes et des princes de cette famille, en prévision de nouvelles catastrophes, s'étaient fait construire, sur un pic isolé des montagnes qui constituent la presqu'île de Tanger et près des limites occidentales du Riff, un château, pour ainsi dire inaccessible, qui, en cas de besoin, pût leur servir de lieu de refuge et de réduit pour leur défense. Ils lui donnèrent le nom de Hadjar-En-Nacer (Le rocher des aigles).

C'est là, qu'au bout de plusieurs campagnes malheureuses, vint se réfugier Ibrahim. Mouça, après avoir installé son fils comme gouverneur de Fez, se lança hardiment dans les montagnes abruptes du Riff et vint mettre le siège devant cette place que sa situation rendait presque inexpugnable. Après avoir inutilement essayé d'enlever la forteresse de vive force, Mouça se décida à en établir le blocus qu'il confia à un de ses lieutenants Ibn Abou El Fetah. De sa personne, il continua son expédition, en allant réduire à l'obéissance les villes qui tenaient encore pour la famille d'Edris, entre autres Tlemcen (931).

Cette même année (931), Ceuta une des villes dévouées aux Edrissites tombe au pouvoir des califes ommiades de Cordoue.

932. — Mouça, qui jusqu'alors avait servi les sultans fatimites, passe au service des califes ommiades.

933. — Mouça, ayant été battu par les troupes du sultan fatimite Obeïd Allah, aux environs de Taza, rappelle Ibn Abou El Fetah qui lève le blocus de Hadjar-En-Nacer.

Ibrahim s'empresse de sortir de sa citadelle, il poursuit son adversaire en retraite, et, à sa suite, il se jette sur les derrières de Mouça qui, immobilisé par cette attaque soudaine, voit son vainqueur entrer triomphalement dans Fez, sans qu'il puisse rien tenter pour l'en empêcher.

Voyant la partie perdue, Mouça battit en retraite, en attendant une occasion de prendre sa revanche.

La même année Ibrahim meurt et est remplacé par :

El Kaceme Ben Mohammed (El Kenoune) (933-949). —

Dès son accession au trône, ce prince eut à faire face aux plus grandes difficultés.

934. — Le sultan fatimite Obeïd Allah étant mort, Mouça crut trouver, dans la période d'incertitude, qui accompagne toujours la transmission du pouvoir, une circonstance favorable pour reprendre la campagne. Il se précipita à l'improviste sur Fez dont il s'empara assez facilement, puis il se porta immédiatement vers le Riff, pour tirer vengeance des Edrissites, qu'il accusait, non sans raison, d'avoir été la cause de ses derniers échecs ; mais le nouveau sultan fatimite, Abou El Kaceme, plus connu sous le nom d'El Kaïm, n'entendait point voir son autorité contestée au Maghreb; il envoya au Maroc une armée qui mit le siège devant Fez.

935. — Il y avait déjà huit mois que le siège durait lorsque El Kaceme parvint à s'entendre avec le général fatimite. Grâce à l'influence de l'Edrissite, les habitants de Fez se rendent, et les deux alliés libres de leurs actions réunissent leurs efforts contre Mouça qui, vaincu en de nombreuses rencontres, se voit réduit à fuir dans le Sahara.

Après ces grands succès, le général fatimite conféra à El Kaceme Ben Mohammed le gouvernement de tous les territoires conquis sur Mouça, sans cependant lui permettre d'établir sa résidence à Fez.

936. — El Kaceme Ben Mohammed, poursuivant la série de ses succès, s'empare d'Arzila, pendant que son cousin El Hacène entre victorieux à Tlemcen.

938. — Mouça Ben Abou El Afia meurt. Cette mort semble avoir ramené la tranquillité dans le Maghreb où nous n'avons aucun fait important à signaler pendant une dizaine d'années.

949. — El Kaceme Ben Mohammed (El Kenoun) meurt ; il a pour successeur son fils.

Abou El Aïch Ahmed (El Fadel, l'homme de mérite) (949-957 ?). — Ce prince s'empressa de reconnaître la suzeraineté du calife ommiade de Cordoue.

951. — Le sultan ommiade ayant émis la prétention de se faire remettre la ville de Tanger, à titre de garantie, El

Fadel refusa. Aussitôt une armée ommiade débarqua au Maroc, battit Abou El Aïch, le chassa de Hadjar-En-Nacer et le réduisit définitivement à la possession de l'unique ville d'Arzila.

958. — Cependant Abou El Aïch ne se tint pas pour battu et il trouva le moyen de rentrer dans la citadelle de Hadjar-En-Nacer où il mourut. Il eut pour successeur son fils :

El Hacene Ben El Kenoun (958-973).

959. — Devant les menaces du général fatimite Djouher, El Hacene répudie la suzeraineté du calife ommiade, Abd Er Rahmane En Nacer, pour reconnaître celle du sultan fatimite El Moëzz. Le traité, signé à cette occasion, donnait au prince édrissite le gouvernement du Riff et du pays des Romara, avec Basra comme capitale.

967. — Le prince édrissite cédant aux avances du calife de Cordoue, se range de nouveau sous sa bannière.

971. — Bologguine, fils de Ziri, envahit le Maghreb pour le plier au joug des Fatimites ; El Hacene, se sentant incapable de résister, reconnaît, de nouveau, la suzeraineté d'El Moëzz.

972. — Hakeme, le calife ommiade, envoie une armée au Maroc pour tirer vengeance de la défection d'El Hacene ; celui-ci se porte à la rencontre de cette armée et l'anéantit.

973. — Une seconde armée succède à la première ; le prince édrissite se heurte à des forces d'une supériorité numérique écrasante ; à ce moment il est abandonné par ses principaux officiers qui, soudoyés par le général ommiade, passent dans le camp ennemi. Voyant sa cause perdue, il se rend à condition d'avoir la vie sauve.

974. — Le Calife ommiade se montra généreux. Il fit rechercher partout les derniers descendants d'Edris et les fit venir en Espagne où il leur assura des moyens d'existence en rapport avec la noblesse de leur origine.

975. — El Hakeme étant tombé gravement malade, son grand vizir profita de la circonstance pour expulser les princes édrissites. Ceux-ci allèrent chercher un refuge en

Egypte, auprès du sultan fatimite El Moëzz qui leur fit un bon accueil.

984. — El Hacene Ben El Kenoun soutenu par le sultan fatimite El Aziz Nizar, rentre au Maroc pour tenter de rétablir sa dynastie sur le trône ; mais il est battu par l'armée ommiade. Il se rend au vainqueur, sous promesse de la vie sauve. Malgré cet engagement, pris en son nom, le Calife ommiade le fait mettre à mort.

A partir de ce moment, l'histoire ne fait plus mention des princes de la famille d'Edris.

PERIODE ARABE. IV. — LES FATIMITES 909-972

Chronologie des Fatimites de Kairouane (1)	
El Obeïd Allah (El Mehdi).................	909-934
Abou El Kaceme (El Kaïm bi Amer Allah)....	934-946
Abou Tahar Ismaïl (El Mansour)...........	946-953
Maâd El Moëzz (Abou Temime)............	953-972

En 972, El Moëzz transfère sa résidence en Egypte où la dynastie des Fatimites règne jusqu'en 1171.

Nous avons déjà exposé plus haut (page 57) l'origine de la société secrète des Chiites dont le but était de rendre le pouvoir temporel et spirituel aux descendants d'Ali, gendre du prophète.

Une des branches de cette secte des Chiites ne comptait que sept imam dont le dernier, Ismaïl, avait disparu sans qu'on connût sa résidence. Cependant, cet Ismaïl et ses descendants, auxquels on donna le nom d'imam cachés, avaient continué à communiquer avec leurs adhérents, par l'intermédiaire de gens de confiance, portant le titre de « daï » (missionnaire).

Au cours du IXe siècle, plusieurs de ces daï étaient venus faire de la propagande aux environs de Tébessa et de Constantine. Encouragé par l'importance des résultats obtenus par ces éclaireurs, le troisième imam caché, nommé Mohammed El Habib envoya au Maghreb un de ses lieutenants les plus dévoués.

Ce daï, nommé Abou Abd Allah El Hoceïne, joignait au fanatisme religieux qui l'enflammait, une rare intelligence aussi apte aux finesses des négociations diplomatiques qu'aux hardiesses des opérations militaires. Abou Abd Allah fit le voyage de la Mekke au Maghreb en compagnie d'un des principaux chefs des Ketama (2).

(1) Nous ne donnons pas la généalogie des Fatimites ; le pouvoir s'étant transmis régulièrement de père en fils pendant la durée de la présence de cette dynastie dans l'Afrique du Nord.

(2) Ketama, importante tribu berbère cantonnée entre Collo, Sétif et Bougie.

Ce fut à Guédjal, ville située sur le territoire de cette tribu berbère, qu'il alla se fixer. Ses prédications eurent un succès prodigieux qui inquiéta le souverain arlébite Abou Ishaq Ibrahim Ben Ahmed.

900. — Celui-ci organisa une expédition qui contraignit le daï à se réfugier dans les environs de Mila.

Cependant, Abou Abd Allah continuait ses prédications qui lui permirent de recruter des adhérents jusque chez les Zouaoua du Djurdjura. Bientôt, il se vit à la tête de forces considérables grâce auxquelles il réussit à s'emparer de Mila.

902. — Une nouvelle armée envoyée par Abou El Abbas, successeur d'Ibrahim, pour mettre fin à cette propagande, remporte d'abord quelques avantages, mais, bientôt après, elle est obligée de battre en retraite devant les attaques incessantes d'ennemis insaisissables favorisés par la nature particulièrement mouvementée du terrain ; à partir de ce moment, Abou Abd Allah s'établit définitivement à Guédjal.

903. — Abou Abd Allah met le siège devant Sétif dont il s'empare, malgré une résistance désespérée.

904. — Une armée arlébite sous les ordres de Ibn Hobaïch est vaincue aux environs de Bellesma ; elle bat en retraite sur Baraï et de là sur Kairouane.

905. — Le daï étend le cercle de ses opérations et s'empare des forteresses de Tobna, Bellesma et Tidgist.

907. — Le souverain arlébite Ziadet Allah prend lui-même le commandement de son armée et s'avance jusqu'à Laribus ; mais, à ce moment, il rentre à Kairouane, laissant la conduite des opérations à son cousin Ibrahim Ben El Arleb.

Pendant ce temps, les insurgés s'emparaient de Baraï et de Medjana, puis, remontant vers le Nord, recevaient la soumission de Tifech qui, du reste, fut peu après réoccupée par les troupes arlébites.

908. — Abou Abd Allah, à la tête de nouvelles forces, prononce une vigoureuse attaque sur le bassin supérieur de l'Oued Mellègue, où il s'empare de Meskiana et de Tébessa, puis passant de là dans la vallée de l'Oued-Sbeitla, il descend cette rivière pour aller attaquer Kairouane. Il était

déjà maître de Gamouda, lorsque Ibrahim Ben El Arleb, accourt et lui inflige une sanglante défaite qui eût pu être décisive si le général arlébite avait su profiter de sa victoire. Mais au lieu de poursuivre vigoureusement l'ennemi déjà en fuite, il se contenta de rentrer tranquillement dans son poste de Laribus. Le daï profita de cette faute pour réorganiser ses forces, puis il alla mettre le siège devant Constantine qui ne tarda pas à capituler.

909. — La nouvelle de ce succès fit accourir, autour du marabout, une foule de nouveaux adhérents. Au mois de Mars, Abou Abd Allah se mit à la tête d'une armée considérable qui, d'après certains auteurs arabes, comptait 200.000 combattants, et marcha directement sur Kairouane. C'est en vain qu'Ibrahim Ben El Arleb essaya de s'opposer à l'irruption de ce torrent furieux, il fut culbuté et dut battre en retraite sur Kairouane. Là encore, une honorable résistance aurait pu être faite, et peut-être rétablir les affaires, si la lâcheté du souverain arlébite n'avait mis fin à la guerre par une fuite précipitée (Voir ci-dessus Arlébites page 46).

Abou Abd Allah entre en triomphateur à Kairouane ; il y proclame une amnistie générale, sauf pour les soldats de la garde noire.

Le daï avait courageusement et complètement rempli sa mission : il venait de conquérir un royaume pour son maître ; il ne lui restait plus qu'à le faire monter sur le trône.

Pour mettre les choses bien au point, il est nécessaire que nous remontions à quelques années en arrière et que nous suivions l'histoire d'Obeïd Allah pendant cette période de luttes acharnées.

Obeïd Allah, né en 871, avait dix-neuf ans lorsque son père mourut en 890.

Celui-ci lui laissait le titre plutôt honorifique de quatrième imam caché. Pendant une dizaine d'années, le nouveau chef des Chiites erra de tribu en tribu, cherchant, sans grand succès d'ailleurs, à surexciter le zèle de ses partisans du Hedjaz et du Yemene. Cependant, ses agissements avaient attiré l'attention du Sultan abbassite Moetefi (902-908) qui, vers l'année 903, donna l'ordre de se saisir de sa personne. Dès lors, commença, pour le futur fondateur de

dynastie, une existence de proscrit errant à l'aventure pour dépister les limiers lancés sur ses traces.

Pendant cette fuite éperdue, Obeid Allah fut rejoint par Abou El Abbas frère d'Abou Abd Allah. Cet émissaire venait lui rendre compte du succès des prédications du daï. Il réussit à lui persuader de venir chercher un refuge au Maghreb. Le voyage ne fut pas sans danger. La petite caravane fut arrêtée, d'abord au Caire, puis ensuite à Tripoli où elle se disloqua. Obeïd envoya en avant Abou El Abbas et ses compagnons ainsi que sa mère pour annoncer sa prochaine arrivée ; ce groupe fut arrêté à Kairouane et jeté en prison par Ziadet Allah III.

El Obeïd, resté en arrière avec son fils, courut les plus grands dangers aux environs de Tripoli. Il n'y échappa que grâce au dévouement de ses partisans. Il reprit sa route vers l'Ouest, mais il eut soin d'éviter Kairouane en passant beaucoup plus au Sud par les montagnes du Djebel-Nefouça et le pays de Kastilia (1). Il remonta ensuite vers le Nord et vint passer, dit-on, aux environs de Constantine, sans pourtant chercher à rejoindre son fidèle lieutenant.

On peut se demander pourquoi ce prétendant, qui avait déjà subi tant d'épreuves, ne se fit pas immédiatement reconnaître par les partisans qui combattaient depuis si longtemps en faveur de sa cause. Certains historiens ont prétendu que ce fut par crainte de voir mettre à mort sa mère et Abou El Abbas, à ce moment encore prisonniers à Kairouane.

Quoi qu'il en soit, El Obeïd continua sa route vers l'Ouest et finit par arriver dans l'oasis de Sidjelmassa, dont le souverain, El Yçaa, qui reconnaissait la suzeraineté des Sultans abbassites, et qui avait reçu des ordres concernant le Mehdi (2), le fit arrêter et jeter en prison.

C'est là que vint le rejoindre Abou Abd Allah El Hoceïne, après la prise de Kairouane et la chute de la dynastie arlébite.

909. — El Obeïd Allah (El Mehdi) (909-934). Au mois de Juillet ou d'Août, El Obeïd sortait triomphalement de sa

---

(1) Kastillia, contrée située entre les Chotts El-Djerid et Rharsa. Ce pays comprend les oasis de Toseur, El-Hamma et Nefta.

(2) Mehdi, en arabe, dirigé, sous entendu : par Dieu.

prison et recevait immédiatement l'hommage de l'armée d'Abou Abd Allah. De Sidjelmassa, il se rendit à Guédjal où son daï lui remit le butin rapporté de toutes les campagnes précédentes, afin qu'il en fît lui-même la répartition.

910. — Dans les premiers jours de 910, Obeïd Allah fait son entrée solennelle à Rokkada, l'ancienne résidence royale des Arlébites ; il y reçoit le serment de fidélité des habitants de Kairouane. Immédiatement, il procède à la réorganisation de son empire, nommant de nouveaux gouverneurs et leur assignant, pour résidences, des villes autres que celles habitées par les gouverneurs arlébites : ces dernières, d'ailleurs, furent rasées. Tous ceux qui eurent le malheur de témoigner quelques velléités de résistance furent mis à mort.

Pendant la même année, une armée fatimite, laissée en arrière dans le Maghreb-El-Aoussoth, s'emparait de Tiaret, mettait fin à la dynastie Rostémite et recevait la soumission d'Oran ainsi que de la plus grande partie des territoires avoisinants.

De même, des troupes, envoyées en Sicile, firent reconnaître dans cette île la puissance fatimite.

911. — Abou Abd Allah El Hoceine, son frère Abou El Abbas et le grand chef des tribus Ketama qui, tous les trois, avaient été les artisans de la grandeur d'El Obeïd Allah, mécontents de se voir exclus de l'exercice du pouvoir, tramèrent, contre leur souverain, une conspiration qui fut découverte. Obeïd Allah n'eut pas un moment d'hésitation ; il fit d'abord mettre à mort le chef des Ketama, puis il fit assassiner Abou El Abbas et Abou Abd Allah El Hoceine alors qu'ils se promenaient dans les jardins de son palais de Rokkada.

Ce coup de force assit définitivement le prestige d'Obeïd Allah.

Peu de temps après, une insurrection éclata en Tripolitaine, mais elle fut promptement et sévèrement réprimée.

Tiaret est attaquée et prise par les Zénètes : une armée, envoyée au secours de cette place, culbute ces Berbères et reprend Tiaret dont le commandement est confié à Messala, chef de la grande tribu des Miknaça, ennemis séculaires des Zénètes.

912. — Au mois d'Avril, les Ketama, habitant Kairouane, ayant lassé la population de cette ville, par leurs attitudes arrogantes et leurs procédés aggressifs, furent massacrés au nombre de plus de mille. A cette nouvelle, la tribu entière des Ketama se soulève, proclame un nouveau mehdi et envahit le Zab ; mais au bout d'un an, cette nouvelle révolte est complètement comprimée et son instigateur est mis à mort.

Tripoli s'étant de nouveau révoltée est assiégée par terre et par mer ; elle est obligée de se rendre, une grande partie de ses habitants est passée au fil de l'épée.

C'est à cette même année qu'on doit fixer la fondation d'El-Mehdia destinée par Obeïd Allah à devenir la capitale et, au besoin, le réduit de la défense de son empire. La ville même, ou plutôt la forteresse, fut bâtie sur un îlot, de forme à peu près circulaire, réuni à la terre ferme par un isthme d'une largeur minime ,coupé, d'ailleurs, par une ligne d'ouvrages défensifs à peu près inexpugnables. (1).

La ville civile devait s'élever sur la terre ferme de manière à ne gêner en rien la défense de la ville militaire, en cas de siège. Sur un des côtés de l'isthme fut creusé un port pouvant contenir cent galères.

913. — L'ambition d'Obeïd Allah ne se bornait pas à la conquête du Maghreb ; confiant dans sa mission divine, il voulait renverser les Sultans abbassites, considérés par lui comme de véritables usurpateurs. Pour les atteindre, il fallait passer par l'Egypte ; sans plus tarder, il prépara une armée pour en faire la conquête et il en donna le commandement à son fils Abou El Kaceme. Ce prince traversa sans difficulté la Tripolitaine et la Cyrénaïque.

En Sicile, les Musulmans, partisans dévoués des Sultans abbassites, formaient un parti considérable qui prit, comme chef, un arlébite nommé Ibn Korhob.

914. — L'armée fatimite arrive sous les murs d'Alexandrie dont elle commence le siège, par terre, pendant que la flotte fatimite la bloque par mer. Cette ville ne tarde pas à capituler, et El Kaceme remonte le cours du Nil pour faire la conquête de l'intérieur du pays. A ce moment, des renforts, envoyés par le Calife abbassite, permettent au

(1) Cette ville s'appelle indifféremment El-Mehdia ou Mehdia.

gouverneur d'Egypte de prendre l'offensive. El Kaceme battu dans plusieurs rencontres est obligé de reculer et de battre en retraite jusqu'en Tripolitaine. De son côté, la flotte rentrée à Lamta (1) est en partie détruite par une flotte sicilienne envoyée par Ibn Korhob.

915. — L'impératrice régente d'Orient, Zoé, en guerre avec les Fatimites de Sicile, passe avec eux un traité de paix par lequel elle s'engage à leur payer un tribut annuel de 22.000 pièces d'or.

916. — En Sicile, éclate une révolution qui enlève le poupouvoir à Ibn Korhob ; fait prisonnier, il est livré au Mehdi qui lui fait trancher la tête.

917. — Les troupes fatimites s'emparent de Palerme dont tous les habitants sont massacrés.

Cependant, Messala, le chef des Miknaça, qui, depuis 911, était gouverneur de Tiaret et protégeait la frontière occidentale de l'empire fatimite, brûlait du désir d'étendre sur le Maghreb-El-Acsa, l'autorité de son maître et, peut-être aussi, d'assouvir sur la personne de certains rivaux quelques rancunes particulières.

En 917, il obtint l'autorisation d'entrer en campagne et son premier objectif fut le petit royaume de Nokour (2), dans le Riff, dont il s'empara sans grande difficulté. Cependant cette conquête ne fut qu'éphémère, et, peu de temps après, le souverain de ce petit royaume rentrait dans sa capitale et se hâtait de se mettre sous la protection du Calife ommiade de Cordoue, Abd Er Rahmane, dont il reconnaissait la suzeraineté.

919. — Obeïd organise contre l'Egypte une nouvelle et nombreuse expédition commandée, comme la première, par son fils Abou El Kaceme. Celui-ci, tout d'abord vainqueur, vit bientôt la fortune l'abandonner.

920. — Les privations, les maladies puis l'arrivée de nombreux renforts dans le camp de son adversaire rendent la situation des plus critiques.

---

(1) Lamta, l'ancienne Leptis minor des Romains, ville située au fond du golfe qui s'étend entre Monastir et le Cap-Ras-Dimas.

(2) Nokour, petite ville située à l'embouchure de l'Oued, portant le même nom, qui se jette dans la mer, au fond de la baie d'Alhucémas, à l'Ouest du Cap-Tres-Forcas.

Cependant Messala, par ordre d'Obeïd, s'attaquait directement à la dynastie édrissite. Yahia Ben Edris, vaincu était obligé de se réfugier dans Fez et de subir les conditions de son vainqueur, en reconnaissant la suzeraineté du Sultan fatimite.

921. — En Egypte, Abou El Kaceme se décide à battre définitivement en retraite. Cette délicate opération fut menée, d'un bout à l'autre, aussi bien que le permettaient les circonstances. Cependant les pertes furent considérables : 15.000 hommes seulement rentrèrent en Ifrikia des 500.000 qui en étaient partis deux ans auparavant. Nous devons dire que ce dernier chiffre, donné par les historiens arabes, nous paraît exagéré.

Au Maghreb, Messala saisissant un prétexte frivole dépose définitivement Yahia Ben Edris et l'interne à Arzila. Il se porte ensuite vers le Sud et s'empare de Sidjelmassa dont il met à mort le roi midrarite, Ahmed Ben Meïmoun, qu'il remplace par un gouverneur fatimite.

922-923. — Expéditions en Sicile et contre les Kharedjites des montagnes de l'intérieur de la Tripolitaine.

924. — Messala est tué dans une rencontre avec les Zénètes.

925. — Une armée fatimite, envoyée pour venger la mort de Messala, est entièrement détruite par les Zénètes conduits par Ibn Khazer.

926. — Mouça Ben Abou El Afia gouverneur de la basse Moulouya, au nom d'Obeïd, est battu par l'Edrissite El Haçane qui a rétabli sa dynastie sur le trône de Fez. En même temps, le gouverneur de Sidjelmassa se déclarait indépendant. Sur ces entrefaîtes, El Haçane est renversé par une sédition ; Mouça en profite pour rentrer en possession de Fez.

927. — Expédition fatimite conduite dans le Maghreb par Abou El Kaceme, fils d'Obeïd. Son action se borne à châtier quelques tribus récalcitrantes.

Cette même année, des Maures d'Espagne, jetés par la tempête sur les côtes de Provence, dans les environs de Saint-Tropez, se réfugièrent dans les montagnes qui ont reçu depuis le nom de Monts des Maures et ils y fondèrent,

à Fraxinet, un établissement qui devint bientôt le repaire des bandits de toutes les races.

Cet établissement dura une cinquantaine d'années et pendant cette période ne cessa pas de créer de sérieux embarras aux petits souverains de Provence et de Lombardie.

931. — Mouça Ben Abou El Afia s'empare de Tlemcen. Pendant ce temps, Ibn Khazer réapparaissait et, au nom du Calife de Cordoue, soumettait tout le pays entre Ténès et Oran ; mais l'arrivée d'une armée fatimite lui fait évacuer toutes ses conquêtes.

932. — Tout à coup, Mouça qui, jusqu'alors, avait combattu pour la cause fatimite, passe du côté du Calife ommiade Abd Er Rahmane auquel il transmet tous les territoires qu'il administrait auparavant au nom d'Obeïd.

933. — Une armée fatimite bat Mouça sous les murs de Taza et réduit, de nouveau, le Maghreb à l'obéissance.

934. — Obeïd meurt ; il laisse le pouvoir à un de ses fils.

Abou El Kaceme (El Kaïm Bi Amer Allah, celui qui se lève par ordre de Dieu) (934-946). — Dès que la nouvelle de la mort du Mehdi fut connue, une insurrection éclata en Tripolitaine ; mais elle vint échouer contre les remparts de Tripoli, au pied desquels l'instigateur de cette révolte, nommé Ibn Talout, fut décapité par ses propres soldats.

Dans le pays de Kastilia, un marabout nommé Abou Yezid, qui devait jouer un rôle considérable pendant les années suivantes, levait l'étendard de l'insurrection, mais il était bientôt obligé de chercher son salut dans la fuite.

Dans le Maghreb, Mouça Ben Abou El Afia reprenait la campagne et, avec l'appui des forces ommiades, s'emparait de Fez. Une armée fut envoyée par El Kaïm pour le combattre. Il en confia le commandement à un ennuque nommé Meïçour. Celui-ci commença par rétablir l'autorité fatimite à Tiaret, puis à Oran, alors administrée par un gouverneur ommiade. L'armée victorieuse se dirigea ensuite vers Fez où elle rencontra une résistance acharnée.

935. — Des renforts envoyés à Meïçour et une alliance conclue par lui avec les princes édrissites d'Hadjar-En-

Nacer lui permirent enfin de s'emparer de Fez et de se lancer à la poursuite de Mouça ; celui-ci, vaincu dans plusieurs rencontres, dut chercher un refuge dans l'extrême Sud.

Pendant ce temps, une expédition dirigée contre Gênes enlevait cette ville d'assaut, la pillait de fond et comble et y faisait un nombre considérable de prisonniers.

En Sicile, l'autorité fatimite était consolidée par l'administration sage et énergique d'un nouveau gouverneur, Khalil Ben Ouerd.

Vers cette même époque, entre en scène un nouveau personnage, Ziri Ben Menad qui, plus tard, allait établir la prépondérance de la race berbère dans toute l'Afrique du Nord.

Ziri Ben Menad appartenait à la tribu des Sanhadja. Cette tribu, une des plus considérables de la race berbère, occupait un vaste territoire limité au Nord, par la Méditerranée, depuis Mostaganem jusqu'à Bougie ; à l'Est, par une ligne irrégulière partant de Bougie et se prolongeant jusqu'à Msila ; au Sud, par la ligne Msila-Boghar, et à l'Est, par le cours du Cheliff, de Boghar à la mer ; sur ce territoire s'élevaient les villes importantes de Bougie, Hamza (Bouïra), Médéa, El-Djezaïr-Beni-Mezrana (Alger), Miliana et Ténès.

La tribu des Sanhadja avait pour voisines à l'Est, la tribu des Ketama (Sétif) et à l'Ouest, les tribus Zénètes, en particulier, celle des Magraoua, avec laquelle elle vivait en état constant d'hostilité. Enfin, au milieu de son territoire, existait une enclave, le pays des Zouaoua du Djurdjura (la grande Kabylie actuelle).

Vers l'an 900, un marabout nommé Menad s'affilia à cette tribu qu'il ne tarda pas à édifier par son austérité et ses vertus. Il eut un fils nommé Ziri qui se distingua, dès son jeune âge, par son intelligence et ses aptitudes guerrières. Quelques expéditions, habilement et audacieusement conduites, lui donnèrent un tel prestige qu'il put bientôt imposer son autorité à toute la tribu.

Il ne tarda pas à entrer en relations avec El Kaïm dont il reconnut la suzeraineté. En échange de cet hommage, le prince fatimite lui donna l'investiture officielle, en qualité de chef des Sanhadja.

Par cette manœuvre habile, El Kaïm assurait la sécurité de sa frontière occidentale, à chaque instant, menacée par les Magraoua.

Le nouveau chef sanhadja inaugura son arrivée au pouvoir par la construction d'une nouvelle ville qui devait lui servir de capitale : il en choisit l'emplacement dans le Djebel-El-Akhdar (1), il la fortifia aussi complètement que possible et il lui donna le nom d'Achir.

Cependant, El Kaïm ne perdait pas de vue l'exécution du projet audacieux conçu par son père : la conquête de l'Egypte et de tout le monde musulman des régions orientales. En 935, l'occasion lui parut favorable ; une armée considérable, commandée par Zeïdane, partit pour l'Egypte et s'empara d'Alexandrie ; mais, à ce moment, le général fatimite, pressé par des forces très supérieures, dut battre en retraite et ce ne fut qu'à grand peine qu'il put rentrer en Ifrikia.

938. — Le marabout Abou Yezid, resté dans l'ombre depuis sa fuite de 934, était rentré dans son pays natal, Tozeur, et il avait recommencé ses prédications, destinées à propager les théories nekkariennes.

Les Nekkariens formaient une faction des Kharédjites Ibadites. Ils prétendaient ne devoir s'en rapporter qu'au texte même du Coran que chacun était libre de comprendre et de pratiquer suivant ses lumières : « C'étaient, dit Mer-
« cier, des puritains militants qui permettaient le meurtre,
« le viol et la spoliation de tous ceux qui n'appartenaient
« pas à leur secte ».

Naturellement de pareilles théories religieuses ne pouvaient s'accommoder d'aucun principe d'autorité, aussi, au point de vue politique, les nekkariens étaient-ils de véritables anarchistes.

El Kaïm donna l'ordre de jeter Abou Yezid en prison ; mais ce coup de force ne servit qu'à ameuter les sectateurs du marabout qui réussirent à le remettre en liberté. Dès lors la lutte devint acharnée.

939-941. — Pendant les trois années suivantes, Abou Yezid, visita les tribus du Sud de la Tunisie et de l'Aurès,

(1) Djebel-El-Akhdar, massif montagneux du pays de Tittery au S.-E. de Médéa.

répandant partout les flots de son éloquence entraînante et le poison de ses théories subversives.

942. — Enfin, en 942, il décida ses partisans à reconnaître la suzeraineté des Ommiades de Cordoue et à prendre les armes pour chasser les Fatimites.

La vie et les biens de tous les non orthodoxes devaient appartenir aux vainqueurs qui, après avoir établi la nouvelle croyance, formeraient un état de forme républicaine administré par une djemaa (1) de douze membres.

943. — Le premier objectif de Yezid fut la petite place de Bagaï, dans la haute vallée de la Meskiana, mais cette attaque ayant échoué, il fit opérer, par ses partisans, une lointaine diversion dans le pays de Kastilia. Il profita ensuite de l'absence des troupes fatimites, appelées dans le Sud de la Tunisie, pour s'emparer, sans coup férir, de Medjana et de Tébessa.

A Medjana, un des partisans du marabout lui offrit, à titre d'hommage, un petit âne gris. Ce fut, monté sur cette modeste monture, que désormais Abou Yezid parut devant ses troupes et les conduisit au combat. De là le sobriquet de : « l'homme à l'âne » qui lui est resté dans l'histoire.

Sans perdre de temps, Yezid s'avança vers le N-E, s'empara de Laribus, de Béja, puis de Tunis.

A ce moment, El Kaïm, refugié à Mehdia, ne disposait plus que de trois groupes de combattants : l'un à Sousse le second à Kairouane et le troisième à Mehdia même.

Abou Yezid part de Tunis pour aller faire le siège de Mehdia ; mais son avant-garde est battue complètement par le corps d'armée de Sousse.

944. — Le marabout se replie sur la Medjerda, où il attend de nouveaux renforts pour reprendre les hostilités. Cette fois, l'armée nekkarienne marche sur Kairouane qui, mal défendue, se rend, après un simulacre de résistance. Mehdia se trouvait dès lors complètement à découvert. El Kaïm eut alors recours à Meïçour qui avait si habilement conduit la campagne du Maroc, en 934. Une armée réunie sous son commandement alla attaquer les bandes kharédjites sous les murs de Kairouane, mais, par suite de la

(1) Djemaa, mot arabe qui signifie : assemblée, conseil.

trahison d'une partie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi sur le champ de bataille, le général fatimite fut vaincu. Sa tête, coupée par les soldats même qui l'avaient trahi, fut portée au marabout qui la livra aux outrages de la populace de Kairouane.

El Kaïm paraissait bien perdu, heureusement pour lui qu'Abou Yezid semble avoir perdu, dans la griserie du succès, sa haute intelligence des opérations de la guerre. Nul doute, que, si, profitant des avantages que lui donnait sa nouvelle victoire, il se fût présenté subitement devant Mehdia, cette ville ne se fût rendue, peut-être sans coup férir.

Cependant, El Kaïm, puisait une nouvelle énergie dans les difficultés de la situation ; il complétait, la défense de Mehdia, recrutait de nouvelles troupes et faisait appel à ses alliés et à ses vassaux : Ketama et Sanhadja répondirent à son appel et concentrèrent leurs forces sous les murs de Constantine.

945. — Au bout de 70 jours d'un repos inexplicable, Abou Yezid se décida à reprendre les opérations militaires et se porta vers Mehdia, pour en faire le siège. Les Ketama et les Sanhadja qui essayèrent de prendre les Nekkariens à revers, pendant cette marche vers l'Est, furent battus et forcés de rentrer dans leur camp de Constantine.

Cependant, malgré des assauts répétés, au cours desquels, Abou Yezid paya constamment de sa personne, Mehdia tenait toujours et, peu à peu, la désunion se mettait dans l'armée assiégeante qui, après avoir ravagé tout le pays environnant, commençait à ressentir les atteintes de la famine. Certains contingents rentrèrent dans leur pays et leur exemple ne tarda pas à être suivi par beaucoup d'autres.

Enfin, au mois d'Août, Abou Yezid se vit obligé de lever le siège et de battre en retraite sur Kairouane.

El Kaïm reprit immédiatement la campagne, et, dès les premiers jours, reçut la soumission de Sousse et de Tunis, enchantées d'être délivrées de l'oppression intolérable des Nekkariens.

Cet échec, malgré son indéniable gravité, ne découragea point Abou Yezid qui, en attendant de nouvelles troupes, se mit à ravager les environs de Kairouane.

Les Ketama et les Sanhadja tentèrent de profiter de ces

circonstances favorables pour faire leur jonction avec El Kaïm, mais ils furent vaincus par un fils du Marabout, nommé El Ayoub, qui les rejeta sur Constantine. Cet audacieux général tourna, immédiatement après, ses efforts contre Tunis qui fit une honorable résistance, mais dut se soumettre, de nouveau, à l'autorité nekkarienne.

946. — A ce moment, Abou Yezid reprend définitivement l'offensive et marche contre Sousse dont il commence le siège. Cette ville était déjà réduite à la dernière extrémité, lorsque survint la mort d'El Kaïm (18 Mai). Le pouvoir passa entre les mains d'un de ses fils :

Abou Tahar Ismaï (El Mansour, le victorieux) (946-953). Agé de 32 ans au moment où il prenait la direction des affaires, le nouveau souverain sut se montrer à hauteur de la période critique que traversait alors la dynastie fatimite; son premier soin fut d'envoyer, par mer, à Sousse, des vivres ainsi que des renforts qui, joignant leurs efforts à ceux de la garnison, réussirent à faire lever le siège de la ville.

Abou Yezid se vit derechef obligé de se retirer sur Kairouane, mais les habitants de cette ville lassés des exactions et des cruautés des Nekkariens leur fermèrent leurs portes et le marabout dut poursuivre sa retraite jusqu'à Sebiba (1).

Quelques jours après, El Mansour faisait son entrée solennelle à Kairouane, mais « l'homme à l'âne », loin de désespérer, réunissait, à la hâte, de nouveaux contingents et venait attaquer, inutilement, il est vrai, le camp de El Mansour sous les murs même de Kairouane.

Ce nouvel échec semblait devoir ruiner irrémédiablement les dernières espérances de l'obstiné vieillard et El Mansour, très généreux, lui fit proposer une amnistie complète, à condition qu'il renonçât désormais à la lutte.

Abou Yezid accepta ces offres inespérées ; mais, cette soumission passagère n'était qu'une feinte destinée à gagner du temps pour préparer une nouvelle campagne ; dès

(1) Sebiba ou Sbiba, petite ville située dans le massif montagneux du centre de la Tunisie, à peu près à mi-distance entre Kairouane et Tébessa.

le mois d'Août suivant, le Marabout attaquait traîtreusement les troupes fatimites.

Dès lors, la guerre reprit sans trêve ni merci. Le rebelle vaincu, d'abord aux environs de Kairouane, se retira en premier lieu dans la direction de Sbiba, puis de Bagaï. El Mansour le poursuit l'épée dans les reins et le rejette dans les monts du Hodna à une vingtaine de kilomètres dans l'Ouest de Msila. Chassé de cette retraite, l'infatigable agitateur va chercher un refuge dans les montagnes situées au Sud de Bouçaada.

El Mansour, toujours à la poursuite de son adversaire, s'avance vers le Sud où il perd beaucoup de monde par suite de l'intempérie de la saison, puis, se dirigeant vers l'Ouest, il pénètre sur le territoire des Sanhadja où il est reçu avec les plus grands honneurs, par leur chef Ziri Ben Menad : El Mansour confirme à ce dernier l'investiture du commandement de toutes les tribus Sanhadja.

947. — Cependant on avait perdu la trace du marabout lorsque, tout à coup, on apprit que le fugitif, à la tête de forces assez considérables, venait de se présenter devant Msila dont il avait commencé le siège. Sans plus tarder, El Mansour se mit en marche pour se porter au secours de cette ville : Abou Yezid se vit forcé de lever le siège et de gagner précipitament les montagnes du Hodna. Après une résistance acharnée, dont les derniers épisodes eurent pour théâtre un bordj construit sur une montagne presqu'inaccessible nommée Tagarboucet (l'Arçon), le vieux marabout finit pas être fait prisonnier. Il mourut, quelques jours après, des suites de ses blessures (Août 947).

El Mansour ordonna d'écorcher le cadavre de son ennemi ; la peau rembourrée de paille fut envoyée à El Mehdia. Cet affreux trophée servit d'ornement au triomphe d'El Mansour rentrant victorieux dans sa capitale.

Pendant que ces évènements dramatiques se déroulaient dans l'Est, le Maghreb subissait, de plus en plus, l'influence des Ommiades de Cordoue qui, profitant de la décadence des Edrissites, avaient noué des intrigues de tous côtés et avaient fait accepter leurs gouverneurs dans nombre de villes, entre autre à Tiaret.

Inquiet de ces empiètements, El Mansour convoqua à

Hamza (1) tous ses alliés et, en particulier, Ziri Ben Menad, le chef des Sanhadja, puis il se mit en marche pour aller réduire Tiaret à l'obéissance. Le gouverneur ommiade ne chercha pas à défendre la place qui lui était confiée. Apres ce succès facile, Ibrahim s'aboucha avec les Beni Ifrene de Tlemcen dont le chef Yala Ben Mohammed, avait reçu récemment le titre de gouverneur du Maghreb central, au nom des Califes de Cordoue.

Ibrahim parvint à le gagner à sa cause et lui donna l'investiture du même gouvernement, au nom de la dynastie fatimite, il lui confirma de plus l'autorité supérieure sur toutes les fractions des Beni Ifrene.

En même temps, pour récompenser la fidélité de Ziri ben Menad, il le nomma gouverneur de tout le pays occupé par la tribu des Sanhadja. Ce pays s'étendait de Bouïra à Tiaret et comprenait les villes importantes de Médéa, d'Achir, de Miliana ainsi que la petite bourgade nommée El-Djezaïr-Beni-Mezrana (les îles des Beni-Mezrana) laquelle, sous le nom d'Alger, devait jouer un si grand rôle dans l'Histoire de l'Afrique du Nord.

Ziri Ben Menad divisa son immense gouvernement en plusieurs provinces. Celle qui comprenait Médéa, Miliana et Alger fut confiée par Ziri, à son fils Bologguine.

948. — Le 18 Janvier, Ibrahim, qui avait pris le surnom d'El Mansour (le victorieux), après la disparition d'Abou Yezid, rentra à El-Mehdia où il fit une entrée triomphale.

949-952. — Vers cette époque, l'attention d'El Mansour fut appelée sur la Sicile où les intérêts des Musulmans périclitaient depuis quelques années. Un nouveau gouverneur, des renforts en hommes et en argent furent envoyés dans l'île. Bientôt, les Musulmans purent non seulement reprendre l'avantage sur les Chrétiens insulaires, mais ils parvinrent à imposer leur autorité dans certaines régions de l'Italie méridionale, en particulier, dans le district de Reggio, où ils construisirent une mosquée.

953. — El Mansour paraissait avoir encore devant lui un long avenir lorsque, brusquement, un simple refroidis-

(1) Actuellement, Bouïra.

sement suffit pour couper le fil de ses jours. Au mois de Mars, le Calife fatimite mourait à l'âge de 39 ans. Il avait désigné, pour successeur, son fils :

Maâd Abou Temime (El Moezz Li Dine Allah, celui qui exalte la religion de Dieu) (953-972). — Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'aller visiter les différentes provinces de son empire, pour s'assurer, sur place, de la fidélité de ses gouverneurs ainsi que de la sécurité des frontières.

La situation était, en effet, menaçante surtout du côté de l'Ouest : par leurs intrigues, les Ommiades de Cordoue avaient réussi à regagner à leur cause non seulement les princes représentant encore la dynastie des Edrissites, mais encore Yala ben Mohammed, chef des Beni Ifrene, et Mohammed Ben Khazer, chef de la tribu des Magraoua, ces chefs qui, six ans auparavant, s'étaient déclarés vassaux des Fatimites et avaient accepté de gouverner le pays en leur nom; Fez même était soumise à l'autorité des Califes de Cordoue.

954. — Cependant, la rivalité des grands chefs ne tarda pas à faire péricliter l'influence des Ommiades et Mohammed Ben Khazer vint, en personne, à El Mehdia faire sa soumission à El Moezz qui lui pardonna sa défection antérieure et lui renouvela son investiture de grand chef de la tribu des Magraoua.

Dès ce moment, El Moezz résolut d'enlever le Maghreb aux Ommiades ; à cet effet il convoqua son fidèle allié, le chef des Sanhadja, Ziri Ben Menad, qu'il fit venir à Kairouane, pour lui donner ses instructions.

955. — Les hostilités commencent entre les deux dynasties musulmanes ; El Moezz fait opérer, par le gouverneur de Sicile, une incursion sur les côtes de l'Espagne; les Siciliens débarquent à Alméria, ils en ravagent les environs et en rapportent un butin considérable.

956. — Le Calife ommiade, En Nacer, riposte à cette attaque par l'envoi d'une flotte ; un corps expéditionnaire débarqué à La Calle pille tout le littoral compris entre ce point et Tabarka.

957. — Des complications survenues en Espagne suspendent les hostilités de la part du Calife ommiade.

958. — El Moezz organise, contre le Maghreb, une nombreuse expédition dont il confie la conduite à un affranchi chrétien nommé Djouher. Celui-ci réunit, sous ses ordres, les contingents des Sanhadja commandés par Ziri Ben Menad et ceux des Magraoua commandés par Mohammed Ben Khazer et, à leur tête, il s'avance vers Tiaret où il rencontre les Beni Ifrene qui, sous les ordres de Yala Ben Mohammed, lui disputent le passage. Les Beni Ifrene vaincus voient leur capitale, Ifghane, tomber aux mains du vainqueur, Djouher poursuit sa marche en avant, et va mettre le siège devant Fez, à ce moment gouvernée par Ahmed Ben Beker El Djodami, au nom du Calife ommiade.

Djouher, voyant que le siège traînait en longueur, part subitement vers le Sud et va réduire à l'obéissance le souverain de Sidjelmassa, Mohammed Ben El Fetah Ech Chaker L'Illah, qui reconnaissait la suzeraineté des Sultans abbassites. Le représentant de la dynastie midrarite est livré au général fatimite qui le retient prisonnier et le remplace par un gouverneur.

959. — De Sidjelmassa Djouher se dirige vers l'Ouest, soumettant toutes les tribus qu'il trouve sur son passage. Il arrive enfin sur le littoral de l'Atlantique ; il remonte alors vers le Nord et revient mettre le siège devant Fez qui ne tarde pas à être prise d'assaut. Il ne restait plus à soumettre que le Gharb (1), où les derniers représentants de la dynastie édrissite tenaient encore pour les Califes de Cordoue. Djouher se porte vers le Riff, pour venir à bout de ces derniers adversaires; El Haçane Ben Kennoun, ne se sentant pas de force à résiter, s'empresse de se soumettre et de reconnaître la suzeraineté fatimite. En récompense de sa rapide soumission, Ben Kennoun fut maintenu au gouvernement du Riff.

Après ce dernier succès, Djouher rentra à Kairouane où il fit une entrée triomphale, traînant derrière lui ses prisonniers : le roi de Sidjelmassa et l'ancien gouverneur de Fez.

960. — Une trève est conclue entre le Sultan fatimite et

(1) Gharb, région du Maroc au Sud de la presqu'île de Tanger à l'Ouest du Riff.

l'empereur d'Orient, Romain II (959-962). Cette trève met fin aux hostilités en Sicile et dans le sud de l'Italie.

961. — El Moezz fait mettre à mort, sous l'accusation de trahison, les deux gouverneurs, auxquels Djouher avait confié l'administration du Maghreb lorsqu'il se décida à rentrer à Kairouane. Sidjelmassa, de son côté chasse le gouverneur fatimite et se déclare indépendante, sous le commandement d'un prince midrarite, El Mostancer L'Illah.

962. — La trêve avec les Chrétiens prend fin. Les hostilités recommencent en Sicile, où les Musulmans s'emparent de Taormina, après un siège de six mois.

L'empereur d'Orient Nicéphore II (963-969) envoie, en Sicile, une armée de 40.000 hommes.

964. — El Moezz envoie, de son côté, des renforts. Le général byzantin tente de se porter au secours de Rametta assiégée par les Musulmans ; mais il est battu et tué sous les murs de cette ville. Dans cette bataille, les Chrétiens perdirent, dit-on, 10.000 hommes.

965. — Rametta est obligé de capituler. La flotte fatimite détruit la flotte byzantine, qu'elle bat et incendie à Reggio.

966.— El Djouher, à la tête d'une nombreuse armée, part de nouveau pour le Maghreb, dans le but d'y consolider l'autorité fatimite fortement compromise par les intrigues des Ommiades.

967. — El Moezz conclut la paix avec l'empereur d'Orient Nicéphore II. Les hostilités cessent en Italie et en Sicile. Le Sultan fatimite s'occupe, dès lors, exclusivement de l'expédition qu'il rêve depuis si longtemps : la conquête de l'Egypte ; il fait creuser des puits sur la route que son armée doit parcourir.

968. — Djouher rentre à Kairouane, après avoir rempli avec succès sa mission dans le Maghreb.

969. — Au mois de Février, Djouher part pour l'Egypte à la tête d'une nombreuse armée comptant, dit-on, plus de 100.000 cavaliers. Le 6 Juillet, il entre au Caire, après avoir battu les troupes égyptiennes qui ont refusé d'accepter bénévolement la suprématie des Fatimites ; il proclame

El Moezz, puis il envoie, en Syrie, un de ses lieutenants qui s'empare de Damas.

Pendant que l'armée fatimite poursuivait glorieusement le cours de ses succès, en Orient, le Maghreb était en proie à une inquiétante agitation habilement provoquée et entretenue par le calife ommiade El Hakeme.

Entre temps, une révolte éclata dans l'Aurès, mais elle fut rapidement réprimée par El Moezz, en personne.

970. — Les Zénètes et les Magraoua, tout dévoués aux Ommiades, se liguent pour attaquer les Sanhadja. Mais Ziri Ben Menad et son fils Bologguine les préviennent, les culbutent à l'improviste et en font un affreux carnage.

971. — Malgré leur défaite, les Zénètes et Magraoua ne perdent pas courage, mais, instruits par l'expérience, ce sont eux qui, cette fois, attaquent les Sanhadja par surprise. En dépit d'une résistance désespérée, Ziri Ben Menad est vaincu et tué. Immédiatement, Bologguine réunit de nouveaux contingents et venge la mort de son père en infligeant aux Zénètes une terrible défaite. Cet acte d'énergie attira sur Bologguine l'attention d'El Moezz qui lui conféra l'investuture de tous les pouvoirs antérieurement confiés à son père.

Sans perdre un instant, Bologguine poursuit les vaincus d'abord dans le Zab qu'il parcourt jusqu'à Biskra, puis dans l'Ouest où il s'avance jusqu'à Tiaret. A ce moment, il apprend qu'un gros de Zénètes s'est refugié à Sidjelmassa ; sans hésiter il se lance à sa suite, le rejoint et l'extermine presque complètement. Alors seulement, il se décide à remonter vers le Nord où les derniers Edrissites tenaient encore pour les Ommiades. Incapable de résister à des forces par trop écrasantes, El Haçane Ben Kennoun s'empressa de changer de drapeau et de reconnaître la suzeraineté d'El Moezz.

La mort de Ziri était bien vengée ; cependant, pour éviter la menace de nouvelles insurrections, Bologguine interdit l'élevage du cheval au Maghreb et fit confisquer toutes les montures qu'on put saisir.

972. — Bologguine rentra enfin à Achir, après avoir consolidé, par une suite de succès éclatants, l'autorité fatimite dans le Maghreb.

Mais, à la même époque, cette même autorité subissait en Egypte une crise réellement inquiétante : des schismatiques musulmans, désignés sous le nom de Karmates, venant de la Syrie et se dirigeant vers l'Ouest, s'étaient emparés de Damas, et le brave Djouher, malgré ses précédents succès, voyait déjà le moment où il ne pourrait plus tenir tête aux envahisseurs. Il insistait, de plus en plus, auprès de El Moezz pour qu'il vînt, de sa personne, à la tête de nombreux renforts, pour défendre l'Egypte si heureusement conquise, contre l'aggression de ces ennemis si malencontreusement sortis de leurs déserts.

Ce ne fut pas sans hésitation que El Moezz se décida à quitter cette terre d'Ifrikia, le berceau de la grandeur de sa famille, mais il dut se rendre à l'évidence et céder aux objurgations de son fidèle lieutenant. Le Sultan commença par réunir, aux environs de Kairouane, les troupes destinées à l'accompagner en Egypte, puis il prit les dispositions qui lui semblèrent les plus propres pour lui conserver l'Ifrikia et le Maghreb, malgré l'éloignement où le tiendrait sa résidence en Egypte.

Il décida de donner, un premier gouverneur à la Tripolitaine, un second à la Sicile et un troisième, le plus important de tous, à l'Ifrikia et au Maghreb réunis en une seule province.

Ce dernier gouvernement fut dévolu à Bologguine, en récompense des services rendus à la dynastie fatimite par lui et par son père.

Enfin, au mois de Novembre, El Moezz se mit en route pour l'Egypte.

973. — Au mois de Mai 973, le Sultan fatimite arrivait à Alexandrie et, de là, se dirigeait vers Le Caire où il établissait le siège de son empire.

Désormais, les dynasties arabes sont, à tout jamais, disparues de l'Afrique du Nord ; la période qui commence sera celles des dynasties berbères.

Dès que le Sultan ommiade, El Hakeme apprit le départ d'El Moezz, il crut le moment venu de rétablir sa domina-

tion sur le Maghreb. Son premier objectif fut la punition de la défection du prince édrissite El Haçane Ben Kennoun que nous avons vu forcé par Bologguine de reconnaître la suzeraińté fatimite.

L'armée ommiade fit prisonnier le dernier représentant de la famille d'Edris et réduisit à l'obéïssance toute la partie septentrionale du Magreb, y compris Fez.

PÉRIODE BERBÈRE

PERIODE BERBERE. — GENERALITES

Avec El Moezz, le fatimite, disparurent les souverains de race arabe qui exercèrent leur autorité sur l'Afrique du Nord. Celle-ci obéira désormais, pendant près de quatre siècles, à des souverains de race berbère.

Ce cycle berbère se subdivise lui-même en quatre périodes :

1° **Période Zirite** (972-1050). — Pendant cette période, les princes Zirites de Kairouane et de Bougie exercent une influence prépondérante, mais, en 1050, leur autorité est considérablement amoindrie et la maîtrise du pays passe aux Almoravites. Cependant, des princes Zirites continuent à exercer une autorité précaire, aux environs de Kairouane et de Bougie, jusque vers 1150.

2° **Période des Almoravites** (1050-1150). — Les Almoravites (1), (les Marabouts), sortis du Sahara occidental, s'emparent de l'autorité au Maroc et, de là, rayonnent sur toute l'Afrique du Nord.

3° **Période des Almohades** (1150-1237). — La dynastie religieuse des Almoravites est remplacé par une autre dynastie également religieuse, dite des Almohades (Unitairiens).

4° **Période de démembrement** (1237-1550). — En 1237, les Almohades ayant cessé d'exercer l'autorité et l'anarchie s'étant établie un peu partout, trois familles s'emparent presque simultanément du pouvoir et règnent :

a) Les Hafsites, à Tunis **1237-1573**

b) Les Mérinites, au Maroc **1237-1550**

c) Les Abd El Ouadites (Beni Ziane), à Tlemcen **1247-1450**

(1) Les dénominations : Almoravites et Almorades, sont des traductions passablement vicieuses faites par les historiens espagnols des mots arabes : El Merabtine, les Marabouts et El Mouaheddoun, les Unitairiens.

PERIODE BERBERE. I. — LES ZIRITES (972-1150).

Chronologie des Zirites de Kairouane

Ziri Ben Menad	940?- 972
Bologguine Ben Ziri	972 - 984
El Mansour	984 - 996
Badis	996 -1016
El Moezz	1016 -1062
Temime	1062 -1108
Yahia	1108 -1116
Ali	1116 -1121
El Haçane	1121 -1148

Chronologie des Zirites de Bougie

Hammad	1014-1028
El Kaïd	1028-1054
Mohcene	1054-1055
Bologguine	1055-1063
En Nacer Ben Alennas	1063-1089
El Mansour	1089-1104
Badis	1104-1105
El Aziz	1105-1121
Yahia	1121-1152

N. B. — Les histoires de ces deux branches sont tellement enchevêtrées l'une dans l'autre que nous n'avons pas cru devoir faire un chapitre particulier pour celle des Zirites de Bougie.

Nous avons suivi, pour l'exposé des faits de cette période, la chronologie des Zirites de Kaïrouane, que nous considérons comme la branche aînée, aussi ne trouvera-t-on pas, imprimés en caractères gras, les noms des princes de la dynastie zirite de Bougie.

Généalogie des princes Zirites de Kairouane et de Bougie (A)

<table>
<tr><td colspan="5">Ziri Ben Menad (940-972)</td></tr>
<tr><td colspan="5">I. Bologguine Ben Ziri (972-984)</td></tr>
<tr><td>II. El Mansour (984-996)</td><td colspan="4" rowspan="2">Hammad (» -1028)</td></tr>
<tr><td>III. Badis (B) (996-1014)</td></tr>
<tr><td colspan="5">SÉPARATION DES DEUX BRANCHES (1014)</td></tr>
<tr><td>ZIRITES DE KAIROUANE</td><td colspan="4">ZIRITES DE BOUGIE (C)</td></tr>
<tr><td>III. Badis (1014-1016)</td><td colspan="4">1. Hammad (1014-1028)</td></tr>
<tr><td>IV. El Moëzz (1016-1062)</td><td>2. El Kaïd (1028-1054)</td><td>Mohammed</td><td colspan="2">Alennas</td></tr>
<tr><td>V. Temim (1062-1108)</td><td>3. Mohcene (1054-1055)</td><td>4. Bologguine (1055-1063)</td><td colspan="2">5. En Nacer Ben Alennas (1063-1089)</td></tr>
<tr><td>VI. Yahia (1108-1116)</td><td></td><td></td><td colspan="2">6. El Mansour (1089-1104)</td></tr>
<tr><td>VII. Ali (1116-1121)</td><td></td><td></td><td>7. Badis (1104-1105)</td><td>8. El Aziz (1105-1121)</td></tr>
<tr><td>VIII. El Haçane (1121-1148)</td><td></td><td></td><td></td><td>9. Yahia (1121-1152)</td></tr>
</table>

(A) Certains historiens donnent aux princes Zirites de Kairouane le nom de Zirites Sanhadja ou Sanhadjiens, du nom de la tribu à laquelle appartenait Ziri Ben Menad, ou encore, le nom de Zirites Badissides du nom de Badis le troisième prince de la dynastie sous le règne duquel se fit la scission entre la branche cadette et la branche aînée. Ces historiens donnent également aux Zirites de Bougie, le nom de Zirites Hammadites, du nom de Hammad le fondateur de leur dynastie. Nous avons préféré les dénominations de Zirites de Kairouane et de Zirites de Bougie comme établissant une distinction plus facile à saisir, entre les deux branches de la même famille.

D'autres historiens donnent le nom de Zirites Zénates aux descendants de Ziri Ben Atiya, chef de la tribu des Magraoua, qui joua un rôle assez important de 986 à 1001. Mais, à notre avis, on ne saurait regarder cette descendance comme une dynastie : elle ne se compose d'ailleurs que de deux personnages : El Moëzz, fils de Ziri Ben Atiya (1006-1026) auquel succéda un de ses cousins Hammama qui fut le dernier de la race et disparut en 1040.

(B) Ce prince est aussi désigné sous le nom de En Nacer Ed Doula.

(C) La première résidence de ces princes fut El-Kalaa, forteresse bâtie par Hammad dans les Montagnes de Kiana, à peu près à mi-distance entre Msila et Sétif. Ce ne fut qu'en 1089 que El Mansour Ben Nacer transporta le siège du gouvernement à Bougie

Bologguine Ben Ziri (927-489).— Avant de quitter définitivement l'Ifrikia, El Moezz pourvut à l'administration de cette vaste contrée, qu'il divisa en trois provinces, placées chacune sous la direction d'un gouverneur particulier.

Ces trois provinces furent : la Sicile, la Tripolitaine et l'Ifrikia proprement dite. Cette dernière fut confiée à Bologguine Ben Ziri. Cependant l'autorité de ce dernier ne fut pas absolue ; un conseil de gouvernement lui fut adjoint pour surveiller son administration ; de plus, la perception de l'impôt fut confiée à deux fonctionnaires relevant directement du Calife.

973. — Nous avons vu que le Calife ommiade de Cordoue avait profité du départ d'El Moezz pour redoubler d'activité au Maroc et châtier le dernier des Edrissites de sa prétendue trahison. Son armée s'empara de Fez où fut réinstallée l'autorité des Ommiades.

974. — Le calife El Hakeme, plein d'égards pour son ennemi vaincu, assigne à l'Edrissite El Haçane Ben Kennoun et aux princes de sa famille des pensions considérables.

975. — Mais il ne tarde pas à tomber malade et son vizir Moushafi, s'empresse de chasser d'Espagne les princes édrissites qui se réfugient en Egypte, près d'El Moezz.

Cette même année, la république musulmane de Fraxinet disparaît, après avoir, pendant cinquante ans, terrifié toute la région des Alpes dans la partie comprise entre Gênes, Turin, Genève, Lyon et Marseille. Guillaume de Provence, qui entreprit cette tâche ardue, réussit à anéantir ce repaire de brigands qui a laissé aux montagnes, au milieu desquelles il s'était établi, le nom de Monts des Maures.

Un général ommiade, Djafer Ben Hamdoune est nommé gouverneur du Maghreb, il amène avec lui, au Maroc, son frère Yahia.

Le calife El Moezz meurt et a pour successeur son fils El Aziz Nizar (975-996).

976.— Le 5 Février, El Hakeme, le Calife ommiade meurt

et le pouvoir passe entre les mains de son fils encore mineur : Hicham II.

Cependant, au Maghreb, des tribus zénètes, commandées par Khazroune Ben Felfoul, s'emparaient de l'oasis de Sidjelmassa et mettaient fin à la dynastie des Midrarites : Khazroune recevait du Calife ommiade l'investiture de sa nouvelle conquête. Le Maghreb-El-Acsa tout entier reconnaissait, dès lors, l'autorité des Califes de Cordoue.

Mais une crise imprévue allait faire courir les plus grands dangers à la domination ommiade au Maghreb. Un dissentiment étant survenu entre Djafer Ben Hamdoune et son frère Yahia, celui-ci lève l'étendard de l'insurrection et concentre ses forces autour de Basra.

Pour faire diversion, Djafer entreprend de faire rentrer dans le devoir la tribu des Bergouata (1), mais son armée est complètement battue ; le gouverneur vaincu est rappelé en Espagne et est remplacé par son frère, l'insurgé Yahia.

977. — Bologguine Ben Ziri obtient du Calife fatimite, El Aziz Nizar, de réunir, dans ses mains, les gouvernements de la Tripolitaine et de l'Ifrikia.

978. — Bologguine prépare une expédition contre le Maghreb-El-Acsa.

979. — Au commencement de l'année, Bologguine prend le commandement d'une armée considérable dont la marche vers l'Ouest ne rencontre aucune résistance ; il entre dans Fez sans coup férir, puis, par la vallée de la Moulouya, il se dirige vers Sidjelmassa qu'il soumet à son autorité. De là, il remonte vers le Nord pour aller faire le siège de Ceuta où le Calife ommiade avait rallié tous ses partisans et envoyé d'importants renforts.

980. — Arrivé devant Ceuta, à la tête d'une armée décimée par les maladies et les fatigues d'une longue et pénible campagne, Bologguine renonça à en faire le siège ; il se retourna contre les Bergouata qu'il parvint à soumettre et dont il envoya les principaux chefs captifs dans les prisons de Kairouane.

983. — Ayant appris que Sidjelmassa s'était révoltée,

(1) Bergouata, puissante tribu cantonnée sur le rivage de l'Atlantique entre Méquinez et la mer.

Bologguine se mit, immédiatement, en marche vers cette oasis qu'il fit rentrer dans le devoir.

984. — En revenant de cette expédition, et, alors qu'il regagnait Kairouane, ce grand prince tomba malade et rendit le dernier soupir, quelques étapes avant d'arriver à Tlemcen (Mai 984). Bologguine laissait le pouvoir à son fils :

El Mansour (1) (984-996). — A ce moment, ce prince était gouverneur d'Achir. Dès qu'il reçut la nouvelle de la mort de son père, il s'empressa de se rendre à Kairouane pour prendre en mains les rènes du gouvernement ; quelque temps après, il y reçut l'investiture du Calife fatimite El Aziz pour toutes les charges occupées précédemment par Bologguine.

Il procéda immédiatement à l'organisation de son vaste empire et, en particulier, il confia le gouvernement de la province de Tiaret à son oncle Abou El Behar, et celui de la province d'Achir à son frère Itoueft.

Cependant, le Calife ommiade Hichame profitait du trouble, causé par la mort de Bologguine, pour essayer de rétablir son autorité au Maghreb, lorsque, tout à coup, surgit devant lui un nouvel adversaire. C'était El Haçane Ben Kennoun qui revenait d'Egypte (2) et auquel El Mansour avait fourni des troupes, sur l'ordre exprès du Sultan fatimite El Aziz.

985. — Mais, après quelques succès éphémères, El Haçane fut obligé de mettre bas les armes, sous condition de la vie sauve ; malgré cette promesse, le malheureux prince édrissite fut envoyé en Espagne où il fut mis à mort ; quant à ses parents, ils furent exilés du Maroc, sous peine de mort.

El Mansour, de son côté, ne perdait point de vue les affaires du Maroc ; par son ordre, son frère Itoueft, gouverneur d'Achir, dirigea une expédition contre les populations de l'Ouest, mais il fut défait complètement par Ziri Ben Atya, chef des Magraoua, qui le força à battre précipitamment en retraite.

---

(1) Nommé par certains historiens Aboul Kassem et Abou El Kacem El Mansour.

(2) Voir ci-dessus page 67.

986. — Le Calife ommiade nomme Haçane Ben Ahmed El Selmi, gouverneur du Maghreb, avec mission de s'appuyer sur la tribu des Magraoua, pour amoindrir l'influence des Beni Ifrene dont le dévouement commençait à devenir suspect. Cette politique, pratiquée trop ouvertement, eut pour résultat de jeter Yeddou Ben Yala, chef des Beni Ifrene, dans les bras d'El Mansour.

978-980. — Une révolte éclate chez les Ketama des environs de Constantine. El Mansour marche, en personne, pour la réprimer et il y parvient non sans peine.

989. — Une nouvelle révolte éclate chez les Ketama. A peine est-elle comprimée, qu'El Mansour est obligé de se diriger à marches forcées sur Tiaret qui s'était révoltée, à l'instigation d'Abou El Behar, son oncle, lequel venait de se déclarer indépendant. Abou El Behar vaincu se vit obligé de prendre la fuite et Mansour lui donna pour successeur son frère Itoueft, précédemment gouverneur d'Achir.

991. — Yeddou Ben Yala, chef des Beni Ifrene, lève définitivement l'étendard de l'insurrection contre les Ommiades. Haçane Ben Ahmed, le gouverneur du Maghreb, aidé des contingents magraoua de Ziri Ben Atya, marche contre les insurgés, mais il est vaincu et tué : Fez tombe aux mains du vainqueur. Ziri Ben Atya est nommé gouverneur du Maghreb, au nom des Califes ommiades, avec mission de réoccuper Fez.

Ziri Ben Atya s'occupe immédiatement de réorganiser son armée et, aidé des contingents que lui fournit Abou El Behar, il rentre en campagne ; la lutte est acharnée, mais enfin l'armée ommiade remporte la victoire.

L'autorité ommiade semblait établie définitivement au Maghreb, lorsqu'une faute politique du Calife de Cordoue faillit tout compromettre : pour récompenser Abou El Behar du concours qu'il venait de lui apporter, le Calife divisa le Maghreb en deux provinces, dont celle de l'Ouest restait sous le commandement de Ziri Ben Atya et celle de l'Est reçut comme gouverneur l'ancien gouverneur zirite de Tiaret.

La mésintelligence ne tarda pas éclater entre les deux représentants du Calife ommiade, puis on en vint aux hos-

tilités. Abou El Behar vaincu, réclama, d'un côté, la protection du Calife ommiade, et, de l'autre, le pardon de son neveu El Mansour. Il est à croire que les négociations avec ce dernier marchèrent très rapidement, car, nous retrouvons, peu après, Abou El Behar gouverneur de Tlemcen pour le compte du Sultan zirite.

A la nouvelle de cette défection, le Calife Hicham rendit à Ziri Ben Atya le gouvernement de la totalité du Maghreb ; ce dernier entra immédiatement en campagne contre son ancien rival, lui enleva Tlemcen et le força à battre en retraite vers l'Est. El Mansour ne tint aucun compte à son oncle de sa défection ancienne et de sa défaite récente ; il le nomma de nouveau gouverneur de Tiaret.

993. — La défaite de 991 avait été le signal de la décadence définitive des Beni Ifrene. Le vieux Yeddou ne put supporter longtemps cette humiliation, et il ne tarda pas à mourir. Son successeur nommé Habbous ne conserva pas longtemps l'autorité ; il fut assassiné peu de temps après avoir pris le pouvoir. Il fut remplacé par un petit fils de Yala Ben Mohammed nommé Hammama. Celui-ci qui prenait la direction des affaires dans des circonstances bien critiques, borna son ambition à réunir les fractions éparses des Beni Ifrene occidentaux, il réussit à les grouper et à les établir sur un territoire situé entre Salé et Tedla (1).

994. — Ziri Ben Atya qui, en 991, avait été gouverneur de tout le Maghreb, et qui, depuis cette époque, vivait en souverain absolument indépendant, voulut se construire une capitale, plus voisine de la contrée habitée par sa tribu d'origine, afin de l'avoir mieux sous la main, en cas de besoin. Il fallait aussi qu'elle fût plus facile à défendre que Fez trop à la merci des populations turbulentes de l'Atlas. Son choix se porta sur un emplacement situé sur les bords de l'Oued-Isly, au pied du versant méridional des montagnes des Beni-Snassen. C'est là qu'il jeta les fondements de la ville d'Oudjda.

996. — Au mois de Mars, El Mansour meurt à Kairouane, laissant le pouvoir à son fils.

Badis (Abou Menad Nacir Ed Daoula, l'auxiliaire de la

(1) On écrit aussi : Tadla.

puissance divine) (996-1016). — Ce prince paraît être le premier qui rompit ouvertement avec la suzeraineté des Fatimites. D'après Baian, cité par Mercier, ce nouveau souverain, recevant du Caire un brevet d'investiture officielle des pouvoirs qu'il exerçait déjà par droit d'héritage, se serait écrié : « Je tiens ce royaume de mon père et de « mon grand père ; un diplôme ne peut me le donner ni « un rescrit me le retirer ». Si ces paroles ont été réellement prononcées, on ne saurait contester qu'elles constituent une véritable déclaration d'indépendance.

Un des premiers actes de Badis, après son avènement, fut de confier les deux importants commandements de la frontière occidentale à ses deux oncles Itoueft et Hammad.

Au mois de Septembre de la même année, mourait au Caire le calife fatimite El Aziz. Ce décès faisait passer le pouvoir entre les mains d'un enfant nommé El Hakem Bi Amer Allah. Cette minorité permit aux Ketama, qui avaient si puissamment contribué à l'élévation de la dynastie fatimite qu'ils avaient, en grand nombre, suivie en Egypte, de reprendre le pouvoir et de l'exercer sans contrôle, au moins dans la région orientale de l'empire.

A la même époque, le calife de Cordoue, Hicham, tenu en véritable tutelle par son vizir, Ibn Abou Amer, essaya de secouer ce joug humiliant ; Ziri Ben Atya prit fait et cause pour son souverain, mais celui-ci n'eut pas le courage de faire prévaloir sa volonté. Ziri Ben Atya, poursuivi, dès lors, par la rancune du vizir triomphant, ne trouva pas de meilleur parti que de proclamer son indépendance.

997. — Cet acte d'énergie déchaîna la guerre au Maghreb : une armée ommiade débarqua à Tanger et battit Ziri Ben Atya aux environs d'Arzila.

998. — Ziri Ben Atya, sans se laisser décourager, recommença les hostilités, mais il fut encore battu, cette fois aux environs de Tanger. De nouveau, le Maghreb, y compris Sidjelmassa, retomba en entier sous la domination des Ommiades.

999. — Cependant Ziri Ben Atya avait réuni de nouvelles troupes, mais cette fois il dirigea ses aggressions contre les possessions zirites ; il battit les oncles de Badis.

Hammad et Itoueft. Ce dernier se réfugia à Tiaret que Ziri Ben Atya vint aussitôt assiéger.

Pendant que ces graves évènements se passaient dans l'Ouest, une véritable dissension sévissait dans la famille des Zirites : les oncles de Badis, sous la conduite de deux d'entre eux, nommés Makcene et Zaouï, conjurés avec un de leurs parents, Felfoul Ben Khazroune, se mettaient en révolte contre leur neveu ; seuls Itoueft, Hammad et Abou El Behar lui restaient fidèles.

Dans ces graves conjonctures, Badis conserva tout son sang froid ; il se mit lui même à la tête de ses troupes et commença par débloquer Tiaret, mais Ziri Ben Atya reprit bientôt le dessus et s'avança victorieux jusqu'à Ténès.

1000. — Ziri Ben Atya vient mettre le siège devant Achir; puis, ayant réussi à faire la paix avec le Calife ommiade, il en reçut l'investiture du gouvernement du Maghreb central, tandis que le Maghreb-El-Acas restait sous la direction du général ommiade Ouadah.

1001. — La situation du souverain zirite était des plus compromises : les insurgés étaient parvenus jusqu'à l'extrémité orientale du Hodna et assiégeaient Baraï : Kairouane faisait déjà des préparatifs de défense lorsque Badis, accourant à marches forcées, fit lever le siège de Baraï. Hammad de son côté culbute les forces réunies par ses frères révoltés et les poursuit jusque dans les ravins du Chenoua, dont les hauteurs s'élèvent, sur le bord de la mer, à quelques kilomètres à l'Est de Cherchell. Les combattants se poursuivent sans merci. Un des frères de Badis, nommé Makcene, est fait prisonnier avec ses enfants ; tous sont livrés en pâture à des chiens affamés. Les autres n'obtiennent la vie sauve qu'à la condition de s'embarquer immédiatement pour l'Espagne.

Cependant l'instigateur de toute cette guerre, Ziri Ben Atya mourait obscurément devant Achir dont il faisait le siège depuis de longs mois ; son successeur fut son fils El Moezz.

Au même moment, Hammad poursuivant ses succès accourait, faisait lever le siège d'Achir, et, rétablissait l'autorité zirite dans tout le Maghreb central.

Après cette longue campagne couronnée de si importants

succès, Hammad qui, à certains moments, avait entrevu l'irrémédiable défaite, éprouva le besoin de fonder une ville qui lui permît de mettre à l'abri son butin et pût lui servir de lieu de refuge, en cas de besoin. Il choisit, à cet effet, un endroit situé dans la chaîne abrupte des montagnes de Kiama (1), au Nord du Hodna. Cette nouvelle ville qui ressemblait plutôt à une citadelle, prit le nom de Kalaa forteresse) (2). On prétend qu'Hammad y attira une colonie de Chrétiens d'une importance telle que, plus tard, le pape Grégoire VIII (1073-1085) lui donna un évêque.

Badis, de son côté, rétablissait l'ordre en Ifrikia ; cependant son cousin Felfoul lui échappait et s'établissait fortement à Tripoli.

1002. Le vizir Ibn Abou Amer qui, de fait exerçait l'autorité, au lieu et place du Calife ommiade Hicham II, vint à mourir et il fut remplacé par son fils Abd El Malek El Modaffer.

1006. — El Moezz, le fils de Ziri ben Atya, s'était mis en instance, aussitôt après la mort de son père, auprès des Califes ommiades, pour lui succéder dans ses droits et prérogatives ; mais les négociations traînèrent en longueur et ce ne fut qu'en 1006 qu'il finit par obtenir le titre de gouverneur général du Maghreb ; Sidjelmassa échappa cependant à son autorité et resta sous le commandement de Ouanoudine Ben Khazroune, membre d'une famille qui avait rendu de grands services aux Califes de Cordoue.

El Moezz, comme gouverneur du Maghreb, établit sa résidence à Fez.

1010. — Badis n'avait point abandonné la lutte contre son cousin qui s'était emparé de Tripoli, mais ses efforts furent inutiles, et, en 1010, Felfoul Ben Khazroune se déclarait indépendant et reconnaissait la suzeraineté du Calife ommiade de Cordoue. Felfoul étant venu à mourir, son frère Ouerrou lui succéda.

A la même époque, Hammad, l'oncle de Badis, vivait à Kalaa, dans une complète indépendance ; il se faisait obéir

(1) Chaîne de Kiama, dénommée aujourd'hui Monts du Hodna. Kalaa était située dans la partie de ce massif désigné sous le nom de Mahadid, à peu près à mi-distance entre Msila et Sétif.

(2) On dit aussi : El-Kalaa.

aussi bien dans le Zab que dans les pays de Constantine et de Médéa.

1014. — Cette situation ne laissait pas que d'inquiéter Badis qui crut devoir assurer l'hérédité dans sa famille en faisant reconnaître, par le Sultan fatimite El Hakeme Bi Amer Allah, à titre d'héritier présomptif, son fils El Moezz, alors âgé de six ans. Dès que cet enfant eut obtenu la reconnaissance demandée en sa faveur, Badis le nomma gouverneur de Constantine et de la province qui en dépendait. Hammad qui, depuis longtemps, y exerçait une autorité sans contrôle, regarda cette mesure comme un attentat à ses droits et saisit cette occasion pour se déclarer indépendant, tout en se mettant sous la protection des Sultans abbassides.

1015. — Hammad commença immédiatement les hostilités et alla mettre le siège devant Béja. Badis envoya, contre ce révolté, une armée commandée par un de ses oncles nommée Brahim ; mais celui-ci passa à l'ennemi, entraînant dans sa défection toutes les troupes placées sous ses ordres. Badis se décida à marcher en personne. A son approche, les troupes rebelles se débandèrent et Hammad dut prendre la fuite. Badis le poursuivit à marches forcées et, passant par Achir et le Sersou, il finit par atteindre son adversaire dans la vallée du Cheliff. Là encore la victoire couronna ses efforts, et Hammad dut se réfugier à Kalaa.

1016. — Badis poursuivant toujours son compétiteur arriva devant Kalaa dont il commença le siège, mais, au mois de Juin, il mourut subitement, dans sa tente. Sa mort fut attribuée au choléra qui sévissait alors dans son armée. Le pouvoir passait aux mains de son fils alors âgé de 8 ans.

El Moezz Ibn Badis (El Moezz, le puissant) (1016-1061).— Hammad profita du trouble, causé par le passage du pouvoir entre des mains aussi débiles, pour reprendre l'offensive. Les débuts de cette campagne lui furent favorables et, après quelques succès, il s'avança jusqu'à Baraï, dont il commença le siège.

Cette même année, une révolution mettait fin à la domination des Califes de Cordoue. A partir de ce moment, l'Espagne fut livrée à la plus affreuse anarchie.

1017. — Cependant la tutelle d'El Moezz était exercée par des hommes dévoués et énergiques. Ceux-ci réunissent une armée et forcent Hammad à lever le siège de Baraï. Cependant, vers la fin de l'année, un traité fut signé entre le gouvernement d'El Moezz et Hammad. Celui-ci reçut le commandement du Zab et du Maghreb central avec les ville de Tobna, Msila, Achir, Tiaret, ainsi que celui de tous les territoires qu'il pourrait conquérir dans l'Ouest (1). C'était, à dire vrai, la reconnaissance du démembrement de l'empire créé par Ziri Ben Menad et son fils Bologguine.

1018. — Commencement de la construction de la Mosquée de la rue de la Marine à Alger.

1026. — A partir de ce moment, El Moezz paraît s'être désintéressé complètement des provinces occidentales de son empire et avoir concentré tous ses efforts contre les Beni Khazroune de Tripolitaine. Il est à croire qu'il parvint à les chasser de cette contrée puisqu'en 1026, la ville de Tripoli était administrée par un gouverneur zirite nommé Abd Allah Ben Haçane, qui ne tarda pas à créer de grands embarras à son maître. Sous prétexte de venger la mort de son frère décapité à Kairouane, ce fonctionnaire infidèle livra la ville, qu'il avait mission de défendre, à Khalifa, alors chef de la famille des Beni Khazroune. Celui-ci, en bon politique, sut profiter de la tension des relations entre El Moezz et le Sultan fatimite El Daher pour obtenir de ce dernier l'investiture du gouvernement de la Tripolitaine.

1028. — Hammad, le fondateur de la branche des Zirites de Bougie, meurt dans sa capitale de Kalaa, laissant le pouvoir à son fils El Kaïd.

1039. — Hammama, chef des Magraoua, alors maître de Fez, tente une incursion sur les domaines des Zirites de Bougie, mais El Kaïd, par ses intrigues, réussit à le faire abandonner de ses troupes et lui impose la paix.

1041. — La rupture définitive éclate entre El Kaïd et El Moezz. Celui-ci vient mettre le siège devant Kalaa, mais après un long blocus il se décide à traiter avec son cousin.

---

(1) Mercier I. 396.

1042-1043. — El Moezz guerroie contre diverses tribus révoltées, habitant les montagnes des environs d'Achir.

1045. — El Moezz rompt définitivement avec les Sultants fatimites et se met sous la protection des Sultans abbassites.

1048. — El Moezz reçoit à Kairouane l'ambassadeur qui lui apporte, en grande pompe, le firman d'investiture, au nom du Sultan abbassite.

1049. — Dès que le Sultan fatimite apprit cette répudiation officielle de son autorité, il chercha un moyen de se venger, sans courir lui-même trop de risques, et surtout sans dépenser trop d'argent : les finances égyptiennes étaient alors en fort mauvais état.

D'après Ibn Khaldoun, c'est son vizir El Yazouri qui lui en fournit le moyen. Il y avait alors, cantonnées dans la Haute Egypte, et sur la rive droite du Nil, deux tribus arabes : les Beni Hilal et les Beni Soleïm. Ces tribus étaient originaires de l'Arabie, où elles ne vivaient que de vols et de brigandages. Vers l'an 1000, à la suite de déprédations, de plus en plus nombreuses, et de plus en plus audacieuses, le Sultan El Aziz s'était décidé à les châtier et, après avoir réussi à les vaincre, il les avait transportées en masse dans le sud de l'Egypte. Mais, là encore, elles avaient continué à vivre de maraude et de pillage aux dépens des populations du voisinage.

Cet état de choses ne laissait pas que de causer de graves embarras au gouvernement fatimite, aussi le vizir El Yazouri s'empressa-t-il de saisir l'occasion de se débarrasser de ces bandits en les lançant sur la Berbérie, dont on leur abandonnait la souveraineté, pourvu qu'ils parvinssent à s'en emparer.

Dès 1049, la Cyrénaïque fut envahie par des hordes comprenant, dit-on, environ 300.000 hommes.

1051. — Les envahisseurs pénètrent en Tripolitaine et menacent les frontières du royaume zirite. El Moezz parait ne s'être pas rendu compte, tout d'abord, du danger qui le menaçait ; il s'imagina qu'il pourrait détourner le torrent qui s'avançait, en le dirigeant contre le royaume de son cousin El Kaïd, qui, loin de suivre l'exemple du souve-

rain de Kairouane, avait cherché à rendre de plus en plus solides les liens qui le rattachaient aux Sultans fatimites.

El Moezz s'empressa donc de faire toute espèce d'avances à Mounès, un des principaux chefs des Beni Hillal, et l'autorisa à pénétrer en Ifrikia, à la condition qu'il l'aiderait dans la campagne qu'il allait entreprendre contre El Kaïd.

Pour sceller cette alliance, une des filles du souverain zirite fut donnée en mariage au chef hillalien.

Bientôt, El Moezz fut forcé de reconnaître l'imprudence aveugle de ses folles combinaisons.

1052. — Les envahisseurs arabes, foulant aux pieds le traité conclu par leur chef, mirent tout à feu et à sang et El Moezz se vit dans la nécessité d'envoyer, contre eux, une armée, mais celle-ci dut battre en retraite après avoir été complètement battue. La gravité de la situation décida El Moezz à faire appel à ses compétiteurs pour organiser la défense commune.

1053. — Lui-même prit le commandement des forces zirites renforcées des contingents fournis par El Montaçar, alors souverain de Tripoli, et El Kaïd, le souverain de Kalaa : il se porta au devant des arabes hillaliens, jusqu'aux environs de Gabès, mais malgré des prodiges de valeur il fut vaincu à Haïderane (20 kilomètres N.-O. de Gabès).

1054. — Le souverain de Kalaa, El Kaïd meurt laissant le pouvoir à son fils Mohcene. Celui-ci, d'un caractère soupçonneux et cruel, suscita immédiatement, contre lui, l'animadversion générale et succomba, au bout de neuf mois de règne, sous le poignard de son cousin Bologguine qui lui succéda.

1055. — Les Arabes, poursuivant leurs succès, viennent mettre le siège devant Kairouane. El Moezz, après avoir essayé de défendre sa capitale, finit par l'abandonner, puis grâce à la protection de Mounès, il réussit à se réfugier à El Mehdia. Aussitôt après son départ, Kairouane tombe aux mains des Arabes qui la pillent et la dévastent complètement.

1057. — Une flotte italienne vient faire une démonstration devant El Mehdia.

1058. — Le gouverneur de Biskra, soutenu par les Arabes, se met en insurrection contre Bologguine, celui-ci vient facilement à bout de cette révolte dont il fait mettre à mort les principaux instigateurs.

1059. — Le souverain zirite de El-Kalaa fait alliance avec les Zénètes des environs de Tlemcen pour tâcher d'arrêter la marche en avant des Arabes, mais leurs efforts sont inutiles et l'invasion s'étend de plus en plus vers l'Ouest.

1062. — Bologguine fait une expédition heureuse dans le Maghreb-El-Acsa et termine cette brillante campagne par la prise de Fez.

Au mois d'Août, El Moezz meurt obscurément à El-Mehdia. Sa mort fut le signal d'une désagrégation complète de l'empire zirite, de la branche aînée ; le pays de Kastylia et la ville de Tunis en profitèrent pour reconnaître la suzeraineté de la branche cadette représentée par Bologguine.

Le successeur de El Moezz fut son fils.

Temime (1062-1108). — Ce prince réduit à la possession d'El-Mehdia et de quelques petits ports du rivage oriental de la Tunisie, se voyant incapable d'employer la force contre ses ennemis, se contenta d'avoir recours à l'intrigue et à la diplomatie pour semer, entre eux, des germes de division et de haine qui devaient, plus tard, leur causer les plus grandes difficultés et les amener à prendre les armes les uns contre les autres.

En revenant de sa glorieuse expédition au Maroc, Bologguine meurt assassiné par son cousin En Nacer Ben Alennas qui s'empare de sa succession.

1065. — La politique perfide de Temime ne tarda pas à porter ses fruits. En 1065, le prince zirite de El Kalaa, ayant voulu intervenir entre diverses tribus hilaliennes, en lutte pour la suprématie, Temime parvient à exciter leur colère de manière à amener la défaite d'En Nacer qui mis en déroute, dut se réfugier d'abord à Constantine, puis à El-Kalaa. D'après certains auteurs arabes, il ne lui restait plus que cent cavaliers pour l'accompagner dans sa fuite.

1066. — Temime profita de cette défaite de son cousin pour reprendre Sousse, Sfax et Tunis qui avaient fait leur

soumission à En Nacer. En même temps, les Arabes abusaient de leur victoire pour piller toute la région du Zab et du Hodna. Cependant, En Nacer ne tarda pas à reprendre la campagne, et, à la tête de nouvelles forces, il mit un terme aux déprédations des Hillaliens : il leur consentit toutefois un traité par lequel il leur abandonnait une partie de leurs nouvelles conquêtes.

1067. — Le voisinage de ces tribus affamées de pillage préoccupait, au dernier point, En Nacer qui ne se sentait plus en sûreté dans sa capitale, El-Kalaa. Enfin, il résolut de fixer sa résidence sur un point plus facile à défendre et situé sur la côte, de manière à pouvoir recevoir des renforts et, au besoin, prendre la fuite par mer.

Son choix se porta sur un massif montagneux situé sur la rive gauche de l'Oued-Sahel et formant un promontoire, entre l'embouchure de cette rivière et la mer. C'était, sur ce même emplacement que les Romains avaient autrefois bâti la ville de Saldæ. La tribu berbère qui habitait cet endroit était celle des Bedjaïa et nommait ces montagnes El-Gouraya. En Nacer y construisit une nouvelle ville à laquelle il donna le nom de « En Naceria », mais les populations environnantes la désignèrent sous le nom de « Bedjaïa » qu'elle portait encore au moment de la conquête française et dont, par corruption, nous avons fait « Bougie ».

Pour attirer des habitants dans cette nouvelle ville, En Nacer décida qu'ils ne pourraient être, à l'avenir, frappés d'aucun impôt ; aussi Bedjaïa compta-t-elle bientôt une importante population, au milieu de laquelle de nombreux Chrétiens vécurent en sécurité, sous la protection du souverain zirite.

Pendant ce temps, les différentes tribus arabes se faisaient une guerre acharnée, se poursuivant furieusement, les unes les autres, mais s'avançant toujours vers les régions du Maghreb-El-Acsa.

1087. — Les souverains zirites de Kairouane et de Bougie continuent tous les deux à régner obscurément, assistant, témoins résignés, à l'émiettement de leurs royaumes, n'ayant, même plus pour subsister, de ressources régulières. Temime avait fait d'El-Mehdia un repaire de pirates

dont il partageait les bénéfices. Les républiques italiennes qui, à ce moment, détenaient, pour ainsi dire, le monopole du commerce maritime dans la Méditerranée, s'émurent de cet état de choses et une escadre composée de navires génois et amalfites, portant un corps de débarquement, se présenta devant la capitale zirite dont elle entreprit le siège, par terre et par mer.

Temime, incapable de se défendre, capitula et se vit obligé d'acheter la paix, moyennant le versement de cent mille pièces d'or et la libération de tous les esclaves chrétiens ; il dut s'engager, en outre, à interdire la piraterie dans tous les ports reconnaissant son autorité.

1089. — En Nacer meurt obscurément à Bougie. Pendant les dernières années de son règne, il avait essayé de faire la part du feu en reconnaissant aux tribus arabes la possession des régions méridionales de son royaume ; mais grâce à une alliance, cimentée par plusieurs mariages, il avait constitué une garde vigilante, sur sa frontière occidentale, où la puissante tribu des Beni Ouemannou le défendait contre les tentatives d'agression des habitants du Maghreb-El-Acsa. Il entretenait de bonnes relations avec plusieurs souverains chrétiens et, en particulier, avec le pape Grégoire VII.

Le successeur d'En Nacer fut son fils El Mansour Ben En Nacer. Ce nouveau souverain, qui règna de 1089 à 1104, alla s'établir à Bougie en 1090.

1091. — Dès l'année suivante, éclata une révolte, à la tête de laquelle se trouvait son oncle Belbar, gouverneur de Constantine. Cette révolte fut assez rapidement réprimée et le vainqueur, Abou Yekni, cousin de El Mansour, remplaça Belbar dans son gouvernement.

1093. — La famine et la peste font d'affreux ravages en Ifrikia.

1094. — Le nouveau gouverneur de Constantine s'insurge et reconnaît la suzeraineté de Temime, souverain zirite d'El-Mehdia, auquel il livre la place de Bône. El Mansour vient immédiatement faire le siège de cette ville dont il s'empare, au bout d'un siège qui dura sept mois ; puis il va mettre le siège devant Constantine dont le gouverneur capitule moyennant une grosse somme d'argent.

Malgré ces deux succès, ce ne fut qu'après de longs efforts qu'on put mettre fin à cette rébellion par la capture de son principal instigateur.

1096. — Pendant que ces évènements agitaient les contrées orientales de l'Afrique du Nord, le Maghreb-El-Acsa subissait, peu à peu, l'influence des Almoravites (1) qui ne tardaient pas à le soumettre, tout entier à leur autorité.

Comme toutes les dynasties, dans leur période ascendante, celles des Almoravites trouva des partisans dévoués n'ayant d'autre but que d'augmenter la puissance de la famille à laquelle ils ont voué leur affection et attaché leur fortune. De ce nombre, était le gouverneur almoravite de Tlemcen qui sut détacher les Beni Ouemannou de la cause Zirite. Bien plus, il arriva à leur persuader qu'il était de leur intérêt de lui accorder le passage sur leur territoire pour lui permettre d'aller porter au loin le nom et l'autorité de ses maîtres.

Ce gouverneur nommé Mohammed Ben Tinamer, dès lors, sûr de ne pas être attaqué sur ses derrières, se mit en campagne ; il se dirigea d'abord sur Oran et Ténès, puis il descendit vers le Sud pour soumettre les tribus belliqueuses de l'Ouarsenis, et enfin vint mettre le siège devant Alger.

El Mansour s'avança à la rencontre de ce nouvel ennemi, le battit complètement et le poursuivit jusqu'aux environs de Tlemcen. A ce moment, le prince almoravite Youcefe Ben Tachefine intervint et fit cesser les hostilités, en désavouant l'entreprise de Mohammed Ben Tinamer.

1097. — Cependant, l'année suivante, les Ouemannou ligués avec les Almoravites recommencent les hostilités. El Mansour envoie contre eux son fils Abd Allah qui, ayant remporté quelques succès, rentre à Bougie croyant avoir définitivement arrêté la révolte ; mais, immédiatement après le départ de l'armée zirite, l'insurrection reprend plus grave que jamais. Cette fois, El Mansour prend, lui-même, le commandement de ses troupes, mais il est complètement battu, et c'est à grand peine qu'il parvient à rentrer, à Bougie, accompagné seulement de quelques cavaliers.

(1) Voir plus loin l'histoire des Almoravites

Enhardis par cette victoire, les Ouemannou, aidés de troupes almoravites, vinrent attaquer la ville d'Achir qu'ils détruisirent de fond en comble. Mansour, poussé à bout par cette nouvelle aggression de ses anciens alliés, n'hésite pas, pour en tirer vengeance, à se liguer avec certaines tribus des Arabes envahisseurs.

1102. — El Mansour se met en marche, à la tête d'une armée considérable qui s'avance, sans coup férir, vers la frontière du Maghreb-El-Acsa. Elle arrive sur les bords de la Mekerra où elle se heurte au gouverneur almoravite de Tlemcen qui était venu prendre position dans les montagnes du Tessala. Ce dernier complètement battu dut prendre la fuite, El Mansour victorieux le poursuivit l'épée dans les reins et, à sa suite, entra dans Tlemcen.

1103. — El Mansour, satisfait de ce succès, reprit le chemin de l'Est châtiant, au passage, les tribus qui ne lui étaient pas restées constamment fidèles, puis il rentra à Bougie.

1104. — La mort vint le surprendre juste au moment où ces véritables succès paraissaient devoir lui assurer, pour de longues années, la jouissance paisible du pouvoir. Il eut pour successeur son fils Badis (1104-1105). Ce prince ne fit que passer sur le trône.

1105. — Badis meurt, après quelques mois de règne, ne laissant que le souvenir de ses folies et de ses cruautés. Son successeur fut son frère El Aziz qui règna jusqu'en 1121. Ce nouveau souverain sut, par sa sagesse, procurer à son pays plusieurs années de paix féconde ; cependant, au bout d'un certain temps, il fut obligé de se mettre en campagne pour arrêter les déprédations de ses voisins les Arabes, maîtres des plaines du Hodna.

1108. — Le souverain zirite d'El-Mehdia, Temime, meurt et est remplacé par son fils.

Yahia (1108-1116). — Pendant les huit années que dura le règne de ce souverain, il ne se passa aucun évènement méritant d'être signalé.

1116. — Yahia meurt et le pouvoir passe entre les mains de son fils.

Ali (1116-1121). — Dès son accession au trône, ce prin-

ce est obligé d'aller mettre le siège devant Tunis dont le gouverneur s'était déclaré en faveur d'El Aziz, le Sultan zirite de Bougie.

1117. — Aussitôt après avoir mené à bien cette première campagne, il organisait une nouvelle expédition contre Rafa le gouverneur de Gabès qui s'était insurgé. Mais une intervention de la flotte de Roger II de Sicile le força à renoncer momentanément à ses projets.

1120. — Rafa qui, jusqu'à ce moment, s'était contenté de jouir de son indépendance, jugea que le moment était venu d'étendre au loin son autorité et, ayant réuni une armée assez nombreuse, alla mettre le siège devant Kairouane. Ali accourut au secours de la ville sainte, mais, pendant ce temps, El Aziz, le Sultan de Bougie, venait mettre le siège devant Tunis, s'en emparait et y établissait un gouverneur.

1121. — Les hostilités avaient continué entre Ali et Rafa, sans avantage bien décisif pour aucun des deux adversaires, lorsque, au cours d'une nouvelle expédition, le Sultan Ali vint à mourir laissant le pouvoir à un fils âgé de 12 ans.

El Haçane (Le Beau) (1121-1148). — Les ministres chargés de la Régence se hâtèrent de conclure la paix avec Rafa.

Cette même année, le Sultan zirite de Bougie mourait ; il avait pour successeur son fils Yahia (1121-1152).

1122. — La flotte sicilienne de Roger II vient faire une démonstration devant El-Mehdia, mais elle est obligée de se retirer, après avoir subi de grandes pertes.

1123. — Nouveau débarquement aux environs d'El-Mehdhia ; les Siciliens sont encore battus et forcés de regagner la Sicile, après avoir perdu les deux tiers de leur flotte.

1124. — A ce moment, des évènements d'une grande importance exigeant la présence de Roger II en Sicile et en Italie, ce prince se décida à faire la paix avec Haçane. A partir de ce moment, l'Ifrikia traverse une période de paix relative qui dure une dizaine d'années.

1135. — Les princes zirites de Bougie et d'El-Mehdia étaient pourtant loin de vivre en bonne intelligence, et, en 1135, Yahia attaqua Haçane par terre et par mer. Haçane implora l'aide de Roger II qui envoya sa flotte au secours

de son ancien adversaire. Cette intervention força le Sultant bougiote à abandonner ses projets de conquête.

La flotte sicilienne profita de sa présence dans les eaux tunisiennes pour faire une descente dans l'île de Djerba, dont un grand nombre d'habitants furent emmenés, comme esclaves, en Sicile.

1136. — Une flotte génoise surprend Bougie où elle fait un riche butin et de nombreux prisonniers.

1137. — La paix qui unissait Roger II et Haçane est rompue.

L'Afrique du Nord, alors en proie à une terrible disette qui sévissait depuis plusieurs années, avait dû acheter du blé à des négociants siciliens. A cause de la misère générale, les paiements de ces fournitures n'avaient pu se faire aux échéances convenues et, pour obtenir de nouveaux délais, El Haçane avait cru devoir donner sa caution.

1141. — Roger II voyant les intérêts de ses sujets compromis, peut-être aussi, heureux de trouver un prétexte pour venger ses échecs de 1122 et de 1123, déclara la guerre. Haçane proposa, en vain d'agréer les justes revendications de son adversaire et même de se reconnaître son vassal, Roger n'en envoya pas moins sa flotte, devant El-Mehdia, pour exiger une soumission encore plus complète du souverain zirite. Finalement, celui-ci dut subir toutes les conditions dictées par l'irascible roi de Sicile.

1143. — La flotte sicilienne tente contre Tripoli, un coup de main qui échoue, mais elle prend une revanche en s'emparant à l'improviste de Djidjelli qu'elle détruit de fond en comble. Le souverain zirite de Bougie, Yahia, envoie une armée de secours à Tachefine Ben Ali, alors en lutte contre les Almohades. Cette armée est complètement battue.

1144. — Les Siciliens s'emparent de Brekch et de Cherchell.

1145. — Les Siciliens occupent les îles de Kerkennah.

1146. — L'amiral George, commandant la flotte sicilienne, réussit à s'emparer de Tripoli où il rétablit sur le siège du gouvernement un des membres de la famille des Ben Matrou qui, après avoir succédé aux Beni Khazroune,

s'étaient vus chassés par une révolution. Il y installa également une garnison composée de Siciliens, en partie chrétiens, en partie musulmans.

1148. — Enfin l'occasion attendue de s'emparer d'El-Mehdia se présenta. Une révolte des habitants de Gabès contre Haçane permit à Roger d'intervenir. La flotte commandée par l'amiral George se présenta devant El-Mehdia. Haçane voyant l'impossibilité de résister, avec quelque chance de succès, prit le parti de fuir : il se retira près du souverain zirite de Bougie, son cousin Yahia. Celui-ci l'interna à Alger, sous la surveillance de son frère, El Kaïd, gouverneur de cette ville.

La flotte sicilienne, après avoir occupé El-Mehdia, poursuivit la série de ses succès, en s'emparant de Sousse et de Sfax.

1152. — Cette année devait être fatale aux souverains zirites de Bougie. Au mois de Mai, le Sultan almohade, Abd El Moumene, ayant réuni à Ceuta une grosse armée, destinée, disait-on, à faire la guerre en Espagne, se mit à sa tête et donna l'ordre de se diriger vers l'Est. Tout plia devant lui et il arriva, sans coup férir, devant Alger, qui se rendit immédiatement, son gouverneur, El Kaïd, ayant pris la fuite.

L'armée almohade se dirigea ensuite vers Bougie, en contournant, par le Sud, le massif du Djurdjura. Yahia essaya d'arrêter sa marche, et lui livra combat dans la vallée de l'Oued-Sahel, mais ses troupes furent complètement battues. Yahia rentra dans Bougie, mais, désespérant de pouvoir tenir tête aux forces considérables dont disposait l'émir marocain, il s'embarqua, emportant ce qu'il avait de plus précieux et abandonnant sa capitale qui s'empressa d'ouvrir ses portes au vainqueur.

Abd El Moumene poursuivit méthodiquement la conquête du pays ; Kalaa, le berceau de la dynastie des Zirites de Bougie, valeureusement défendue par son gouverneur, fut prise de vive force et complètement rasée ; la garnison fut passée au fil de l'épée et la population entièrement dispersée.

Yahia, réfugié à Constantine, terrifié par cette série

ininterrompue des succès de ses ennemis, et ne voyant aucune chance de pouvoir leur échapper, écrivit à Abd El Moumene pour faire sa soumission.

Le Sultan almohade lui accorda l'amane et se contenta de l'interner à Marrakech.

Ainsi, à trois ans de distance, disparaissaient les derniers représentants des deux branches de la dynastie zirite, dans des conditions à peu près semblables, et qui ne font pas beaucoup d'honneur aux descendants du vaillant Ziri Ben Menad et de l'intrépide Bologguine.

PERIODE BERBERE. II. — LES ALMORAVITES

Chronologie des Almoravites	
Yahia Ben Omar........................	1053-1056
Abou Beker Ben Omar..................	1056-1061
Youcefe Ben Tachefine..................	1061-1106
Ali Ben Youcefe........................	1106-1142
Tachefine Ben Ali......................	1142-1145
Ibrahim Ben Tachefine..................	1145-1146
Ishak Ben Ali..........................	1146-1147

<table>
<tr><th colspan="4">Généalogie des Almoravites</th></tr>
<tr><td colspan="4">X. de la Tribu des Temtouna</td></tr>
<tr><td colspan="2">Omar</td><td colspan="2">Tachefine</td></tr>
<tr><td>(I) Yahia Ben Omar (1053-1056)</td><td>(II) Abou Beker Ben Omar (1056-1061)</td><td colspan="2">(III) Youcefe Ben Tachefine (1061-1106)</td></tr>
<tr><td colspan="2" rowspan="3"></td><td colspan="2">(IV) Ali Ben Youcefe (1106-1142)</td></tr>
<tr><td>(V) Tachefine Ben Ali (1142-1145)</td><td>(VII) Ishak Ben Ali (1146-1147)</td></tr>
<tr><td>(VI) Ibrahim Ben Tachefine (1145-1146)</td><td></td></tr>
</table>

N. B. — Les chiffres romains indiquent l'ordre de la succession au trône.

En 1036, c'est-à-dire, quelques années avant qu'El Moezz rompît définitivement avec les Sultans fatimites du Caire, un chef des Lemtouna, tribu saharienne habitant une région du pays compris entre la boucle du Niger et le Sénégal, partait pour accomplir le devoir du pélerinage.

Ce chef, nommé Yahia Ben Ibrahim, dont le zèle avait du s'exalter au cours de son pieux voyage, rentra dans son pays accompagné d'un marabout malékite, rencontré à Sidjelmassa. Il chargea ce saint personnage de ramener les gens de sa tribu à une observation exacte des prescriptions coraniques.

Dès son arrivée, ce marabout, Abd Allah Ben Meggou, surnommé Ben Yacine, se mit à l'œuvre non sans soulever, chez ses nouveaux catéchumènes, un grand mécontentement dû à l'austérité de ses doctrines.

Privé de la protection de Yahia Ben Ibrahim qui était venu à mourir, Ben Yacine dut prendre la fuite et se réfugia, dit-on, dans une île du Niger. Un certain nombre de ses adeptes l'y accompagnèrent et fondèrent une espèce de couvent (Ribat) (1) qui ne tarda pas à prospérer, malgré la sévérité de la règle qui y était pratiquée.

Le nombre de ses adeptes augmentant de jour en jour, Ben Yacine se vit bientôt à la tête d'une véritable armée et il n'hésita plus à employer la force pour étendre, au loin, non seulement ses doctrines, mais aussi son autorité.

Les néophytes du marabout appartenaient surtout aux Lemtouna qui, dans la confrérie, gardèrent une véritable prépondérance dont ils profitèrent pour lui imposer, comme chef temporel, un des leurs, nommé Yahia Ben Omar.

Yahia Ben Omar (1053-1056. — Ce fut dans la vallée du l'Oued-Draa (2) que les Almoravites, sous la conduite de ce chef, tentèrent leur première expédition ; leur activité se tourna ensuite vers le Sud.

1055. — Yahia Ben Omar venait de conquérir une partie du Soudan, lorsqu'un Çof (3) de Sidjelmassa demanda son

(1) Cette étymologie donnerait à Merabot (plur. Merabtine) le sens de : habitant du convent.

(2) Oued-Draa, fleuve qui descend de l'Atlas, contourne le Maroc par le Sud et se jette dans l'Océan Atlantique.

(3) Çof, parti politique.

intervention contre Messaoud Ben Ouanoudine, gouverneur de cette oasis.

Immédiatement, cette expédition fut entreprise et le malheureux chef de l'importante oasis fut vaincu et tué. La nouvelle doctrine, avec toutes ses austérités, fut établie à Sidjelmassa placée sous l'autorité d'un caïd almoravite, puis l'armée fanatique s'enfonça de nouveau dans le désert, pour aller convertir les peuples du haut Sénégal.

1056. — Yahia Ben Omar succombe dans un combat ; son frère Abou Beker Ben Omar, désigné par Ben Yacine, lui succède.

Abou Beker Ben Omar (1056-1061). — Ce nouveau chef, d'un haut mérite et d'une rare énergie, signala son entrée dans la carrière par la conquête du Souss, dont la capitale Taroudant, ne tarda pas à tomber entre ses mains.

1057-1058. — Les deux années suivantes, les Almoravites étendent leur autorité sur les populations du Deren et du Tamesna (1).

1059. — Ils se heurtent ensuite à la tribu hérétique des Bergouata qui leur oppose une résitance acharnée. Dans cette lutte, Ben Yacine trouve la mort des braves, sur le champ de bataille, non sans avoir transmis tous ses pouvoirs à Abou Beker. A partir de ce moment, la guerre devint sans merci ; les Bergouata, vaincus, sont presque anéantis et disparaissent du théâtre de l'histoire.

1060. — Conquête du Fazaz et du pays des Beni-M'tir.

1061. — Abou Beker apprend qu'une guerre civile a éclaté entre ses adhérents restés dans le Sud. Il s'empresse de partir pour aller apaiser ces troubles et il laisse le pouvoir à son cousin Youcefe Ben Tachefine.

Youcefe Ben Tachefine (1061-1106).

1062. — Le souverain zirite de Bougie, Bologguine, fait au Maghreb une incursion victorieuse au cours de laquelle il s'empare de Fez, alors détenue par les descendants de Ziri Ben Atya (2). On ne sait au juste si les Almoravites pri-

(1) Deren, haut Atlas marocain. Tamesna, province du Maroc s'étendant sur le versant N.-O. du Grand Atlas, entre l'Oum-Er-Rebia et l'Oued-Regreg.

(2) Voir ci-dessus l'histoire des Zirites.

rent part à la lutte ; en tout cas, l'autorité zirite au Maroc fut très éphémère et, bientôt après, Fez retombait au pouvoir de ses précédents maîtres.

D'après Mercier (1) c'est vers 1062 que Youcefe Ben Tachefine construisit la ville de Marrakech pour en faire sa capitale et aussi la base des opérations militaires qu'il projetait. D'autres auteurs fixent cette fondation à quelques années plus tard, entre 1069 et 1073.

1063. — Youcefe Ben Tachefine se dirige vers le Nord, culbute toutes les tribus qui tentent de s'opposer à son passage et se présente devant Fez qui capitule, après un simulacre de résistance de son gouverneur Moannecer.

Aussitôt après, l'armée almoravite va soumettre les populations de la vallée de la Moulouya, puis la tribu des Romara, habitant les environs d'Ouazzane et une partie de la presqu'île de Tanger. Mais à ce moment Youcefe Ben Tachefine fut rappelé vers le Sud par de graves nouvelles : Moannecer avait réuni de nombreux partisans et avait réussi à s'emparer, par surprise, de Fez dont il avait massacré la garnison. Le gouverneur de Méquinez qui avait voulu intervenir, avait été battu et tué. Youcefe Ben Tachefine marche immédiatement sur Fez dont il fait commencer le siège par un de ses lieutenants, tandis que lui-même va faire campagne dans le Fazaz, afin d'intercepter les communications de Fez avec les montagnards de l'Atlas. Dans cette région difficile, le Sultan almoravite trouve une résistance acharnée ; il fait de vains efforts pour s'emparer de la forteresse nommée Kalaa-El-Mehdi ; pendant ce temps, les défenseurs de Fez prennent le dessus et forcent l'armée ennemie à lever le siège.

1064-1067. — Les historiens arabes prétendent que Youcefe Ben Tachefine passa ces quatre années à guerroyer sur toute l'étendue du Maghreb comprise entre l'Oued-Sebou et l'Oued-Draa. Il nous semble que leurs renseignements non seulement manquent de précision, mais encore doivent être considérés comme contraires à la réalité des faits, car il est inadmissible qu'un homme de guerre aussi avisé que Youcefe ait laissé bénévolement un répit aussi

(1) Histoire de l'Afrique septentrionale, Tome II, page 33.

long à un ennemi qui lui avait infligé un échec aussi éclatant.

1068. — Youcefe Ben Tachefine envahit de nouveau le Riff, puis vint mettre le siège devant Fez qui, au bout de quelques jours, fut prise d'assaut. Tous les habitants valides furent massacrés ; c'est ainsi que fut vengé l'échec de 1063.

1071. — Vers cette date, le Maghreb entier était soumis aux Almoravites. sauf les villes de Ceuta et de Tanger encore soumises aux Edrissites-Hammoudites, souverains de Malaga.

1072-1083. — L'histoire reste muette sur les évènements qui survinrent pendant cette période de douze ans. Il est à croire que Youcefe Ben Tachefine la consacra à l'affermissement de son autorité et à l'organisation administrative de ses conquêtes.

1084. — Le roi arabe de Séville, El Motamed, d'accord avec les rois de Cordoue, de Badajoz et de Grenade (1) envoie à Youcefe Ben Tachefine une ambassade, pour implorer l'appui de son bras contre le roi de Léon et Castille, Alphonse VI, dont les succès menaçaient l'existence même de l'islamisme dans la péninsule.

C'était une grosse partie à engager, et avant de s'y décider, Youcefe prit le temps de la réflexion. Tout d'abord, il posa la question des avantages qu'on lui concèderait, en échange de l'engagement qu'il prenait de respecter l'intégrité des possessions des rois secourus, et il exigea qu'Algésiras lui fut abandonnée en toute propriété. Après avoir obtenu cette première concession, il mit en avant le danger qu'il pouvait courir s'il ne commençait par chasser l'ennemi des places de Tanger et de Ceuta qu'il occupait encore et s'il ne protégeait convenablement sa frontière orientale par la conquête de Tlemcen.

(1) A ce moment, vers l'an 1080, on comptait, dans le Sud de l'Espagne, sept royaumes arabes indépendants qui s'étaient élevés sur les ruines de l'empire des Califes Ommiades de Cordoue. C'étaient, en allant du Nord au Sud, les royaumes de Saragosse, Badajoz, Cordoue, Murcie, Grenade, Malaga et Alméria. Le Nord de l'Espagne était gouverné par quatre princes chrétiens : le Comte de Barcelone, le Roi d'Aragon, le Roi de Navarre, et le Roi de Léon et Castille.

Tanger, attaquée par terre et par mer, ne tarda pas à succomber ; Ceuta se vit immédiatement après bloquée par les Almoravites victorieux ; Youcefe Ben Tachefine laissa devant cette ville les forces nécessaires pour en assurer le blocus. De sa personne, il prit le commandement d'une autre armée avec laquelle il fit la conquête du Riff, y compris les places de Nokour et Melilla, du territoire des Beni Snassene, avec la place d'Oudjda, puis, il se présenta devant Tlemcen qu'il réussit à enlever par une attaque de vive force. La prise de cette ville fut signalée par le massacre presque général de ses défenseurs.

Parvenu à son but, Youcefe Ben Tachefine passa quelque temps à Tlemcen pour surveiller, lui-même, la restauration des fortifications de cette ville. Il en fit une place de premier ordre qu'il confia à un de ses plus valeureux lieutenants Mohammed Ben Tinamer.

Ceuta, de son côté, était obligée de capituler.

1085. — Youcefe Ben Tachefine organise l'armée destinée à aller faire campagne en Espagne. Son avant-garde débarque à Algésiras qui lui est remise, en exécution des engagements pris par Motamed.

Au cours de cette année, Alphonse VI, roi de Léon et Castille, s'empare de Tolède et étend son autorité sur tout le pays situé au Nord du Tage.

1086. — Le 30 Juin, Youcefe Ben Tachefine débarqua de sa personne à Algésiras, puis se dirigea vers Séville, résidence de son allié. Celui-ci l'y reçut avec les plus grands honneurs et lui offrit de magnifiques présents.

A Séville, l'armée almoravite se vit renforcée des contingents fournis par les rois arabes de Grenade, de Malaga et d'Alméria ; elle se mit ensuite en route pour Badajoz où elle se grossit des troupes du roi de ce pays. Elle se dirigea alors vers Tolède à la rencontre du roi de Léon et Castille qui avait réuni une armée de 60.000 hommes, dit-on, et s'était, lui-même, mis en marche pour attaquer les Musulmans.

La rencontre eut lieu, le 23 Octobre, non loin de Badajoz, à un endroit nommé Zellaka. Cette bataille se termina par la défaite complète de l'armée chrétienne. C'est à peine si le brave Alphonse VI, grièvement blessé en faisant des pro-

diges de valeur pour rallier ses troupes débandées, put battre en retraite accompagné seulement de quelques centaines de cavaliers.

Après une pareille victoire, il semble que Youcefe Ben Tachefine n'avait plus qu'à marcher de l'avant pour venir à bout de l'ennemi démoralisé, avant qu'il eût le temps de reprendre ses esprits et de se réorganiser. Il est à croire que des raisons politiques empêchèrent la réalisation de ce programme.

Ce n'était pas sans appréhension que Motamed s'était décidé à solliciter la protection du fanatique Almoravite.

Depuis que la révolution avait enlevé le pouvoir aux Califes de Cordoue, l'Espagne musulmane s'était morcelée en un cèrtain nombre de petits états, portant le nom de royaumes et gouvernés par des princes plus enclins à satisfaire leur goût pour la débauche et l'intempérance qu'à observer les prescriptions du Coran. Cette licence avait soulevé le mécontentement des Musulmans restés fidèles à leur foi et provoqué des remontrances souvent violentes des fakih, sorte de religieux, qui quoique n'ayant aucune caractère officiel, ne s'en croyaient pas moins tenus de maintenir, dans toute leur pureté, les traditions orthodoxes.

Ce parti trouva, dans l'arrivée du chef des Almoravites, un encouragement qui porta son fanatisme au plus haut degré. Des fétoua (1) furent publiées, déclarant les princes musulmans espagnols déchus de leurs droits, par suite de leur impiété, et suppliant Youcefe Ben Tachefine de mettre fin à ce déplorable état de choses.

Cette agitation ne laissait pas que d'inquiéter les alliés de Youcefe qui, d'ailleurs, ne leur ménageait ni ses blâmes, ni l'expression de son mépris.

Sur ces entrefaites, Youcefe Ben Tachefine apprit la mort d'un de ses fils à Ceuta ; il saisit ce prétexte pour rentrer au Maroc, tout en laissant le conmmandement des troupes almoravites d'Espagne à son lieutenant Mohammed Ou Medjoun.

---

(1) Fétoua, consultation juridique rédigée par des tolbas (plur. de taleb, savant) et concernant l'application, à des cas particuliers et douteux, des prescriptions parfois incèrtaines et même souvent contradictoires du Coran.

1087. — Les Chrétiens profitant de l'inaction inexplicable des Musulmans reprennent courage et, portant leurs efforts dans la région orientale de l'Espagne, menacent Valence, Alicante, Murcie et Alméria. Une forteresse, nommée Alédo, établie dans une position, pour ainsi dire, inexpugnable, entre Murcie et Lorca, sert de base d'opérations à d'intrépides chevaliers toujours en quête d'une embuscade à dresser ou d'un coup de main à exécuter.

1088. — La situation des Musulmans, vis-à-vis des Chrétiens, était devenue tellement critique que Motamed se décida à faire, en personne, le voyage de Marrakech pour prier Youcefe Ben Tachefine de vouloir bien intervenir à nouveau. Le souverain almoravite se laissa persuader et, débarquant pour la seconde fois à Algésiras, il alla prendre le commandement de l'armée confédérée, réunie devant Alédo dont on commença le siège. On pensait pouvoir en venir facilement à bout, mais la place, déjà très forte par son assiette au milieu de montagnes abruptes, et, d'ailleurs, défendue par une vaillante garnison, dut être l'objet d'un siège régulier. Si les opérations que nécessite une pareille entreprise exigent un travail pénible et constant des troupes qui y sont employées, elles laissent de nombreux loisirs aux chefs qui les dirigent.

Devant Alédo, les chefs étaient trop nombreux et leurs intérêts trop différents pour que l'intrigue et la discorde ne fissent pas bientôt sentir leur néfaste influence. Au bout de peu de temps, des dissensions éclatèrent entre les différents princes qui, après quatre mois d'efforts inutiles, se décidèrent à lever le siège, en apprenant qu'Alphonse VI s'approchait, à la tête d'une armée de secours.

Youcefe Ben Tachefine qui, entre temps, avait continué à intriguer avec les fakih, commença à jeter le masque et donna l'ordre à tous les princes musulmans espagnols de supprimer certains impôts, qu'ils avaient précédemment établis, et dont la perception était en contradiction avec les prescriptions coraniques. Pour joindre l'exemple au principe, il se dirigea vers Grenade, dont le roi Abd Allah, n'essaya aucune résistance, et, après s'être installé dans cette ville, il abolit tous les impôts irréguliers, puis, s'emparant des richesses qu'il trouva dans le trésor ,il les distribua à ses troupes.

Les rois de Cordoue et de Badajoz s'imaginèrent pouvoir conjurer le danger en venant, à cette occasion, témoigner de leur adhésion aux mesures prises, mais Youcefe les reçut sans les moindres égards et fit même arrêter le fils du second.

Dès ce moment, la rupture fut complète entre le Sultan almoravite et les souverains musulmans d'Espagne qui formèrent une ligue, dans le but d'affamer l'armée marocaine, en lui refusant tout moyen de subsistance. De plus, des démarches furent faites, auprès d'Alphonse VI, dans le but d'obtenir son concours pour débarrasser l'Espagne de la présence de l'ambitieux et fanatique marocain dont on avait si imprudemment réclamé l'intervention.

1089. — Sans plus s'inquiéter de ces intrigues, Youcefe Ben Tachefine s'empara du royaume de Malaga, puis revint à Algésiras. Là, il convoqua une assemblée de fakih qui, par une fétoua définitive, proclama la déchéance de tous les rois musulmans d'Espagne.

Il ne restait plus qu'à exécuter cette sentence : Youcefe, plein d'un profond mépris pour ces principicules, chez lesquels l'ivrognerie et la débauche avaient éteint toute croyance religieuse et étouffé tout sentiment d'honneur, jugea que cette besogne n'était pas digne de lui et il rentra au Maroc. Son armée, sous les ordres d'un de ses lieutenants nommé Sir, resta en Espagne avec mission de pourchasser sans relâche et de traquer sans pitié ces représentants dégénérés de l'Islam.

1090. — L'armée almoravite s'empare de Tarifa.

1091. — Au mois de Mars, Cordoue, au mois de Mai, Carmona, au mois de Septembre, Séville, tombèrent au pouvoir des Almoravites.

1092. — Ronda subit le même sort ainsi qu'Alméria.

1093. — Le Sud de l'Espagne était ainsi soumis aux Almoravites.

En 1093, les efforts du général almoravite Sir, se portèrent sur la partie orientale de la Péninsule où il s'empara de Murcie, de Dénia et de Xativa.

1094. — Sir fait une nouvelle campagne dans l'Ouest et termine sa tâche en s'emparant de Badajoz.

1096. — Mohammed Ben Tinamer, gouverneur de Tlemcen, tente une audacieuse incursion sur le territoire zirite; il arrive même devant Alger dont il commence le siège. Le prince zirite El Mansour venu à sa rencontre le bat et le poursuit jusqu'aux environs de Tlemcen. Youcefe Ben Tachefine, dont l'attention était attirée par les évènements d'Espagne, et, qui ne voulait pas engager, à ce moment, une lutte avec un ennemi aussi dangereux qu'El Mansour, préféra maintenir la paix avec son voisin de l'Est en désavouant son général.

1097. — Youcefe Ben Tachefine passe pour la troisième fois en Espagne. C'est à cette époque qu'il prit le titre de Prince des Croyants (Emir El Moumenine) et que le Calife abbassite le reconnut comme souverain de l'Espagne et du Maghreb.

1099. — Le valeureux castillan défenseur de Valence, Le Cid, meurt, mais sa veuve, Jimena, continue la lutte contre les Musulmans.

1102. — Sur le conseil d'Alphonse VI, les défenseurs de Valence, incapables de continuer leur héroïque résistance, se décident à abandonner cette ville dont la défense acharnée les a couverts de gloire. Ils partent, mais après avoir tout détruit par l'incendie. De cette magnifique cité, il ne resta plus que des décombres fumants.

Cependant l'année précédente, Tachefine Ben Tinâmer qui avait succédé à son frère Mohammed Ben Tinâmer, comme gouverneur de Tlemcen, n'avait pas perdu de vue les projets de conquête de son prédécesseur. Comme lui, il avait organisé, avec la connivence de la tribu des Ouemannou (1), une incursion sur le royaume zirite. Son objectif avait été la ville d'Achir, berceau de cette dynastie. Il s'en était emparé et l'avait ruinée de fond en comble. El Mansour jura de se venger de cet affront ; après s'être assuré du concours de certaines tribus arabes, il se mit en marche vers l'Ouest et ayant battu Tachefine Ben Tinamer qui s'était porté à sa rencontre jusqu'aux environs du Djebel-Tessala, il entra victorieux dans Tlemcen.

(1) Voir ci-dessus l'histoire des Zirites.

Youcefe Ben Tachefine, qui désirait toujours rester en bons termes avec El Mansour, s'empressa de destituer le gouverneur de Tlemcen et de lui donner un successeur moins entreprenant.

1103. — Déjà arrivé à un grand âge, le souverain almoravite fait reconnaitre, comme héritier présomptif, son fils Ali auquel il laisse le commandement de l'Espagne, puis il rentre au Maghreb.

1106. — Au mois de Septembre Youcefe Ben Tachefine meurt ; il a pour successeur son fils.

Ali Ben Youcefe. (1106-1142). — Les trois premières années du règne de ce souverain s'écoulèrent paisiblement. Cependant les Chrétiens et les Juifs résidant au Maghreb et dans la partie de l'Espagne soumise aux Musulmans virent restreindre considérablement la tolérance dont ils avaient joui sous le règne précédent.

1108. — Durant cette période, les hostilités continuaient en Espagne entre Chrétiens et Musulmans. Les Chrétiens sous les ordres d'Alphonse VI, sont battus à Uclès. Au cours de cette bataille, l'infant Don Sanche âgé seulement de onze ans et fils unique d'Alphonse est tué.

1109. — Alphonse VI, le roi de Léon et Castille, doublement frappé par sa défaite et par la perte de son fils, meurt.

Cette même année, Ali Ben Youcefe se décide à passer en Espagne, pour prendre lui-même la direction des opérations. Sa campagne commence par quelques succès aux environs de Tolède, mais devant la résistance de cette ville, le Sultan se borne à ravager le pays qui s'étend de Madrid à Badajoz, puis il rentre au Maroc.

1110. — Le général Sîr qui, depuis plus de vingt ans, commande l'armée musulmane d'Espagne, s'empare de Santarem, Badajoz, Oporto et Lisbonne. Cette même année, les habitants de Saragosse se donnent volontairement au souverain almoravite.

1113. — Les Pisans alliés à d'autres puissances chrétiennes s'emparent des îles Baléares.

1118. — Les Musulmans réoccupent les Baléares.

Les hostilités qui, dans la Péninsule, avaient été à peu

près suspendues pendant huit ans, par suite de l'épuisement simultané des adversaires, reprennent avec acharnement. Saragosse est attaquée par Alphonse I[er] d'Aragon qui s'en empare au bout de huit mois de siège.

1119-1120. — Ali Ben Youcefe revient passer deux ans en Espagne, sans que sa présence soit signalée par aucun évènement important, puis il rentre au Maroc laissant le gouvernement de l'Espagne à son fils Temime.

1121. — Un marabout, nommé Ibn Toumert, dont nous verrons plus tard la redoutable influence, se substituer à celle des Almoravites, vient s'établir à Hergla, au Sud de Marrakech.

1122. — La flotte almoravite, commandée par Mohammed Ibn Meïmoun, profite du désastre subi par la flotte de Roger II devant El-Mehdia, pour aller faire une expédition en Sicile et ravager les environs de Syracuse.

1125-1126. — Alphonse I[er] d'Aragon fait une expédition en Andalousie, mais il ne peut s'emparer de Grenade. Les habitants chrétiens de cette ville, qui avaient demandé le secours de ce prince contre les persécutions des fakih, furent soumis aux plus cruels traitements. Les uns parvinrent à se réfugier en Aragon, d'autres périrent dans les plus affreux supplices, le reste fut transporté au Maroc et interné à Salé et à Meknès.

1127. — Les Almohades, sous la conduite d'Ibn Toumert, viennent attaquer Marrakech, mais, après quelques petits succès, ils sont complètement battus sous les murs de la capitale almoravite.

1128. — Ibn Toumert meurt désignant, comme successeur, son disciple favori Abd El Moumene.

1130. — Les tribus affiliées aux doctrines d'Ibn Toumert prêtent serment à Abd El Moumene.

1131. — Ali Ben Youcefe voulant se débarrasser du souci de diriger les affaires d'Espagne, mais craignant d'y établir un gouverneur unique, qui pourrait être tenté de devenir indépendant, divise l'Espagne musulmane en trois gouvernements :

1° Séville et Cordoue, attribué à son fils Tachefine.

2° Valence, attribué à un de ses lieutenants, Abou Beker El Messoufi.

3° Dénia avec les Baléares, attribué à son cousin Mohammed Ben Rania.

1132. — Abd El Moumene conquiert la vallée de l'Oued-Draa et s'avance au Nord jusqu'au Tadla (1).

Il est impossible de s'expliquer l'inaction du Sultan almoravite devant ces incursions triomphantes d'un marabout, déjà à la tête de milliers de partisans.

1133. — Non seulement, Ali Ben Youcefe ne tenta pas de venir à bout de cet adversaire, en lui opposant la force des armes, mais il lui laissa le champ libre, en partant, de sa personne, pour l'Espagne, afin d'y prendre la direction de la guerre sainte contre les Chrétiens. Ceux-ci, sous la conduite d'Alphonse Ier d'Aragon, avaient envahi l'Andalousie et tout ravagé jusqu'à Tarifa.

1134. — Le roi d'Aragon est obligé de reculer devant les efforts des Musulmans. Il meurt ; mais la lutte ne cesse cependant pas. Ali ben Youcefe reste en Espagne encore pendant deux ans.

1137. — Ali rentre au Maroc. Se rendant enfin compte des dangers que font courir à sa dynastie les progrès des doctrines unitairiennes, il se décide à entrer en campagne.

1138. — Ali Ben Youcefe rappelle d'Espagne, son fils Tachefine, le gouverneur de la province Séville-Cordoue. Dès que celui-ci est arrivé à Marrakech, il prend la direction des opérations contre les Almohades qui, sous la conduite d'Abd El Moumene, s'étaient retirés dans les montagnes de l'Atlas, dites : massif de Tine Mellal, au sud de Marrakech. L'armée almoravite fut complètement battue et presqu'anéantie.

1139. — Dès ce moment, Ali Ben Youcefe se vit obligé

(1) Il est à croire qu'Abd El Moumene poussa cette pointe hardie vers le Nord grâce à la connivence des tribus du Grand Atlas chez lesquelles Ibn Toumert avait fait de nombreux prosélytes. Une marche directe de l'Oued-Draa par l'Oued-Souss et l'Oued-Tensif sur le Tadla eût été beaucoup trop dangereuse tant que Marrakech eût été occupée par une armée ennemie.

de se tenir sur la défensive, et Abd El Moumene en profita pour étendre le cercle de ses opérations. Sans quitter les régions abruptes de l'Atlas, il se dirigea vers le Nord, conquérant de nouvelles tribus à sa doctrine, tantôt par la parole, tantôt par la force, mais ayant bien soin de ne laisser derrière lui aucun ennemi qui pût menacer sa ligne de retraite.

1140. — L'avant garde d'Abd El Moumene arrive dans le Riff qui se déclare en sa faveur.

1141. — L'armée almoravite qui avait essayé d'arrêter Abd El Moumene, en suivant une marche parallèle, se trouve tout à coup cernée. Malgré son énergie, Tachefine, voit la révolte éclater dans son armée, dont une grande partie déserte et passe à l'ennemi, avec ses officiers. Tachefine n'eut d'autre parti à prendre que de battre en retraite pendant que son adversaire se dirigeait vers Ceuta.

1142. — Ali Ben Youcefe meurt et est remplacé par son fils :

Tachefine Ben Ali. (1142-1145). — Pendant ces évènements, Abd El Moumene, après avoir organisé le blocus de Ceuta, s'était dirigé vers l'Est et avait accordé l'appui d'une partie de ses troupes à la tribu des Ouemannou, en lutte contre les Iloumi, renforcés des tribus Zénètes : Abd El Ouad, Toudjine et Beni Merine.

Le commencement des hostilités fut signalé par une victoire remportée par les Almohades sur les Iloumi et leurs alliés, mais Tachefine Ben Ali, ayant alors pris parti pour les Zénètes, et leur ayant envoyé des renforts, ceux-ci reprirent l'offensive et remportèrent, sur leurs adversaires, un éclatant succès, à Sirat (1) sur la rive droite de l'Habra.

1143. — Abd El Moumene accourut de suite au secours de ses lieutenants et infligea aux Zénètes une défaite complète. Les Abd El Ouad terrifiés abandonnèrent la cause de leurs congénères et se soumirent au vainqueur qu'ils servirent, depuis, avec la plus grande fidélité.

Cependant, Tachefine Ben Ali, inquiet des progrès constants d'Abd El Moumene, se décida à prendre, lui-même,

(1) Sirat, montagne située sur la rive droite de l'Habra à peu près à hauteur de Pérrégaux.

le commandement de ses troupes, auxquelles s'étaient joints des contingents considérables envoyés par Yahia, le sultan zirite de Bougie. Il prit position sur les bords de l'Oued Safsaf pour protéger Tlemcen menacée par les Almohades, mais la fortune le trahit constamment.

1144. — Après une longue série de revers successifs, Tachefine Ben Ali confia la direction des opérations militaires à son fils Ibrahim qu'il désigna comme héritier présomptif.

1145. — A la suite de cette espèce d'abdication, Tachefine Ben Ali se réfugie à Oran, alors sous la domination de ses partisans, les Beni Meimoûne ,avec l'intention de passer ensuite aux Baléares, mais Abd El Moumene le poursuit et bat les troupes almoravites, sous les murs mêmes de la ville. Le malheureux Tachefine Ben Ali veut profiter de la nuit pour échapper à son ennemi, mais trompé par l'obscurité, il roule, avec son cheval, au fond d'un ravin où le lendemain on retrouva son cadavre. Trois jours après Oran capitulait (Mars, 1145).

Le pouvoir passa entre les mains d'

Ibrahim Ben Tachefine (1145-1146). — Ce prince n'avait aucune des qualités nécessaires pour faire face à une situation si critique. Il ne sut que reculer indéfiniment, devant son adversaire victorieux, laissant à des lieutenants le soin de défendre les villes tenant encore pour sa dynastie. Tlemcen, Fez, Méquinez, tombèrent successivement au pouvoir d'Abd El Moumene.

1146. — Pour en finir, ce dernier vint mettre le siège devant Marrakech, dernier refuge de ce prince dégénéré : la population de Marrakech, exaspérée par l'incapacité et la lâcheté d'Ibrahim, le dépose et le remplace par son oncle, un enfant d'une dizaine d'années, fils d'Ali Youcefe et nommé :

Ishak Ben Ali (1146-1147). — La régence fut exercée par des hommes dévoués et énergiques qui organisèrent et conduisirent valeureusement la défense de Marrakech. Le siège durait depuis onze mois, sans que les assiégeants eussent fait des progrès appréciables, lorsque la famine commença à sévir dans l'intérieur de la place. Les assiégés résolurent de faire une sortie pour se procurer des vivres ;

cette tentative de ravitaillement leur fut fatale. Les troupes almoravites furent rejetées dans la ville, après avoir subi des pertes considérables.

La situation de Marrakech empirait tous les jours, cent mille personnes, dit-on, avaient péri, la plupart victimes de la famine. Enfin, au mois d'Avril, une trahison livra à Abd El Moumene les portes de la ville.

Pendant sept jours, les troupes victorieuses se livrèrent à un horrible massacre des habitants de la malheureuse cité.

Les régents faits prisonniers furent conduits devant Abd El Moumene qui les fit froidement décapiter, sous les yeux du malheureux Ishaq Ben Ali, qui, lui-même, paya de sa vie le triste honneur de son éphémère royauté.

La dynastie des Almoravites n'avait duré qu'un siècle ; celle qui la remplace ne durera guère davantage.

Généalogie des Princes Almohades

<table>
<tr><td colspan="8">I. — Ibn Toumert
1105-1128</td></tr>
<tr><td colspan="8">II. — Abd El Moumene (1)
1128-1163</td></tr>
<tr><td colspan="8">III. — A. Yakoub Youcefe Ier
1163-1184</td></tr>
<tr><td colspan="5">IV. — A. Youcefe Yakoub (El Mansour)
1184-1199</td><td>VII
A. Mohammed
Abd El Ouahad
1224-1224</td><td></td><td></td></tr>
<tr><td colspan="2">V. — A. Abd Allah Mohammed (En Nacer Li Dine Allah)
1199-1213</td><td>VIII
A. Mohammed
Abd Allah
(El Adel)
1224-1227</td><td colspan="2">X. — A. Lola (El Mamoun)
1230-1232</td><td></td><td>XIII
A. Ibrahim
Ishak
(El Mortéda)
1248-1266</td><td>XIV
A. Lola Edris
(A. Debbous)
1266-1269</td></tr>
<tr><td>VI
A. Yacoub
Youcefe II (El
Mostancer Li
Dine Allah)
1213-1224</td><td>IX
Yahia (El Moatacem l'Illah)
1227-1230</td><td></td><td>XI
Abd El Ouahad
(Er Rachid)
1232-1242</td><td>XII
A. El Haçane
Ali (Es Saïd,
El Motaded
l'Illah)
1242-1248</td><td></td><td></td><td></td></tr>
</table>

(1) Ibn Toumert, étant mort sans enfants, désigna Abd El Moumene, son disciple favori, pour lui succéder. Abd El Moumene est donc le véritable fondateur de la dynastie almohade.

N.B. — A. est employé, dans ce tableau, comme abréviation du vocable Abou.

PERIODE BERBERE III. — LES ALMOHADES

Chronologie de la Dynastie almohade

Ibn Toumert	1105-1128
Abd El Moumene	1128-1163
Abou Yakoub Youcef Ier	1163-1184
Abou Youcefe Yakoub (El Mansour)	1184-1199
Abou Abd Allah Mohammed (En Nacer Li Dine Allah)	1199-1213
Abou Yakoub Youcefe II (El Mostancer Li Dine Allah)	1213-1224
Abou Mohammed Abd El Ouahad	1224-1224
Abou Mohammed Abd Allah (El Adel)	1224-1227
Yahia (El Moatacem l'Illah)	1227-1230
Abou Lola (El Mamoun)	1230-1232
Abd El Ouahad (Er Rachid)	1232-1242
Abou El Haçane Ali (Es Saïd, El Motated L'Illah)	1242-1248
Abou Ibrahim Ishak (El Mortéda)	1248-1266
Abou Lola Edris (Abou Debbous)	1266-1269

Au commencement du XIIe siècle, l'importante tribu berbère des Masmouda était cantonnée sur les montagnes du grand Atlas, en plein cœur du Maghreb-El-Acsa. Parmi les fractions qui la composaient, il convient de citer celle des Herga.

1105. — Un des membres de cette fraction, connu dans l'histoire sous le nom de Ibn Toumert, et qui, depuis son adolescence, s'était fait remarquer par son zèle religieux, se mit en route, dans le but d'aller suivre les leçons des plus grands docteurs de l'Islam.

On le vit étudier successivement dans les différentes zaouia du Maroc, puis à Cordoue.

1107. — Il débarque à Alexandrie, va faire le pélerinage puis complète son instruction religieuse à Badgad ; c'est de là qu'il partit pour revenir en Occident.

Déshérité au point de vue physique, chétif, contrefait,

boîteux, Ibn Toumert possédait une vive intelligence, une indomptable énergie et l'enthousiasme d'un apôtre. Il entreprit son voyage de retour, à pied, comptant sur la Providence pour lui fournir le nécessaire.

1111. — Le marabout commença ses prédications à Tripoli, mais loin de se contenter d'exposer ses théories dogmatiques, il voulut immédiatement les appliquer en réformant les mœurs et les usages qu'il jugeait contraires à la lettre et à l'esprit du Coran. Son intolérance le fit chasser de Tripoli, et nous le retrouvons à Mehdia où le souverain zirite, Yahia, parut s'intéresser à sa doctrine.

1117. — Ibn Toumert continue ses prédications à Bougie, mais le prince zirite de cette ville, El Aziz, pour faire cesser l'agitation provoquée par le marabout, donna l'ordre de l'arrêter. Ibn Toumert, prévenu, s'échappa et alla se réfugier dans une petite ville des environs, nommée Mellala. C'est là qu'il rencontra Abd El Moumene destiné à devenir le premier de ses lieutenants et, plus tard, son successeur.

Abd El Moumene était originaire de la tribu berbère des Koumia (1). A ce moment il étudiait à la zaouïa de Tlemcen. La réputation du réformateur était déjà parvenue dans ce sanctuaire musulman ; maîtres et élèves désireux d'entendre la parole vibrante du nouvel apôtre décidèrent de lui envoyer une invitation à venir leur exposer ses doctrines. Ce ne fut pas sans peine qu'Abd El Moumene, délégué à cet effet, parvint à remplir sa mission ; mais enfin le marabout se mit en route, tout en continuant ses prédications. C'est ainsi que, en traversant l'Ouarsenis, il s'affilia Abou Mohammed El Bachir qui lui témoigna depuis un dévouement sans borne.

Ses doctrines ne paraissent pas avoir eu, à Tlemcen, le succès que faisait présager la démarche des membres de la zaouïa, car Ibn Toumert ne fit qu'y passer. Il se dirigea ensuite sur Fez et Meknès où ses prédications furent fort mal reçues. De là, il gagna Marrakech.

1120. — Dans cette dernière ville, il provoqua, à son encontre, des mesures de rigueur, en s'attaquant, en pleine

(1) Koumia, tribu berbère cantonnée aux environs de Rachgoun.

mosquée, au sultan almoravite Ali Ben Youcefe et à sa famille. Menacé dans son existence, Ibn Toumert alla se réfugier dans l'Atlas, où il convertit à ses doctrines Abou Hafs Omar, grand cheikh des Masmouda. Pendant toute sa vie, ce dernier prêta à Ibn Toumert l'appui de son prestige, le secours de ses conseils, la protection de ses armes ; l'avenir lui réservait d'être l'ancêtre de la dynastie des Hafsites dont l'histoire constitue une des plus brillantes pages de l'histoire de l'Afrique du Nord.

1121. — Ibn Toumert rentre dans son pays de Herga, où il prend le titre d'Imam (1) et où il réunit, autour de lui, un grand nombre d'adhérents. Le Sultan Ali Ben Youcefe cherche en vain à le faire arrêter et même assassiner.

1122. — Ibn Toumert prend le titre de douzième imam et déclare qu'il est le Mehdi, prédit par le prophète (2). Il réunit alors, dans un grand conciliabule, les Herga, les Hentata et plusieurs autres tribus du grand Atlas ; tous ces Berbères lui prètent serment de fidélité et prennent le nom de « El Mouhaeddoun (3) (les unitairiens) dont les historiens ont fait, par corruption, le nom d'Almohades.

Une expédition est dirigée contre le marabout qui s'avance audacieusement à sa rencontre et remporte une victoire éclatante.

1124. — Ibn Toumert réunit ses adhérents dans les montagnes de Tine-Mellal, à une centaine de kilomètres au Sud de Marrakech ; il y fonde sa capitale, défendue par une forteresse bâtie sur un piton pour ainsi dire inaccessible. Cette capitale reçoit le nom de Tine-Mellal.

1125. — Nouvelle expédition des Almoravites dirigée contre Ibn Toumert ; elle échoue devant les murs de la nouvelle capitale.

1126. — Cependant, un certain nombre d'adhérents qui avaient beaucoup souffert au cours de la campagne précé-

---

(1) Imam, chef de la religion.

(2) Mehdi, voir ci-dessus, au commencement du chapitre consacré aux Fatimites, les traditions relatives aux imans cachés et au Mehdi.

(3) Ibn Toumert a exposé sa doctrine dans deux principaux ouvrages : El Taouhid (profession de l'unité de Dieu) et El Mourchida (la directrice).

dente, méditaient de reprendre leur liberté. Prévenu, Ibn Toumert, décida de les faire disparaître, mais, pour s'épargner le reproche de les avoir lui-même condamnés au supplice, il eut recours à un subterfuge indigne de son caractère : il convoqua tous ses adhérents sous un prétexte futile, et, au cours de cette réunion, Abou Mohammed El Bachir, son lieutenant, qui connaissait les hésitants, se leva tout à coup, comme pris d'une inspiration subite, et les dénonça comme coupables de trahison. Immédiatement la fureur s'empara de cette multitude fanatisée ; elle se précipita sur ces malheureux suspects et les mit en pièces.

1127. — Après s'être assuré, par cette exécution sommaire, la fidélité du reste de ses partisans, Ibn Toumert les organisa militairement, puis, se mettant à leur tête, il alla imposer, par la force, sa doctrine à ceux qu'il ne pouvait entraîner par la persuasion.

1128. — Se croyant assez fort, le Mehdi se mit en marche vers Marrakech, et, après avoir culbuté deux armées almoravites envoyées à sa rencontre, il arriva sous les murs de cette ville. Mais le Sultan Ali Ben Youcefe, se mettant lui-même à la tête des défenseurs de sa capitale, lui infligea une défaite qui le força à chercher son salut dans la fuite.

Ibn Toumert ne put résister au chagrin que lui causa cet échec, et il mourut quelques mois après sa défaite ; il avait désigné Abd El Moumene comme successeur.

1130. — **Abd El Moumene** (1128-1163). — Abd El Moumene craignant que l'annonce de la mort du Mehdi, survenant sitôt après l'échec de Marrakech, n'ébranlât la fidélité de ses adhérents, s'assura la complicité de ses principaux adeptes et réussit à cacher sa mort pendant près de deux ans. Ce n'est qu'après avoir assis son autorité par une politique ferme et habile, qu'il se présenta officiellement comme successeur d'Ibn Toumert. Il reçut le serment de fidélité des cheikh et des tribus et, dès lors, il exerça le pouvoir, en son propre nom.

1131. — Le premier soin d'Abd El Moumene fut de donner à ses partisans une organisation essentiellement militaire, et, pour les entraîner, il entreprit quelques petites expéditions qui furent heureuses.

1132. — Enhardi par ces premiers succès, il occupe la province de Draa puis, plus au Nord, celle de Tadla.

1133. — Ali Ben Youcefe, le Sultan almoravite, garde dans ces circonstances une contenance inexplicable. Non seulement il permet à Abd El Moumene de continuer tranquillement ses conquêtes, mais il lui laisse le champ libre, en partant, pour prendre, de sa personne, la direction de la guerre sainte en Espagne.

1137. — Le Sultan almoravite rentre au Maghreb et, se rendant enfin compte du danger que présente, pour lui et sa dynastie, l'extension de l'influence des Almohades, il se décide à les combattre ; il rappelle son fils Tachefine pour prendre la conduite des opérations.

1138. — Tachefine prend le commandement de l'armée almoravite et marche contre les Almohades qui se retirent dans les montagnes ; il les y poursuit ; mais, dès que ses troupes sont parvenues dans les vallées abruptes de l'Atlas, elles se voient décimées par les montagnards surgissant de toutes parts. Force leur est de battre en retraite et de regagner la plaine où elles se contentent de surveiller les débouchés de la montagne.

1139-1140. — Abd El Moumene commence sa campagne de conquête méthodique du Maghreb-El-Acsa. Sachant qu'il peut compter sur la bienveillance et, peut être même, sur la complicité des tribus berbères des montagnes, il s'avance vers le Nord, en suivant les crêtes de l'Atlas et en recueillant l'adhésion des tribus rencontrées sur sa route. Il parvient ainsi jusqu'aux montagnes du Riff dont les habitants (tribu des Romara) acceptent sa doctrine.

1141. — Par suite d'une fausse manœuvre, l'armée almoravite qui suivait de loin les contingents almohades, se trouve cernée et le prince Tachefine voit la désertion faire de nombreux vides dans ses rangs.

1142. — Sa situation était des plus critiques lorsqu'il apprit la mort de son père Ali Ben Youcefe ; il se hâta de se rendre à Marrakech pour prendre le pouvoir. Abd El Moumene, qui n'était peut-être pas fâché de se voir débarrassé de cet adversaire constamment à ses trousses, lui laissa libre la route du Sud, puis, de sa personne, il marcha vers l'Ouest et alla mettre le siège devant la place de Ceuta. Cette

ville lui opposa une résistance, à laquelle il ne s'attendait probablement pas ; il changea de plan et porta ses efforts vers les régions de l'Est, il franchit la Moulouya et alla recueillir l'adhésion des Koumia ses compatriotes.

1143-1144. — Abd El Moumene, sollicité d'intervenir dans les dissensions existant entre les tribus Zénètes-Ouacine, prend parti pour les Ouemannou.

Après de nombreuses péripéties, il finit par venir à bout des Abd El Ouad, des Toudjine et des Beni Merine, soutenus, d'abord, par des contingents fournis par le prince zirite de Bougie, Yahia, et, ensuite, par une armée almoravite, commandée par le Calife Tachefine, en personne.

Les Beni Merine, à la suite de cette guerre, sont rejetés dans le Sud.

Le succès d'Abd El Moumene fut complet et Tachefine désespéré abdiqua, désignant, comme successeur, son fils Ibrahim.

1145. — Tachefine se réfugia à Oran. Poursuivi par Abd El Moumene, ce malheureux prince se hâta de prendre des dispositions de défense en attendant que son amiral Meïmoun, pût venir le chercher pour l'emmener en Orient ; mais la fatalité s'acharna contre lui ; son camp ayant été surpris pendant la nuit, il chercha son salut dans la fuite, mais il périt en tombant avec son cheval dans un ravin.

Oran ouvrit immédiatement ses portes à Abd El Moumene. Un butin considérable tomba entre les mains du vainqueur : celui-ci le fit charger sur un convoi qu'il dirigea sur Tine Mellal ; mais ces trésors ne devaient pas arriver à destination ; ils furent, en effet, capturés par les gens d'une tribu zénète ouacine qui avait été battue, en 1144, et qui allait bientôt jouer un grand rôle au Maghreb : les Beni Merine.

Après la chute d'Oran, Abd El Moumene alla mettre le siège devant Tlemcen qui, après une honorable résistance, fut obligée de se rendre.

Pendant ce temps, une expédition conduite de concert avec les Abd El Ouad est dirigée contre les Beni Merine, pour les punir d'avoir enlevé le convoi chargé du butin provenant d'Oran. Les Beni Merine éprouvent une sanglante défaite.

Entre temps, l'oasis de Sidjelmassa envoie sa soumission.

1146. — Continuant sa campagne, Abd El Moumene va mettre le siège devant Fez. A ce moment, il reçoit la soumission de l'amiral almoravite, El Meïmoun, qui lui fait hommage, non seulement de la flotte qu'il conmmande, mais encore d'une partie des possessions almoravites d'Espagne.

Une armée almohade est immédiatement envoyée en Espagne ; elle prend possession de Tarifa, d'Algésiras et de Séville. Sur ces entrefaites, Fez est obligée de se rendre ; l'armée almohade, devenue libre, va mettre le siège devant Meknès. Le Nord du Maghreb obéissait, dès lors, au nouveau Sultan ; le Sud tenait encore pour les Almoravites, dont Marrakech était le boulevard. Abd El Moumene concentre toutes ses forces à Fez, où il reçoit la nouvelle de la soumission de Ceuta, puis, il se met en route vers l'Ouest, descend la vallée du Sébou jusqu'à Salé qui se soumet, sans coup férir, enfin il se porte, directement, sur Marrakech en soumettant, au passage, l'importante tribu des Bergouata. Le siège est mis devant Marrakech.

Comme, plus tard, devant Tlemcen, une véritable ville est construite pour loger l'armée assiégeante. Les assiégés, de leur côté, déploient une admirable énergie, mais, à la fin, poussés par la famine, ils tentent une sortie qui leur est fatale. Cependant la résistance continue, acharnée.

1147. — Enfin, au mois d'Avril, la trahison ouvre une des portes aux Almohades qui entrent dans la malheureuse cité où ils massacrent la plus grande partie de la population, y compris le calife almoravite, Ishak Ben Ali, âgé à peine d'une dizaine d'années. On prétend que ce siège fit plus de cent mille victimes.

Cependant, dans le Sous, un marabout nommé Ibn Houd, qui avait pris la qualification de El Hadi (le directeur), avait réuni, autour de lui, de nombreux adhérents et étendu son autorité sur toute la contrée, y compris le Draa et le Tafilalet ; il se disposait à disputer le pouvoir à Abd El Moumene. Ce dernier envoya, contre son rival, une armée commandée par Omar Abou Hafs, qui remporta, sur

les dissidents, une éclatante victoire ; le marabout vaincu périt les armes à la main.

1148. — Révolte des Bergouata qui, d'abord vainqueurs des troupes almohades envoyées pour les réduire, finissent par être vaincus et rentrent dans le devoir.

1149. — Meknez qui est assiégée, depuis quatre ans, est prise d'assaut par Abd El Moumene.

1150. — Les Musulmans d'Espagne inquiets des progrès réalisés, tous les jours, par les armées des rois de Castille et de Navarre, implorent le secours du nouveau souverain du Maghreb. Celui-ci promet son intervention et donne des ordres pour réunir à Ceuta, une armée considérable.

1151. — Un corps d'armée, sous les ordres d'Abou Saïd, fils d'Abd El Moumene, est transporté en Espagne, où il met le siège devant Alméria.

1152. — Abd El Moumene vient prendre, à Ceuta, le commandement de son armée, mais au lieu de traverser le détroit, il se dirige vers l'Est et se présente devant Alger, qui, sans coup férir, reconnaît son autorité. Poursuivant ses succès, Abd El Moumene va attaquer le souverain zirite Yahia, dans sa capitale, Bougie. Cette ville tombe, presqu'immédiatement, en son pouvoir, et, Yahia prend la fuite par mer. Kalaa, cette première capitale des Zirites, fondée en 1101, courageusement défendue par sa garnison, finit cependant par succomber et est complètement rasée. Yahia, qui était parvenu à gagner Constantine, écrivit alors à Abd El Moumene pour traiter de sa soumission. Le vainqueur le traita avec honneur et lui assigna une résidence au Maroc, tout en lui assurant une pension convenable.

Sur ces entrefaites, les tribus arabes, dépendant de l'ancien royaume zirite, se réunissaient pour venger l'injure faite à leur ancien maître. Elles vinrent attaquer les Almohades dans les environs de Sétif. Le combat fut acharné de part et d'autre, il dura trois jours ; mais à la fin les Arabes furent vaincus et poursuivis jusqu'aux environs de Tébessa ; cette ville se soumit au vainqueur.

Après cette magnifique campagne, Abd El Moumene rentra au Maroc où il reçut la soumission des tribus arabes vaincues à Sétif et auxquelles il rendit, généreusement ceux de leurs membres qui avaient été faits prisonniers.

1153. — Si Abd El Moumene était un remarquable homme de guerre, il était un non moins remarquable administrateur ; à peine rentré à Marrakech, il pourvut à l'organisation de son vaste empire : il le divisa en quatre grandes provinces, à la tête desquelles il plaça ses fils, savoir :

Fez qui eut pour gouverneur Abou El Haçane ;
Tlemcen qui eut pour gouverneur Abou Hafs ;
Ceuta qui eut pour gouverneur Abou Saïd ;
Et Bougie qui eut pour gouverneur Abou Mohammed.

C'est probablement à ce moment qu'il ordonna la confection du cadastre, pour établir l'assiette de l'impôt foncier ; lequel fut institué, pour remplacer une espèce d'impôt de consommation appelé : Kebala. Les tribus, taxées d'après l'étendue du terrain occupé par elles, durent payer l'impôt en argent.

Enfin, pour assurer l'avenir, Abd El Moumene désigna son fils Abou Abd Allah Mohammed comme héritier présomptif. Cette dernière mesure, qui ruinait les espérances d'un certain nombre de membres de la famille du Sultan, provoqua la révolte de quelques-uns d'entre eux. Une sédition fut provoquée à Marrakech même, pendant une absence de l'émir. Elle fut rapidement comprimée et ses instigateurs payèrent de leur vie leur imprudente tentative.

Cette même année, un traité de commerce fut conclu avec la République de Gênes.

1156. — Mohammed Ben Merdenich, émir de Murcie, s'empare de Grenade. Immédiatement Abou Saïd, gouverneur de Ceuta, passe en Espagne, accourt, reprend Grenade, puis chasse les partisans des Almoravites des quelques places qu'ils possédaient encore dans la Péninsule.

1157. — Alméria, assiégée depuis 1151, finit par succomber.

1158. — Depuis la chute de la dynastie Zirite, l'anarchie la plus complète régnait en Ifrikia : la plus grande partie du littoral, les ports principaux étaient occupés par les Chrétiens ; l'intérieur était ravagé par des bandes de pillards arabes. Les malheureux habitants de cette Ifrikia, jadis si prospère, s'adressèrent à Abd El Moumene pour lui demander sa protection.

Il était sollicité, d'ailleurs, par les Musulmans d'Espagne ; mais, en politique prévoyant, Abd El Moumene préféra terminer la conquête de l'Afrique avant de s'aventurer dans la Péninsule : il se décida donc à agir en Ifrikia et dès lors, il commença les préparatifs de cette expédition.

1159. — Avant de se mettre en marche, le Sultan almohade confia, sa capitale, Marrakech, à son fidèle Abou Hafs Omar, puis, il prit, lui-même, le commandement de son armée, comptant, dit-on, 100.000 combattants. La marche fut faite en quatre corps, chacun de 25.000 hommes, et se succédant à un jour d'intervalle. Tout avait été tellement bien prévu que cette immense armée put vivre, sans rien demander aux pays traversés.

En même temps, une flotte de 70 navires, commandée par l'amiral Mohammed Ben Meïmoune, s'avançait vers l'Est, ayant Tunis pour objectif.

Le 14 Juillet, l'armée de terre paraissait devant les murs de Tunis, en même temps que la flotte entrait dans le golfe. Après un simulacre de résistance, Tunis se rendit ; ses habitants eurent la vie sauve, moyennant le versement d'une contribution de guerre fixée à la moitié de leur fortune. Les Chrétiens et les Juifs durent embrasser l'islamisme, sous peine de mort.

De Tunis, le souverain almohade alla prendre possession de Sousse, puis mettre le siège devant Mehdia, pendant que la flotte venait la bloquer par mer ; le commandant de la place était l'intrépide chevalier sicilien Maïo de Bari. Après quelques escarmouches, dont l'issue fut douteuse, Abd El Moumene décida de faire construire un mur qui barrant l'isthme entre Mehdia et la terre, assurait un blocus complet de ce dernier côté ; la famine devait venir à bout des assiégés. Une tentative faite par la flotte sicilienne, pour venir au secours de la ville, fut victorieusement repoussée.

Cependant, les troupes, dont la présence n'était pas nécessaire pour maintenir le blocus, ne restaient pas inactives, et elles obtinrent successivement la soumission de Sfax, de Gabès, de Tripoli, de Lorbeus, de Le Kef et de Gafsa.

1160. — Enfin, vers le milieu de Janvier 1160, Mehdia fut réduite à capituler ; la garnison sortit de la ville avec

tous les honneurs de la guerre et s'embarqua sur la flotte almohade qui la transporta en Sicile.

Dès lors, l'Afrique du Nord, toute entière, reconnaissait la puissance almohade ; Abd El Moumene rentra à Marrakech où lui parvinrent d'inquiétantes nouvelles d'Espagne.

Il organisa immédiatment une armée de secours qu'il accompagna, de sa personne, jusqu'à Gibraltar ; mais, arrivé dans ce port, il confia le commandement à Abou Mohammed Ben Abou Hafs, puis il rentra dans sa capitale, où il prit le titre de Prince des Croyants (1).

1161. — L'armée d'Espagne, remporte de grands succès et s'empare de Badajoz ainsi que de quelques autres places.

Un nouveau traité de commerce est conclu avec les Génois.

1162. — Abd El Moumene construit une nombreuse flotte et fait de grands préparatifs destinés à pousser énergiquement la guerre contre les Chrétiens d'Espagne.

1163. — Abd El Moumene s'était rendu à Salé, d'où il avait déjà expédié, en Espagne, une armée commandée par deux de ses fils Abou Saïd et Abou Yacoub, lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il réunit tous ses fils pour leur donner ses instructions. Ayant reconnu que son fils, Abou Abd Allah Mohammed, qu'il avait désigné, neuf ans auparavant, comme héritier présomptif, n'était pas digne de régner, il révoqua cette désignation et attribua sa succession à un autre de ses fils, Abou Yacoub Youcefe.

Au milieu de cette même année, le fondateur de la dynastie des Almohades rendait le dernier soupir.

Abou Yacoub Youcefe (1163-1184). — Le nouveau souverain monta sur le trône sans opposition. Seul, Abou Hafs Omar, l'ancien et fidèle lieutenant d'Abd El Moumene, obéissant à des motifs restés secrets, refusa de le reconnaître, sans toutefois lui opposer aucune résistance effective.

Vers la fin de cette année, une flotte sicilienne paraît inopinément devant Mehdia dont elle ravage les environs,

(1) En Arabe : Emir El Moumenine.

puis devant Sousse qu'elle met au pillage et rase presque complètement.

1164. — Abou Yacoub Youcefe envoie, en Espagne, des renforts commandés par ses frères, Abou Hafs et Abou Saïd. Ces deux princes obtiennent de nombreux succès, surtout au dépens d'Ibn Merdenich, émir de Murcie.

1165. — Les Cheikh andalous abandonnent leur émir, Ibn Merdenich, et se soumettent aux princes almohades ; ceux-ci rentrent au Maroc.

1166. — Révolte des Romara, du Riff. Combattus, sans succès, d'abord, par Abou Hafs Omar, il sont vaincus définitivement par le Sultan en personne.

1167. — A la suite de cette campagne, Abou Hafs Omar se rallie spontanément à la cause de Abou Yacoub Youcefe : ce dernier se décide à prendre le titre de Prince des Croyants.

1170. — Les Chrétiens ayant repris l'offensive en Espagne, le Sultan Abou Yacoub Youcefe y envoie des renforts, sous les ordres d'Abou Hafs Omar. Badajoz, qui avait succombé sous les efforts du roi de Léon, Ferdinand, tombe, de nouveau, aux mains des Musulmans qui passent, derechef, à une vigoureuse offensive.

1171. — Abou Yacoub Youcefe se rend, lui-même, en Espagne, pour diriger les opérations ; Valence est livrée aux Almohades.

1172. — Les parents d'Ibn Merdenich, le vieil adversaire des Almohades qui vient de mourir, aux Baléares, font leur soumission au Sultan du Maghreb.

1173. — Abou Yacoub Youcefe prend l'offensive, pénètre sur le territoire chrétien et s'empare d'Alcantara.

1175. — Abou Yacoub Youcefe rentre à Marrakech. La peste ravage, en ce moment, tout le Maghreb-El-Acsa.

1176. — Le cheikh Abou Hafs Omar, qui rentrait d'Espagne et débarquait à Salé, est frappé par le fléau et meurt. Il laissait de nombreux descendans dont quelques-uns furent appelés à jouer des rôles importants.

1177-1178. — Vers la fin de 1177, ou le commencement de 1178, une flotte sicilienne vint faire une démonstration

devant Tunis qu'elle occupa pendant quelques jours, tandis qu'une flotte armée par Gêne et Pise se présentait inopinément devant Mehdia, qu'elle mettait à sac.

1179. — Abou Yacoub Youcefe envoie une flotte ravager les côtes du Portugal ; le butin qu'elle en rapporte est considérable.

1180. — A Gafsa éclata une révolte assez grave pour que le Sultan jugeât à propos de prendre, lui-même, le commandement de l'expédition destinée à la réprimer. L'apparition de l'Emir, à la tête de son armée, suffit pour tout faire rentrer dans l'ordre.

Sur la demande de Guillaume II de Sicile, une trêve de dix ans est conclue, par l'intermédiaire d'un ambassadeur qu'il a envoyé à Mehdia pour attendre le Calife.

1181. — En Espagne, les Chrétiens reprennent l'avantage sur les Musulmans, aussi bien sur terre que sur mer ; Abou Yacoub Youcefe se décide à faire une nouvelle expédition dans la Péninsule.

1182. — Il convoque les Musulmans d'Afrique à la guerre sainte.

1183. — De Fez, où il a réuni les contingents et où il est venu, lui-même, pour les organiser, il expédie une première colonne en Espagne.

Ishaq Ben Rania, le chef de la famille des Ibn Rania (1), qui, jusqu'à ce jour, avait tenu pour les Almoravites, étant mort, son fils aîné, Mohammed Ben Rania, fit sa soumission à Abou Yacoub Youcefe, dont il reconnut la suze-

---

(1) Cette famille des Ibn Rania descendait soit de Mohammed Ben Rania, nommé en 1131, gouverneur des Baléares et de Dénia par le Sultan almoravite Ali Ben Youcefe, soit, peut être, de son frère Yahia qui joua un certain rôle dans la lutte entre les Almoravites et les princes chrétiens d'Espagne, dans la période comprise entre 1131 et 1146, date de sa mort.

Les membres de cette famille avaient été toujours très attachés à la dynastie almoravite à laquelle ils étaient alliés.

Le père des deux frères Mohammed et Yahia, mentionnés ci-dessus, était un Sanhadja au litham de la tribu des Messoufa, nommé Ali Ben Youcefe, auquel le Sultan almoravite Youcefe Ben Tachefine avait donné en mariage une de ses parentes nommée Rania.

On voit que, par exception, les descendants de ce mariage ont pris comme nom patronymique, celui de leur mère, nom qu'ils ont transmis à leur postérité.

raineté ; le Sultan almohade, se défiant des sentiments que nourrissaient, à son égard, les frères cadets de Mohammed, nommés Ali, Yahia, Abd Allah et El Razi, envoya, dans les Baléares, un de ses généraux nommé Ibn Zoberteïr pour surveiller leur agissements.

1184. — Abou Yacoub Youcefe part de sa personne, à la tête d'une seconde colonne ; il débarque à Gibraltar et garde sous sa main sa flotte destinée à assurer le ravitaillement de sa nombreuse armée. La concentration de toutes les forces musulmanes se fait à Séville et l'armée réunie marche contre Santarem.

Cette place oppose aux assaillants une résistance inattendue ; cependant elle était réduite à la dernière extrémité lorsqu'une panique inexplicable fit prendre la fuite à l'armée assiégeante. Les assiégés, prévenus de cet incident, font une sortie et viennent attaquer le camp où se trouve le Calife entouré seulement de sa garde noire. Abou Yacoub Youcefe fait des prodiges de valeur, mais inutilement.

Couvert de blessures, il est entraîné par ses gens qui le dirigent vers Algésiras, mais, le 13 Juillet, le vaillant Calife succombait aux suites de ses blessures.

Pendant ce temps, son fils, Abou Youcefe Yacoub, ralliait avec peine les débris de cette immense armée qui avait fui devant un ennemi bien inférieur en nombre, réduit à la dernière extrémité, et dont la capitulation ne demandait que quelques jours ou, peut-être même, quelques heures d'attente.

Abou Yacoub Youcefe eut pour successeur son fils :

Abou Youcefe Yacoub, qui, plus tard, reçut le surnom de El Mansour (le victorieux) (1184-1199). Le nouveau Sultan rallia son armée à Séville où il fut proclamé ; son premier soin fut de venger la mort de son père ; à cet effet, il reprit immédiatement les hostilités et infligea aux Chrétiens quelques échecs assez importants pour les rappeler à une certaine prudence.

1185. — A la nouvelle de la mort de Abou Yacoub Youcefe, les Ben Rania, jettent le masque, déposent leur chef Mohammed Ben Rania qu'ils ne trouvent pas assez énergique et confèrent le pouvoir à son frère cadet Ali Ben Ra-

nia (1). Celui-ci n'hésita pas à entreprendre la restauration de l'empire almoravite et, pour commencer, il arma une flotte dont le premier coup d'audace fut l'attaque inopinée et la prise de Bougie.

Une tentative faite par le gouverneur almohade pour reprendre possession du siège de son gouvernement fut victorieusement repoussée.

Dès lors, Bougie devient la base d'opérations d'Ali Ben Rania qui, ravage tous les environs, puis se porte vers l'Ouest. Alger, Mouzaïa, Miliana tombent entre ses mains. Il revient ensuite sur ses pas et va mettre le siège devant Kalaa des Bibane (2) qui a été reconstruite et dont la garnison pourrait menacer ses lignes de communication.

Après s'être emparé de cette place, Ali Ben Rania se porte sur Constantine, mais cette ville se défend énergiquement et donne à Abou Youcefe Yacoub le temps de prendre les dispositions nécessaires pour arrêter l'extension de cette révolte.

Le Sultan almohade confie la direction des opérations à son cousin Abou Zeïd, qu'il nomme gouverneur du Maghreb-El-Ouassot. Celui-ci entre immédiatement en campagne et prend Miliana, Alger et même Bougie qui, lasses du régime de terreur auquel elles viennent d'être soumises, ouvrent leurs portes aux Almohades, qu'elles accueillent comme des libérateurs .

Abou Zeïd se porte ensuite au secours de Constantine et force Ali Ben Rania à en lever le siège. Ce dernier prend la fuite et se dirige vers le Sud, poursuivi par la cavalerie almohade, jusqu'aux environs de Ngaous.

Mais Ali Ben Rania n'était pas homme à se laisser décourager par un échec. A la tête de ce qui lui reste de troupes, il s'enfonce dans le Djerid et se présente, tout à coup, devant Tozeur qu'il assiège inutilement. Il s'empare ensuite de Gafsa, par un coup de main, puis il fait alliance avec deux aventuriers : Karrakoch El Rozzi et Ibrahim Ben Kariatine El Moaddemi qui, envoyés par le Sultan ayoubite

---

(1) Certains auteurs le désignent sous le nom de Ibn Ghnassia et aussi celui de Ali El Miorki.

(2) C'est l'ancienne Kalaa, berceau des Zirites Hammadites ; nous lui donnons le nom de Kalaa des Bibane, du nom du massif montagneux dans lequel elle fut construite. Elle avait été complètement détruite en 1152 par Abd El Moumene.

Saladdin, pour asseoir son autorité en Tripolitaine, n'avaient pas hésité à travailler pour leur propre compte et, depuis un certain temps, pressuraient les habitants de ce malheureux pays.

Avec l'aide de ces deux partisans et de tous les pillards qu'il put enrôler, Ali Ben Rania réussit à conquérir presque tout le Djerid ; il proclama alors la restauration de l'empire almoravite et envoya, au calife abbassite, un ambassadeur chargé de reconnaître, en son nom, sa suzeraineté.

1186. — Une révolte éclate aux Baléares qui secouent le joug des Ibn Rania ; Ali, en ce moment à Tripoli, charge son frère Abd Allah de prendre le commandement de la flotte et de rétablir dans les îles l'autorité de sa famille. Abd Allah réussit à accomplir sa mission et conserve le commandement de l'archipel, jusqu'en 1198.

Abou Youcefe Yacoub, inquiet de l'agitation provoquée en Ifrikia par les agissements d'Ali Ben Rania, réunit une armée pour aller le combattre.

La même année, le Sultan signait, avec les Pisans, un traité de commerce (1) dont la durée devait être de vingt-cinq ans.

1187. — L'armée almohade se met en marche et arrive à Tunis, sous la conduite du Sultan. Une première rencontre est favorable à l'agitateur ; mais une seconde bataille, près de El Hamma, force Ali Ben Rania à prendre la fuite. Gabès, Tozeur tombent au pouvoir du vainqueur. A l'assaut de Gafsa, Ibrahim Ben Kariatine El Moaddemi trouve la mort. Enfin, Tripoli ouvre ses portes aux Almohades.

1188. — Pour punir certaines tribus arabes, qui avaient prêté leur concours à Ali Ben Rania, le Sultan almohade décida de les transférer au Maroc. Il traça son itinéraire de retour par le désert et, rentré au Maghreb, il cantonna

---

(1) Ce traité concernait la république de Pise et ses possessions : la Sardaigne, la Corse, et l'Ile d'Elbe. Il stipulait la suppression de la course et la perception d'un droit de 10 %, par le Sultan, sur toutes les transactions entre Pisans et Musulmans. Les transactions entre Chrétiens résidant en territoire almohade restaient complètement libres.

les Djochem avec les Achem dans le Tamesna (1) et les Riah dans le Hebet.

Aussitôt après le départ du Sultan, Ali Ben Rania, reprit la campagne, mais pour peu de temps, car il fut tué dans un engagement avec les Nefsaoua. Son frère Yahia Ben Rania le remplaça ; nous verrons que ce cadet ne le cédait, en rien, à son aîné, en fait d'audace et d'obstination.

1190. — Yahia Ben Rania dès qu'il eût réorganisé ses troupes se signala dans le Djerid. A la suite d'une querelle, son allié, Karakoch El Rozzi, vient faire sa soumission à Tunis, où il est interné, mais, peu après, il s'échappe et regagne le Sud. Les deux partisans se réconcillient pour aller piller le Djerid, mais, à propos du partage du butin, surgit un nouveau conflit ; les deux adversaires en appellent aux armes. Karrakoch El Rozzi est tué.

Pendant ce temps, les Chrétiens reprenaient une vigoureuse offensive en Espagne.

1191. — Abou Yacoub Youcefe envoie au gouverneur de Cordoue des renforts grâce auxquels il peut, pendant quelque temps, arrêter les progrès des Chrétiens.

1195. — Le Sultan avait réuni une armée pour aller rétablir la paix en Ifrikia ; il en avait pris le commandement : mais, arrivé à Meknès, il reçut d'Espagne des nouvelles tellement graves qu'il renonça à son expédition dans l'Est et donna l'ordre de lever immédiatement de nouveaux contingents, pour passer en Espagne.

1196. — Au mois de Juin, l'armée almohade franchit la mer et se concentre à Séville. Alphonse VIII, roi de Castille, s'avance à la rencontre des Musulmans : le choc eut lieu à Alarcos, et se termina par la défaite complète des Chrétiens. Ce fut ce haut fait d'armes qui fit donner à Abou Yacoub Youcefe le surnom de El Mansour (le Victorieux).

Le Sultan ne sut pas profiter de sa victoire.

1197. — Ce ne fut que l'année suivante qu'il se décida à aller mettre le siège devant Tolède ; mais ayant reconnu les difficultés de l'entreprise, il y renonça bientôt.

---

(1) Tamesna, région du Maroc située sur la rive droite du cours moyen de l'Oum-Er-Rebia. Hebet, région du Maroc située un peu au sud d'Ouazzane.

Il avait déjà signé la paix avec les rois de Léon et de Navarre, il consentit également à accorder une trêve au roi de Castille ; les évènements qui se passaient en Ifrikia le rappelaient impérieusement au Maghreb.

1198. — A peine rentré en Afrique, le Sultan sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter et dut renoncer à la campagne projetée en Ifrikia. Il désigna, comme successeur, son fils Abou Abd Allah Mohammed qui prit immédiatement les rênes du gouvernement.

Abou Yacoub Youcefe entretenait des relations amicales avec le Saint-Siège ; en 1198, le pape, Innocent III, lui écrivit une lettre pour lui recommander les religieux Rédemptoristes.

1199. — Abou Yacoub Youcefe meurt le 23 Janvier.

Abou Abd Allah Mohammed (1199-1213). (En Nacer Li Dine Allah). — Le nouveau Sultan, pour atteindre Yahia Ben Rania qui continuait à ravager la Tripolitaine et le Sud de l'Ifrikia, envoya une expédition contre les îles Baléares, berceau de la grandeur de la famille Ibn Rania, et alors gouvernées par Abd Allah Ben Rania, frère de Yahia.

Cette expédition réussit et Abd Allah Ben Rania dut prendre la fuite.

En Ifrikia, la situation empirait de jour en jour. Pendant que Yahia Ben Rania continuait ses déprédations dans le Sud, une révolte éclatait à Tunis, à l'instigation de Mohammed Er Regragui, un officier almohade, d'une certaine importance, qui n'hésita pas à lever l'étendard de l'insurrection, à propos d'une minime question de partage de butin. Ce rebelle se mit immédiatement en campagne et sa première opération fut l'occupation de Mehdia, où il se fit proclamer, sous le nom de El Metaoukel Ala Allah. (Celui qui met sa confiance en Dieu).

A ce moment, arrivait à Tunis un nouveau gouverneur almohade, Abou Zeïd. Sans perdre de temps, Mohammed Er Regragui vint mettre le siège devant cette ville, et établit son quartier général à La Goulette ; mais quelques jours après, il levait précipitamment le siège craignant d'être pris à revers par des troupes sorties de Bougie. Il rentra dans Mehdia poursuivi par l'armée almohade ; mais celle-ci, arrivée devant cette citadelle dont le siège aurait pré-

senté de trop grandes difficultés, renonça à entreprendre une pareille opération et regagna Bougie.

1200. — Les Almohades avaient à peine disparu que Mohammed Er Regragui sortait de son repaire et se dirigeait vers Gabès où se trouvait, à ce moment, Yahia Ben Rania. Il espérait bien venir à bout de cet adversaire, mais les contingents arabes que le rebelle avait amenés avec lui l'abandonnèrent, au dernier moment, et il dut rentrer à Mehdia.

1201. — Sans plus tarder, Yahia Ben Rania vint mettre le siège devant cette ville et, chose à peine croyable, il obtint du gouverneur de Tunis le concours de la flotte almohade, pour assurer le blocus, par mer, alors que lui-même agissait du côté de la terre. Mohammed Er Regragui finit par capituler ; malgré la parole donnée, il fut massacré, dès qu'il se fut remis, sans défense, aux mains de son ennemi victorieux.

1202. — Cet important succès enflamme l'ambition de Yahia Ben Rania, il se dirige vers le Nord, s'empare de Béja, qu'il saccage de fond en comble et se prépare à attaque Le Kef. A ce moment, il apprend que le gouverneur almohade de Bougie marche contre lui, il se porte à sa rencontre et le bat aux environs de Constantine. De là, il se dirige vers le Sud ; s'empare de Biskra puis, revenant vers l'Est, il soumet Tébessa et Kairouane.

1203. — Tunis, seule, ne reconnaissait pas son autorité. Yahia Ben Rania, à la tête d'une foule de pillards, que ses succès ont attirés à sa suite, vient mettre le siège devant cette ville. Au bout de deux mois, le gouverneur Abou Zeïd est forcé de capituler : il eut la vie sauve, mais il fut jeté en prison ainsi que ses deux fils.

Le Kef, Bizerte et Bône tombèrent, vers la même époque, entre les mains de l'infatigable agitateur.

1204. — Le Sultan almohade, Abou Abd Allah Mohammed, se décide à marcher contre le prétendant almoravite. Il prend le commandement de l'armée de terre et il donne l'ordre à sa flotte d'appareiller pour Tunis. Dès que Yahia Ben Rania apprend l'approche de ces forces considérables, il abandonne Tunis et s'empresse d'aller mettre sa famille et ses trésors à l'abri, derrière les murs de Mehdia. Puis

prenant la campagne, il se rend à El Hamma, près de Gabès, pour y réunir les contingents provenant surtout du Djerid. Là, il apprend que Tripoli s'est révoltée, il y court et la détruit de fond en comble.

Pendant ce temps, Abou Abd Allah Mohammed s'emparait de Tunis et allait mettre le siège devant Mehdia ; un détachement envoyé dans le Sud, pour couvrir les derrières des assiégeants, inflige une sanglante défaite à Yahia Ben Rania qui se voit obligé de prendre la fuite. Cette victoire permet de rendre la liberté au prince Abou Zeïd trouvé prisonnier dans le camp du vaincu.

1205. — La nouvelle de cette importante victoire amena la reddition de Mehdia. Peu à peu, tout le pays, sur lequel Yahia Ben Rania avait si rapidement étendu sa domination, rentre sous l'autorité des Almohades. Yahia Ben Rania, poursuivi avec acharnement, ne trouve de refuge que dans l'extrême Sud de la Tripolitaine.

1206. — Abou Abd Allah Mohammed organise à nouveau l'Ifrikia.

1207. — Il regagne le Maghreb, après avoir nommé gouverneur de Tunis, Abou Mohammed Abd El Ouahad, petit fils du cheikh Abou Hafs Omar. Ce vaillant général qui avait rendu de nombreux services à la dynastie almohade n'accepta qu'à contre cœur cette éminente situation et à la condition expresse qu'il en serait relevé au bout de trois ans.

A peine le Sultan était-il parti, que Yahia Ben Rania reprend la campagne avec l'intention de s'emparer de Tunis par un coup de main, mais le gouverneur de cette ville déjoue ses projets, se met à sa poursuite, l'atteint sur l'Oued-Chabro, près de Tébessa, et lui inflige une défaite complète.

1208. — Repoussé de l'Est, Yahia Ben Rania pousse une pointe hardie du côté de l'Ouest : il arrive à l'improviste devant Sidjelmassa puis, remontant vers le N.-E., il attaque Tiaret ; le gouverneur almohade de Tlemcen qui tente de l'arrêter est vaincu. Tiaret est prise et livrée au pillage. Abou Mohammed Abd El Ouahad qui, à Tunis, avait appris l'apparition de Yahia Ben Rania dans le Maghreb, se mit aussitôt en marche pour essayer de lui couper la re-

traite ; il rejoignit l'Almoravite alors que ce dernier revenait vers l'Est, pour mettre son butin à l'abri. L'audacieux aventurier fut complètement défait ; il perdit tout son bagage et dut chercher son salut dans une fuite éperdue vers le Sahara.

1209. — Cette nouvelle défaite ne devait pas venir à bout de la ténacité de cet extraordinaire partisan ; nous le retrouvons, en effet, quelque temps après, à la tête de nombreux contingents arabes qu'il a su enrôler dans le Sud de la Tripolitaine et qu'il conduit à l'attaque de Tripoli. Mais Abou Mohammed Abd El Ouahad sut encore déjouer cette audacieuse combinaison et arrêta son dangereux antagoniste, dans le Djebel-Nefouça, au Sud de Tripoli.

Yahia Ben Rania chercha, de nouveau, une retraite dans le désert, et, pendant une douzaine d'années, ne fit plus parler de lui.

Alphonse VIII, roi de Castille, rompant la trêve conclue en 1197, envahit les possessions almohades d'Espagne.

1210. — Les Castillans continuent à envahir les territoires musulmans et s'avancent jusqu'à Jaën. Le Sultan almohade proclame la guerre sainte et envoie en Espagne de nombreux contingents.

1211. — Au printemps, le Sultan passe la mer et se rend à Séville où il concentre toutes ses forces : 450.000 hommes, disent les historiens arabes, mais il est à croire que ce chiffre dépasse de beaucoup la réalité. L'armée musulmane se met en marche se dirigeant sur Tolède ; elle perd un temps considérable au siège d'une petite place, Salvatierra, qui, héroïquement défendue, l'arrête pendant plus de huit mois.

Alphonse VIII profite de ce répit pour convoquer le ban et l'arrière ban des chevaliers de toutes les nations. Ceux-ci vinrent en grand nombre sur l'invitation, que le Pape lança à toute la chrétienté, de concourir à la guerre contre les Musulmans.

1212. — L'armée chrétienne entra en campagne sous la direction d'Alphonse VIII. Elle commença par s'emparer de Calatrava, puis se dirigea vers Alarcos. Le 14 Juillet, elle se trouve en présence de l'armée musulmane, que le Sultan s'est enfin décidé à mettre en route. Le 15, la ba-

taille s'engage sur le plateau de Las Navas de Tolosa, et se termine par la défaite complète des Almohades. Le Sultan, obligé de prendre la fuite, s'arrête à Séville d'où il donne des instructions pour essayer de rallier les débris de sa malheureuse armée.

1213. — Abou Abd Allah Mohammed rentre à Marrakech, mais le désespoir semble avoir brisé toute l'énergie de l'infortuné souverain. Il désigne, pour lui succéder, son fils Abou Yacoub Youcefe, puis il meurt, le 22 Décembre.

Abou Yacoub Youcefe II (El Mostancer L'Illah, Celui qui attend tout du secours de Dieu). (1213-1224). — Le nouveau Sultan était un tout jeune homme, encore incapable d'exercer le pouvoir. Un conseil de régence fut formé, mais, en réalité, le gouvernement resta entre les mains du vizir, Ibn Djama, qui s'efforça de maintenir en dehors de toutes les affaires le prince dont le caractère était loin d'avoir l'énergie nécessaire pour écarter les dangers qui menaçaient sa dynastie.

Devant cette faiblesse, se dressaient des ambitions décidées à tout oser pour atteindre leur but ; de grandes familles, placées à la tête de puissantes tribus, rêvaient de conquérir leur liberté et de fonder de véritables dynasties. A Tunis, Abou Mohammed Abd El Ouahad n'avait qu'à contre cœur reconnu le nouveau Sultan, et, plus près, les tribus des Abd El Ouad et des Beni Merine ne cachaient pas leur intention de répudier la suzeraineté almohade.

1216. — Les Beni Merine sortent de leurs cantonnements, s'avancent dans la vallée du Sébou, jusqu'aux portes de Fez, puis vont ravager le Riff. Une armée almohade, envoyée à leur poursuite pour rétablir l'ordre, est vaincue à Nokour et, en partie, faite prisonnière.

1217-1218. — Les hostilités continuent, entre les Beni Merine et certaines tribus du Nord du Maroc, sans que le Sultan almohade ose intervenir.

Les Beni Merine vainqueurs imposent un tribu à leurs adversaires.

1221. — Abou Mohammed Abd El Ouahad, gouverneur de Tunis, meurt ; sa succession est donnée d'abord à son fils Abd Er Rahmane puis, peu de temps après, elle est attribuée à un prince almohade, Abou Lola Edris.

A peine ce nouveau gouverneur avait-il pris la direction des affaires, que Yahia Ben Rania reprenait la campagne dans le Sud de l'Ifrikia. Battu, à Gabès, par Abou Zeïd, fils de Abou Lola Edris, il est poursuivi jusqu'à Ghadamès, mais il réussit à échapper et lorsque les Almohades renonçant à l'atteindre remontent, eux-mêmes, vers le Nord, il se met à leur suite et les harcèle sans trêve ni répit.

1222. — Yahia Ben Rania ravage le Zab et s'empare de Biskra. Battu de nouveau, l'agitateur, suivant son habitude se réfugie dans le désert.

1223. — L'Almoravite continue à dévaster le Djerid.

1224. — Le 6 Janvier, le Sultan Abou Yacoub Youcefe II meurt accidentellement. Il a, pour successeur, un de ses grands oncles, fils d'Abou Yacoub Youcefe Ier, nommé :

Abou Mohammed Abd El Ouahad (1224-1224). — Pour mettre un terme aux déprédations de Yahia Ben Rania, Abou Zeïd, à la tête d'une nombreuse armée, se lance dans leSud, mais l'aventurier, par un hardi mouvement tournant, lui échappe et marche directement sur Tunis. Prévenu de cette audacieuse manœuvre, le général almohade fait demi tour, se lance sur ses traces et finit par l'atteindre à Medjoul, presqu'aux portes de Tunis : là, il lui inflige une sanglante défaite. La poursuite allait commencer lorsqu'Abou Zeïd apprend la mort inopinée de son père Abou Lola Edris ; il rentre à Tunis pour prendre le pouvoir.

Cependant, en Espagne, Abou Mohammed Abd Allah, un des fils de Abou Youcefe Ier (El Mansour), avait été proclamé et il avait envoyé au Maroc de nombreux émissaires, pour travailler en sa faveur. Ceux-ci réussirent à provoquer à Marrakech une émeute, au cours de laquelle les conjurés entrèrent au palais et exigèrent l'abdication d'Abou Mohammed Abd El Ouahad. Quelques jours après, ce malheureux vieillard paya de sa vie le fatal honneur de son règne éphémère ; son successeur fut l'instigateur du complot, son neveu :

Abou Mohammed Abd Allah (El Adel. Le Juste) (1224-1227). A ce moment, éclata, en Espagne, la révolte d'un certain nombre d'émir contre l'autorité almohade ; le nou-

veau Sultan était pressé de venir prendre le pouvoir au Maghreb ; il laissa à son frère Abou Lola le soin de régler les affaires de la Péninsule et, personnellement il franchit le détroit.

Un de ses premiers actes, en débarquant, fut de nommer Abbou Ben Abou Mohammed, gouverneur de Tunis que son père Abou Mohamed Abd El Ouahad avait si longtemps et si glorieusement administrée (1201-1221).

Arrivé à Marrakech, le nouveau Sultan trouva le pays entièrement livré aux intrigues et aux compétitions des grands chefs, tous acharnés à obtenir de nouveaux privilèges, à briguer de nouvelles faveurs. De plus, un certain nombre de tribus se faisaient la guerre entre elles et venaient se livrer bataille jusque sous les murs de la capitale. Des troupes sont envoyées pour essayer de rétablir l'ordre, mais elles sont battues et obligées de battre en retraite. Deux chefs de tribus berbères, appelés par le Sultan, pour lui venir en aide, amènent leurs contingents à Marrakech ; ils ne tardent pas à constater qu'ils sont les plus forts. Ils s'empressent de saisir cette occasion de secouer le joug, pénètrent dans le palais et exigent l'abdication du monarque. Comme le prince almohade refuse de subir cette humiliation, ils le poignardent.

Pendant le court règne de Abou Mohammed Abd Allah, Yahia Ben Rania avait recommencé ses déprédations. Il s'attaqua d'abord à la tribu des Toudjine habitant l'Ouarsenis et, après l'avoir rançonnée, il descendit dans la vallée du Cheliff et pénétra même dans la Mitidja, où il remporta, sur les bords de l'Oued-Djer, une victoire qui lui ouvrit la route d'Alger.

Alger, Dellys, Bougie lui ouvrirent, tour à tour, leur portes et durent subir tous les excès de la soldatesque sauvage qu'il traînait à sa suite.

L'arrivée d'Abbou Ben Abou Mohammed, le gouverneur de Tunis, à la tête de nombreux contingents, put seule arrêter le cours de ces sinistres exploits. Yahia Ben Rania, sans l'attendre, battit précipitamment en retraite dans la direction de Sidjelmassa. Dès lors, le rôle historique de Yahia Ben Rania est terminé ; il se retira dans le désert où il vécut de rapines et de brigandages. C'est ainsi que

disparut lamentablement cette grande intelligence militaire qui aurait pu laisser un grand nom dans l'histoire si elle avait employé ses remarquables facultés au service d'une meilleure cause.

Aussitôt après la mort tragique d'Abou Mohammed Abd Allah, les Almohades de Marrakech lui donnèrent, pour successeur, un de ses neveux, fils d'Abou Abd Allah Mohammed (En Nacer). Il se nommait :

Yahia (El Moatacem L'Illah, celui qui s'appuie sur Dieu) (1227-1230). — A ce moment, Abou Lola, le frère d'Abou Mohammed Abd Allah, qui commandait les forces almohades en Espagne, se faisait proclamer sous le nom de El Mamoune (qui inspire la confiance) et était reconnu, au Maghreb, par un certain nombre de tribus. Yahia crut pouvoir s'appuyer sur les Berbères du Grand Atlas qui lui restaient fidèles ainsi que sur le gouverneur de l'Ifrikia.

1228. — Abou Lola, par un coup de politique habile, trouva le moyen de ranger l'Ifrikia au nombre des provinces sur lesquelles il pouvait compter : Abbou Ben Abou Mohammed, qu'Abou Mohammed Ben Abd Allah, avait nommé gouverneur de l'Ifrikia, avait donné, à un de ses frères, nommé Abou Zakaria, le commandement de la province de Gabès. Le prétendant conféra à ce dernier le titre de gouverneur de l'Ifrikia.

Immédiatement, Abou Zakaria se mit en marche pour aller prendre, de force s'il y avait lieu, possession de ses nouvelles fonctions ; de là, guerre entre les deux frères. Cette lutte se termina par la défaite d'Abbou qui fut fait prisonnier. Abou Zakaria entra triomphalement à Tunis et administra le pays au nom de son nouveau maître.

1229. — Cependant Abou Lola El Mamoune était retenu en Espagne par les opérations commencées contre un rebelle nommé El Baïaci, qui tenait la campagne depuis plusieurs années. Cet insurgé, pourchassé de toutes parts, finit par périr sous les coups d'un assassin.

Cette même année, les îles Baléares retombent au pouvoir des Chrétiens.

1230. — Abou Lola débarque enfin en Maghreb, à la tête de forces considérables, dont 12.000 cavaliers chré-

tiens (1). Yahia s'avance à sa rencontre. La bataille fut acharnée, mais la victoire finit par se déclarer en faveur du prétendant qui, quelques jours plus tard, faisait son entrée solennelle à Marrakech (le 11 Février) Yahia se réfugia chez les tribus berbères du Deren.

Abou Lola (El Mamoune, celui qui inspire la confiance) (1230-1232). Dès ses débuts, le nouveau souverain, s'aliéna l'esprit des populations fanatiques du Sud du Maghreb. Il fit, en pleine mosquée, des déclarations de principes peu orthodoxes et alla même jusqu'à nier la mission du Mehdi, puis il fit trancher la tête à de nombreux chefs almohades, en alléguant, comme raison, qu'ils avaient pris part à l'assassinat des Califes ses prédécesseurs.

Tlemcen donna le signal de l'insurrection, mais fut réduite à l'obéissance, grâce à l'initiative d'un des principaux chefs de la tribu des Abd El Ouad, nommé Djafer Ben Youcefe, auquel Abou Lola reconnaissant, conféra le gouvernement de cette ville et du territoire environnant.

A Tunis, Abou Zakaria répudia la suzeraineté d'Abou Lola, qui cependant l'avait appelé au gouvernement de l'Ifrikia, et reconnut celle de Yahia. Le Sultan envoie contre Abou Zakaria une armée qu'il avait réunie à Bougie, mais le rebelle prend les devants et se présente devant Constantine qui lui est livrée, par trahison : à cette nouvelle, l'armée almohade se débande et Abou Zakaria s'empare de Bougie, sans coup férir.

1231. — Yahia cependant tenait toujours la campagne, avec les Berbères, dans les montagnes du Deren. Abou Lola l'y poursuivit et le força à se retirer dans l'extrême Sud, au Tafilet et dans le Draa.

Après ce succès, il lui fallut marcher contre un de ses frères Abou Mouça, qui, à Ceuta, s'était fait proclamer Sultan. En passant, il dégagea Meknès attaquée par les Berbères du Fazaz, alliés aux Beni Merine.

1232. — Puis il alla mettre le siège devant Ceuta qui fut énergiquement défendue. Cependant Yahia profitait de

(1) Ces 12.000 cavaliers lui avaient été fournis, par le roi de Castille, contre la remise de dix places fortes d'Espagne, et à condition qu'une église chrétienne fut bâtie à Marrakech, pour donner à ces troupes le moyen de remplir librement leurs devoirs religieux.

l'absence de son rival et se précipitait sur Marrakech qu'il enlevait, par un audacieux coup de main, et qu'il ravageait de fond en comble. Abou Lola lève précipitamment le siège de Ceuta, pour voler au secours de sa capitale, mais, à mi-route, il meurt subitement, alors qu'il était déjà arrivé sur les bords de l'Oued-El-Abid.

Son successeur fut son fils alors âgé de quatorze ans.

Abd El Ouahad (Er Rachid, le juste) (1232-1242). — L'armée almohade, malgré la mort de son chef, continua sa marche sur Marrakech. Yahia s'avança à sa rencontre, mais il fut complètement battu. Abd El Ouahad Er Rachid fit une entrée solennelle dans sa capitale qui dut payer une contribution de guerre considérable, en punition de l'appui qu'elle était accusée d'avoir prêté au malheureux Yahia. Une nouvelle expédition fut envoyée à la poursuite du fugitif, qui dut reprendre le chemin du Tafilet, où il finit par se constituer un royaume. A la suite de ces évènements, un certain nombre de tribus du Deren firent leur soumission.

Cependant, Ceuta était livrée, par Abou Mouça, à Ibn Houd, un emir d'Espagne, allié du roi de Castille, et, dans le Sud, tribus arabes et tribus berbères vivaient en état de guerre perpétuelle sans que le souverain pût leur imposer la paix.

1233. — Yahia Ben Rania meurt obscurément dans le Sahara.

1234. — Abd El Ouahad signe un traité avec la République de Gênes.

Abou Zakaria sort de Tunis, à la tête de son armée, passe par Bougie, soumet Alger et le pays des Sanhadja. Il s'annexe ensuite le petit royaume des Oulad Mendil (1), il s'en prend ensuite aux Toudjine, cantonnés dans l'Ouarsenis et le massif de Médéa, et les force à reconnaître son autorité.

1235. — Nouveau traité avec la République de Gênes.

1236. — Des tribus insurgées, des environs de Marrakech rappellent l'ancien Sultan Yahia qui vient se mettre à leur

(1) Ce petit royaume s'étendait sur le Sahel, s'élevant entre la vallée du Cheliff et la mer, dans la région comprise entre Ténès et Mazouna.

tête et assiéger la capitale. Pour détourner l'orage, Abd El Ouahad laisse, dans la ville menacée, une garnison suffisante pour l'empêcher de tomber aux mains de l'ennemi et, de sa personne, tente une audacieuse diversion. A marches forcées, il se dirige vers la capitale de son adversaire, Sidjelmassa, s'en empare et lui impose une énorme contribution de guerre ; mais, pendant ce temps, Yahia trouvait le moyen de s'emparer de Marrakech qu'il livrait au pillage.

A cette nouvelle, Abd El Ouahad remonte rapidement vers le Nord, franchit l'Atlas et en descend par la vallée de l'Oum-Er-Rebia pour se diriger sur Marrakech. Yahia l'a prévenu et tente de lui faire disputer le passage, mais, il est complètement vaincu. Ce malheureux prince va chercher un asile chez les tribus berbères qui, jusqu'à ce jour, lui ont conservé quelque sympathie, mais toutes repoussent le vaincu qui finit par périr, lâchement assassiné dans un guet-apens.

Ibn Houd, l'émir d'Espagne allié du roi de Castille, envoie une flotte attaquer Salé, mais l'escadre musulmane est mise en fuite par les vaisseaux génois, agissant en vertu des conventions de 1234-1235.

Ceuta se révolte contre Ibn Houd et fait sa soumission au Sultan Abd El Ouahad.

1237. — Expédition contre Fez, alors complètement livrée à l'anarchie. Fez se soumet et un semblant de paix règne pendant quelque temps sur le territoire constituant alors le royaume almohade.

Un agitateur, nommé Omar Ben Aoukarit, qui avait entrainé plusieurs fois la tribu arabe des Kholt dans la révolte, est livré au Sultan qui le fait supplicier, ainsi qu'un certain nombre de chefs arabes, coupables d'avoir favorisé les agissements de Yahia.

Les Beni Merine que nous avons vus, une vingtaine d'années auparavant, conquérir une grande partie du Maroc septentrional recommmencent leurs incursions.

1238. — Une armée almohade envoyée contre eux est vaincue en plusieurs rencontres; dès lors, rien ne s'opposa plus aux progrès des envahisseurs.

1239. — Otsmane Adergal, le chef des Beni Merine, soumet à son autorité toutes les tribus cantonnées au Nord de

l'Oum-Er-Rebia jusqu'au Hebet. Il leur impose le tribut ainsi qu'aux villes de Meknez, Fez, Taza et Ksar-Ketama (Ksar-El-Kebir).

1240. — Abd El Ouahad lutte inutilement contre les Beni Merine, malgré le concours que lui prète Yarmoracene, l'emir des Abd El Ouad.

1241. — Ce dernier est, d'ailleurs, bientôt obligé de suspendre sa coopération, ayant à se défendre, lui-même, contre les attaques du Sultan hafsite de Tunis, Abou Zakaria.

1242. — Abd El Ouahad (Er Rachid) meurt le 4 Décembre ; il a pour successeur son frère.

Abou El Hacene Ali Es Saïd (El Motaded L'Illah, celui qui est soutenu par la faveur de Dieu) (1242-1248).

1243. — Ce prince prenait le pouvoir dans des circonstance bien critiques. Les Beni Merine occupaient la plus grande partie du Nord du Maroc ; Sidjelmassa venait de proclamer la suzeraineté des Sultans hafsites de Tunis ; les Abd El Ouad vaincus avaient fait de même, et semblaient animés de sentiments hostiles à l'égard des Almohades qui les avaient laissé écraser en 1241 ; enfin, en Espagne, Séville était la seule ville qui tînt encore pour la postérité d'Abd El Moumene.

Abou El Hacene commença par faire mettre à mort un certain nombre de cheikh dont il redoutait les ambitions, puis il marcha contre Sidjelmassa qui fut prise après un siège assez court.

1244. — Revenu à Marrakech, le Sultan organise une nouvelle armée pour aller combattre les Beni Merine. La rencontre eut lieu entre Fez et Taza ; les Beni Merine vaincus durent prendre la fuite.

Mohammed Ben Abd El Hak, leur emir, ayant été tué, les Beni Merine choisissent pour lui succéder son frère, Abou Yahia ; celui-ci s'empresse de reconnaître la suzeraineté hafsite.

Les Arabes Sofiane (1) se révoltent.

(1) Les Sofiane, fraction des Djochem transférés en 1148 de Tunisie dans le Tamesna par le Sultan Abou Youcefe Yacoub (El Mansour).

1245. — Abou El Hacene, pour combattre les rebelles, demande le concours des Abd El Ouad ; Yarmoracène, leur chef, marche de sa personne, mais, un différent s'étant élevé entre lui et le commandant des troupes almohades, les Abd El Ouad se retirent. Cette espèce de défection fut l'origine de la haine implacable du Sultan almohade contre Yarmoracene.

1246-1247. — Cependant le Calife almohade était toujours en lutte contre les Beni Merine, dans la haute Moulouya, et il allait, peut-être, en venir à bout, lorsqu'il fut rappelé dans l'Ouest par la nouvelle de la prise d'Azzemour par les Sofiane. Ceux-ci vaincus furent cruellement punis; mais, les Beni Merine purent reprendre impunément leurs incursions. A leur instigation, Meknez reconnut la suzeraineté hafsite.

1248. — Malgré toutes ces difficultés, Abou El Hacene ne désespérait pas de pouvoir relever l'empire almohade. Ayant réuni une nombreuse armée, il part de Marrakech ; à son approche, Meknez se soumet ; ses dispositions étaient prises pour attaquer les Beni Merine, lorsque ceux-ci comprenant l'inutilité d'une lutte contre des forces bien supérieures, préfèrent faire leur soumission. Ils fournissent même un contingent au Sultan almohade, pour l'aider dans la suite de ses opérations.

Il tourna alors ses efforts contre les Abd El Ouad. Yarmoracene, leur émir, ne crut pas pouvoir défendre Tlemcen, il l'abandonna pour aller occuper, avec toutes ses forces, la citadelle de Tamzesdekt, aux environs d'Oudjda, puis il fit au Sultan almohade des propositions de soumission. Ce dernier les repoussa et vint mettre le siège devant Tamzesdekt ; mais, au cours d'un assaut, il fut blessé grièvement et fait prisonnier. Il expira dans le camp d'Yarmoracene, entouré des soins et des marques d'estime et de respect de son adversaire.

La nouvelle de la mort de ce vaillant prince jeta la panique dans son armée ; les Abd El Ouad en profitèrent pour l'attaquer, s'emparer de son camp et y faire un énorme butin.

Cependant, l'armée almohade se hâta d'élire comme Sultan le fils de Abou El Hacene, nommé Abd Allah ; elle se mit en marche pour regagner Marrakech ; mais, quelques

jours après, au passage de la Moulouya, la colonne fut attaquée, à l'improviste, par les Beni Merine descendant des montagnes des Beni Snacene ; elle fut complètement détruite ; le jeune Sultan périt en combattant.

Cependant, à Marrakech, les cheikh almohades s'étaient réunis et avaient élu comme Kalife un neveu de Abou Youcefe Yacoub (El Mansour).

Abou Ibrahim Ishak (El Mortéda, l'Agréé) (1248-1266). Au même moment, Fez succombait sous les attaques des Beni Merine, il en fut de même pour Taza, Meknes, Salé et Rabat, en sorte que l'Oum-Er-Rebia forma bientôt la limite septentrionale des possessions almohades.

1249. — Les Beni Merine assiègent Fazaz ; Abou Ibrahim Ishaq marche au secours de cette ville mais, en route, il est abandonné par ses troupes.

1250. — Tanger et Ceuta, qui, depuis quelques années, avaient accepté la suzeraineté hafsite, reconnaissent à nouveau la suprématie almohade.

Les habitants de Fez se révoltent contre les Beni Merine. Abou Ibrahim Ishak, se voyant dans l'impossibilité d'aller les appuyer, demande à l'Abd El Ouadite, Yarmoracene, de leur venir en aide, mais Abou Yahia, le Sultan merinite, se porte au devant des Abd El Ouad et les bat complètement, sur les bords de l'Oued-Isly. Fez est forcée d'ouvrir ses portes au vainqueur.

1251-1254. — Abou Ibrahim Ishak se débat dans les plus grandes difficultés, luttant sans trève contre des insurrections éclatant de tous côtés. Ayant enfin obtenu un peu de répit, il organise une armée pour aller combattre les Beni Merine.

1255. — Parti de Marrakech à la tête d'une armée nombreuse, Abou Ibrahim Ishak parvient, sans difficulté, jusqu'aux environs de Fez, à un endroit nommé Behloula. C'est là que se produisit le choc contre les Beni Merine. La victoire se déclara contre le Sultan almohade qui dut prendre la fuite.

Sidjilmassa et le Draa reconnaissent l'autorité mérinite.

1256. — Une armée envoyée, dans le Souss, pour y combattre les insurgés, est complètement anéantie.

1262. — Abou Youcefe Yacoub, le Sultan mérinite de Fez se met à la tête de son armée pour venir à bout du prince almohade. Il arrive devant Marrakech, mais les habitants de cette ville, sous le commandement d'un prince almohade nommé Abou Lola Edris (surnommé Abou Debbous, l'homme à la masse d'armes), infligent aux Mérinites une sanglante défaite. Cependant, Abou Ibrahim Ishak, ne se sentant pas de force à continuer la lutte, traitait avec Abou Youcefe Yacoub, auquel il s'engageait à payer un tribut annuel.

Dès que cette convention fut signée, l'armée mérinite se mit en marche pour rentrer à Fez ; malgré la conclusion de la paix, elle fut attaquée au passage de l'Oum-Er-Rebia par une armée almohade qui venant du Nord, allait secourir Marrakech. Cette armée fut anéantie.

1264-1265. — Abou Lola Edris, qui avait sauvé Marrakech en 1262, se voyant tombé en disgrâce, et craignant pour sa vie, se décida à prendre la fuite. Pour se venger, il alla trouver le Sultan mérinite Abou Youcefe Yacoub et lui demanda son aide, pour aller attaquer son cousin. L'entente fut vite conclue. Le Mérinite fournit à l'Almohade hommes et argent, à la condition que la moitié des territoires conquis par ce dernier lui reviendrait.

1266. — Abou Lola Edris marche sur Marrakech, bat à Armate l'armée almohade qui tente de l'arrêter, et pénètre, sans coup férir, dans la ville. Abou Ibrahim Ishak cherche son salut dans la fuite ; après avoir inutilement demandé asile à différentes tribus qui le repoussent, le malheureux souverain se réfugie à Azzemour, près de son gendre Ibn Attouch, mais, celui-ci, malgré les liens de famille qui les unissent, le fait prisonnier et le livre à son vainqueur qui lui fait subir le dernier supplice.

Abou Lola Edris (Abou Debbous, l'homme à la masse d'armes) (1266-1269). Celui-ci organise immédiatement une campagne contre les révoltés du Souss.

1267. — Il marche contre Taroudant ; le chef de l'insurrection Ibn Yedder se rend à discrétion : Abou Lola Edris, après cette heureuse campagne rentre à Marrakech. Là, il reçoit, d'Abou Youcefe Yacoub, sommation d'avoir à lui livrer la moitié de ses conquêtes ; il refuse.

Abou Youcefe Yacoub entre immédiatement en campagne et vient mettre le siège devant Marrakech. Pour détourner l'orage, l'Almohade provoque une diversion de la part des Abd El Ouad qui, sous la conduite d'Yarmoracene, envahissent le Nord du Maroc.

1268. — Abou Youcefe Yacoub lève le siège de Marrakech, prend, à son passage à Fez, le commandement de nouvelles troupes, marche vers l'Est, poussant devant lui les Abd El Ouad qui s'empressent de battre en retraite, et arrive sous les murs de Tlemcen où il leur inflige une sanglante défaite ; Yarmoracene se réfugie derrière les fortifications de sa capitale.

Abou Youcefe Yacoub, n'ayant pas le temps d'entreprendre un siège long et difficile, retourna immédiatement dans le Sud pour reprendre les hostilités. Il commença par réduire les tribus arabes et berbères tenant encore pour les Almohades, puis il se présenta devant Marrakech.

1269. — Abou Lola Edris, se sentant inférieur en nombre, voulait faire traîner les choses en longueur, en forçant l'ennemi à entreprendre les longs travaux d'un siège régulier, mais les défenseurs de sa capitale exigèrent, de leur malheureux souverain, qu'il se mît à leur tête pour aller attaquer l'ennemi dans son camp.

Par une retraite simulée, Abou Youcefe Yacoub entraîne l'ennemi à sa poursuite, et, lorsqu'il juge le moment favorable, il se retourne et fond avec impétuosité sur les Almohades surpris de cette résistance inattendue ; le succès de cette habile mais dangereuse manœuvre fut complet.

Abou Lola Edris, forcé de prendre la fuite, fut atteint d'un coup de lance par un cavalier mérinite qui le poursuivait. Tombé de cheval, il finit par être terrassé ; sa tête fut coupée et portée à son heureux adversaire.

Ainsi périt le dernier prince almohade. Pour satisfaire une mesquine vengeance, il n'avait pas craint de recourir à l'aide de l'étranger ; il paya de sa vie sa forfaiture, mais il entraîna dans sa ruine la dynastie almohade qui s'éteignit ainsi misérablement, après avoir jeté un si vif éclat sous Abd El Moumene et ses deux successeurs.

PERIODE BERBERE IV. — LES HAFSITES

Chronologie de la Dynastie Hafsite

Abou Hafs Omar, cheikh des Masmouda (1)	-1176
Abou Mohammed Abd El Ouahad, gouverneur almohade de Tunis..............	1207-1221
Abd Er Rahmane, gouverneur almohade de Tunis	1221-1222
Abbou Ben Abou Mohammed, gouverneur almohade de Tunis..................	1227-1229
Abou Zakaria (2), gouverneur almohade de Tunis	1229-1249
Abd Allah (El Mostancer B'Illah Ier)......	1249-1277
Yahia (El Ouathek)....................	1277-1279
Abou Ishak Ier........................	1279-1283
Usurpation d'Ahmed Ben Merzoug	
Abou Hafs (El Mostancer B'Illah II)......	1284-1295
Mohammed (Abou Acida)	1295-1309
Abou El Baka Ier.....................	1309-1311
Abou Yahia Zakaria El Lihiani..........	1311-1318
Abou Yahia Abou Beker (El Metaoukel)....	1318-1346
Abou Hafs	1346-1347
Invasion du sultan mérinite Abou El Hacene	
Abou El Abbas El Fadel................	1348-1350
Abou Ishak Ibrahim....................	1350-1369
Abou El Baka II.......................	1369-1370
Abou El Abbas.........................	1370-1394
Abou Farès Azzouz.....................	1394-1434
Moulaï Abou Abd Allah.................	1434-1435
Abou Omar Otsmane.....................	1435-1488
Abou Zakaria Yahia....................	1488-1494
Abou Abd Allah Mohammed............	1494- »
Lacune	
Moulaï Mohammed	» -1533
Moulaï Hacene (avec une interruption de 1534 à 1535)	1533-1542
Hamida (appelé aussi Ahmed Sultane)....	1542-1570
Occupation turque	
Moulaï Mohammed El Hafsi.............	1573-1574

(1) Nous donnons la chronologie de cette dynastie depuis Abou Hafs Omar qui lui a donné son nom, afin d'en faire mieux comprendre l'origine.

(2) Abou Zakaria répudie, en 1231, la suzeraineté almohade et est, par le fait, le véritable fondateur de la dynastie.

Généalogie des Princes de la Dynastie Hafsite.

- A. Hafs Omar, cheikh des Masmouda ? -1176
  - X
    - A. Mohammed Abd El Ouahad 1207-1221
      - A. Ben A. Mohammed 1227-1229
      - A. Zakaria 1229-1249 (I)
        - A. Abd Allah (El Mostancer B'Illah Ier) 1249-1277 (II)
          - Yahia (El Ouathek) 1277-1279 (III)
            - Mohammed Bou Acida 1295-1309 (IV)
        - A. Ishak Ier 1279-1283 (IV)
          - A. Zakaria »
            - A. Yahia A. Beker (El Metaoukel) 1318-1346 (IX)
              - A. El Baka Ier 1309-1311 (VII)
              - A. Abd Allah, Gouverneur de Constantine
                - A. El Abbas 1370-1394 (XIV)
                  - A. Farès Azzouz 1394-1434 (XV)
                    - X
                      - Moulaï A. Abd Allah 1434-1435 (XVI)
                      - A Omar Otsmane 1435-1488 (XVII)
                        - X
                          - A. Zakaria Yahia 1488-1494 (XVIII)
              - A. Hafs 1346-1347 (X)
              - A. El Abbas El Fadel 1348-1350 (XI)
              - A. Ishak Ibrahim 1350-1369 (XII)
                - A. El Baka II 1369-1370 (XIII)
              - X
                - X
                  - X
                    - X
                      - X
                        - X
                          - A. Abd Allah Mohammed 1494- ? (XIX)
        - A. Hafs (El Mostancer B'Illah II) 1284-1295 (V)
          - A Yahia Zakaria El Lihiani 1311-1317 (VIII)
            - A. Zakaria
              - A. Dorba
      - Abd Er Rahmane 1221-1222
      - A. Saïd

REMARQUES. — Les princes dont les noms sont accompagnés de dates sont ceux qui sont portés sur la liste chronologique. Ceux dont les noms ne sont pas accompagnés de dates sont des princes dont les noms sont utiles pour établir la généalogie ou qui ont joué un rôle important, sans avoir régné.

Les chiffres romains, entre parenthèses, indiquent l'ordre d'accession au trône. Nous avons donné le n° (I) à Abou Zakaria qui répudia la suzeraineté almohade en 1231. Les quatre derniers princes inscrits dans la liste chronologique ne sont pas portés sur ce tableau, parce que nous ignorons leur filiation.

Avant de commencer l'histoire de la dynastie hafsite, en tant que souveraine de la Tunisie, il convient d'en exposer les origines et de rappeler le rôle qu'ont joué les ancêtres de cette famille, tant au moment de la fondation de l'empire almohade qu'au cours de son existence.

1121. — En cette année 1121, l'importante tribu des Masmouda, cantonnée dans les montagnes du Grand Atlas marocain, situées à l'Est de Marrakech, avait pour cheikh Abou Hafs Omar Ce grand personnage donna asile au marabout Ibn Toumert, alors persécuté par les Almoravites, et il devint un de ses premiers et certainement un de ses plus fidèles lieutenants (1). Quelque temps après, il maria une de ses filles à Abd El Moumene, qui devait succéder au Mehdi.

1138. — Lors de la mort d'Ibn Toumert, Abou Hafs Omar s'entremit pour faciliter à son gendre Abd El Moumene l'accession au Califat.

1145. — Abou Hafs Omar commandant une armée almohade, pour le compte d'Abd El Moumene, va combattre les Zénètes Ouacine qu'il soumet. Il amène leurs délégués à Oran pour jurer fidélité à Abd El Moumene, alors occupé au siège de cette place.

1159. — Au moment de partir pour sa grande expédition en Ifrikia, Abd El Moumene confie à Abou Hafs Omar le gouvernement de Marrakech ; il était sûr de laisser sa capitale entre des mains fidèles.

1160. — Un fils d'Abou Hafs Omar, nommé Abou Mohammed Ben Abou Hafs, est chargé de conduire l'armée almohade en Espagne. Il y remporte de nombreuses victoires.

1163. — Abd El Moumene étant mort, Abou Hafs Omar, refuse de reconnaître le successeur que le grand Calife a lui-même désigné : il se tient sur la réserve, sans cependant se livrer à aucun acte d'hostilité.

1167. — Ce n'est qu'après avoir pu apprécier la valeur personnelle du nouveau Sultan qu'Abou Hafs Omar renonça

(1) Voir ci-dessus les commencements de la dynastie almohade.

à son abstention et jura à Abou Yacoub Youcefe une fidélité qui, désormais, ne se démentit pas un seul instant.

1170. — Abou Yacoub Youcefe confie à Abou Hafs Omar le commandement d'une nombreuse armée, destinée à combattre en Espagne ; sous sa conduite, les Musulmans remportent de notables succès.

1176. — En rentrant d'Espagne, Abou Hafs Omar meurt à Salé. Il laissait plusieurs fils dont l'histoire dit seulement qu'ils héritèrent de la considération accordée à leur père.

1201. — Abou Mohammed Abd El Ouahad, petit fils d'Abou Hafs Omar, est pris comme premier ministre par le Sultan almohade Abou Abd Allah Mohammed (En Nacer Li Dine Allah).

1204. — Seul parmi les conseillers d'Abou Abd Allah Mohommed, Abou Mohammed Abd El Ouahad conseille de chercher à arracher à Yahia Ben Rania ses conquêtes en Ifrikia.

1206. — Après avoir soumis l'Ifrikia et une partie de la Tripolitaine, le Sultan almohade confie le gouvernement de cette province à Abou Mohammed Abd El Ouahad qui n'accepte qu'à contre cœur, et seulement pour une période de trois ans.

1210. — Après être venu à bout de déjouer toutes les tentatives de Yahia Ben Rania pour reconquérir l'Ifrikia, en 1207, 1208, 1209 et 1210, Abou Mohammed Abd El Ouahad insiste, mais inutilement, pour être remplacé dans son commandement.

1213. — Abou Abd Allah Mohammed étant mort, Abou Mohammed Abd El Ouahad, voyant le danger que faisait courir à l'empire almohade l'incapacité de ses gouvernants, refusa d'abord de reconnaître le nouveau Sultan Abou Yacoub Youcefe (El Mostancer).

Ce ne fut que plus tard, et, très probablement, pour ne pas entraîner à l'abîme cette dynastie que sa famille avait tant contribué à mettre sur le trône, qu'il finit par accepter le fait accompli et qu'il renonça à proclamer, dès lors, officiellement, son indépendance.

1221. — Abou Mohammed Abd El Ouahad meurt ; le Sultan de Fez nomme pour le remplacer, d'abord, Abd Er Rah-

mane, un des fils du gouverneur décédé, puis quelques semaines après, il confère le gouvernement de la Tunisie à un prince almohade nommé Abou Lola Edris auquel il n'a pas pu ou su refuser cette faveur.

1227. — Abbou, fils d'Abou Mohammed Abd El Ouahad est désigné, par le Sultan Abou Mohammed Abd Allah, pour remplacer le gouverneur de l'Ifrikia, le prince almohade Abou Zeïd qui, lui-même, avait succédé à son père, Abou Lola Edris, décédé en 1224.

Dès son arrivée à Tunis, le nouveau gouverneur eut à organiser une expédition contre Yahia Ben Rania ; il lui reprit Bougie, Alger et Miliana, puis le poursuivit jusque sur la route de Sidjilmassa .

1228. — L'année suivante, la lutte éclatait au Maroc entre les deux prétendants au trône, Yahia, d'un côté, et Abou Lola (El Mamoune) de l'autre. Pendant que Yahia confirmait Abbou Ben Abou Mohammed, comme gouverneur de l'Ifrikia, Abou Lola conférait le même titre à un frère de Abbou, nommé Abou Zakaria, alors commandant la région de Gabès. La guerre éclata immédiatement entre les deux frères ; Abbou vaincu et fait prisonnier dut céder la place à Abou Zakaria.

1231. — Abou Zakaria, voyant l'anarchie qui régnait au Maroc, et prenant prétexte des erreurs dogmatiques ainsi que des cruautés du Sultan Abou Lola, répudia sa suzeraineté et reconnut celle de Yahia ; ce qui ne l'engageait à rien, attendu que, à ce moment, Yahia, vaincu à plusieurs reprises, n'avait de Sultan que le nom et de pouvoir pas même une apparence.

La date de 1231 doit donc être considérée comme celle de la fondation de la dynastie hafsite.

Abou Zakaria (1231-1249). — Dès qu'Abou Lola apprit cette trahison, il envoya une armée pour faire rentrer dans le devoir le gouverneur révolté ; mais Abou Zakaria se tenait sur ses gardes et, prenant lui-même l'offensive, il s'emparait, d'abord, de Constantine, où il pénétra grâce aux intelligences qu'il avait réussi à se ménager dans la place, puis de Bougie qu'il n'occupa que temporairement. L'armée almohade se replia sans combattre.

Abou Zakaria conclut avec l'empereur Frédéric II un traité dont les principales clauses étaient les suivantes : trève de 10 ans ; restitution des prisonniers ; protection réciproque des sujets des Etats contractants ; traitement égal des Musulmans et des Chrétiens dans l'île de Pantellaria ; tribut annuel à payer au souverain de la Sicile pour la suppression des corsaires siciliens.

1234. — Nouvelle expédition dans l'Ouest. Abou Zakaria se dirigea, d'abord, vers Bougie où il entra en vainqueur, et dont il fit sa base d'opérations, pour la suite de cette campagne. Au cours de celle-ci, il fit reconnaître son autorité à Alger, soumit les tribus de la Mitidja et du Dahra jusqu'à Mazouna, puis, descendant vers le Sud, il incorpora à son empire la puissante tribu des Toudjine, alors cantonnée dans l'Ouarsénis et le massif de Médéa : il rentra enfin à Bougie, où il établit son fils Yahia, comme gouverneur.

1238. — Abou Zakaria étend son autorité sur la partie orientale de l'Aurès habitée par la tribu des Hananecha.

Le roi d'Aragon, Jaime Ier, serrant de près la ville de Valence, bloquée par terre et par mer, ses habitants s'adressent à Abou Zakaria auquel ils demandent des secours, en échange de leur soumission.

Le prince hafsite envoie immédiatement une flotte qui, arrivée sur les côtes d'Espagne, se trouve en présence de forces tellement supérieures qu'elle ne peut accomplir sa mission.

1239. — Murcie reconnaît la suzeraineté du Sultan de Tunis.

1240. — Révolte de Tripoli ; cette insurrection est rapidement comprimée et son instigateur, le gouverneur de la Tripolitaine, est mis à mort.

1241. — Zakaria qui voyait, avec inquiétude, la prospérité des Abd El Ouad, à Tlemcen (1), résolut de détruire cet empire naissant. De Tunis, il se dirigea sur l'Ouarsénis, où il réunit les contingents des Toudjine et des Oulad Mendil, puis, il gagna Miliana. De cette ville, il adressa, à Yarmoracene, sommation d'avoir à reconnaître son autorité.

(1) Voir plus loin l'histoire de la dynastie des Abd El Ouadites.

Celui-ci ne répondit même pas à cette insolente mise en demeure. Zakaria se mit, de nouveau, en route, mais obéissant à certaines raisons qu'on ne connaît pas, il renonça à marcher directement contre son adversaire et, il fit un énorme crochet, dans le Sud, en passant par le Djebel-Amour.

1242. — Remontant ensuite vers le Nord, il arriva enfin devant Tlemcen. Yarmoracene essaya, en vain, de défendre sa capitale, il fut vaincu, mais il réussit à s'échapper, de sa personne.

Pendant qu'Abou Zakaria et son armée entrent à Tlemcen qui est mise à sac, Yarmoracene rassemble hâtivement ses partisans, dans les montagnes voisines, d'où il harcèle, jour et nuit, les troupes hafsites, tout en faisant transmettre au vainqueur des propositions de paix.

Tlemcen était trop loin de Tunis pour que son occupation et sa défense ne fussent pas causes de beaucoup d'embarras. Zakaria répondit favorablement aux ouvertures de négociations faites par Yarmoracene ; peu après, celui-ci reprit son autorité et réoccupa sa capitale après avoir reconnu la suzeraineté de son vainqueur. Ce dernier rentra à Tunis.

1244. — Les Beni Merine reconnaissent la suzeraineté d'Abou Zakaria.

Cette soumission entraîne celle de Meknès, Tanger et Ceuta.

1245. — Le Sultan almohade, Es Saïd, voulant combattre les rebelles, qui surgissent de toutes parts contre son autorité, demande l'appui des Abd El Ouad. Yarmoracene réunit ses contingents et se met à sa disposition ; mais, à la suite de dissentiments, survenus au sujet de la conduite des opérations, les troupes abd el ouadites rentrent à Tlemcen, sans prendre part aux hostilités.

1248. — Le Sultan almohade ayant mis en campagne une nombreuse armée, la ville de Meknez d'abord, la tribu des Beni Merine ensuite répudient la suzeraineté hafsite ; mais à la suite de la mort du Sultan Es Saïd, elles reviennent sur cette détermination ; l'influence d'Abou Zakaria est, dès lors, reconnue dans toute la partie du Maroc située au Nord de l'Oum-Er-Rebia.

1249. — Au cours d'une tournée d'inspection, dans son vaste empire, Abou Zakaria mourut à Bône. Il laissait l'Ifrikia dans un état de prospérité faisant un heureux contraste avec l'anarchie qui désolait le Maroc. Il eut pour successeur son fils.

Abd Allah (El Mostancer B'Illah, celui qui recherche le secours de Dieu) (1248-1277).)

1250. — A peine monté sur le trône, le nouveau Sultan dut étouffer un complot ayant pour but de le renverser. Les principaux complices furent punis de mort.

Les Musulmans d'Espagne, ainsi que les villes de Tanger et de Ceuta, qui avaient reconnu la suprématie d'Abou Zakaria répudient la suzeraineté des hafsites et jurent obéissance au sultan almohade.

1254. — Les Beni Merine, menacés par Abou Ibrahim Ishak, le Sultan almohade, renouvellent à Abd Allah leur serment de fidélité et lui demandent son appui. Mais celui-ci ne peut satisfaire leur désir, son armée étant occupée à réprimer, dans le Zab, une insurrection fomentée par son propre frère, nommé Abou Ishak. Ce dernier et ses principaux complices réussirent à se réfugier en Espagne, mais les tribus qu'ils avaient entraînées dans leur révolte furent sévèrement châtiées.

1259. — Le grand cherif de La Mekke se met sous la protection d'Abd Allah qu'il reconnaît comme l'héritier des Califes. Abd Allah prend alors le titre de « Prince des Croyants » et le surnom de « El Mostancer B'Illah ».

1262. — Le gouverneur de Miliana, Abou Ali El Miliani, lève l'étendard de la révolte. Miliana assiégée est obligée de se rendre, après quelques jours de blocus, mais l'instigateur de la révolte réussit à s'échapper et va se réfugier chez les Beni Merine.

1263-1265. — Pendant ces trois années de tranquillité, le Sultan hafsite administre avec intelligence et fermeté son vaste empire, il dote Tunis de magnifiques monuments, et encourage, de toutes façons, les arts et les sciences.

1266. — Un prince hafsite, cousin du Sultan, nommé Abou El Kaceme Ben Abou Zeïd, fomente une révolte des arabes Daouaouïda, alors cantonnés dans le Zab et, à leur

tête, il vient attaquer les tribus arabes du plateau central de l'Ifrikia. Abd Allah marche contre ces rebelles, mais ceux-ci reculent, sans accepter le combat, et entraînent leur poursuivant jusqu'à M'Sila. Abou El Kaceme, voyant la partie perdue, disparaît et va chercher un refuge à Tlemcen.

Cependant, l'émir des Toudjine vient au camp hafsite présenter au Sultan, l'hommage de sa fidélité et l'assurance de sa haine contre les Abd El Ouad.

Après avoir attendu, en vain, pendant quelque temps, l'occasion de surprendre les Daouaouida qui se maintenaient prudemment à l'écart, Abd Allah décida de rentrer à Tunis.

1267. — Les Daouaouida envoient au Sultan des offres de soumission, que celui-ci accepte, tout en se réservant de se venger plus tard.

Quelque temps après, Abd Allah sort de Tunis et se précipite, à marches forcées, sur les campements d'une importante fraction des Daouaouida qui, se voyant surpris et incapables de résister, non seulement se soumettent, mais encore, lui offrent leur concours pour venir à bout du reste de la tribu. Les chefs des fractions, pas encore directement menacées, croyant pouvoir compter sur la clémence que le Sultan venait de montrer pour les premiers soumis, se présentent dans son camp; à peine arrivés ils sont faits prisonniers et mis à mort.

Abd Allah se met ensuite à la poursuite des tribus privées de leurs chefs. Celles-ci frappées de terreur s'enfuient vers le Sud, jusqu'au delà de l'Oued-Djeddi.

1268. — Les débris de ces malheureuses tribus se portent ensuite vers l'Ouest et vont se mettre sous la protection des Abd El Ouad.

1270. — Le 1er Juillet, le roi Louis IX de France, plus connu sous le nom de Saint Louis, s'embarquait à Aigues Mortes, conduisant une nouvelle croisade destinée à délivrer les Lieux Saints de la présence des Infidèles.

Pour des motifs, qui semblent étrangers au but officiel de l'expédition, la flotte se dirigea vers Tunis et, le 8 Juillet, l'armée débarqua, sans coup férir, à Carthage, où elle se retrancha dans les ruines encore debout de l'ancienne ri-

vale de Rome. Cependant, malgré ce premier succès, les croisés restèrent inactifs, dans leur camp, attendant, dit-on, l'arrivée de l'armée de Charles d'Anjou. Le découragement d'abord, la maladie ensuite commencèrent à sévir dans les rangs de l'armée chrétienne. Le roi lui-même, frappé de la peste, mourait le 25 Août, juste au moment où arrivait la flotte du roi de Sicile.

Ce dernier prit le conmmandement, à la place du roi décédé, et s'empressa de conclure, avec le Sultan hafsite, un traité dont les principales clauses étaient les suivantes :

1° Trève de quinze ans ;

2° Paiement par le Sultan, d'une indemnité de guerre de 210.000 onces d'or, environ 2.800.000 francs de notre monnaie, (10 charges de mulet d'argent, seulement, d'après Ibn Khaldoun) ;

3° Restitution réciproque des prisonniers ;

4° Liberté de l'exercice du culte chrétien dans les Etats du Sultan ;

5° Paiement de l'arriéré du tribut consenti au roi de Sicile par le traité de 1231 ;

6° Paiement régulier de ce tribut à l'avenir.

Ce traité fut signé le 22 Novembre.

Quoique les conditions, imposées au Sultan, paraissent plutôt du genre de celles qu'on dicte à un vaincu, Abd Allah, n'en hésita pas moins à envoyer, à tous les souverains musulmans, des messages chargés de leur annoncer que, grâce à sa victoire, les Croyants n'avaient plus à craindre le redoutable péril qui menaçait l'Islam.

Immédiatement après le départ des Croisés, Abd Allah fit raser, jusqu'au niveau du sol, les ruines de Carthage, trop susceptibles de fournir une base d'opérations, facile à mettre en état de défense, à une armée menaçant Tunis.

Vers cette même année, Alger répudiait la suzeraineté hafsite. En vain, le gouverneur de Bougie essaya-t-il de la réduire à l'obéissance, toutes ses tentatives échouèrent ; il fut même tué dans sa dernière expédition.

1275. — Abd Allah décide d'attaquer Alger, par terre et par mer ; l'armée part de Tunis, prend, en passant à Bougie, les contingents réunis par le gouverneur de cette ville et se présente devant Alger, pendant que la flotte paraissait

devant le port. La ville fut prise d'assaut, et les principaux habitants furent emmenés prisonniers à Tunis.

1277. — 16 Mai, mort du Sultan Abd Allah El Mostancer B'Illah. Il eut pour successeur son fils.

Yahia (El Ouathek, celui qui met sa confiance en Dieu) (1277-1279). — Ce prince était loin d'avoir la valeur de son père. Il commença par mettre en disgrâce le vizir qui avait été le collaborateur fidèle et dévoué du monarque disparu et il le remplaça par un courtisan, sans scrupules ni préjugés, nommé Ibn El Habbeber.

1278. — La garnison de Bougie se révolte et tue son gouverneur, frère d'Ibn El Habbeber.

1279. — A ce moment, un frère d'Abd Allah, nommé Abou Ishak, celui, précisément, qui avait soulevé l'insurrection du Zab en 1254, était revenu de la Cour d'Aragon et était en train d'intriguer, près de l'émir des Abd El Ouad ; il en avait obtenu, dit-on, la promesse de son concours pour s'emparer du trône de Tunis. La garnison de Bougie, craignant de justes représailles, de l'assassinat de son gouverneur, s'empressa de lui demander sa protection et le proclama Sultan. Abou Ishak entra immédiatement en campagne ; il échoua devant Constantine, mais une armée partie de Tunis pour le combattre se déclara pour le prince rebelle, qui, aussitôt, en prit le commandement et se dirigea vers Tunis. Il n'y était pas encore arrivé que Yahia avait déjà abdiqué en sa faveur, ne demandant qu'à être autorisé à résider à Tunis avec sa famille.

Abou Ishak Ier (1279-1283). — Un de ses premiers actes fut de faire mettre à mort le vizir Ibn El Habbeber : il donna ensuite aux différentes provinces des gouverneurs, sur lesquels il pût compter.

1280. — Cependant, des complots, pour renverser le nouveau Sultan, surgissaient de tous côtés. Abou Ishak soupçonna Yahia et ses trois fils d'en être les instigateurs. Il les fit mettre à mort.

1281. — Il désigne son fils aîné, Abou Fares, comme héritier présomptif.

Quelque temps après, il fit exécuter sous les yeux même de ce fils, deux des amis de ce prince, amis qu'il avait soup-

çonnés de complot contre sa personne. Abou Fares, indigné de ce raffinement de cruauté, veut rompre avec son père. Celui-ci, pour apaiser son courroux, le nomme gouverneur de Bougie.

1282. — Le gouverneur de Constantine, Abou Beker Ben Mouça, (Ibn Ouezir) se révolte et prend le titre de Sultan ; il demande l'appui de Pierre III, d'Aragon, lui offrant de reconnaître sa suzeraineté ; le roi chrétien devait débarquer à Collo et, de là, marcher sur Constantine qui lui ouvrirait ses portes.

A la nouvelle de cette insurrection, Abou Fares sort de Bougie et se présentant inopinément devant Constantine, il y entre de vive force. Abou Beker Ben Mouça périt les armes à la main en défendant sa capitale (9 Juin).

La flotte d'Aragon, partie le 3 Juin, arrive, seulement le 28 Juin, à Collo où elle apprend la mort d'Abou Beker Ben Mouça. Malgré ce fâcheux contre temps, l'armée chrétienne débarque, sans, d'ailleurs, trouver de résistance ; après un séjour de deux mois, pendant lesquels les troupes aragonaises se livrent à quelques fructueuses razzias dans les environs, elle reprend la mer, non sans avoir incendié la ville.

Cette même année, le Sultan Abd El Ouadite Yarmoracene envoie à Tunis un ambassadeur pour demander la main d'une princesse hafsite en faveur de son fils aîné, Otsmane. Cette demande est accordée.

A cette même époque, un nommé, Ahmed Ben Merzoug Ben Bou Amara, se faisait passer pour un fils du Sultan Yahia (El Ouathek) et suscitait une insurrection chez les tribus du Sud de la Tripolitaine. De là, cet insurgé gagna le Sud de l'Ifrikia et s'empara de Gabès, d'où il étendit son influence sur tout le pays de Kastilia et l'île de Djerba.

Une armée, commandée, par un des fils d'Abou Ishak, partit pour aller combattre l'agitateur, mais elle rentra à Tunis sans avoir obtenu le moindre avantage.

1283. — Ahmed Ben Merzoug profita de la situation et s'empara de Gafsa et de Kairouane ; les villes de Monastir, Sfax, Sousse, s'empressèrent de lui faire leur soumission.

Abou Ishak se décida enfin à marcher à la rencontre de

l'insurgé, mais ses troupes, arrivées en présence de celles du rebelle, se débandèrent ; des corps entiers sous la conduite de leurs officiers passèrent à l'ennemi.

La lutte étant devenue impossible, le Sultan rentre dans sa capitale.

Les évènements se précipitent dès lors avec une extrême rapidité ; le 30 Janvier, Abou Ishak prend le parti de fuir, il quitte Tunis, emportant ses trésors et se dirige, vers l'Ouest ; Constantine lui ferme ses portes. Pendant ce temps l'usurpateur entrait à Tunis, où il se faisait proclamer Calife.

Abou Ishak arriva, enfin, péniblement à Bougie où son fils Abou Fares était gouverneur ; mais celui-ci, loin de le traiter en souverain, l'interna dans un palais qu'il lui assigna comme résidence. Il se fit proclamer, lui-même en qualité de Sultan et réunissant le plus grand nombre de soldats qu'il put trouver, il se mit en marche vers Tunis, pour aller combattre Ahmed Ben Merzoug ; il emmenait avec lui ses frères et son oncle Abou Hafs. L'usurpateur fit, de son côté, tous ses préparatifs de défense.

Les deux armées se rencontrèrent à Mermadjena. Abou Fares vaincu périt, les armes à la main, ses frères faits prisonniers furent mis à mort, seul Abou Hafs parvint à s'échapper.

La nouvelle de la défaite et de la mort d'Abou Fares parvint à Bougie qui se déclara immédiatement en faveur du vainqueur. Abou Ishak trouva le moyen de fuir avec son dernier fils, Abou Zakaria. Des gens de Bougie se mirent à leur poursuite, s'emparèrent d'Abou Ishak qu'ils ramenèrent à Bougie, où il fut massacré ; Abou Zakaria put leur échapper et, après diverses péripéties, se réfugia à Tlemcen, près de son beau frère Otsmane.

1284. — Abou Hafs, échappé au massacre de sa famille, s'était réfugié chez les Houara, tribu berbère, cantonnée dans les montagnes de Kalaat-Es-Senane, à environ 40 km. N.E. de Tébessa, et là il avait réuni, autour de sa personne, un assez grand nombre de partisans.

Dès son arrivée au pouvoir, Ahmed Ben Merzoug s'était livré à de telles excentricités sanguinaires qu'il s'aliéna, bientôt, tous les esprits ; des députations furent envoyées

à Abou Hafs, pour le prier de se mettre à la tête des mécontents, afin d'essayer de renverser l'odieux usurpateur.

Au mois de Mai, Abou Hafs se met en marche pour aller attaquer Tunis, Ahmed Ben Merzoug se porte à sa rencontre, mais par suite de l'insubordination de ses troupes, il ne peut tenir la campagne. Il rentre sous les murs de Tunis et y fait construire un camp retranché ; mais, là encore, ne se sentant pas suffisamment en sûreté, il rentre subrepticement à Tunis, où il essaie de se cacher.

Au mois de Juillet, Abou Hafs entrait solennellement à Tunis. On finit par découvrir Ahmed Ben Merzoug qui paya de sa vie son audacieuse imposture.

Abou Hafs (El Mostancer B'Illah, celui qui attend tout du secours de Dieu) (1284-1295). — Pendant qu'Abou Hafs se faisait reconnaître à Tunis, Abou Zakaria, fils d'Abou Ishak Ier, méditait de remonter sur le trône de son père ; il s'en ouvrait à son beau frère Otsmane, mais ce dernier, loin d'approuver son dessein, chercha à l'en détourner et lui refusa toute espèce de concours.

L'amiral du roi d'Aragon et de Sicile, Roger Doria s'empare de l'île de Djerba et en fait une principauté, dont il est le chef, sous la suzeraineté du Pape.

1285. — Malgré l'opposition de son beau frère, Abou Zakaria n'en persista pas moins dans sa résolution et réussit à s'échapper de Tlemcen. Au bout de peu de temps, il se vit à la tête de forces assez considérables pour tenter un coup de main sur Constantine qui lui fut livrée, sans coup férir. De là, il se porta sur Bougie qui l'accueillit avec enthousiasme ; Dellys et Alger s'empressèrent de lui envoyer leur soumission.

Renouvellement du traité d'alliance avec Pierre III, d'Aragon ; Abou Hafs s'engage à lui payer un tribut annuel de 35.000 besants d'or (1) et à lui en verser 100.000 pour l'arriéré ; mais le Sultan hafsite profite de la mort du souverain chrétien pour ne pas tenir ses engagements.

1286. — Abou Zakaria marche contre Tunis, mais il est battu par l'armée d'Abou Hafs ; il se jette, alors, dans le

(1) Besant, monnaie d'or dont la valeur a été excessivement variable. De 45 fr. sa valeur est tombée à 18 francs et même à 6 francs.

Sud où il s'empare de Gabès et reçoit la soumission des tribus tripolitaines.

1287. — L'Emir Abd El Ouadite, Ostmane, sur les instances d'Abou Hafs, vient faire une diversion en attaquant Bougie. Abou Zakaria remonte immédiatement vers le Nord et rentre dans sa capitale, juste au moment où son beau frère vient d'en lever le siège.

Les flottes d'Aragon et de Sicile débarquent à la Calle. Cette ville est mise à sac et ses habitants son emmenés en captivité.

1289. — Une flotte d'Aragon débarque à Mehdia qui est saccagée de fond en comble.

1294. — Abou Zakaria conduit une expédition contre Biskra qui ne tarde pas à capituler. Le Zab et l'Oued Rhir reconnaissent l'autorité du Hafsite de Bougie.

1295. — Le Sultan Abou Hafs, sentant venir la mort, désigne pour lui succéder son fils Abd Allah, mais, sur les remontrances de ses familiers, il révoque cette désignation et choisit comme héritier présomptif Mohammed Abou Acida, fils de Yahia (El Ouathek).

Abou Hafs meurt le 23 Novembre.

Abou Abd Allah Mohammed (Abou Acida, l'homme à la soupe) (1295-1309). — A peine monté sur le trône, le nouveau Sultan fit mettre à mort son oncle Abd Allah qu'Abou Hafs avait exclu de sa succession pour la lui attribuer.

1298. — La guerre éclate entre les deux princes hafsites de Tunis et de Bougie. Abou Abd Allah Mohammed tente un coup de main sur Constantine et Mila, mais il n'obtient aucun succès. Devant cette aggression, Abou Zakaria demande le secours de son beau frère le Sultan abd el ouadite Otsmane, mais celui-ci était trop occupé par sa lutte contre les Mérinites pour entreprendre une expédition aussi lointaine.

Abou Abd Allah Mohammed, de son côté, implore l'appui des Mérinites.

1289. — Le Sultan mérinite Abou Yacoub Youcefe, qui vient de commencer le grand siège de Tlemcen, peut disposer d'une partie de ses troupes et les envoie guerroyer contre Abou Zakaria (1).

---

(1) Voir le détail des opérations dans l'histoire des Mérinites.

A la voix de son cheikh, Ibn Allane, Alger se soulève contre l'autorité d'Abou Zakaria et se déclare indépendante.

1300. — Abou Zakaria meurt et est remplacé par son fils : Abou El Baka.

1304. — Les deux souverains hafsites font la paix.

1305. — Nouvelle rupture entre les princes de Bougie et de Tunis, à cause d'une révolte de Constantine contre Abou El Baka. Constantine assiégée est prise et rentre sous l'autorité du Hafsite de Bougie.

1306. — Le prince hafsite, Abou Yahia Zakaria El Lihiani, fait une expédition, pour arracher l'île de Djerba à Roger Doria, mais il échoue.

1307. — Abou El Baka fait une expédition, dans l'Ouest, pour faire rentrer Alger dans le devoir ; après avoir remporté quelques succès dans la Mitidja, le prince hafsite de Bougie voit tous ses efforts échouer devant la résistance d'Alger, défendue par son cheikh Ibn Allane.

Un nouveau traité est conclu entre les princes, chefs des deux branches de la dynastie hafsite ; il est convenu que les deux royaumes seront réunis dans les mains du dernier survivant des deux contractants.

Des tribus arabes de la Tripolitaine s'insurgent et viennent mettre le siège devant Tunis, mais elles sont repoussées.

1308. — Le visir du Sultan de Tunis marche contre les rebelles de Tripolitaine et, au bout d'une longue campagne, il finit par en venir à bout.

1309. — Au mois de Septembre, le sultan Abou Abd Allah Mohammed (Abou Acida) meurt.

Conformément à la convention signée en 1307, son successeur fut le Sultan de Bougie.

Abou El Baka (En Nacer Li Dine Allah El Mansour, le champion de la religion de Dieu le victorieux) (1309-1311). — Aussitôt après avoir appris la mort de son cousin, le Sultan de Bougie se mit en route pour aller établir son autorité à Tunis. Déjà, les gens de Tunis avaient choisi un autre Sultan, mais la résistance de ce dernier ne fut pas sérieuse et Abou El Baka fit son entrée solennelle dans sa nouvelle

capitale. Le malheureux compétiteur, que des intrigants ambitieux avaient cru pouvoir lui opposer, fut mis à mort.

Dès que Abou El Baka se vit maître incontesté du pouvoir, il perdit toute retenue ; il se livra aux pires débauches et aux fantaisies sanguinaires, les plus inexplicables.

Tout le monde, en général, et son vizir Ibn Ramer, en parculier, n'aspirèrent plus qu'au moment de le voir disparaître.

1311. — Ce dernier obtint du despote qu'il nommât son frère, Abou Yahia Abou Beker, gouverneur de Constantine; dès que celui-ci fut installé dans sa nouvelle résidence, le visir alla le rejoindre et le fit proclamer Sultan.

Sur le refus du gouverneur de Bougie de reconnaître cette proclamation, Abou Yahia Abou Beker dirige une expédition contre cette ville, mais il échoue dans cette entreprise et se voit obligé de se replier sur Constantine.

Il ouvre alors des négociations avec le Sultan Abd El Ouadite, Abou Hammou Mouça, pour obtenir son concours afin de s'emparer de Bougie.

Cependant, une armée hafsite était déjà sortie de Tunis pour combattre le prétendant, lorsqu'un évènement imprévu le tira d'affaire. Un prince hafsite, fils du Sultan Abou Hafs (1284-1295), nommé Abou Yahia Zakaria El Lihiani que nous avons vu diriger, en 1306, une expédition infructueuse contre l'île de Djerba, revenant de faire le pélerinage, s'était arrêté à Tripoli. Cette ville nominalement placée sous la suzeraineté du Sultan de Tunis jouissait, à dire vrai, d'une complète indépendance. Il vint à l'idée de ce prince de profiter de cet état de choses pour se créer un royaume ; il réunit autour de lui un certain nombre d'aventuriers et s'avança vers Tunis. Abou El Baka effrayé rappela l'armée envoyée contre Abou Yahia Abou Beker.

Celui-ci, à la tête de nouvelles forces, reprend la route de Bougie ; arrivé sous les murs de cette ville, il attire le gouverneur dans son camp sous prétexte de parlementer, puis, l'ayant enivré, il le fait assassiner. Il entre en vainqueur dans Bougie.

Pendant ce temps Abou Yahia Zakaria El Lihiani vainqueur des troupes envoyées à sa rencontre entrait à Tunis.

Abou Yahia Zakaria El Lihiani. (1311-1317). Abou El

Baka, qui avait déjà abdiqué avant l'arrivée de son compétiteur, fut mis à mort.

Il y eut, dès lors, deux royaumes hafsites : celui de Tunis et celui de Bougie.

1313. — A ce moment un nouveau danger allait menacer le royaume hafsite de Bougie. Se basant sur de prétendues clauses du traité de 1311, l'émir Abd El Ouadite, Abou Hammou Mouça, réclama la possession de Bougie. Abou Yahia Abou Beker ayant refusé de reconnaître cette prétention, la guerre s'en suivit. Une armée abd el ouadite se présenta devant Bougie, puis après s'être rendu compte de l'inutilité de ses efforts, contre une place aussi forte dont l'attaque nécessitait un siège régulier, elle battit en retraite en passant par le pays des Zouaoua ; elle fut en grande partie détruite dans des embuscades dont les montagnards du Durdjura hérissèrent les défilés de leurs montagnes.

Abou Yahia Zakaria El Lihiani signe un traité de commerce avec les Pisans qui conservent leurs fondouk (1) à Tunis, Bône, Gabès, Sfax et Tripoli ; il signe également un traité avec le roi de Majorque, Sanche d'Aragon (2).

1314. — Les derniers débris de la malheureuse armée abd el ouadite finirent par se concentrer, sur le bord de la mer, dans un endroit nommé Azzefoun ; ils y construi-

---

(1) Voici ce qui dit Mercier de l'institution des Fondouk. (Histoire de l'Afrique Septentrionale, T. II, page 210) : « Le consul « représentant sa nation exerçait un droit de juridiction sur « ses nationaux et d'administration sur le fondouk qui leur était « affecté. Chaque nation ayant un traité possédait, dans les vil- « les ouvertes au commerce, un fondouk où se trouvaient réu- « nis les industries et les comptoirs de ses nationaux et proté- « gés, une chapelle et un cimetière. Le consul y avait son loge- « ment avec des locaux disposés pour les audiences, des drog- « mans, des secrétaires, une force publique. C'était un terrain « neutre ou plutôt une parcelle de la patrie, abritée par le pa- « villon et où devaient se passer tous les actes de la vie politique « et religieuse des nationaux. »

(2) Le Royaume de Majorque qui, en dehors des Baléares, comprenait Montpellier, la Cerdagne et le Roussillon, fut créé en 1262 par Jaymes Ier roi d'Aragon, lorsqu'il partagea ses états entre ses deux fils, et constitua la part de son fils cadet.

Les souverains de ce royaume furent :

Jaymes Ier, 1262-1311, Sanche, 1311-1324, Jaymes II, 1324-1349.

Après ce dernier, le royaume de Majorque est démembré, et les Baléares font retour au royaume d'Aragon.

sirent un fort où ils laissèrent une garnison, puis, reprenant leur route vers l'Ouest, ils regagnèrent péniblement la vallée du Cheliff.

Le Sultan de Bougie signe un traité de commerce avec le roi d'Aragon.

1315. — Cependant Abou Hammou n'avait point renoncé à ses prétentions sur Bougie. Il réunit une nouvelle armée dont une partie alla attaquer Bougie, tandis qu'un autre détachement devait porter la dévastation dans les possessions hafsites méridionales. Les opérations menées hardiment avaient réduit Abou Yahia Abou Beker à la dernière extrémité, lorsque la discorde se mit dans l'armée abd el ouadite. Un de ses chefs Mohammed Ben Youcefe leva même le drapeau de l'insurrection contre son maître Abou Hammou. L'armée abd el ouadite se vit dans la nécessité de lever le siège de Bougie et de battre en retraite. Mohammed Ben Youcefe reconnut l'autorité de Abou Yahia Abou Beker.

1316. — Abou Yahia Abou Beker commence, vers l'Est une campagne destinée à lui assurer la possession de la totalité de l'empire hafsite.

1317. — Le Sultan de Bougie conquiert le versant oriental de l'Aurès, sans que le Sultan de Tunis prenne aucune mesure pour s'opposer à ses progrès. Bien plus, ne se trouvant plus en sûreté dans sa capitale, Abou Yahia Zakaria El Lihiani part pour Gabès, emportant ce qu'il possède de plus précieux.

Abou Yahia Abou Beker profite de ces circonstances favorables, réunit une nouvelle armée à Constantine et marche sur Tunis. Abou Yahia Zakaria El Lihiani se borna à donner l'ordre de faire sortir de prison son fils Mohammed Abou Dorba (Dorba, le balafré) pour lui confier l'organisation de la défense. Ce prince possédait un caractère énergique et de réelles connaissances militaires ; il sut prendre des dispositions si habiles qu'au bout de sept jours, Abou Yahia Abou Beker se vit obligé de lever le siège et de battre en retraite, poursuivi l'épée dans les reins par la cavalerie tunisienne.

Mohammed Abou Dorba rentré à Tunis, après cet éclatant succès, se fait proclamer Sultan, sous le nom de El

Mostancer IV (1). En prévision d'un retour offensif du Sultan de Bougie, il se hâte de fortifier les faubourgs de la ville.

1318. — Abou Yahia Abou Beker lève une nouvelle armée pour marcher sur Tunis. Abou Dorba, de son côté, marche à sa rencontre et prend position près de Béjà, mais dès que le Sultan de Bougie approche, les contingents tunisiens, pris de panique, s'enfuient entraînant, avec eux, leur chef.

Abou Yahia Abou Beker les poursuit, jusqu'à Kairouane dont il reçoit la soumission, puis, il retourne vers Tunis, y entre de vive force et la livre au pillage. Après cette exécution, Abou Yahia Abou Beker se lance, de nouveau, à la poursuite du vaincu, auquel il inflige une sanglante défaite, dans l'extrême Sud tunisien. Revenu à Tunis, Abou Yahia Abou Beker se fait proclamer Calife.

Cependant Mohammed Abou Dorba a rejoint son père, à Tripoli, et en a obtenu des subsides, grâce auxquels il recrute une nouvelle armée. A la tête de celle-ci, il rentre vainqueur à Kairouane.

Le nouveau Calife de Tunis reprend immédiatement la campagne ; les troupes de Mohammed Abou Dorba ne font qu'un simulacre de résistance, puis s'enfuient, dans un affreux désordre ; leur général, de sa personne, va chercher un refuge à El-Mehdia.

Quant à Abou Yahia Zakaria El Lihiani, il abandonna dès lors définitivement la lutte ; il partit pour Alexandrie, où il termina obscurément sa triste existence.

Abou Yahia Abou Beker (El Metaoukkel Ala Allah) (1318-1346).

1319. — Abou Tachefine, le Sultan abd el ouadite, vient se présenter devant Bougie, mais reconnaissant l'impossibilité de venir à bout de cette place, avec les moyens dont il dispose, il bat en retraite et rentre à Tlemcen sans être inquiété.

On se demande à quels motifs on doit attribuer l'inertie du Sultan, qui ne prend aucune mesure ni pour rétablir

---

(1) Le passage au pouvoir de ce Sultan a été tellement court que nous ne l'avons pas compris dans la chronologie de la dynastie hafsite. D'ailleurs, le Sultan El Lihiani vivait encore et n'avait pas abdiqué.

l'ordre en Tripolitaine, alors livrée à la plus complète anarchie, ni pour chasser Mohammed Abou Dorba, toujours réfugié à El-Mehdia.

1320. — Abou Yahia Abou Beker donne le gouvernement de Bougie à un de ses frères, nommé Abou Zakaria, et celui de Constantine, à un autre de ses frères, nommé Abou Abd Allah.

1321. — Le Sultan abd el ouadite, Abou Tachefine, envoie une nouvelle armée faire une démonstration devant Constantine et Bougie ; elle n'obtient aucun avantage appréciable, mais elle se retire encore sans être inquiétée.

Les Arabes de Tripolitaine, enhardis par l'inaction du Sultan de Tunis, et entraînés par leur chef, Hamza Ben Omar, ne tardèrent pas à nouer des intelligences avec les mécontents tunisiens, entre autres, avec un prince almohade réfugié à Tunis et nommé Mohammed Ben Abou Amrane, dans le but de renverser la dynastie hafsite. Les conjurés réunissent de nombreux partisans et se mettent en marche vers Tunis. Abou Yahia Abou Beker, qui n'avait rien prévu, se rend, en toute hâte, à Constantine pour y lever des troupes. Les insurgés profitent de l'occasion pour s'emparer de la capitale qui leur ouvre ses portes, sans tenter la moindre résistance ; mais ils ne savent pas profiter de leur victoire, et ils laissent au Sultan le temps de s'organiser.

1322. — Au mois de Mars, Abou Yahia Abou Beker prend la campagne et marche sur Tunis. Mohammed Ben Abou Amrane s'avance à sa rencontre mais est complètement battu ; il s'enfuit dans le Sud tandis que Tunis fait sa soumission au Calife hafsite. Celui-ci fait mettre à mort les principaux chefs de la conspiration, ainsi que Moulaheme Ben Omar qui, sous main, entretenait des relations avec son frère Hamza : les têtes de ces rebelles furent envoyées à l'instigateur de l'insurrection. Altéré de vengeance, ce dernier, accompagné de Mohammed Ben Amrane, reprend la route de Tunis. Abou Yahia, qui avait déjà licencié son armée, se vit dans la nécessité de quitter, à nouveau, sa capitale, qu'il avait réoccupée, quarante jours auparavant et de l'abandonner aux insurgés.

Au cours de cette même année, une armée abd el ouadite paraît derechef, devant Bougie, mais elle se retire, après

un blocus de quelques jours, sans avoir prononcé d'attaque sérieuse. Elle construit, cependant, à Tiklat (28 km. S.-O. de Bougie) un fort, auquel fut donné le nom de Tamzezdekt (1), destiné à marquer la limite des possessions abd el ouadites vers l'Est.

1323. — Après s'être reconstitué une armée, Abou Yahia Abou Beker marcha sur Tunis, battit complètement ses adversaires et, pour la seconde fois, reprit possession du siège de son gouvernement. Hamza Ben Omar n'abandonna pourtant pas la partie ; il alla trouver Abou Dorba et lui proposa d'aller, ensemble, demander l'appui du Sultan de Tlemcen, Abou Tachefine, contre la dynastie hafsite.

1324. — Cette démarche réussit : une armée abd el ouadite partit de Tlemcen et, après avoir ramassé, sur sa route, de nombreux contingents, pénétra en Tunisie. Abou Yahia Abou Beker s'avança à sa rencontre ; le choc eut lieu à Mermadjena (2), les Abd El Ouadites furent complètement battus. Hamza Ben Omar regagna le désert et Abou Dorba accompagna l'armée vaincue, en retraite sur Tlemcen ; il mourut peu de temps après son arrivée dans cette ville.

Hamza Ben Omar ne se tint pas encore pour battu, il recommença immédiatement les hostilités et parut, bientôt, devant Tunis ; mais tous ses efforts n'aboutirent encore qu'à une défaite.

Hamza Ben Omar infatigable retourne à Tlemcen pour implorer, à nouveau,le concours d'Abou Tachefine. Abou Yahia Abou Beker prévenu de cette démarche, se rend à Constantine pour lever de nouvelles troupes.

1325. — L'armée abd el ouadite, grossie de nombreux

(1) En mémoire de la forteresse illustrée par l'héroïque résistance et la victoire de Yarmoracene en 1248.

(2) Mermadjenna ou Mermadjena, désignée aussi, par certains auteurs, sous le nom de Medjana, était, d'après Mercier, située à 35 km. N. de Tébessa.

D'après le récit des opérations militaires qui se sont succédées, dans les guerres entre les souverains de Tunis et leurs voisins de Constantine, il semble qu'il a dû exister une seconde localité, portant le même nom, dans la vallée de la Medjerda. On ne saurait, en effet, s'expliquer que des belligérants, partant de Constantine pour aller attaquer Tunis, et réciproquement, se soient imposé un pareil détour dans le Sud, alors que, plus au Nord, s'ouvrait, devant eux, une route beaucoup plus directe et plus facile.

contingents arabes, revient mettre le siège devant Constantine, où Abou Yahia Abou Beker s'est laissé enfermer. Pendant qu'une partie des troupes assure le blocus, l'autre partie, sous la conduite d'Hamza Ben Omar, se précipite sur Tunis qui tombe entre ses mains. Cependant, Abou Yahia Abou Beker tenait ferme dans Constantine et le général abd el ouadite, voyant l'inutilité de ses efforts, se décida à lever le siège et à battre en retraite vers Tlemcen.

Abou Yahia Abou Beker sort immédiatement de Constantine et prend, à marches forcées, la route de Tunis. Son apparition inattendue, sous les murs de la ville, frappe de stupeur les habitants qui ouvrent leurs portes à leur souverain.

1326. — Nouvelle campagne abd el ouadite, démonstration inutile devant Constantine, puis devant Bougie.

1327. — Abou Yahia Abou Beker donne l'ordre de s'emparer du fort de Tamzezdekt, qui constituait une menace permanente pour Bougie ; les troupes envoyées, dans ce but, sont battues ; mais l'armée abd el ouadite, qui veut poursuivre les débris de cette première colonne, rencontre des forces supérieures, est battue, à son tour, et forcée de reprendre la route de Tlemcen. Le fort de Tamzezdekt reste cependant au pouvoir des Abd El Ouadites.

1328. — Hamza Ben Omar revient encore à Tlemcen, pour décider Abou Tachefine à tenter un suprême effort, contre les Hafsites.

1329. — L'armée abd el ouadite envahit la Tunisie ; Abou Yahia Abou Beker se porte à sa rencontre, avec toutes ses forces, mais il est complètement battu.

Il peut cependant se réfugier à Bône, puis à Bougie, tandis que ses fils faits prisonniers sont envoyés à Tlemcen. Abou Tachefine les y reçoit, avec honneur, leur rend la liberté et les renvoie généreusement à leur père.

Abou Yahia Abou Beker n'en continua pas moins la lutte, et, ne voyant plus de salut que dans une diversion, faite sur les derrières de son ennemi, par le Sultan du Maghreb, il envoya un de ses fils à Fez. Cet ambassadeur réussit dans sa mission et obtint l'intervention d'Abou Saïd Otsmane.

1330. — A la nouvelle de l'entrée en ligne de ce nouvel adversaire, Abou Tachefine rappelle ses troupes d'Ifrikia.

Abou Yahia Abou Beker s'empresse de sortir de Bougie, arrive à Constantine, lève de nouvelles troupes et marche sur Tunis où il rentre pour la quatrième fois.

1331. — Le Sultan de Fez n'avait poussé sa démonstration que juste assez loin pour forcer Abou Tachefine à rappeler ses troupes, puis il avait battu en retraite.

Tranquillisé du côté de l'Ouest, le Sultan abd el ouadite reprend l'exécution de ses projets ; il essaie une attaque de vive force contre Bougie, mais il échoue. Pourtant, pour faciliter, dans la suite, les opérations qu'il médite contre cette place, il fait construire à El Yacouta, sur la rive droite de l'Oued-Sahel, et près de son embouchure, une nouvelle forteresse destinée à assurer, avec celle de Tamzezdekt, le blocus de la ville du côté de terre ; il rentre ensuite à Tlemcen.

Une princesse hafsite se marie avec Abou El Hacene, fils cadet d'Abou Saïd Otsmane, dont il sera le successeur.

1332. — Abou El Hacene tente, contre Tlemcen, un coup de main qui ne réussit pas ; il va s'établir dans le Tessala (1), de manière à menacer constamment la capitale abd el ouadite.

En même temps, il envoie une flotte au secours de Bougie. Au moment où cette flotte, venant du Maghreb, entre dans la baie de cette ville, l'armée hafsite, venant d'Ifrikia, arrive par terre. Devant cette double attaque, les assiégeants se voient obligés de lever le siège ; ils se replient sur Tamzezdekt qui, elle même, succombe. Cette forteresse est complètement rasée par les vainqueurs.

Après cet important succès, Abou Yahia Abou Beker s'était dirigé vers le Sud pour châtier les tribus, des environs de Msila, qui avaient pris parti pour les Abd El Ouadites, lorsqu'il apprit qu'Hamza Ben Omar avait trouvé le moyen de recruter de nouvelles troupes, à la tête desquelles, il s'était emparé de Tunis. Remettant à plus tard le châtiment des rebelles du Hodna, Abou Yahia Abou Beker se met en marche vers Tunis, où il rentre, pour la cinquième fois, tandis que ses adversaires fuient éperduement vers le Sud.

(1) Tessala, massif montagneux à environ 15 km. N.-N.-O. de Sidi-Bel-Abbès.

1333-1338. — Abou Yahia Abou Beker, jouissant enfin d'un peu de repos, s'occupe à pacifier et à réorganiser l'Ifrikia. Hamza Ben Omar, de son côté, convaincu de l'inutilité de ses efforts, se décide à faire sa soumission et, à partir de ce moment, il apporte un concours absolument dévoué à la dynastie qu'il avait, jusqu'à ce jour, si ardemment combattue.

L'autorité hafsite est reconnue, sans conteste, dans le Djerid, le pays de Kastilia et l'Oued-Rhir.

1338. — Les habitants de l'île de Djerba, molestés par les gouverneurs siciliens, implorent le secours d'Abou Yahia Abou Beker. Celui-ci envoie une armée qui profite de l'appui des flottes génoise et napolitaine et réussit à faire rentrer l'île sous la domination hafsite.

1342. — Hamza Ben Omar meurt assassiné ; ses fils, croyant devoir imputer ce crime à l'instigation du souverain hafsite, lèvent l'étendard de la révolte et parviennent jusque sous les murs de Tunis ; mais, bientôt, la discorde s'élève entre eux et leurs alliés ; Abou Yahia Abou Beker en profite pour les rejeter dans le Sud.

1344. — A la tête d'une nombreuse armée, Abou Yahia Abou Beker parcourt le Sud de l'Ifrikia et soumet successivement Gafsa, Gabès et tout le pays qui en dépend.

1345. — Abou El Hacene qui, en 1330, s'était marié avec une princesse hafsite, avait vu cette malheureuse femme massacrée par les Chrétiens, devenus maîtres de son camp, sous les murs de Tarifa, en 1342. Voulant resserrer les liens qui l'attachaient au Sultan de Tunis, le Sultan mérinite lui demande, de nouveau, la main d'une princesse hafsite.

1346. — L'année suivante, seulement, Abou Yahia Abou Beker consentit à cette union.

Ce fut le dernier acte important du règne de ce vaillant monarque qui expira le 21 Octobre.

Abou Zakaria, qui était gouverneur de Bougie, depuis 1320, étant mort est remplacé par son fils Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria.

Abou Hafs (1346-1347). — Un des fils de Yahia, nommé Abou Hafs, qui était présent à Tunis, au moment du dé-

cès de son père, s'empressa de prendre le pouvoir, au détriment de son frère aîné, Abou El Abbas Ben Abou Yahia.

Ce dernier, qui était gouverneur du Djerid, et avait été désigné, par son père, comme héritier présomptif, réunit immédiatement toutes les forces dont il put disposer, et marcha sur Tunis, avec le concours de son frère Abou Fares, gouverneur de Sousse. Abou Hafs vaincu se réfugia a Béja.

Abou El Abbas entra à Tunis et prit en mains les rênes du gouvernement ; un de ses premiers soins fut de faire sortir de prison un autre de ses frères, Abou El Baka, incarcéré par ordre de l'usurpateur ; mais ce triomphe ne devait durer que quelques jours.

Abou Hafs, rentré subrepticement à Tunis, organise un guet-apens, dans lequel Abou El Abbas est assassiné. Abou Hafs ressaisit le pouvoir et signale sa rentrée en scène par un acte d'affreuse vengeance : il fait couper les pieds et les mains à ses deux frères : Abou Fares et Abou El Baka et les laisse mourir, lentement, des suites de ces horribles mutilations.

1347. — La nouvelle de ces tragiques évènements ne tarda pas à arriver aux oreilles de Abou El Hacene, le Sultan de Fez, récemment marié avec une fille de Abou Yahia Abou Beker, et, auprès duquel se trouvait encore son beau frère, le prince hafsite Abou El Fadel, qui avait été chargé de la mission d'accompagner sa sœur.

Abou El Hacene prit immédiatement des dispositions pour intervenir à Tunis.

Des ambassadeurs, envoyés par Abou Hafs, pour offrir sa soumission, ne furent même pas reçus.

Les troupes mérinites, réunies à Mansoura, près de Tlemcen, se mirent en marche. Abou El Hacene, en personne, en prit le commandement, après avoir conféré le pouvoir, pendant son absence, à son fils Abou Eïnane.

Ce fut une véritable marche triomphale ; Bougie, Constantine se rendirent sans coup férir.

Abou El Hacene ayant reçu la soumission des deux princes hafsites, gouverneurs de Bougie et de Constantine interna le premier, Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria, à Nédroma, et le second, Abou Zeïd Ben Abd Allah, à Oudjda.

Abou Hafs, voyant que tout le monde l'abandonnait, prit

le parti de fuir vers le Sud ; mais des troupes envoyées à sa poursuite l'atteignirent près de Gabès et le mirent à mort.

Interrègne mérinite (1347-1348). — Abou El Hacene entra triomphalement à Tunis, le 15 Septembre.

Mais c'était pour lui-même qu'Abou El Hacene avait conquis le royaume des Hafsites et, pour le bien faire sentir, il conféra à Abou El Fadel le gouvernement de Bône, que ce prince détenait, déjà, du temps de son père.

Le Sultan mérinite avait ainsi reconstitué, à son profit, l'empire des Almohades, tel qu'il était au temps de sa splendeur.

1348. — Cependant, les tribus arabes du Sud continuaient leurs déprédations ; les plaintes devinrent si générales qu'Abou El Hacene se vit dans la nécessité de sévir et crut devoir faire emprisonner les chefs arabes qui, venus à Tunis, sous prétexte d'arranger les affaires, avaient formé un complot, dans le but de se débarrasser du Sultan mérinite.

A la nouvelle de ce coup de force, l'insurrection éclate. Abou El Hacene entre en campagne, au mois de Mars; mais, au mois d'Avril, il est battu aux environs de Kairouane, par suite de la défection d'une partie de ses troupes, qui passent à l'ennemi, sur le champ de bataille.

Abou El Hacene, d'abord réfugié à Kairouane, s'en échappe et gagne Sousse, d'où il s'embarque pour Tunis.

Pendant ce temps, les insurgés avaient marché sur Tunis qui s'était rendue, sauf la citadelle, où les princes mérinites et leurs partisans avaient cherché un refuge. L'arrivée d'Abou El Hacene changea, momentanément, la face des choses. Tunis fit sa soumission et les insurgés durent se retirer ; mais ce léger succès ne pouvait suffire à rétablir l'autorité mérinite.

A la nouvelle du désastre de Kairouane, l'insurrection avait éclaté sur tous les points à la fois : les Abd El Ouad s'étaient soulevés ; Abou El Fadel, après s'être fait proclamer Sultan à Bône, s'était emparé de Constantine et recevait la soumission de Bougie ; enfin au Maghreb-El-Acsa, Abou Einane se faisait reconnaître à Tlemcen comme Calife, à la place de son père , puis, après avoir battu, en plusieurs rencontres, les partisans de ce dernier, il se diri-

geait sur Fez dont il s'emparait, après un siège de quelques jours ; dès lors, son autorité fut reconnue dans tout le Maghreb-El-Acsa. Quant au Maghreb-El-Ouassot, il reconnaissait l'autorité des Abd El Ouad, alors commandés par Abou Saïd Otsmane. Celui-ci s'empressa de conclure un traité avec Abou Eïnane ; chacun d'eux s'engageait à respecter les territoires occupés par son voisin et à marcher, d'accord, contre Abou El Hacene, si celui-ci tentait de rétablir son autorité.

Par une combinaison d'habile politique, l'Emir Abou Einane rendit leurs anciens gouvernements de Bougie et de Constantine aux princes hafsites Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria et Abou Zeïd Ben Abd Allah antérieurement internés, par Abou El Hacene, à Nédroma et à Oudjda ; ces deux princes parvinrent, au prix de quelques efforts, à rentrer en possession de leur précédente autorité. Abou El Fadel dut abandonner Bougie et prendre la fuite. Arrêté, il fut conduit devant son neveu, Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria ; celui-ci lui fit non seulement grâce de la vie, mais il lui fournit les moyens de rentrer à Bône, dont il reprit le gouvernement pour la troisième fois.

1349. — Abou El Hacene, bloqué dans Tunis, essaie de provoquer une diversion. Il envoie son fils, En Nacer, prendre le commandement des Arabes du Zab et de l'Aurès pour les conduire à l'attaque de Tlemcen. En Nacer réunit ses contingents à Biskra, passe par le Hodna, traverse les Haut-Plateaux et débouche dans la vallée du Cheliff où il se heurte à l'ennemi : il est complètement battu et doit se rabattre sur Biskra. Après sa victoire, l'Emir abd el ouadite alla mettre le siège devant Oran qui ne tarda pas à se rendre.

En Ifrikia, la situation était également des plus critiques. A Bône, El Fadel recevait l'hommage des tribus arabes et se décidait à marcher sur Tunis ; le blocus était déjà commencé, lorsque En Nacer accourut de Biskra ; El Fadel se retourna contre ce nouvel ennemi ; il le battit et le poursuivit jusque dans le Djerid, dont il reçut la soumission.

El Fadel remontait vers le Nord pour reprendre le siège de Tunis, lorsqu'il apprit qu'Abou El Hacene, renonçant à la lutte, s'était embarqué pour retourner au Maghreb, lais-

sant seulement derrière lui un de ses fils pour essayer de sauver, si possible, cette situation désespérée.

Abou El Abbas (El Fadel, l'homme de mérite, 1349-1350).

1350. — Abou El Abbas El Fadel entre à Tunis, en triomphateur, il use généreusement de sa victoire, en rendant la liberté au fils d'El Hacene, que le peuple de Tunis avait fait prisonnier, et lui avait livré ; puis il se consacre à la réorganisation de l'empire hafsite ; mais ce n'était pas chose facile, chacun prétendant obtenir des privilèges particuliers, en récompense du concours prêté à la restauration du prince légitime.

Pour affirmer plus énergiquement leur protection, les alliés d'hier viennent camper sous les murs de Tunis : sous prétexte de régler leurs différents, ils attirent Abou El Abbas El Fadel dans leur camp, ils le font prisonnier et proclament à sa place Abou Ishak Ibrahim, un tout jeune fils d'Abou Yahia Abou Beker. Quelques heures après, le malheureux El Fadel était étranglé.

Abou Ishak Ibrahim (1350-1369). — Sous le nom de ce prince, le pouvoir fut exercé par le visir Ibn Tafraguine ; les provinces du Sud ainsi que l'île de Djerba refusèrent de reconnaître le nouveau Sultan.

1351. — Une révolte éclate fomentée par le gouverneur de Constantine, Abou Zeïd Ben Abd Allah, agissant de connivence avec les tribus du Sud de l'Ifrikia. Les troupes envoyées de Tunis, contre les rebelles, sont vaincues.

1352. — Les insurgés concentrent leurs forces à Constantine et marchent contre Tunis. Les forces hafsites ont à leur tête le jeune Sultan, mais elles sont battues à Mermadjena. Les alliés les poursuivent jusque sous les murs de la capitale dont ils commencent le siège, mais ils sont bientôt obligés de le lever, faute du matériel nécessaire.

Abou Zeïd Ben Abd Allah rentre à Constantine et envoie son frère Abou El Abbas Ben Abd Allah dans le Sud pour y entretenir l'agitation.

1353. — Abou Einane, le Sultan mérinite, se fait céder Bougie, par le prince hafsite Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria qu'il emmène avec lui au Maroc.

Renouvellement du traité de commerce avec Pise.

1354. — Abou El Abbas Ben Abd Allah, se voyant à la tête de forces assez considérables, tente, à nouveau, de mettre le siège devant Tunis ; mais il échoue, rentre dans le Djerid et négocie avec le Sultan mérinite Abou Einane afin d'obtenir sa coopération. A ce moment Abou Zeïd Ben Abd Allah son frère, l'appelle au secours de Constantine, serrée de près par les troupes abd el ouadites, sorties de Bougie : ces dernières sont forcées de battre en retraite. Abou Zeïd Ben Abd Allah profite de ce répit pour conduire une nouvelle expédition contre Tunis ; pendant son absence, son frère Abou El Abbas Ben Abd Allah se fait proclamer Roi. A cette nouvelle, Abou Zeïd Ben Abd Allah lève le siège de Tunis, se réfugie à Bône et fait sa soumission au Sultan hafsite Abou Ishak Ibrahim.

1357. — Le Sultan mérinite, Abou Einane, vient mettre le siège devant Constantine. Abou El Abbas Ben Abd Allah, forcé de s'incliner devant la force, capitule ; il est interné à Ceuta.

Bône, le Zab, le pays de Kastilia, Tripoli font leur soumission au Sultan mérinite qui se décide à attaquer Tunis. Cette ville bloquée, à la fois, par terre et par mer, se rend sans coup férir ; Abou Ishak Ibrahim va chercher un refuge à Mehdia.

Cependant, Abou Einane avait à lutter contre la défection de certaines tribus qui, déçues dans leurs espérances, s'étaient révoltées : le Mérinite marcha contre elles, mais celles-ci firent le vide devant son armée, et, le Sultan dut rentrer à Tunis, sans avoir obtenu aucun résultat.

A la fin de cette campagne, Abou Einane regagna le Maroc.

Le Sultan Ishak Ibrahim réussissait, pendant ce temps, à réunir, autour de lui, une armée considérable ; il se décidait à marcher sur Tunis. Abou Einane essaya de s'opposer à sa marche, mais il dut y renoncer ; son armée l'abandonna et, malgré tous ses efforts, reprit la route de l'Ouest. Abou Ishak Ibrahim rentra dans sa capitale, dont le gouverneur et la garnison mérinites avaient fui par mer.

A la suite de ces évènements, Abou Einane rentra à Fez.

1360. — Abou Ishak Ibrahim reprend possession de Bou-

gie dont le gouverneur mérinite Yahia Ben Meïmoun, se réfugie au Maroc.

Le Sultan mérinite Abou Saleme, second successeur d'Abou Einane, désireux de rétablir son autorité dans l'Est, où il n'y a plus que Constantine qui lui obéisse, envoie comme gouverneur, dans cette ville, son ancien roi Abou El Abbas Ben Abd Allah, interné à Ceuta en 1357, et, lui promet de lui fournir, plus tard, les moyens pour s'emparer de Tunis.

Il envoie, en même temps, dans l'Est, le prince hafsite, Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria, avec mission de reprendre Bougie dont il avait été déjà deux fois le souverain indépendant : la première fois de 1346 à 1347, la deuxième de 1348 et 1352.

Abou El Abbas Ben Abd Allah fut reçu à Constantine, par une foule enthousiasmée, mais Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria, après avoir inutilement tenté le siège de Bougie, se vit obligé de se retirer dans le Sud, du côté de Msila, où il continua à recruter des adhérents, dans le but de poursuivre ses tentatives contre son ancienne capitale, défendue par Abou Ishak Ibrahim, en personne.

1363. — L'île de Djerba, révoltée en 1350, reconnaît, à nouveau, l'autorité hafsite.

1364. — Abou Ishak Ibrahim, qui, depuis trois ans, résidait à Bougie, rentre à Tunis. Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria profite de cette circonstance pour rentrer en possession de son ancienne capitale et y proclamer, son indépendance.

1365. — Ainsi, l'empire hafsite se trouve divisé en trois royaumes dont les capitales sont :

Tunis, où réside Abou Ishak Ibrahim ;

Constantine, où réside Abou El Abbas Ben Abd Allah ; et Bougie, où réside Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria.

Ce dernier marie une de ses filles avec le Sultan abd el ouadite Abou Hammou II.

1366. — La guerre avait éclaté, à propos d'une question de frontières, entre les souverains de Constantine et de Bougie, dès que ce dernier avait pris le pouvoir. Au mois de Mars 1366, Abou Abd Allah Ben Abou Zakaria, battu aux environs d'Akbou, fut rejoint par les vainqueurs acharnés

à sa poursuite et mis à mort. Abou El Abbas Ben Abd Allah s'empara de tous ses états.

Abou Hammou II, le Sultan abd el ouadite, désireux de venger la mort de son beau père, organise une expédition contre Bougie, mais il échoue et est obligé de prendre la fuite. Il rentre presque seul à Tlemcen.

Encouragé par ce premier succès, Abou El Abbas Ben Abd Allah dirige une expédition contre Tunis, mais son armée doit rentrer à Constantine, sans avoir obtenu le moindre avantage.

Abou Ishak Ibrahim signe un nouveau traité avec les Pisans.

1369. — Le Calife hafsite, Abou Ishak Ibrahim, meurt et a pour successeur son fils encore en bas âge :

Abou El Baka II (1369-1370). — Le pouvoir est exercé par des régents qui s'aliènent tous les esprits, par des vexations et des cruautés inutiles.

1370. — Abou El Abbas Ben Abd Allah profite de ces circonstances favorables, réunit, autour de lui, tous les mécontents et, à leur tête, marche sur Tunis dont il s'empare, au bout d'un siège de quelques jours. Il se fait proclamer Calife hafsite et prononce la peine de l'exil contre le jeune Abou El Baka. Ce jeune prince fut embarqué, pour être conduit au Maroc, mais le bateau qui le portait, fut assailli par la tempête et se perdit corps et biens.

Abou El Abbas Ben Abd Allah (1370-1394). — Ce nouveau Sultan avait eu, jusqu'à ce moment, une existence assez mouvementée dont il convient de rappeler ici les faits principaux. Ce prince, frère d'Abou Zeïd Ben Abd Allah, l'ancien gouverneur de Constantine, fait cause commune avec lui, lorsque ce dernier lève l'étendard de l'insurrection, en 1352. Après l'échec de cette tentative, il reste dans le Djerid pour y entretenir l'agitation. En 1354, il tente, pour son compte, contre Tunis, un coup de main qui échoue et il entre en relation avec le Sultan abd el ouadite auquel il promet de se soumettre, si ce dernier consent à lui prêter assistance pour l'exécution de ses desseins. A la fin de la même année, rentré à Constantine, il profite d'une absence d'Abou Zeïd pour se faire proclamer Calife à sa place. En 1357, Abou Einane le Sultan mérinite, étant venu mettre

le siège devant Constantine, Abou El Abbas était obligé de capituler et était interné à Ceuta, où il restait jusqu'à l'avènement du Sultan mérinite Abou Saleme. Ce prince, voyant que ses dernières possessions de l'Est allaient lui échapper, rend le gouvernement de Constantine à Abou El Abbas, qui rentre, en triomphateur, dans son ancienne capitale. Bientôt il gouverne dans une complète indépendance, eu égard aux évènements qui se succèdent au Maroc. En 1366, il s'emparait de Bougie et, en 1370, il entrait victorieux à Tunis où il était proclamé Sultan.

Abou El Abbas s'appliqua, dès le premier jour, à réprimer l'anarchie qui régnait à Tunis et les prétentions inadmissibles des chefs des grandes tribus arabes, trop enclins à vouloir imposer leurs volontés.

1371-1377. — Pour exécuter ce programme, il était nécessaire de pouvoir se consacrer à cette tâche de longue haleine, sans avoir rien à craindre sur ses derrières. Abou El Abbas commença par confier le gouvernement de Constantine, à un de ses fils, Abou Ishak, et celui de Bougie à un autre de ses fils, Abou Abd Allah. Tranquille de ce côté, il entama la lutte contre les tribus arabes de l'Ifrikia et du Djerid ; il y consacra plusieurs années, ayant plutôt recours aux finesses de la diplomatie qu'à la force des armes. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces négociations qui, au point de vue purement historique, ne présentent qu'un médiocre intérêt.

1378. — Les chefs arabes du Djerid, se voyant vaincus sur ce terrain, voulurent tenter le sort des armes et organisèrent une expédition contre Tunis ; mais le Sultan prit les devants.

1379. — Abou El Abbas se présente devant Gafsa, qui avait été mis en état de défense, et il y entre en vainqueur ; il se dirige ensuite vers Tozeur, qui fait sa soumission.

1380. — Il s'empare de Gabès et, dans cette ville, il reçoit la soumission d'Ibn Thabet, qui avait profité de l'anarchie régnant, depuis quelque temps, en Ifrikia, pour se faire proclamer roi indépendant de Tripoli. Dès lors, tout le Sud de la Tunisie, le pays de Kastilia, le Djerid et la Tripolitaine reconnaissent l'autorité du Sultan hafsite.

1382. — Des rebelles s'étant emparés de Tozeur, Abou

El Abbas se met, personnellement, à la tête d'une armée qui vient facilement à bout de ces mutins.

1383. — Traité avec la République de Gênes. Le Sultan hafsite s'engage à supprimer la course.

1384. — Abou El Abbas conduit une expédition contre Ahmed Ben Mozni, grand chef du Zab, et instigateur de toutes les manœuvres tentées récemment dans le Sud, contre la puissance hafsite. L'armée tunisienne contourne l'Aurès par le Djerid et venant du Sud, se présente devant Biskra. Ahmed Ben Mozni, voyant toute résistance inutile, fait sa soumission.

1387. — Gabès se révolte ; Abou El Abbas marche personnellement contre cette ville, qu'il ne peut réduire, qu'en coupant, méthodiquement, tous les palmiers de l'oasis.

1388. — Le gouverneur de Constantine, Abou Ishak, fils du Sultan, ayant voulu châtier des pillards qui dévastaient le Hodna, est obligé de se replier devant des forces supérieures. Abou El Abbas, à la tête d'une nouvelle armée, vient à son secours ; mais les Arabes font le vide devant lui et vont chercher un refuge dans le Sahara.

Les pirates tunisiens continuant la course, malgré les stipulations du traité de 1383, les Génois organisent une expédition qui s'empare de l'île de Djerba.

1389. — Abou El Abbas, poursuivant ses idées de vengeance, à l'égard des tribus arabes, s'établit dans le Zab pour leur interdire l'accès du Tell, lorsque les chaleurs de l'été les chasseront du Sahara ; mais ce fut en vain qu'il les attendit, les nomades aimèrent mieux, subir les plus grandes privations, dans le désert, que de faire leur soumission. De guerre lasse, le Sultan rentra à Tunis, laissant la conduite des opérations à son fils : Ibrahim.

1390. — Ce prince étant venu à mourir, son armée se débanda et les dissidents profitèrent de cette circonstance pour pénétrer dans le Tell, et s'avancer, jusque sous les murs de Constantine. Arrivé là, le chef des rebelles fit à Abou El Abbas des ouvertures de paix que ce dernier s'empressa d'accepter.

Une flotte chrétienne, comptant des navires français, aragonais et génois, vint attaquer Medhia ; mais, après deux mois de blocus inutile, la dissension éclata entre les

alliés qui se replièrent, sans avoir retiré aucun avantage de cette expédition.

1391. — Traité avec les Génois.

1392. — Traité avec les Vénitiens. L'île de Djerba échappe aux Chrétiens, mais reste indépendante.

1393. — Gafsa s'étant révoltée, Abou El Abbas vient en faire le siège, mais, harcelé, jour et nuit, par les tribus arabes des environs, il est obligé de battre en retraite et de renoncer à son entreprise.

Les insurgés, encouragés par ce premier succès, tentent de s'emparer de Tozeur ; mais ils éprouvent, devant cette oasis, un échec qui calme leurs ambitions belliqueuses.

Les Siciliens réoccupent Djerba, qu'ils sont obligés d'évacuer, après quelques années de luttes sans trêve.

1394. — Abou El Abbas meurt ; il a pour successeur son second fils :

Abou Fares Azzouz (1394-1434). — Les populations du Djerid profitent de ce changement de souverain pour se révolter. Le gouverneur hafsite en est réduit à se renfermer dans l'oasis de El-Hamma ; mais il est bientôt secouru et l'insurrection est sévèrement châtiée.

1397. — Signature d'un traité de commerce avec Pise.

1398-1422. — Pendant la fin du XIVe et le commencement du XVe siècle, l'empire hafsite jouit d'une longue période de paix et de prospérité. Abou Fares Azzouz, suivant la politique de son père, finit par venir à bout des prétentions ambitieuses des tribus arabes ; il obtint la soumission définitive des villes et des oasis du Djerid, du pays de Kastilia et de la Tripolitaine. Son autorité fut également reconnue par les tribus sahariennes les plus éloignées. Il entretint des relations amicales avec les souverains du Caire et du Maroc, et consacra ses loisirs et ses ressources à l'embellissement des villes de son empire et, en particulier, à celui de Tunis, sa capitale.

1423. — Traité de commerce avec Florence.

1424. — Abou Fares Azzouz accorde des secours au prince abd el ouadite, Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, pour l'aider à monter sur le trône de son père Abou Tachefine II décédé en 1393. Grâce à cette intervention, Abou Abd Allah

Moulaï Mohammed chasse de Tlemcen son oncle le Sultan Abou Malek Abd El Ouahad.

Une expédition sicilienne, destinée à reconquérir Djerba, échoue dans cette entreprise ; elle ravage les îles Kerkenna et y fait de nombreux prisonniers qui sont échangés contre les esclaves siciliens détenus en Ifrikia.

1426. — L'émir abd el ouadite, Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, qui, jusqu'alors, avait profité de l'amitié et de la protection de Abou Fares Azzouz, encourt la colère de ce dernier, parce qu'il a fait mettre à mort un de ses émissaires. Le Sultan hafsite fournit une armée à Abou Malek Abd El Ouahad pour rentrer en possession de Tlemcen. Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, se voyant dans l'impossibilité de résister, se réfugie dans les montagnes du Dahra.

1430. — Abou Abd Allah Moulaï Mohammed reprend la campagne ; Abou Malek Abd El Ouahad veut le réduire, par la force, mais il est vaincu, fait prisonnier et mis à mort.

1431. — A cette nouvelle, Abou Fares Azzouz se met en route, à la tête d'une armée de 50.000 hommes, et entre triomphalement à Tlemcen qui lui ouvre ses portes, sans coup férir. Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, comprenant l'impossibilité de tenir tête à des forces si supérieures, s'était réfugié chez les Beni Snassene. Il se laissa prendre aux ouvertures pacifiques d'Abou Fares Azzouz et, ayant eu l'imprudence de venir dans son camp, il fut saisi et mis à mort.

Le Sultan de Fez, dont nous ne connaissons que le nom : Mohammed, fut tellement terrifié qu'il se serait, dit-on, empressé de reconnaître la suzeraineté du Sultan hafsite.

Nouvelle expédition malheureuse des Chrétiens contre l'île de Djerba.

1434. — Abou Fares Azzouz meurt, après un règne de 41 ans, pendant lequel l'empire hafsite brilla d'un incomparable éclat. Il eut pour successeur son petit fils :

Moulaï Abou Abd Allah (1434-1435). — Ce prince ne fit que passer sur le trône ; il mourut, en effet, le 16 Septembre 1435. Il fut remplacé par son frère.

Abou Omar Otsmane (1435-1488). — Nous n'avons que peu de renseignements sur le long règne de ce prince, qui paraît avoir consacré toute son activité à l'administration pacifique de ce pays, jusqu'alors si bouleversé, et à l'assujétissement méthodique des tribus arabes, naturellement animées d'aspirations par trop indépendantes.

Il parait même que, au cours de la lutte, ces dernières poussèrent l'audace jusqu'à venir mettre le siège devant Tunis, mais il est à croire que ce fut sans succès ; l'histoire n'a même pas conservé la date de cette téméraire entreprise.

1469. — Une peste terrible sévit à Tunis, où elle fait des milliers de victimes.

1488. — Mort d'Abou Omar Otsmane ; il a pour successeur un de ses petits fils.

Abou Zakaria Yahia (1488-1494). — Du règne de ce prince nous ne savons que très peu de choses. Dès son avènement, il eut à lutter contre une insurrection des tribus arabes, qui, probablement, devait s'étendre sur toute l'Ifrikia, car on dit qu'il reçut, après une campagne heureuse, la soumission de Bône, Sfax, Gabès, etc.

1494. — Il mourut de la peste qui sévissait, de nouveau, à Tunis et dans ses environs. Son successeur fut un de ses cousins.

Abou Abd Allah Mohammed (1494- ?). — A partir de ce moment, les renseignements manquent complètement, sur les faits et gestes des souverains hafsites, pendant la fin du XVe et le commencement du XVIe siècles.

Nous savons, cependant, qu'un prince hafsite, nommé Abd El Aziz, régnait, en 1509-1510, à Constantine et qu'il défendit, avec acharnement, Bougie, contre les attaques des Espagnols, qui, conduits par Pierre de Navarre, finirent par s'emparer de cette place importante devenue, peu à peu, un des principaux repaires des corsaires musulmans.

La ville d'Alger, puis celle de Dellys, craignant de voir se tourner contre elles les efforts des Espagnols s'empressèrent de faire leur soumission au roi d'Espagne, Ferdinand.

Pierre de Navarre, poursuivant son heureuse campagne,

alla mettre le siège devant Tripoli qui succomba, après une glorieuse défense.

C'est au retour de cette expédition, que l'amiral espagnol construisit sur un des îlots, dont Alger a tiré son nom, (El-Djezaïr, les îles), la forteresse, qui reçut le nom de Peñon, et, qui était destinée à maintenir dans l'obéissance la population d'Alger, dans le cas où elle voudrait échapper à la suzeraineté espagnole, ou se soustraire au paiement du tribu annuel, auquel elle s'était engagée.

A partir de 1533 nous sommes un peu mieux renseignés et nous pouvons relater d'une manière suffisamment précise les évènements qui amenèrent la disparition définitive de la dynastie hafsite.

Moulaï Mohammed (? -1533). — En 1533, mourait, à Tunis, le Sultan Moulaï Mohammed. Ce vieillard désigna, pour lui succéder, un de ses fils, Moulaï Hacene, qui, n'étant point l'aîné, ne dut cette faveur qu'à l'influence prépondérante que sa mère exerçait sur le moribond.

Moulaï Hacene (1533-1542). — Malgré le mécontement général, que suscita cette désignation arbitraire, Moulaï Hacene monta sur le trône et son premier acte de gouvernement fut de faire étrangler tous ses frères ; un seul nommé Rechid eut la chance d'échapper au massacre et se réfugia à Alger, alors soumis à l'autorité de Kheir Ed Dine (1527-1533), le frère du célèbre Baba Aroudj (1515-1518). Kheir Ed Dine accueillit favorablement Rechid, l'emmena à Constantinople et obtint du sultan Soliman (1520-1566) une flotte pour aller attaquer Tunis, sous prétexte de rétablir Rechid, sur le trône de ses ancêtres. Mais, au moment du départ, le malheureux prince hafsite fut arrêté, et jeté dans une prison où il finit ses jours.

1534. — Lorsque la flotte ottomane arriva devant Tunis, les habitants de la ville, mécontents des procédés tyrannique de Moulaï Hacene et persuadés qu'ils allaient contribuer à la restauration de Rechid, se soulevèrent contre Moulaï Hacene, le chassèrent et ouvrirent leurs portes à Kheir Ed Dine. Une fois maître de la ville et des forts, celui-ci jeta bas le masque et apprit aux Tunisiens qu'ils étaient, désormais, les sujets du Sultan de Constantinople. Outrés de cette perfidie, les Tunisiens voulurent se révol-

ter ; mais Kheir Ed Dine avait pris, d'avance, les mesures nécessaires et la rébellion fut vite réprimée.

1535. — Moulaï Hacene, fugitif, alla demander l'assistance de Charles Quint. L'Empereur, inquiet des progrès que les Turcs faisaient en Europe, et sur les rives méridionales de la Méditerranée, saisit avidement cette occasion d'intervenir ; il se mit, personnellement, à la tête d'une expédition qui comptait 400 navires portant 27.000 hommes de troupes de débarquement. Kheir Ed Dine, abandonné par Soliman, engagé à ce moment, dans des guerres, en Asie, essaya de tenir tête à l'ennemi avec ses seules forces.

Dans la première quinzaine de Juillet, l'armée chrétienne débarqua près de Carthage, sans rencontrer de résistance. Les opérations commencèrent le 14 Juillet, par l'attaque du Fort de La Goulette, qui se rendit, au bout de quelques jours, après une vigoureuse défense.

Le 25 Juillet, on se mit en marche vers Tunis. Kheir Ed Dine s'avança à la rencontre de l'ennemi ; son armée de composait de 8.000 Turcs et d'une grande quantité d'Arabes ; ceux-ci se débandèrent, dès le commencement du combat.

Pendant que la bataille continuait sous les murs de la ville, les 20.000 esclaves chrétiens, à ce moment rassemblée à Tunis pour creuser le port, se révoltaient et s'emparaient de la Kasba. Se voyant ainsi menacé sur ses derrières, Kheir Ed Dine se vit dans l'obligation de battre en retraite ; il remonta la vallée de la Medjerda se dirigeant vers Bône.

Les habitants de Tunis vinrent, immédiatement, faire leur soumission et présenter à l'empereur les clefs de leur ville, ne demandent qu'à être traités avec humanité. Malgré cette pacifique démonstration, Tunis fut livrée au pillage, pendant trois jours. Plus de 60.000 Musulmans, dit-on, périrent victimes de cette atrocité.

Charles Quint rentra en Espagne, après avoir rétabli Hacene sur le trône de Tunis, et construit, à La Goulette, un fort, auquel fut affectée une garnison permanente de 1.000 hommes.

Cependant, les Tunisiens ne virent, dans Hacene, qu'un souverain imposé par les Infidèles ; ils se révoltèrent de

nouveau et ce prince dut une seconde fois prendre la fuite.

1537-1539. — Nouvelles expéditions espagnoles et nouvelles restaurations, bien précaires, les deux fois, du Sultan protégé de l'Espagne.

1542. — Hacene réfugié en Sicile, implore, à nouveau, l'appui de l'Espagne.

Pendant ce temps, le propre fils d'Hacene, nommé Hamida, se mettait à la tête du mouvement insurrectionnel. Hacene réunit, en hâte, quelques troupes et débarque aux environs de Tunis, mais il est battu, blessé et fait prisonnier. Son fils Hamida lui fait crever les yeux.

Hamida (1542-1570). — Ce fils dénaturé régna 28 ans, sans que son règne ait été signalé par des évènements importants.

1570. — Tunis tombe au pouvoir du Bey Ler Bey d'Alger, Euldj Ali, désigné aussi sous les noms de Alouch Ali et Ali El Fertass (1568-1571). Hamida se réfugie auprès des Espagnols, dans la forteresse de La Goulette.

1573. — Nouvelle expédition espagnole, cette fois, sous la conduite de Don Juan d'Autriche ; Tunis se rendit sans coup férir.

Euldj Ali s'enfuit, d'abord, à Alger puis, ne s'y trouvant pas suffisamment en sûreté, il se réfugia à Constantinople. L'administration de Tunis fut confiée, par Don Juan, à un frère d'Hamida nommé Moulaï Ahmed El Hafsi.

Moulaï Ahmed El Hafsi (1573-1574). — Euldj Ali n'était pas homme à rester sous le coup d'un pareil échec.

1574. — Aussitôt après le départ de l'armée espagnole, il vint, à la tête de la flotte ottomane, mettre le siège devant Tunis. Les Espagnols, n'étant pas en nombre suffisant pour défendre une aussi vaste enceinte, concentrèrent la défense dans la forteresse de La Goulette et un autre fort, construit l'année précédente par Juan d'Autriche ; ils y recueillirent Moulaï Ahmed El Hafsi et les Chrétiens qui se trouvaient alors à Tunis. La défense fut admirable ; mais elle finit par succomber, sous la supériorité numérique de l'attaque. Tous les défenseurs encore vivants, au moment de l'assaut final, furent massacrés, à l'exception du vaillant Serbelloni, gouverneur espagnol de la forteresse

de La Goulette, et de Moulaï Ahmed El Hafsi. Ces deux uniques prisonniers furent envoyés à Constantinople ; là, le dernier des princes hafsites fut jeté dans une prison, où il mourut.

La victoire de Eudj Ali avait coûté 10.000 hommes aux Chrétiens et, on évalue, au même chiffre, les pertes des Musulmans.

A partir de 1574, la Tunisie fera partie de l'empire ottoman, dont elle secouera, petit à petit, le joug, sans pourtant arriver à faire reconnaître officiellement sa complète indépendance.

Généalogie des Princes Mérinites

- Abd El Hak El Mahiou ? -1216
  - Otsmane Adergal 1216-1240 I
  - Mohammed 1240-1244 II
  - A. Yahia 1244-1258 III
  - A. Youcefe Yacoub 1258-1286 IV
    - A. Yacoub Youcefe 1286-1307 V
      - A. Amer
        - Amer A. Thabet 1307-1308 VI
        - A. Rebia 1308-1310 VII
      - A. Saïd Otsmane 1310-1331 VIII
        - A. El Hacene 1331-1351 IX
          - A. Einane 1351-1358 X
            - Es Saïd 1358-1359 XI
            - Mouça 1384-1386 XVIII
          - A. Saleme 1359-1361 XII
            - A. El Abbas Ahmed 1re fois 1374-1384 XVII — 2e fois 1387-1393 XX
              - A. Fares 1393- ? XXI
          - A. Omar Tachefine 1361-1362 XIII
          - A. Abder Rahmane
            - A. Zeyane Mohammed 1362-1366 XIV
          - Abd El Aziz 1366-1372 XV
            - Es Saïd II 1372-1374 XVI
          - A. El Fadel
            - El Ouathek 1386-1387 XIX

NOTA. — Les chiffres romains indiquent l'ordre dans lequel les princes mérinites se sont succédés sur le trône.

Les noms, non accompagnés de dates et de nos d'ordre, sont ceux des princes qui n'ont pas régné, mais qui sont nécessaires pour établir la généalogie.

PERIODE BERBÈRE. IV. — LES MÉRINITES

Chronologie des princes mérinites

Prince	Dates
Abd El Hak El Mahiou	» -1216
Otsmane Adergal	1216-1240
Mohammed	1240-1244
Abou Yahia	1244-1258
Abou Youcefe Yakoub	1258-1286
Abou Yacoub Youcefe	1286-1307
Amer Abou Thabet	1307-1308
Abou Rebia	1308-1310
Abou Saïd Otsmane	1310-1331
Abou El Hacene	1331-1351
Abou Einane	1351-1358
Es Saïd Ier	1358-1359
Abou Saleme	1359-1361
Abou Omar Tachefine	1361-1362
Abou Zeyane Mohammed	1362-1366
Abd El Aziz	1366-1372
Es Saïd II	1372-1374
Abou El Abbas Ahmed (1re fois)	1374-1384
Mouça	1384-1386
El Ouathek	1386-1387
Abou El Abbas Ahmed (2e fois)	1387-1393
Abou Fares	1393- ?

Les Beni Merine constituaient une fraction de la tribu des Ouacine, appartenant à la famille des Berbères Zénètes.

Au VIIe siècle, cette fraction était cantonnée sur la rive droite de la Moulouya, vers le cours moyen de cette rivière.

Au XIe siècle, cette même fraction avait pris une réelle importance, non seulement, par le nombre de ses membres, mais encore, par la valeur et l'audace des chefs auxquels elle obéissait ; sa zône d'occupation s'étendait depuis le

Djebel-Amour et l'Ouarsenis, à l'Est, jusqu'au cours de la Moulouya, à l'Ouest. Elle avait pour voisins les Toudjine de l'Ouarsenis, les Beni Rached du Djebel-Amour et les Abd El Ouad cantonnés sur les Hauts-Plateaux, entre ces deux massifs montagneux.

1144. — Des dissentiments ayant éclaté entre les différentes fractions des Zénètes, un certain nombre de celles-ci firent appel au Calife almohade Abd El Moumene. Ce dernier envoya, à leur secours, une armée commandée par Abou Hafs Omar, le cheikh des Masmouda, qui soumit les Toudjine et les Beni Rached et repoussa les Beni Merine dans le Sahara.

1145.— L'année suivante, le Sultan almohade, ayant fait un butin considérable, à Oran, donna l'ordre de le transporter à Tine-Mellal sa capitale. Les Beni Merine prévenus attaquent le convoi et s'en emparent.

1146. — Les Abd El Ouad sollicitent, à nouveau, l'appui d'Abd El Moumene contre les Beni Merine qui sont vaincus.

1159. — Il est à croire qu'Abd El Moumene, qui préparait, depuis longtemps, la conquête de l'Ifrikia, ne voulut laisser derrière lui aucune tribu dissidente et qu'il trouva le moyen d'obtenir la soumission des Beni Merine, car ceux-ci fournirent des contingents à l'armée qui conquit Tunis.

1196. — Les Beni Merine prennent part à l'expédition que conduit, en Espagne, le Sultan almohade Abou Youcefe Yacoub (1) (El Mansour).

1215. — Les trois principales fractions des Zénètes Ouacine occupent les territoires suivants :

1° Les Toudjine détiennent le versant occidental de l'Ouarsenis, jusqu'aux environs de Tiaret,

2° Les Abd El Ouad s'étendent de Tiaret à Tlemcen ; ils ont à leur tête la famille des Aït Kaceme.

3° Les Beni Merine se groupent dans la partie orientale du Maghreb-El-Acsa, entre Tlemcen et la Moulouya ; ils franchissent même cette dernière, dans la partie inférieure

(1) On écrit également Yakoub.

de son cours, et se répandent jusqu'à Taza. Leur chef est Abd El Hak El Mahiou.

1216. — Les Beni Merine, profitant de l'anarchie qui règne dans l'empire almohade, vont porter leurs ravages, jusqu'aux portes de Fez et dans le Riff .Une armée envoyée, contre eux, est battue à Nokour et presque anéantie.

Au cours des combats que se livrent deux partis des Beni Merine, en lutte au sujet de la prédominance, Abd El Hak El Mahiou trouve la mort ; son fils Otsmane Adergal (le borgne) lui succède.

Otsmane Adergal (1216-1240).

1217. — Otsmane soumet la tribu arabe des Hebet et lui impose le tribut.

Ce succès réunit, autour des Beni Merine, de nombreux adhérents qui les aident à étendre leur conquêtes, sans que le gouvernement almohade fasse rien pour entraver leurs progrès.

1239. — Sous la conduite d'Otsmane Adergal, les Beni Merine établissent leur autorité sur toute la partie du Maroc située au Nord de l'Oum-Er-Rebia ; Fez, Ksar-El-Kebir, Mequinez (1) leur paient le tribut.

1240. — Otsmane Adergal tombe sous les coups d'un assassin ; il est remplacé par son frère.

Mohammed (1240-1244). — Ce nouvel émir des Beni Merine suit les traditions de sa famille, en continuant la lutte contre les Almohades, ligués avec les Abd El Ouad de Tlemcen.

1241. — Les Beni Merine reconnaissent la suzeraineté des princes hafsites de Tunis.

1244. — Le Sultan almohade, Abou El Hacene Ali Es Saïd, entreprend de chasser les Beni Merine du Maghreb-El-Acsa ; il les bat près de Taza et les réduit à prendre la fuite. L'émir mérinite Mohammed est tué, les Beni Merine confient sa succession à son frère :

Abou Yahia (1244-1258). — Celui-ci reconnaît, à nouveau, la suzeraineté hafsite.

---

(1) Méquinez ou Meknès.

1248.— Cependant, le Sultan almohade n'avait pas su ou pu profiter de sa victoire de 1244. Les Beni Merine avaient réoccupé les territoires dont ils avaient été chassés. Le Sultan, Abou El Hacene Ali Es Saïd, poussé par l'ambition de reconstituer, dans son intégrité, l'empire almohade, reprit en 1248, ses opérations militaires. Les premiers adversaires qu'il rencontra furent les Beni Merine, concentrés aux environs de Meknès. Ceux-ci, reconnaissant la supériorité écrasante des forces almohades, battent, prudemment, en retraite, et leur chef, Abou Yahia, non seulement fait sa soumission au Sultan du Maghreb, mais il lui fournit des contingents pour l'aider dans la tâche qu'il a entreprise.

Le vaillant Abou El Hacene Ali Es Saïd, ayant été tué quelque temps après, sous les murs de Tamzezdekt, son armée se disloqua. Les Beni Merine, dont les forces principales s'étaient retirées dans le massif montagneux des Beni-Snassene, pour attendre les évènements, s'empressent de saisir l'occasion, tombent à l'improviste sur l'armée almohade battant en retraite, l'atteignent, au moment où elle traversait la Moulouya, près de Guercif, et en font un horrible carnage ; puis, se lançant à la poursuite des fuyards, ils s'emparent de Fez et étendent de nouveau, leur autorité sur tout le pays au Nord de l'Oum-Er-Rebia.

Les Abd El Ouad profitent de ces circonstances favorables pour consolider leur établissement à Tlemcen.

1250. — Le successeur d'Abou El Hacene Ali Es Saïd, voulant arrêter les progrès inquiétants des Beni Merine, s'était mis en campagne, mais il avait été abandonné par ses troupes et forcé de rentrer à Marrakech.

Au même moment, Fez, s'insurgeait et massacrait son gouverneur mérinite.

Le Sultan almohade Abou Ibrahim Ishak El Morteda, réduit à l'impuissance, obtient de l'Emir des Abd El Ouad, Yarmoracene, d'aller porter secours à la ville insurgée; mais Abou Yahia, qui était déjà venu mettre le siège devant Fez, s'avance immédiatement à la rencontre de ce nouvel adversaire, et lui inflige une sanglante défaite, sur les bords de l'Oued-Isly. Fez perdant tout espoir d'être secourue, capitule et paie à son vainqueur une rançon de 100.000 pièces d'or.

1251. — Les troupes almohades enlèvent Salé aux Beni Merine.

1255. — Cependant, le Sultan almohade, Abou Ibrahim Ishak El Morteda, s'était préparé à reprendre l'offensive, il avait réuni une nombreuse armée et était parvenu jusqu'aux environs de Fez. Abou Yahia se porta à sa rencontre et, après un combat acharné, l'Almohade se vit obligé de fuir, poursuivi, l'épée dans les reins, par les Beni Merine. A la nouvelle de ces évènements, les provinces de Sidjelmassa et de l'Oued-Draa font leur soumission à Abou Yahia.

1257. — Yarmoracene, jaloux des succès des Beni Merine, entreprend, contre ces derniers, une nouvelle campagne ; la rencontre fut encore fatale aux Abd El Ouad. Sans se décourager, l'Emir abd el ouadite tente un audacieux coup de main sur Sidjelmassa, mais Yahia se précipite à sa poursuite, lui inflige de nouveaux échecs et le force à rentrer à Tlemcen.

1258. — Après avoir réorganisé l'administration des provinces du Sud, Yahia rentre à Fez, où il meurt.

Après une lutte acharnée, entre Omar fils de Yahia et son oncle :

Abou Youcefe Yakoub Ben Abd El Hak (1258-1286). — Ce dernier reste maître du pouvoir.

1259. — Yarmoracene crut pouvoir profiter du désordre, causé par ces compétitions, pour prendre sa revanche de ses précédentes défaites. A la tête des Abd El Ouad et de leur alliés, il s'avança jusqu'aux environs de Taza ; mais il fut encore battu. Cependant, Abou Youcefe Yakoub se vit empêché, par certains évènements, de compléter sa victoire par une poursuite acharnée ; il se hâta, au contraire, de conclure une trêve, avec son malheureux adversaire.

Le gouverneur mérinite de Salé, dans le but de se rendre indépendant, avait demandé le secours des Génois et des Pisans. Ceux-ci avaient profité de cette circonstance favorable pour débarquer et s'emparer de la ville, dont ils tenaient le gouverneur et la garnison mérinites assiégés dans la citadelle ; Abou Youcefe Yakoub accourut, chassa les Chrétiens, puis rentra à Fez.

1260 — Abou Youcefe Yakoub signe un traité de paix avec l'Emir des Abd El Ouad.

Par un audacieux coup de main, les Espagnols s'emparent de Salé ; le Sultan mérinite accourt et les force à se rembarquer.

1261. — Campagne contre le Sultan almohade. L'armée de Abou Youcefe Yakoub se présente devant Marrakech, mais un prince almohade Abou Lola Edris (surnommé Abou Debbous, l'homme à la masse d'armes) se met à la tête des défenseurs de la ville, les anime par son exemple, les entraîne dans une heureuse sortie et force les Mérinites à battre en retraite.

1262. — Le Sultan almohade, quoique victorieux, fait des propositions de paix qui sont acceptées. Un article du traité spécifie que le Sultan de Marrakech paiera un tribut annuel au Sultan de Fez.

Après avoir signé ce traité, Abou Youcefe Yakoub avait repris tranquillement le chemin de Fez, lorsque, dans la vallée de l'Oum-Er-Rebia, il fut attaqué par une armée almohade qui, venant de l'Ouest, s'avançait, bien tardivement, au secours de Marrakech. La victoire longtemps indécise finit par se déclarer en faveur des Beni Merine.

1263. — Des tribus arabes du Sud s'emparent de Sidjelmassa, mettent à mort le gouverneur mérinite et font hommage de leur conquête à l'Emir Abd El Ouadite, Yarmoracéne, qui y envoie un de ses fils, comme gouverneur.

1265. — Abou Lola Edris (Abou Debbous) l'heureux défenseur de Marrakech, en 1261, desservi auprès de son souverain, est obligé de prendre la fuite pour mettre sa vie en sûreté. Après différentes pérégrinations, il vient à la cour de Fez, proposer au Sultan mérinite une alliance contre Abou Ibrahim Ishak ; il devait, en échange de l'appui prêté, remettre, à son allié, la moitié des territoires qu'il réussirait à conquérir.

1266. — Vers la fin de l'année, Abou Lola Edris marchait contre Marrakech et, après avoir vaincu l'armée almohade, dans les environs de cette ville, il y entrait en triomphateur.

1267. — Abou Lola Edris ayant négligé de remplir les

conditions de son traité avec Abou Youcefe Yakoub, celui-ci marche contre son ancien allié et va mettre le siège devant Marrakech. Le prince almohade, se voyant incapable de résister, a recours à une diversion, en faisant attaquer son adversaire par l'Emir des Abd El Ouad, Yarmoracene. Abou Youcefe Yakoub lève le siège de Marrakech, remonte vers le Nord, puis traversant la Moulouya attaque les Abd El Ouad, à l'Est de Guercif, et leur inflige une sanglante défaite.

1268. — Reprenant ses opérations contre le Sultan de Marrakech, Abou Youcefe Yakoub commence par s'en prendre à tous les alliés de l'Almohade et les réduit successivement.

1269. — Abou Lola Edris se décide, enfin, à sortir de Marrakech, pour défendre ses partisans, mais il est vaincu et tué.

Dès lors, l'autorité mérinite est reconnue dans tout le Maghreb-El-Acsa.

1270. — Abou Youcefe Yakoub établit l'administration mérinite dans le Souss et l'Oued-Draa.

1271. — Le Sultan mérinite rentre à Fez. Marrakech, déchue de son rang de capitale, n'est plus qu'un chef lieu de province.

Abou Youcefe Yakoub désigne son fils, Abou Malek, comme héritier présomptif. Cette désignation suscite une révolte des princes mérinites ayant des prétentions au trône : ces princes sont vaincus, les uns se réfugient à la cour d'Yarmoracene, à Tlemcen ; les autres vont combattre les Chrétiens, en Espagne.

1272. — Abou Youcefe Yakoub, non content d'avoir battu les Abd El Ouad, en 1267, voulut encore tirer vengeance des embarras que lui avait créés leur diversion, à cette époque. Il prépara une nombreuse armée et marcha contre Yarmoracene qui, de son côté, s'avança à sa rencontre. Celle-ci eut lieu sur les bords de l'Oued-Isly ; le combat fut acharné et malgré des prodiges de valeur, Yarmoracene fut encore vaincu et dut battre en retraite.

En passant à Oudjda, Abou Youcefe Yakoub détruisit cette place, de fond en comble, puis, il se dirigea vers Tlemcen, devant laquelle il mit le siège ; mais, il renonça

bientôt à son entreprise, en voyant les difficultés que lui opposeraient les défenses accumulées autour de cette ville.

1273. — Le Sultan mérinite réduit à l'obéissance Ceuta et Tanger qui, jusqu'à ce moment, avaient vécu dans une entière indépendance, puis il alla mettre le siège devant Sidjelmassa.

1274. — Sidjelmassa, assiégée depuis près d'un an, succombe et reconnaît l'autorité des Beni Merine.

Sur les instances du roi musulman de Grenade, Mohammed Ben El Ahmar, surnommé El Fakih, Abou Youcefe Yakoub décide d'aller conduire la guerre sainte, en Espagne, mais en spécifiant qu'on lui remettrait en toute propriété les places de Tarifa et d'Algésiras. Pour n'avoir rien à craindre sur ses derrières, pendant cette campagne, il signe un nouveau traité de paix avec Yarmoracene.

1275. — L'expédition mérinite, destinée à guerroyer en Espagne, se réunit à Tanger et, au mois de Juillet, l'Emir, de sa personne, débarque à Tarifa. Après quelques succès sans grande importance, les Musulmans furent vaincus par Sancho, fils d'Alphonse de Castille. Abou Youcefe Yakoub qui, d'ailleurs, s'était brouillé avec ses alliés musulmans, se hâta de conclure une trêve avec le roi de Castille et de rentrer au Maghreb.

1276. — Les rares survivants des princes almohades, qui avaient organisé une dernière tentative de résistance, dans les montagnes de Tine-Mellal, sont faits prisonniers et massacrés.

Abou Youcefe Yakoub fait construire, à Fez, un nouveau quartier qui reçoit le nom de Ville-Neuve.

1277. — Le Sultan mérinite, à l'expiration de la trêve conclue en 1275, avec le roi Alphonse X de Castille, repasse en Espagne et y fait une campagne heureuse qui lui procure un riche butin.

1278. — Le Sultan rentre au Maghreb, pour châtier les tribus arabes du Souss, qui avaient profité de son absence pour se révolter ; à la suite d'une rapide campagne, ces tribus font leur soumission.

1279. — L'année suivante, ces mêmes tribus s'insurgent, mais, cette fois, elles attirent sur elles une terrible répression.

Dès lors, Abou Youcefe Yakoub ne se préoccupa plus que d'organiser une nouvelle expédition en Espagne. Déjà, de sa personne, il était arrivé à Tanger où il avait convoqué ses contingents, lorsqu'il se vit forcé de renoncer à ses projets, par suite du danger que faisaient courir à ses peuples les incursions constantes des Abd El Ouad.

1280. — Le Sultan mérinite entame avec Yarmoracene des négociations, en vue de conclure un nouveau traité de paix, qui lui permette d'aller conduire la guerre sainte, en Espagne ; ces négociations échouent.

1281. — Campagne contre les Abd El Ouad. L'armée mérinite se concentre à Taza, puis, marche vers l'Est ; elle rencontre l'armée d'Yarmoracene sur les bords de la Tafna. La victoire se déclare en faveur des Beni Merine que viennent, peu après, rejoindre les contingents des Toudjine, eux aussi, ennemis des Abd El Ouad. Ces forces réunies vont mettre le siège devant Tlemcen ; mais, bientôt après, elles sont obligées de renoncer à leur entreprise, faute des moyens nécessaires.

1282. — Les Toudjine rentrent dans l'Ouarsenis et les Beni Merine à Fez. A ce moment, Abou Youcefe Yakoub reçut du roi de Castille, Alphonse X, une demande d'intervention, en Espagne : il s'agissait de passer dans la Péninsule, pour aider le vieux roi à venir à bout de son fils Sancho, révolté contre l'autorité paternelle.

Abou Youcefe Yakoub passe en Espagne et fait sa jonction avec les troupes castillanes. L'armée mérinite, alliée cette fois à l'armée chrétienne, va mettre le siège devant Cordoue ; mais toutes deux sont bientôt obligées de se retirer, devant la résistance héroïque de la garnison et l'arrivée d'une armée de secours, conduite par l'Emir musulman de Grenade, Mohammed II Ben El Ahmar El Fakih. On voit que les deux souverains chrétiens en lutte avaient, chacun de leur côté, appelé à leur secours, des alliés musulmans ; mais ces alliances immorales ne devaient pas durer longtemps.

1283. — Abou Youcefe Yakoub étant venu mettre le siège devant Malaga, Mohammed II, El Fakih, qui ne se sentait pas de taille à résister à son puissant adversaire, se hâta de faire la paix avec le Mérinite ; les forces musulmanes

redevenues alliées marchèrent ensemble contre les Chrétiens dont elles envahirent et ravagèrent les possessions. Enfin, le Sultan de Fez regagna sa capitale, laissant la direction des affaires d'Espagne à un de ses petits fils, nommé Aïssa.

1284. — Alphonse X de Castille étant mort, son fils Sancho lui succède.

Une ambassade part de Fez pour lui porter des propositions de paix qui sont refusées. La guerre allait sous peu recommencer.

1285. — Abou Youcefe Yakoub débarque à Tarifa, à la tête d'une nombreuse armée. Séville, Carmona durent subir la loi des Musulmans qui allèrent, ensuite, mettre le siège devant Xérès.

Otsmane, le fils et successeur de l'Emir Abd El Ouadite, Yarmoracene, envoie son propre fils porter au Sultan mérinite des propositions de paix ; ces propositions sont acceptées.

Sancho, qui avait été surpris par la soudaineté de l'attaque des Musulmans, se hâtait de réunir une armée, accourait au secours de Xérès, réduite à la dernière extrémité, et il réussissait à en faire lever le siège.

Malgré cet échec, Abou Youcefe Yakoub put se retirer tranquillement à Algésiras, grâce aux dissentiments qui éclatèrent entre Sancho et ses alliés. Des deux côtés, on était fatigué de la guerre, et un traité de paix fut conclu, entre les deux adversaires.

1286. — Abou Youcefe Yacoub meurt à Algésiras ; il a pour successeur son fils :

Abou Yakoub Youcefe (En Nacer Li Dine Allah, l'auxiliaire de la religion de Dieu) (1286-1307). — Celui-ci s'empresse de ratifier le traité conclu avec Sancho et rentre au Maghreb, alors en proie à une déplorable anarchie.

1288. — Le Sultan arrive à Fez après avoir fait rentrer les insurgés dans l'obéissance. Il s'allie, par un mariage, à l'Emir de Grenade Mohammed II, El Fakih, auquel il rend la ville de Cadix, restée, jusqu'alors, en son pouvoir.

Cependant, à Marrakech, un fils de Abou Yakoub Youcefe, nommé Abou Amer, levait l'étendard de l'insurrection et se faisait proclamer Sultan ; cette insurrection fut ra-

pidement réprimée et son instigateur, accompagné de son complice, le vizir Ibn Ottou, alla chercher un refuge, près de Otsmane, l'Emir abd el ouadite de Tlemcen.

1289. — Peu après, Abou Amer obtenait le pardon de son père. Un peu plus tard, celui-ci voulant exiger, de l'Emir Otsmane, la remise du vizir Ibn Ottou, qu'il accusait d'avoir provoqué la rébellion de Marrakech, éprouva un refus ; de là, rupture avec le souverain de Tlemcen.

1290. — Au mois de Mai, Abou Yakoub Youcefe entre en campagne ; il va mettre le siège devant Tlemcen, mais il voit échouer tous ses efforts et rentre au Maroc, sans avoir obtenu aucun résultat appréciable.

Au mois de Septembre, le Sultan va prendre le commandement des opérations, en Espagne, puis revient à Fez, au mois de Décembre, après une campagne complètement inutile.

1291. — Aussitôt après le départ de Abou Yakoub Youcefe, Sancho roi de Castille alla mettre le siège devant Tarifa.

1292. — Tarifa, abandonnée à ses propres ressources, est obligée de capituler.

Immédiatement, Abou Yakoub Youcefe envoie des forces considérables pour reprendre cette place, mais elle résiste à tous les efforts des assaillants qui se voient obligés de renoncer à leur entreprise. Pourtant, pour récompenser Mohammed II, El Fakih, Emir de Grenade, de son concours pendant cette dernière et malheureuse expédition, le Sultan mérinite lui abandonne Algésiras, la dernière place qu'il possède, encore, dans la Péninsule.

1294. — Nouvelle révolte de Abou Amer qui suscite une insurrection dans le Riff. Il est vaincu, mais, il réussit à s'échapper.

1295. — Une rupture définitive éclate entre les Mérinites et les Abd El Ouadites ; Abou Yacoub Youcefe s'avance jusqu'à Taourirt, dont il chasse la garnison ennemie et qu'il entoure ensuite de sérieuses fortifications.

1296. — Le Sultan mérinite s'empare d'Oudjda, qu'il démantèle, puis il échoue devant Nédroma, dont il tente inutilement le siège.

1297. — Nouvelle campagne contre Tlemcen qui résiste, victorieusement, à un siège de trois mois. En rentrant à Fez, Abou Yakoub Youcefe relève les fortifications d'Oudjda.

1298. — Les troupes mérinites profitent de l'absence d'Ostmane, en expédition dans l'Ouarsenis et la Mitidja, pour s'emparer de Nédroma.

1299. — Abou Yacoub Youcefe part de Fez, au mois de Mai, à la tête de forces considérables, et s'avance vers Tlemcen. Otsmane, encore en campagne dans l'Est, arrive, juste à temps, pour rentrer dans sa capitale avant que le blocus ne soit complet.

Sachant que la place était solidement fortifiée, et trop bien défendue pour qu'on pût s'en emparer, de vive force, le Sultan mérinite se décida à la forcer par la famine, en établissant un blocus rigoureux, lequel fut assuré par un fossé de contrevallation, continu et muni d'un parapet.

Pour permettre à l'armée assiégeante de supporter, plus facilement, les fatigues d'un siège, qui serait certainement très long, Abou Yacoub Youcefe fit construire une véritable ville, que défendait une enceinte fortifiée, dont les ruines grandioses nous frappent encore de stupéfaction. Au milieu de ce camp gigantesque, d'environ 1.200 mètres de longueur sur 800 de largeur, s'élevaient le palais du Sultan et une mosquée, dont le minaret, encore debout, servait d'observatoire, pour surveiller les mouvements des assiégés. Cette ville guerrière reçut le nom de El Mansoura (la victorieuse).

De son côté, Otsmane était bien décidé à lutter, jusqu'à la dernière extrémité ; Tlemcen avait reçu une très forte garnison et ses magasins renfermaient des approvisionnements considérables.

Les deux adversaires étaient également acharnés ; aucun d'eux cependant ne devait voir se réaliser ses espérances, aucun d'eux ne devait même voir la fin de ce siège qui mettait en présence tant de milliers d'hommes.

Les travaux d'investissement étaient à peine terminés, que Abou Yakoub Youcefe reçut une ambassade, que lui envoyait le Sultan hafsite, Abou Acida, pour lui demander son appui contre son oncle Abou Zakaria, Sultan de Bougie.

Des troupes, réunies devant Tlemcen, une certaine por-

tion n'était plus nécessaire pour en assurer le blocus, le Sultan mérinite l'envoya au secours de Abou Acida. Ces troupes se dirigèrent d'abord vers l'Ouarsenis, où elles se grossirent des contingents fournis par les Toudjine ; elles gagnèrent ensuite Dellys, d'où elles marchèrent sur Bougie. Une armée bougiote, envoyée pour leur disputer le passage, fut complètement mise en déroute.

1300. — Abou Yakoub Youcefe organise, sous la conduite de son fils, Yahia, une seconde expédition destinée à conquérir le Maghreb-El-Ouassoth. Cette armée établit la domination mérinite sur toute la vallée du Cheliff et la Mitidja, y compris, les villes de Mazouna, Ténès, Miliana, Alger et Médéa ; puis, elle gagna la vallée de l'Oued-Sahel et alla mettre le siège devant Bougie. Mais cette forteresse, admirablement située et, de plus, entourée de fortifications redoutables, défiait toute attaque de vive force. Yahia se décida à lever le siège et rentra au camp de Mansoura, non sans avoir ravagé, d'une manière épouvantable, les pays qu'il traversa, en battant en retraite.

1301. — Mazouna se révolte ; Abou Yakoub Youcefe y envoie des troupes, pour en faire le siège.

1302. — Campagne contre les Toudjine révoltés.

1303. — La paix est rétablie dans la vallée du Cheliff et l'Ouarsenis que les troupes mérinites ont complètement dévastés ; Mazouna est réduite à capituler.

1304. — Rached, l'instigateur de la révolte de Mazouna, étant parvenu à s'échapper, continue à tenir la campagne dans la Mitidja.

Le Sultan abd el ouadite, Otsmane, le défenseur de Tlemcen, meurt ; il est remplacé par son fils, Abou Zeyane Mohammed.

1305. — Rached, vaincu une deuxième fois, s'échappe encore et trouve un refuge auprès du Sultan de Bougie, Abou El Baka.

A la même époque, le grand Cherif de La Mekke et le Sultan d'Egypte, Naser Mohammed, envoyaient des ambassades, à Mansoura, pour solliciter l'alliance du Sultan mérinite. Celui-ci reçut les nobles envoyés, avec les plus grands honneurs, et ne les laissa repartir que lorsqu'ils eurent visité les principales villes du Maghreb-El-Acsa.

1306. — Une rupture éclate entre Abou Yacoub Youcefe et le Sultan de Grenade, Mohammed III, Abou El Djoïouch. Celui-ci profita des circonstances qui retenaient son adversaire, sous les murs de Tlemcen, pour s'emparer de Ceuta.

Cette première atteinte portée à la toute puissance du Sultan mérinite excita les ambitions d'un prince de sa famille, nommée Otsmane Ben Abou Lola : celui-ci, allié à l'Emir espagnol, prit Ceuta comme base d'opérations et alla soulever le Riff, qui lui fournit de nombreux contingents. Une armée, partie de Mansoura pour réduire cette insurrection, fut complètement battue et poursuivie par le vainqueur, jusqu'à Taza. Abou Yakoub Youcefe qui attendait d'un moment à l'autre la reddition de Tlemcen, remit, à plus tard, la vengeance de cet affront, se réservant de prendre lui-même le commandement de l'expédition, destinée à châtier le rebelle.

1307. — Le 13 Mai, Abou Yakoub Youcefe périssait misérablement, sous les coups d'un assassin, juste au moment, où Tlemcen, réduite à la dernière extrémité, allait succomber. Après quelques difficultés, la succession fut attribuée à un petit fils du Sultan défunt, fils de Abou Amer, l'instigateur des révoltes de 1288 et 1294. Ce prince se nommait :

Amer Abou Thabet (1307-1308). — Pour arriver au pouvoir, il n'avait pas hésité à demander l'appui d'Abou Zeyane, le Sultan abd el ouadite, dernier défenseur de Tlemcen. En échange de ses bons services, il s'était engagé à lever immédiatement le siège de la ville et à rendre la totalité des territoires que son grand père avait enlevés à la dynastie tlemcénienne.

Une armée fut immédiatement envoyée dans le Riff pour combattre Otsmane Ben Abou Lola, mais il lui fut impossible de venir à bout des insurgés.

Au mois de Juin, Amer Abou Thabet faisait son entrée à Fez ; il dut, aussitôt, envoyer une armée, dans le Sud, pour comprimer une révolte suscitée par le gouverneur de Marrakech. Celui-ci fut vaincu et livré à son maître qui le fit mettre à mort.

1308. — L'insurrection continuait à régner en maîtresse dans le Riff, Otsmane Abou Lola, ayant toujours résisté

victorieusement aux forces envoyées contre lui. Amer Abou Thabet rentrait alors de son expédition dans le Sud, il résolut de prendre, lui-même la direction des opérations contre les rebelles du Nord. A l'approche de l'armée du Sultan, Otsmane Ben Abou Lola évacua Ksar-El-Kebir et se retira vers le Nord ; enfin, après quelques engagements malheureux, il se vit forcé de se réfugier dans Ceuta.

Amer Abou Thabet, reconnaissant l'impossibilité d'enlever cette place de vive force, se décida à en faire le blocus et, pour assurer à ses troupes une sérieuse base d'opérations, il fit bâtir la ville de Tetouane, qu'il entoura d'importantes fortifications.

Ces mesures énergiques laissaient prévoir un prochain succès, lorsque, tout à coup, Amer Abou Thabet mourut, à la suite de quelques jours de maladie. Il eut pour successeur son frère :

Abou Rebia Slimane (1308-1310). — Le nouveau Sultan donna l'ordre de lever le blocus de Ceuta ; il se rendait à Fez pour y faire reconnaître son investiture, lorsque, Otsmane Abou Lola sortit audacieusement de Ceuta, pour se lancer à sa poursuite ; Abou Rebia Slimane l'entraîna ainsi, à sa suite, assez loin de sa base d'opérations, puis, se retournant à l'improviste, pour lui tenir tête, il lui infligea une défaite qui mit fin à cette insurrection.

Au mois de Septembre, le Sultan victorieux était proclamé à Fez, où il confirma le traité de paix, signé, par son prédécesseur, avec le Sultan de Tlemcen.

1309. — Cependant, les habitants de Ceuta supportaient, avec peine, la domination des Maures de Grenade et, sous main, ils demandèrent l'intervention du Sultan de Fez. Celui-ci commença par conclure une alliance avec le roi chrétien, Don Jaymes d'Aragon, ennemi du Sultan de Grenade ; puis, grâce à la flotte mise à sa disposition par son allié espagnol, pour assurer le blocus par mer, grâce aussi à la connivence des habitants, le Sultan mérinite ne tarda pas à rentrer en possession de Ceuta.

Malgré le ressentiment que cette défaite devait lui inspirer, Mohammed III, menacé de toutes parts par les rois chrétiens coalisés contre lui, n'hésita pas à solliciter l'appui et les secours de son adversaire triomphant. Abou Rebia Slimane se contenta de lui envoyer de l'argent et quelques

troupes ; mais, le tout n'arriva que lorsque le Sultan de Grenade, ayant perdu tout espoir, avait déjà mis fin à la guerre, en se soumettant à toutes les exigences des Chrétiens.

1310. — Un certain nombre de mécontents, ayant levé l'étendard de l'insurrection, avaient réuni leurs partisans dans la région de Taza ; Abou Rebia Slimane prit le commandement des troupes destinées à les réduire. Devant les forces supérieures du Sultan, les conjurés s'enfuirent à Tlemcen, puis en Espagne. Le Sultan était occupé à châtier les tribus, qui avaient prêté leur concours aux insurgés, lorsqu'il mourut presque subitement. Il eut, pour successeur, un de ses oncles qui, par ses largesses, avait gagné la faveur des soldats.

Abou Saïd Otsmane (1310-1331). — Celui-ci employa les premières années de son règne à parcourir le Maroc pour confirmer son autorité et châtier les instigateurs de rébellion.

1314. — Certain de ne laisser derrière lui aucun ennemi dangereux, Abou Saïd Otsmane entreprit une campagne contre Abou Hammou, Sultan de Tlemcen, auquel il reprochait d'avoir accueilli les rebelles, fugitifs après la tentative d'insurrection de 1310. Il se porta d'abord sur Oudjda, dont il ne put s'emparer ; Abou Hammou, ne se sentant pas de force à livrer bataille en rase campagne, se renferma dans sa capitale, abandonnant le pays aux ravages de l'ennemi. Après avoir tout saccagé, Abou Saïd Otsmane reprit le chemin du Maroc.

Arrivé à Taza, le Sultan apprit que son propre fils, Abou Ali, son héritier présomptif, s'était fait proclamer Sultan à Fez. Immédiatement, Abou Saïd Otsmane se met en marche contre l'usurpateur qui, de son côté, parti de Fez s'avançait vers Taza. La rencontre eut lieu, à environ 30 km. à l'Est de Fez. L'armée du fils rebelle fut victorieuse et Abou Saïd Otsmane, blessé, put à grand peine se réfugier dans Taza. Abou Ali poursuivant sa marche vers l'Ouest, vint mettre le siège devant cette ville, lorsque l'intervention des principaux cheikh amena une transaction. Abou Saïd Otsmane abdiquait en faveur de son fils, et celui-ci,

lui laissait la possession de la ville de Taza et de ses environs.

Mais à peine rentré à Fez, Abou Ali, tomba dangereusement malade et se vit abandonné de tous ses partisans.

1315. — Abou Saïd Otsmane s'empressa de prendre sa revanche et alla mettre le siège devant Fez. Abou Ali, se voyant incapable de lutter, demanda son pardon, et conclut, avec son père, un traité par lequel il faisait sa soumission, en échange de laquelle, il lui était concédé, à titre de fief indépendant, l'oasis de Sidjelmàssa avec la province qui en dépendait.

1320. — Malgré sa magnanimité, Abou Saïd Otsmane ne tarda pas à éprouver, de nouveau, l'ingratitude de son fils. Abou Ali, en effet, après avoir imposé victorieusement son autorité aux tribus du désert, de l'Oued-Draa et de l'Oued-Souss, revint à ses anciens projets : détrôner son père et gouverner seul le Maroc.

Ayant recruté de nombreuses troupes, il prit pour objectif Marrakech ; mais, Abou Saïd Otsmane tenu au courant des intentions de son fils, réunit, de son côté, une armée et alla, de sa personne, organiser la défense de Marrakech. Abou Ali, qui n'espérait réussir que par un coup de main, renonça momentanément à l'exécution de ses projets et rentra à Sidjelmassa ; le Sultan revint à Fez.

1321. — Cette année se passa dans une paix relative, Abou Ali paraissant avoir abdiqué toute ambition, le gouverneur de Marrakech restant constamment sur le qui vive, en prévision d'une attaque inopinée.

1322. — Celle-ci se produisit en 1322 ; malgré les défenses accumulées autour de Marrakech, cette ville fut prise ; le gouverneur fut décapité et sa tête sanglante fut exposée sur le rempart.

1323. — A la nouvelle de cette traîtresse aggression, Abou Saïd Otsmane se mit à la tête d'une armée, pour aller réduire les insurgés qui, de leur côté, marchaient contre Fez. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Oum-Er-Rebia. L'armée insurgée fut vaincue et poursuivie, jusque dans les montagne du Deren, où elle éprouva des pertes considérables.

Abou Ali, de sa personne, put rentrer à Sidjelmassa, de-

vant laquelle Abou Saïd Otsmane ne tarda pas à venir mettre le siège ; son fils, réduit à la dernière extrémité, implora de nouveau son pardon ; le Sultan, par trop clément, consentit à amnistier cette seconde félonie, bien plus, il confirma le fils, deux fois rebelle, dans la possession de sa royauté de Sidjelmassa.

1327. — Une armée mérinite est envoyée, en Espagne, au secours du Sultan de Grenade, Mohammed IV Abou El Hadjadj.

1329. — Après avoir remporté quelques succès sur les Chrétiens, l'armée mérinite se vit forcée de reculer devant les troupes du roi de Castille, Alphonse XI, auquel elle dut abandonner, successivement, toutes les places qu'elle occupait, dans la Péninsule, y compris Algésiras.

Cependant, des évènements importants s'étaient passés en Ifrikia : Abou Yahia Abou Beker, le Sultan de Tunis, attaqué par le Sultan de Tlemcen, Abou Tachefine, avait dû abandonner sa capitale et s'était réfugié à Bougie.

N'ayant plus d'espoir que dans une diversion, il envoya son fils, Abou Zakaria, implorer l'intervention du Sultan mérinite ; celui-ci se mit aussitôt en marche, pour aller attaquer Tlemcen. Devant cette menace, Abou Tachefine rappela ses troupes d'Ifrikia, Abou Yahia Abou Beker put rentrer à Tunis et Abou Saïd Otsmane, satisfait d'avoir atteint son but, suspendit ses opérations avant d'avoir franchi la Moulouya.

Cependant, pour cimenter cette alliance, avec la dynastie hafsite, contre l'ennmi commun : la dynastie abd el ouadite, Abou Saïd Otsmane fit accompagner Abou Zakaria, lorsqu'il rentra à Tunis, par des ambassadeurs, chargés de demander la main d'une princesse hafsite, en faveur d'Abou El Hacene, son second fils, qu'il avait désigné comme héritier présomptif, au lieu et place du trop turbulent Abou Ali.

1331. — Mort du Sultan Abou Saïd Otsmane : le pouvoir passe entre les mains de son fils :

Abou El Hacene (1331-1351). — La mort d'Abou Saïd Otsmane survint pendant la célébration des fêtes du mariage d'Abou El Hacene, avec une des filles du Sultan hafsite, Abou Yahia Abou Beker. Dès que ces fêtes furent ter-

minées, Abou El Hacene s'occupa de consolider son autorité.

Il prit, d'abord, la direction du Sud, pour s'assurer du loyalisme de son frère Abou Ali, que ses rébellions antérieures rendaient si sujet à caution ; Abou Ali s'empressa de donner, au nouveau Sultan, l'assurance de son entier dévouement. Rassuré de ce côté, le souverain du Maroc, se retourna du côté de l'Emir de Tlemcen, Abou Tachefine, dont les troupes assiégaient Bougie et occupaient la province de Dellys, enlevée à son beau père, le Sultan hafsite Abou Beker.

Quoique décidé à employer la force, dans le cas où le souverain abd el ouadite ne répondrait pas favorablement à sa mise en demeure, Abou El Hacene, n'hésita pas à envoyer un corps de 5.000 hommes, en Espagne, pour porter secours au roi de Grenade Mohammed IV, alors en lutte avec le roi de Castille, Alphonse XI. Cette petite armée réussit à s'emparer de Gibraltar, qui resta, en sa possession, malgré les efforts faits par Alphonse pour la reprendre.

1332. — L'ultimatum envoyé à Abou Tachefine, n'ayant reçu aucune réponse, Abou El Hacene se mit à la tête de ses troupes, pour aller attaquer Tlemcen ; mais, cette ville ne se laissa pas surprendre et le Sultan mérinite prit le parti d'aller prendre une position d'attente, dans la région montagneuse du Tessala, en attendant une occasion favorable pour tenter un nouveau coup de main.

En même temps, il envoyait sa flotte pour porter secours à Bougie, par mer, pendant que l'armée hafsite agirait sur terre. Devant ces forces réunies, l'armée abd el ouadite qui assiégeait Bougie, dut céder le terrain et battre en retraite, abandonnant, successivement, les différents postes créés, précédemment, pour protéger ses lignes de communication.

1333. — Abou Tachefine eut recours à la politique, pour se débarrasser d'Abou El Hacene, dont la présence, dans le Tessala, ne laissait pas que d'être inquiétante : il s'adressa à Abou Ali, le souverain de Sidjelmassa.

Celui-ci s'empressa d'accepter les ouvertures du tentateur, qui lui promettait de l'aider à conquérir l'empire du Maghreb.

Abou El Hacene, prévenu de ces menées, se hâta de prendre les mesures nécessaires : il envoya à Taourirt sur la Moulouya, un corps d'armée pour couvrir la route de Fez, par Taza, puis, avec le reste de ses forces, il se dirigea vers Sidjelmassa, dont il entreprit le siège. Malgré les renforts envoyés au secours de son allié, par Abou Tachefine, qui, lui-même tenta une diversion malheureuse, sur Taourirt, la capitale filalienne ne tarda pas à succomber ; Abou Ali fait prisonnier, fut étranglé.

Cette même année, une trêve de quatre ans conclue entre Alphonse XI, de Castille, et Mohammed IV, de Grenade, mettait fin, pour le moment, aux hostilités en Espagne.

1334. — Dès lors, Abou El Hacene put se consacrer tout entier à l'organisation d'une nouvelle campagne, contre Tlemcen, et il prit toute les précautions nécessaires pour s'assurer toutes les chances possibles de succès.

1335. — Au printemps, Abou El Hacene, se mit en marche, vers l'Est, à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée. Il passa, d'abord, devant Oudjda, la première forteresse sur la frontière abd el ouadite.

Devant cette place, il laissa un corps de troupes suffisant pour en faire le siège ; il s'avança, ensuite, vers Nédroma, qu'il enleva par surprise, et dont il fit massacrer tous les habitants.

Après avoir ravagé le pays dans toutes les directions, Abou El Hacene arriva, au mois d'Août, devant Tlemcen ; il en assura le blocus, en faisant creuser un fossé de contrevallation continu, puis il établit son camp dans les constructions encore debout de Mansoura et commença l'attaque des murs, avec les machines.

Pendant qu'une partie de son armée exécutait les longs travaux nécessités par un siège régulier, l'autre partie, sous la conduite du vizir Yahia Ben Slimane, allait soumettre la partie orientale de l'empire abd el ouadite. Oudjda avait déjà succombé ; Oran, Miliana, Ténès et Médéa tombèrent, à leur tour, au pouvoir de l'envahisseur.

1337. — Le siège de Tlemcen durait déjà, depuis deux ans ; mais si l'attaque était vivement conduite, la défense se montrait non moins énergique. Dans une sortie, les assiégés avaient failli enlever Abou El Hacene alors qu'il

visitait ses avant-postes ; il n'avait dû son salut qu'aux efforts désespérés de ses fils et de son escorte, qui réussirent à arrêter momentanément l'élan des troupes abd el ouadites et permirent aux renforts mérinites de rétablir le combat.

Enfin le 1er Mai, un dernier assaut fut livré et les assiégeants pénètrent dans la ville. Abou Tachefine qui, pendant toute la durée du siège, avait été l'âme de la défense, ne put, malgré sa vaillance, empêcher l'irruption de l'ennemi. A la tête des princes de sa famille, et des officiers de sa maison, il continua la lutte, dans l'intérieur de la ville; mais la partie était trop inégale.

Peu à peu, les rangs de ces intrépides combattants s'éclaircirent, et le Sultan restait, pour ainsi dire seul, lorsqu'il fut grièvement blessé et fait prisonnier.

Les soldats mérinites dont la valeur venait d'accomplir un pareil exploit, rendant hommage à l'intrépidité de leur adversaire malheureux, le conduisaient vers le Sultan, pour que celui-ci statuât sur son sort, lorsqu'ils rencontrèrent un prince de la famille mérinite, nommé Abd Er Rahmane ; celui-ci eut la cruauté de donner l'ordre de décapiter ce vaillant souverain désormais sans défense.

Pendant plusieurs jours, Tlemcen fut livrée au plus affreux pillage, qui ne cessa que lorsque Abou El Hacene fit son entrée solennelle dans la ville.

Désormais, le Sultan mérinite se voyait maître de tout le pays soumis aux Abd El Ouad. Il alla faire une tournée dans ses nouvelles possessions, et, il était déjà arrivé dans la Mitidja, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Deux de ses fils, Abd Er Rahmane et Abou Malek, crurent avoir trouvé l'occasion désirée de s'emparer du pouvoir, mais Abou El Hacene, prévenu à temps, les fit jeter en prison ainsi que leurs principaux complices.

1338. — Abou El Hacene rentre à Fez. Enorgueilli de son triomphe en Afrique, le Sultan mérinite résolut de prendre, lui-même, la direction de la guerre sainte en Espagne, et il commença, aussitôt, les préparatifs d'une expédition outre-mer.

1339. — Avant de partir, il eut encore à sévir contre son fils, Abd Er Rahmane, qui, sorti de prison s'étais mis ou-

vertement en insurrection ; il le fit arrêter et mettre à mort.

L'avant garde de son armée étant prête, il en confia le commandement à un de ses fils, Abou Malek, le même qu'il avait fait jeter en prison en 1337.

1340. — Celui-ci réussit à faire passer son avant-garde, en Espagne, malgré les flottes de Castille et d'Aragon, croisant dans le détroit ; il rallia les troupes de l'Emir de Grenade et commença à envahir le royaume de Castille, mais il ne tarda pas à tomber dans une embuscade, où il succomba, ainsi que la plupart de ses soldats.

Dès qu'Abou El Hacene eut connaissance de cet échec, il se rendit à Ceuta, pour hâter le départ du gros de son armée, puis, il demanda le concours du souverain de Tunis, pour forcer le passage du détroit de Gibraltar, toujours occupé par les escadres des princes chrétiens. Le prince hafsite se hâta d'envoyer sa flotte qui, jointe à celle du Sultan mérinite, présenta un effectif d'environ 350 unités. Malgré son infériorité numérique évidente, l'amiral castillan n'hésita pas à attaquer la flotte musulmane ; comme il était à prévoir, la flotte chrétienne fut détruite ; l'honneur était sauf mais l'armée de l'Islam franchissait le détroit sans encombres et arrivait, en Espagne, déjà encouragée par un premier succès et n'ayant plus rien à craindre pour la sécurité de ses communications.

Débarquée à Algésiras, l'armée mérinite fit sa jonction avec celle du Sultan de Grenade, Mohammed IV El Haddjadj ; toutes deux réunies allèrent mettre le siège devant Tarifa. La résistance héroïque de cette petite place donna, à Alphonse XI, le temps de reconstituer une nouvelle flotte, en achetant des navires partout où il put en trouver, et d'organiser une nouvelle armée. La flotte se porta immédiatement dans les eaux de Tarifa, pour montrer aux assiégés qu'on était loin de les abandonner, et l'armée, dont l'effectif était d'environ 20.000 hommes, se dirigea, à marches forcées, vers le Sud pour prendre à revers les assiégeants.

A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, les Musulmans levèrent le siège, pour faire face aux troupes réunies des rois de Castille et de Portugal.

La rencontre eut lieu, le 30 Août, à l'Ouest de Tarifa, sur

les bords d'un ruisseau nommé Rio-Salado. Les Musulmans furent complètement battus ; Abou El Hacene dut prendre la fuite, laissant son camp entre les mains des Chrétiens. Au cours du pillage, Fathma, fille du Sultan hafsite et femme du Sultan mérinite, trouva la mort ; les filles d'Abou El Hacene restèrent prisonnières.

Abou El Hacene rentra au Maroc, sous prétexte de préparer sa revanche, mais il se contenta d'envoyer des secours, en hommes et en argent, à son allié l'Emir de Grenade.

1342. — La flotte mérinite est complètement détruite par les flottes chrétiennes qui restent maîtresses du détroit de Gibraltar.

1343. — Vers cette époque, Abou El Hacene envoie un ambassadeur au Sultan d'Egypte, pour lui demander sa protection en faveur des caravanes de pélerins du Maghreb, traversant son royaume, pour gagner La Mekke.

Une ambassade, envoyée par le souverain du Soudan, apporte au Sultan mérinite, dont la renommée s'est répandue dans ces lointaines contrées, les hommages et les cadeaux du roi nègre, à la politesse duquel il fut répondu par l'envoi d'une ambassade chargée de lui remettre de magnifiques présents.

1344. — Malgré les efforts tentés par Abou El Hacene, pour venir au secours d'Algésiras, cette place succombait. Un traité signé par Alphonse XI de Castille, d'une part, l'Emir de Grenade et le Sultan mérinite, d'autre part, stipulait une trève de 15 ans. Les filles d'Abou El Hacene, retenues prisonnières depuis trois ans, étaient rendues à leur père.

1345. — Abou El Hacene envoie une ambassade, à Tunis, pour demander la main d'une nouvelle princesse hafsite.

1346. — Ce ne fut qu'après bien des hésitations qu'Abou Yahia Abou Beker se décida à répondre, favorablement, à cette demande. Il fit accompagner, à Fez, la future sultane mérinite, par son fils, Abou El Abbas El Fadel, gouverneur de Bône.

Le 21 Octobre de cette même année, Abou Yahia Abou Beker mourait subitement et, après les évènements tragi-

ques, qui ont été racontés plus haut (1), Abou Hafs Omar resté maître du pouvoir faisait massacrer la plupart de ses frères. Abou El Hacene apprit ces évènements avec indignation et promit à son beau frère, Abou El Abbas El Fadel, d'employer tous les moyens pour l'aider à chasser l'usurpateur et à conquérir le trône de son père. Dès lors, on commença des préparatifs de guerre et on convoqua les contingents nécessaires, au camp de Mansoura, près Tlemcen.

1347. — Abou Hafs, le sinistre usurpateur du trône de Tunis, voyant l'orage s'amasser sur sa tête, envoie au Sultan mérinite une ambassade chargée de reconnaître sa suzeraineté, mais cet hommage est repoussé avec dédain. Abou El Hacene, avant de partir, confie, pour la durée de son absence, la régence de son empire, à un de ses fils, Abou Einane, puis il se met en marche vers l'Ifrikia.

A Oran, le Sultan mérinite reçoit les hommages des cheikh de Gafsa, de Gabès et du Djerid ; à Bougie, ceux des cheikh du Zab. Le gouverneur hafsite de cette dernière ville, qui avait voulut résister, se voit forcé, par la population, de faire amende honorable et de demander l'amane, il est interné à Nédroma. A Constantine, qui se rend sans coup férir, le gouverneur hafsite fait sa soumission ; il est interné à Oudjda.

Ce fut à Constantine qu'Abou El Hacene apprit qu'Abou Hafs, désespérant de pouvoir résister, avait quitté Tunis et se dirigeait vers le Sud. Aussitôt un corps de troupes fut envoyé, vers Gabès, pour lui couper la retraite ; il y réussit et l'usurpateur paya, de sa vie, la royauté éphémère dont il n'avait pu s'emparer que par une série de crimes épouvantables.

Abou El Hacene fit son entrée solennelle à Tunis, au mois de Septembre ; mais loin de remplir les engagements pris à l'égard de son beau frère, Abou El Abbas El Fadel, il lui signifia ses véritables intentions, en lui confiant, à nouveau, le gouvernement de Bône, qu'il avait exercé précédemment ; il garda pour lui le pouvoir suprême et partit pour aller faire une tournée triomphale dans les principales villes de ses nouvelles conquêtes.

---

(1) Voir l'histoire des Hafsites.

1348. — Cette fortune merveilleuse n'allait cependant pas avoir une longue durée. Les tribus arabes du Sud de l'Ifrikia, qui avaient concouru aux succès du Sultan mérinite, prétendaient ne reconnaître aucun maître et exerçaient, au loin, leurs déprédations sur les populations sédentaires, qu'elles pressuraient d'une manière odieuse. Les plaintes devinrent de jour en jour plus nombreuses, et Abou El Hacene se décida à sévir.

Il avait déjà réuni des troupes destinées à châtier ces tribus pillardes, lorsque celles-ci envoyèrent à Tunis leurs cheikh pour essayer de fléchir le Sultan. Mais ces cheikh, voyant l'inutilité de leurs efforts, n'hésitèrent pas à ourdir une conspiration, ayant pour but de renverser Abou El Hacene. Celui-ci prévenu, les fit arrêter et jeter en prison. Cet acte de vigueur fut le signal de la révolte.

Les insurgés se réunirent à Tozeur et sous la conduite d'un nommé Ahmed, fils du prince almohade, Otsmane Ben Abou Debbous, ils se dirigèrent vers le Nord. De son côté, Abou El Hacene sortit de Tunis et marcha à leur rencontre. La bataille s'engagea aux environs de Kairouane, mais, au cours du combat, la plus grande partie des troupes mérinites passèrent à l'ennemi. Abou El Hacene vaïncu dut prendre la fuite, abandonner son camp aux mains des insurgés et chercher un refuge dans Kairouane.

A la nouvelle de ce désastre, Tunis se révolte, les princes mérinites et leurs partisans sont obligés de se réfugier dans la Casba, où ils se voient assiégés, par les insurgés, appuyés bientôt par l'armée du prétendant.

La situation des assiégés était critique, lorsqu'on apprend qu'Abou El Hacene a réussi à sortir de Kairouane et a gagné Sousse où il s'est embarqué à destination de Tunis. Cette nouvelle jette la panique chez les insurgés ; les Abd El Ouad ainsi que d'autres tribus du Maghreb central, qui avaient pris le parti des rebelles, depuis le désastre de Kairouane, jugent l'occasion favorable pour regagner leur pays, et, après avoir élu des chefs, ils se mettent en route vers l'Ouest.

Le prétendant Ahmed voulut continuer la lutte, mais trahi par ses alliés, il finit par être livré à Abou El Hacene.

Pendant que ces évènements se passaient à Tunis, Abou

El Abbas El Fadel se faisait proclamer à Bône et s'emparait de Constantine et de Bougie ; Abou Einane, que son père avait laissé comme régent du Maghreb et qui résidait à Tlemcen, ayant reçu un faux avis de la mort de son père, se faisait proclamer à sa place. Il apprenait bientôt que le Sultan vivait encore, mais il n'en persistait pas moins à conserver le pouvoir ; il s'emparait de Taza et de Fez où il recevait l'hommage de tout le Maghreb occidental.

Cependant, inquiet de la rentrée de l'armée abd el ouadite à Tlemcen, il négocia, avec le nouveau Sultan Abou Saïd Otsmane, un traité d'alliance dont la clause principale édictait la coopération des deux alliés contre Abou El Hacene, dans le cas où ce dernier se présenterait pour rentrer en possession de son empire. De plus, pour éloigner toute espèce de danger, il remit en liberté les anciens gouverneurs hafsites de Bougie et de Constantine, internés à Nédroma et Oudjda, par Abou El Hacene, en leur donnant pleins pouvoirs pour reprendre leurs gouvernements.

Ces deux princes hafsites ne tardèrent pas à réussir dans leur entreprise, favorisée, d'ailleurs, par la sympathie des populations.

1349. — Abou El Hacene ne restait pas inactif. Bloqué dans Tunis il trouvait le moyen d'en faire sortir son fils, En Nacer, qui, à la tête de contingents recrutés dans le Sud tunisien et constantinois, traversa le Zab, et le Hodna et s'avança par les Hauts-Plateaux dans la direction de Tlemcen. Mais il fut battu par les troupes abd el ouadites vers les sources du Cheliff, sur le versant Nord du Djebel-Amour.

Abou El Abbas El Fadel tenait à poursuivre la série de ses succès et mettait le siège devant Tunis ; mais il fut bientôt obligé de le lever pour tenir tête à En Nacer, qui, arrivant de l'Ouest, avait prononcé sur ses derrières une inquiétante diversion. Abou El Abbas El Fadel ayant vaincu ce nouvel adversaire le poursuivit jusque dans le Djerid, où il reçut la soumission du gouverneur, placé à la tête de ce pays, par Abou El Hacene.

Ce dernier se voyant abandonné, même par ceux qui lui devaient le plus de reconnaissance, se décida à renoncer à la lutte en Ifrikia et il s'embarqua pour rentrer, par mer, dans ses états. Il laissait, derrière lui, à Tunis, un

de ses fils, nommé Abou El Fadel, dans le but de disputer encore aux Hafsites la possession de leur capitale.

1350. — Mais ce pauvre prince se vit bientôt obligé de céder devant des forces supérieures et d'abandonner Tunis à l'armée d'Abou El Abbas El Fadel.

Cependant, le voyage maritime d'Abou El Hacene était marqué par de tragiques péripéties. A Bougie, on lui interdit de débarquer ; on consentit seulement à lui laisser renouveler, en partie, sa provision d'eau. La flotille remit à la voile, mais une horrible tempête l'assaillit sur les rives de la Kabylie et jeta une partie des navires à la côte ; celui qui portait l'infortuné monarque, fit naufrage et le malheureux roi se réfugia à grand peine, avec quelques matelots, sur un rocher aride où il passa la nuit. Le lendemain matin, un de ses navires qui avait échappé à la tourmente put réussir à le prendre, à bord, juste au moment où les Berbères du littoral se préparaient à le faire prisonnier.

Enfin, Abou El Hacene arriva à Alger, qui lui était restée fidèle et où il put recruter quelques troupes. Son fils En Nacer,étant venu l'y rejoindre, il se mit immédiatement en campagne, s'empara de Miliana, de Médéa puis descendit la vallée du Cheliff pour rentrer au Maghreb, mais son armée se heurta, sur les bords de la Djidiouïa (affluent de gauche du bas Cheliff), contre l'armée abd-el-ouadite. Abou El Hacene fut encore vaincu et vit périr, sous ses yeux, son fils En Nacer.

Le malheureux Sultan dut chercher un refuge dans l'Ouarsenis et, de là, il se rendit dans le Djebel Amour. Il parvint encore à réunir un certain nombre de partisans et, à leur tête, il gagna l'oasis de Sidjelmassa, dont la population lui était restée fidèle et l'accueillit avec enthousiasme; mais ce retour de fortune ne fut pas de longue durée. Abou Einane s'était mis en route pour le Sud, avec des forces considérables; les partisans d'Abou El Hacene, frappés de terreur, se dispersèrent et abandonnèrent leur maître, qui dut, de nouveau prendre la fuite, pendant que son fils faisait dans l'oasis une entrée triomphale.

Malgré cette suite ininterrompue de revers, Abou El Hacene ne perdit pas encore tout espoir ; quelques semaines plus tard, il reparaissait à Marrakech où il réussissait à rassembler une nouvelle armée.

1351. — Dès qu'il eut organisé ses contingents, Abou El Hacene se mit en marche vers le Nord pour aller attaquer Fez, mais, de son côté, Abou Einane sortait de Fez pour lui barrer la route. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Oum-Er-Rebia ; Abou El Hacene, encore vaincu, alla chercher un refuge dans les montagnes de l'Atlas pendant qu'Abou Einane s'emparait de Marrakech.

Ce fils dénaturé se proposait de poursuivre son père dans son dernier refuge, lorsqu'une transaction mit fin à cette guerre impie. Abou Einane demanda son pardon, à condition que son père abdiquât en sa faveur. Au moment où les négociations venaient d'aboutir, le souverain dépossédé mourait, en quelques jours, d'une phlébite.

Telle fut la fin misérable de ce monarque qui connut toutes les ivresses de la victoire et de la fortune la plus extraordinaire, ainsi que toutes les amertumes de la défaite et de la déchéance la plus irrémédiable. Il eut pour successeur son fils.

Abou Einane (1351-1358). — Pendant que durait la lutte entre Abou El Hacene et son fils, les Abd El Ouad avaient profité des circonstances pour étendre leur autorité, et cette prospérité porta ombrage à Abou Einane, qui rêvait de reconstituer l'empire de son père, au moment de son apogée. Dès que le nouveau Sultan fut rentré à Fez, il s'occupa d'organiser une formidable armée, pour aller attaquer Tlemcen.

1352. — De son côté, l'Emir abd el ouadite recrutait des troupes, pour tenir tête à l'orage. Au printemps de 1352, les Mérinites entrèrent en campagne et ils étaient arrivés dans la plaine d'Angad, aux environs d'Oudjda, lorsqu'ils rencontrèrent l'armée abd el ouadite ; celle-ci fut complètement vaincue et son chef Abou Saïd fut fait prisonnier.

Cependant Abou Thabet, le frère de ce dernier, ne perdant pas tout espoir, battait en retraite sur Tlemcen, d'où il enleva toutes les ressources qu'il put trouver, hommes, vivres et trésors, puis, accompagné des membres de la famille royale, il gagna la vallée du Chéliff pour y organiser une nouvelle résistance.

Abou Einane, après sa victoire, se porta sur Tlemcen où il entra triomphalement, et où il fit mettre à mort son pri-

sonnier, Abou Saïd ; puis il envoya, dans le Cheliff, une armée qui, après un violent combat, parvint à anéantir les contingents d'Abou Thabet.

L'armée mérinite victorieuse poursuivit sa marche vers l'Est, et s'empara d'Alger, tandis qu'Abou Einane, à la tête du reste de ses troupes, suivait une route parallèle et s'emparait de Médéa.

Dans cette ville, Abou Einane reçut la soumission des cheikh du Zab et du Hodna, puis la visite du prince hafsite de Bougie, Abou Abd Allah.

Ce prince, fils d'Abou Zakaria, avait été pour la première fois nommé gouverneur de Bougie en 1319. En 1347, il avait essayé de défendre Bougie contre l'envahisseur mérinite Abou El Hacene, et celui-ci s'était contenté de l'interner à Nédroma. En 1348, il avait été remis à la tête de son ancien gouvernement par Abou Einane et, par conséquent, il devait lui être attaché, par les liens d'une certaine reconnaissance.

Abou Einane profita de cette dernière circonstance pour obtenir de ce prince un abandon complet de ses droits sur son gouvernement. Un gouverneur mérinite fut envoyé à Bougie et le Sultan accompagné d'Abou Abd Allah reprit le chemin de Tlemcen, où il fit massacrer tous les princes abd el ouadites dont on avait pu s'emparer.

1353. — Bougie se révolte contre l'autorité mérinite, mais cette insurrection ne dura que quelques jours. Un nouveau gouverneur, Mohammed Ben Abou Amer, fut nommé, qui punit avec la dernière rigueur les instigateurs du mouvement.

Pendant que ces évènements se passaient dans l'Est, un frère d'Abou Einane, nommé Abou El Fadel, levait le drapeau de l'insurrection, dans la vallée de l'Oued-Souss.

Le gouverneur de Bougie reçoit l'ordre de préparer une expédition contre Constantine, où le prince hafsite, Abou Zeïd Abd Er Rahmane (1) avait fait proclamer Sultan un

(1) En 1319, le Sultan hafsite Abou Yahia Abou Beker avait donné le gouvernement de Constantine à un de ses fils : Abou Abd Allah qui, en mourant, passa le pouvoir à son fils : Abou Zeïd Abd Er Rahmane, lequel interné à Oudjda, en 1347, par Abou El Hacene, s'était vu remis à la tête de son gouvernement, en 1348, par Abou Einane. Dès ce moment Abou Zeïd Abd Er Rahmane, aidé par son frère Abou El Abbas, se livra à toutes

fils d'Abou El Hacene, et, par conséquent frère d'Abou Einane, nommé Abou Omar Tachefine.

1345. — Mohammed Ben Abou Amer, le gouverneur de Bougie, se met en route, pour aller attaquer Constantine, il bat l'armée qu'Abou Zeïd Abd Er Rahmane a envoyée pour lui barrer le passage, et va mettre le siège devant la ville, mais il le lève, au bout de quelques jours, à la nouvelle de l'arrivée d'une armée de secours venant du Djerid, sous les ordres d'Abou El Abbas, frère d'Abou Zeïd.

Il se met alors à ravager le pays des environs.

Pour faire cesser ces déprédations, Abou Zeïd Abd Er Rahmane lui propose de lui livrer le pauvre prince, dont il avait fait un candidat au trône. Le marché fut conclu, et le malheureux infirme, livré au gouverneur de Bougie, fut envoyé à Fez où il arriva en même temps que son frère Abou El Fadel, lequel, de son côté, avait été trahi par ses partisans, pour être abandonné aux vengeances d'Abou Einane.

Aussitôt délivré de la présence des troupes bougiotes, Abou Zeïd Abd Er Rahmane, se lance dans une nouvelle expédition, contre Tunis, devant laquelle il va mettre le siège ; son frère Abou El Abbas, profite de son absence pour se faire proclamer souverain à sa place.

1355. — Mohammed Ben Abou Amer, le gouverneur mérinite de Bougie, meurt. Abou Einane le remplace par Abd Allah Ben Saïd, auquel il donne le titre de gouverneur de l'Ifrikia. Celui-ci s'empresse d'aller mettre le siège devant Constantine, mais il est obligé de se retirer, sans avoir remporté aucun avantage.

Quant à Abou Zeïd Abd Er Rahmane, après avoir échoué dans son entreprise contre Tunis, il fait sa soumission au Sultan hafsite Abou Ishaq Ibrahim.

1356. — L'année suivante, Abd Allah Ben Saïd renouvelle son attaque contre Constantine ; ses dispositions étaient bien prises et le succès allait couronner ses efforts,

---

sortes de menées ambitieuses dont il a déjà été parlé, ci-dessus, dans l'histoire des Hafsites. Il est à croire que cette proclamation, comme souverain, d'Abou Omar Tachefine, qui était presqu'idiot, n'était qu'une manœuvre destinée à permettre à Abou Zeïd de s'assurer une véritable indépendance, tout en ayant l'air de défendre les intérêts du fils d'Abou El Hacene.

lorsque la nouvelle de la mort d'Abou Einane vint jeter la panique, dans le camp des assiégeants. Ceux-ci se dispersèrent, abandonnant même leur matériel, qu'on se décida à brûler, pour qu'il ne tombât pas aux mains de l'ennemi.

Abou El Abbas sortit presqu'immédiatement pour reprendre l'offensive, surprit ses adversaires, dans leur camp, et en fit un horrible carnage.

La nouvelle de la mort d'Abou Einane était fausse : en apprenant ces désastres successifs, le Sultan éprouva une violente colère, il destitua Abd Allah Ben Saïd, lui donna comme successeur un nommé Yahia Ben Meïmoune et résolut de prendre, lui-même, le commandement d'une expédition destinée à venger ces échecs.

1357. — Au mois de Mars, l'armée mérinite mit en marche son avant-garde qui se dirigea, d'abord, vers Bougie, où elle s'augmenta des auxiliaires recrutés par le gouverneur de cette place, puis, elle alla mettre le siège devant Constantine. Peu après, elle fut rejointe, sous les murs de cette ville, par le corps principal, commandé par Abou Einane, en personne. Devant cet immense déploiement de forces, la population et la garnison de Constantine imposèrent à Abou El Abbas une capitulation immédiate. Le prince hafsite fut ainsi obligé de faire sa soumission au Sultan mérinite qui usa de clémence, à son égard, et se contenta de l'interner à Ceuta ; quelque temps après, Bône faisait également sa soumission.

Sous les murs de cette dernière ville, Abou Einane reçut la soumission des Cheikh du Zab et du Djerid, ainsi que la visite du souverain de Tripoli, qui venait lui demander son appui, pour marcher contre Tunis.

Cette expédition fut résolue. Le Sultan mérinite mit en marche une armée, chargée d'attaquer la ville, par terre, et donna l'ordre à sa flotte d'en assurer le blocus, par mer. La flotte arriva la première ; la population, affolée, chassa le Sultan hafsite Abou Ishak Ibrahim qui dut se réfugier à Mehdia. Lorsque l'armée de terre se présenta, à son tour, elle put entrer dans la ville sans coup férir. Abou Einane vit, ainsi, son rêve réalisé : la reconstitution de l'ancien empire almohade, tel que son père l'avait lui-même rétabli, quelques années auparavant.

Mais la même cause qui avait amené la ruine de l'empire d'Abou El Hacene allait provoquer celle de l'empire d'Abou Einane : l'indiscipline des Arabes, dont le concours avait permis la réalisation des ambitieuses conceptions mérinites. Une première expédition fut nécessitée par les déprédations des nomades et entraîna les troupes mérinites jusque dans le Sahara, au Sud de Biskra, sans qu'on pût joindre ces insaisissables enfants du désert.

Au retour, il fallut entreprendre une nouvelle expédition, contre le Sultan hafsite, qui était sorti de Mehdia et tenait la campagne à la tête d'une nombreuse armée. Mais les troupes d'Abou Einane étaient à bout de forces ; à la troisième étape, elles désertèrent en masse et, sous la conduite du vizir Fares, prirent la route de l'Ouest, pour rentrer dans leur pays. Abou Einane se vit réduit à regagner Constantine, pendant qu'Abou Ishak Ibrahim rentrait à Tunis, en chassait le gouverneur mérinite, et, remontait sur le trône de ses pères.

Abou Einane voyant l'impossibilité de se maintenir dans l'Est, rentra à Fez, où il fit mettre à mort le vizir Fares, qu'il accusait d'avoir organisé la désertion générale, origine du désastre.

1358. — Une expédition est envoyée contre les Arabes de l'Oued-Rhir qui l'année précédente avaient trouvé le moyen d'échapper à la poursuite du Sultan. Cette fois ils ne purent éviter leur châtiment et ils durent payer toutes leurs contributions en retard.

Pise signe un traité de commerce avec le Sultan mérinite.

Au mois de Novembre, Abou Einane tomba gravement malade, il désigna pour successeur un de ses fils Abou Zeyane, mais cette désignation n'obtint pas l'approbation des hauts fonctionnaires de la cour. Ceux-ci choisirent comme héritier présomptif, un autre fils d'Abou Einane, nommé Es Saïd, âgé de cinq ans, firent empoisonner Abou Zeyane et comme le Sultan moribond tardait à rendre le dernier soupir, le grand vizir se chargea de mettre un terme à son existence, en l'étranglant de ses propres mains. Le meurtrier El Hacene prenait immédiatement la régence.

Es Saïd Ier (1358-1359). — Lorsqu'Abou Thabet avait été écrasé en 1352, sur les rives du Cheliff, la plupart des

princes abd el ouadites avaient succombé ou avaient été faits prisonniers, puis mis à mort. Cependant, un d'entre eux, nommé Abou Hammou, avait réussi à s'échapper et s'était réfugié à Tunis, d'où il guettait une occasion favorable pour tenter de remonter sur le trône de ses ancêtres.

A la mort d'Abou Einane, il se mit à la tête de ses partisans, et s'avança jusqu'aux environs de Tlemcen.

En même temps, dans le Sud de Marrakech, un des fils d'Abou Einane, El Motamed, levait d'étendard de l'insurrection et gagnait le grand Atlas ; une armée fut immédiatement envoyée de Fez, pour combattre ce rebelle ; elle réussit à s'emparer de Marrakech, puis elle s'enfonça dans la montagne, pour y poursuivre les insurgés.

1359. — Au mois de Février, Abou Hammou réussissait à s'emparer de Tlemcen, dont la garnison mérinite fut massacrée.

Le vizir, El Hacene, réunit une armée pour aller reprendre Tlemcen ; il en confia le commandement à un général, nommé Meçaoud Ben Raho, auquel il adjoignit un prince mérinite, nommé El Mansour. Abou Hammou ne se crut pas de force à défendre sa capitale, il l'évacua puis se retira vers le Sud. L'armée mérinite entra donc, dans Tlemcen, sans combat, mais Abou Hammou, remontant rapidement vers le Nord, se porta sur la route de Tlemcen à Fez, en prenant position près d'Oudjda. Meçaoud Ben Raho, ainsi menacé sur sa ligne de communication, envoya des troupes pour chasser les Abd El Ouadites ; mais, elles furent complètement battues.

A la suite de cet échec, la population de Tlemcen s'insurgea contre l'autorité du régent El Hacene et proclama El Mansour. Celui-ci ne tarda pas à vouloir affirmer l'autorité qui lui avait été ainsi conférée, en se faisant proclamer à Fez. Il se mit donc en route à la tête de ses partisans, culbuta, aux environs d'Oudjda, les troupes envoyées par le vizir pour lui barrer le passage, et, enfin arriva devant Fez dont il commença le siège.

Là, il reçut la soumission du général El Meçaoud Ben Raho qui, désertant la cause d'Es Saïd, venait lui offrir ses services.

Les assiégés de Fez en étaient réduits aux dernières extrémités, lorsqu'un nouveau prétendant surgit : c'était un

frère d'Abou Einane, nommé Abou Saleme, qui arrivait d'Espagne et, après s'être rendu maître de Ceuta et de Tanger, marchait sur Fez.

El Mansour envoie immédiatement, contre ce nouvel adversaire, une armée qui lui inflige une éclatante défaite, aux environs de Ksar-El-Kebir. Abou Saleme paraissait devoir renoncer à tout espoir, lorsque, par un revirement subit de la fortune, le succès se déclara en sa faveur. D'abord, El Mansour négligea de compléter sa victoire, par une poursuite énergique ; puis le vizir El Hacene voyant que la cause d'Es Saïd était irrémédiablement perdue, envoya sa soumission à Abou Saleme.

Cet exemple entraîna la défection de nombreux partisans d'El Mansour qui, d'ailleurs, n'avait aucune des qualités qui entraînent les peuples et inspirent les dévouements. Lui même, jugeant sa cause perdue, n'attendit pas l'arrivée de son compétiteur ; il abandonna ce qui lui restait de troupes fidèles et prit la fuite, mais il ne tarda pas à être arrêté et mis à mort.

Abou Saleme (1359-1361) entra, en vainqueur, dans Fez. Un de ses premiers soins fut de faire arrêter tous les princes mérinites qu'on put découvrir ; il les fit ensuite transporter en Espagne où ils furent enfermés dans la forteresse de Ronda. Quelques temps après, on les fit embarquer, sous prétexte de les conduire en Orient, où on leur rendrait leur liberté ; mais, dès qu'on fut arrivé au large, on les jeta tous à la mer. Un seul échappa à cette exécution générale ; il s'appelait Abou Zeyane Mohammed et avait réussi à s'évader antérieurement de la citadelle de Ronda.

1360. — Après avoir réprimé quelques tentatives de rébellion, Abou Saleme entreprit de reconquérir Tlemcen.

Abou Hammou ne chercha pas à défendre sa capitale, il se retira d'abord dans le Sud, puis il alla ravager les provinces orientales du Maroc, du côté de Debdou et de Guercif. Abou Saleme, qui était entré, sans coup férir, à Tlemcen, y laissa un gouverneur et se lança à la poursuite de son adversaire. Ce dernier, sans plus tarder, retourna vivement vers Tlemcen qui lui ouvrit ses portes ; le gouverneur mérinite s'enfuit, pour chercher un refuge dans l'Ouarsenis. Abou Hammou se précipita sur ses traces, soumit les tribus de l'Ouarsenis, s'empara, successivement, d'El-Ba-

teha (1), Oran, Miliana, Alger dont les garnisons mérinites furent massacrées.

Pendant ce temps, le Sultan hafsite, Abou Ishak Ibrahim, chassait le gouverneur mérinite de Bougie ; dans l'Est, il ne restait plus que Constantine qui tenait pour Abou Saleme. Celui-ci, désireux de conserver cette place, y envoya comme gouverneur Abou El Abbas, son ancien souverain, qui avait dû capituler en 1357, et avait été interné à Ceuta. Le prince hafsite fut reçu avec joie à Constantine.

Abou Saleme rendit également la liberté à un autre prince hafsite, Abou Abd Allah, en lui donnant le gouvernement de Bougie, s'il parvenait à le conquérir.

On se demande à quelles préoccupations obéissait à ce moment Abou Saleme qui, après avoir commencé vigoureusement les opérations contre le souverain abd el ouadite, le laissa ensuite étendre ses conquêtes, sans rien tenter pour s'y opposer ; bien plus, il conclut la paix avec lui.

On peut penser que le souverain mérinite devait déjà avoir conçu des soupçons sur le complot qui se tramait, autour de lui, dans sa propre cour, et qui devait éclater au mois de Septembre. A ce moment, les conjurés proclamèrent Abou Omar Tachefine, ce frère d'Abou Saleme qui, en 1353, avait déjà été proclamé à Constantine, par Abou Zeïd. Abou Saleme essaya bien de résister à cette insurrection ; mais, abandonné de tous les siens, il fut bientôt arrêté et mis à mort.

Pendant que toutes ces intrigues se tramaient à Fez, un prince mérinite, du nom de Abd El Halim, réfugié à Tlemcen faisait acte de prétendant et, avec l'appui du Sultan abd el ouadite, Abou Hammou, prononçait contre Fez, deux démonstrations qui échouèrent. De guerre lasse, il dirigea ses efforts vers le Sud et parvint à s'établir à Sidjelmassa.

Abou Omar Tachefine (1361-1361). — Ce pauvre prince n'avait été qu'un fantoche, derrière lequel, certaines ambitions manœuvraient dans l'ombre. Dès son avènement, des troubles éclatèrent de tous côtés ; enfin au bout de trois mois, il fut déposé à l'instigation du vizir Omar, celui-là même qui l'avait fait proclamer, et qui, le remplaça par

(1) Ville située sur la rive droite de la Mina, à environ 20 km. de son confluent avec le Cheliff.

un petit fils d'Abou El Hacene, Abou Zeyane Mohammed Ben Abou Abd Er Rahmane. C'était ce prince qui, en 1359, s'était échappé de la citadelle de Ronda et avait, ainsi, évité le sort réservé au reste de sa famille.

Abou Zeyane Mohammed (1361-1366). — Aussitôt monté sur le trône, le nouveau Sultan dut guerroyer pour soumettre, à son autorité, le Nord du Maroc.

Pendant ce temps, Abd El Halim sortait de Sidjelmassa et se dirigeait vers le Nord. Le vizir Omar s'avança à sa rencontre, mais, au dernier moment, des négociations furent engagées, à la suite desquelles, Abd El Halim, reconnu souverain indépendant de Sidjelmassa, renonçait à toute prétention sur le Maroc septentrional ; Abd El Halim ne devait pas profiter longtemps de ce succès diplomatique ; avant la fin de l'année, il était forcé d'abdiquer en faveur de son frère Abd El Moumene.

1363. — Abou Zeyane Mohammed ne s'estimant pas lié, à l'égard de l'usurpateur, par le traité signé avec Abd El Halim, envoie immédiatement une armée qui, par la force, rentre en possession de Sidjelmassa. Abd El Moumene, vaincu gagne Marrakech, où il réunit de nouveaux partisans, à la tête desquels, il s'avance vers le Nord, et parvient jusqu'aux environs de Meknès ; mais là il est complètement battu et obligé de chercher son salut dans la fuite.

Aussitôt après ce succès, Abou Zeyane Mohammed se retourna vers le souverain de Tlemcen, contre lequel il envoya une armée commandée par Abou Zeyane El Gobbi, déjà gouverneur de cette ville, au nom d'Abou Saleme en 1360.

1364. — Abou Hammou opposa, à cette armée, des forces commandées par son vizir, Ibn Mosleme; celui-ci fut assez habile pour tourner complètement l'armée mérinite, qui était campée près de la Moulouya. Il la força à battre en retraite, vers l'Est, et la poursuivit jusqu'aux environs de M'sila (1). Il allait, très probablement, la forcer à mettre bas les armes, lorsqu'il mourut de la peste. Abou Zeyane El Gobbi reprit immédiatement l'offensive, poussant devant lui les troupes abd el ouadites, privées de leur chef, et vint mettre le siège devant Tlemcen ; mais Abou Hammou sut

(1) On écrit indifféremment M'sila ou Msila.

semer la divison entre Abou Zeyane El Gobbi et ses alliés. Tlemcen fut sauvée et le général mérinite dut rentrer au Maghreb, ne ramenant avec lui que les débris de son armée, décimée par cette longue campagne.

1365. — Campagne contre les insurgés du Sud du Maroc. Le cheikh Amer Ben Mohammed, le chef des rebelles, finit par se faire reconnaître une véritable indépendance.

1366. — Cependant, le vizir Omar se rendait absolument odieux au Sultan Abou Zeyane Mohammed, à la place duquel il entendait gouverner, sans que celui-ci pût exercer la moindre influence. A bout de patience, le Sultan résolut de se défaire du vizir, par l'assassinat ; mais Omar, prévenu, prit les devants et fit massacrer, sous ses yeux, l'infortuné souverain, puis il fit sortir de prison un prince mérinite nommé Abd El Aziz, fils d'Abou El Hacene, et le fit proclamer Sultan.

Abd El Aziz (1366-1372). — Sous ce nouveau Sultan, le vizir Omar, continua à gouverner, sans tolérer aucun contrôle.

1367. — Nouvelle campagne inutile, contre le cheikh Amer qui, dans le Haut-Atlas, trouve un refuge inviolable.

Enfin, Abd El Aziz, lassé de la tyrannie de son vizir, qui poussa l'audace jusqu'à vouloir interner son maître dans la citadelle de Fez, le fit assassiner.

Vers la fin de cette année, un prince mérinite, nommé El Fadel, tenta de se faire reconnaître, comme Sultan, à Marrakech.

1368. — Abd El Aziz marche, en personne, contre ce prétendant, le bat, le fait prisonnier et l'envoie à la mort.

Mais il fallut revenir précipitamment à Fez, où de nouveaux complots rendaient la situation bien précaire.

Dès que le Sultan fut rentré dans sa capitale, les agitateurs du Nord crurent prudent de renoncer à leurs intrigues ; mais, la rébellion recommença dans le Sud, à l'instigation d'Amer Ben Mohammed, toujours en campagne dans le haut Atlas. Le gouverneur de Marrakech, qui essaya de le combattre, fut battu et fait prisonnier.

1369. — Pour mettre fin à ce déplorable état de choses, Abd El Aziz organisa une nouvelle expédition, dont il prit,

lui-même, le commandement. Grâce aux forces considérables dont il disposait, il put attaquer méthodiquement son adversaire, qui dut chercher son salut dans la fuite. Amer Ben Mohammed ne tarda pas à être arrêté et livré à son vainqueur. Celui-ci l'emmena à Fez, pour servir d'ornement à son triomphe, puis il le fit périr dans les supplices.

Vers la fin de 1369, les habitants d'Alger reconnaissent la suzeraineté du Sultan de Fez.

1370. — Abd El Aziz entreprend une nouvelle expédition contre Tlemcen.

Le Sultan abd el ouadite, Abou Hammou, s'avança à la rencontre de l'armée mérinite, jusqu'aux environs de Taza, mais, là, il apprit que les alliés, sur lesquels il comptait, avaient pris fait et cause pour son adversaire. Dans ces nouvelles conditions, il jugea la lutte inutile ; suivant son habitude, il abandonna sa capitale, et il se réfugia à El-Bateha.

Le Sultan mérinite se porte imédiatemment sur Tlemcen, où il entre triomphalement, au mois d'Août ; puis il envoie une armée à la poursuite d'Abou Hammou. Celui-ci bat en retraite vers l'Est, mais il est rejoint dans le Zab, où il est complètement battu. Avec les débris de son armée, il s'enfonce dans le désert, gagne le Mzab, puis, de là, se dirige vers les oasis situées au Sud du Djebel-Amour, pour y attendre les évènements.

A la fin de 1370, l'autorité d'Abd El Aziz s'étendait dans les deux Maghreb, jusqu'au méridien d'Alger.

1371. — Dès l'année suivante, la rébellion venait compromettre les magnifiques résultats de cette brillante campagne. Une révolte éclata, dans les montagnes du Dahra ; une armée, envoyée pour la réprimer, essaya en vain de pénétrer dans ce massif montagneux ; elle se laissa même surprendre, dans son camp, établi dans la vallée du Cheliff et fut forcée de se retirer à El-Bateha. Du Dahra, la révolte s'étendit au massif de Médéa. L'occasion paraissant favorable, Abou Hammou, qui jusqu'alors était resté dans l'expectative, se décida à se mettre en marche, se dirigeant vers Tlemcen.

1372. — Le succès semblait devoir couronner les efforts

du Sultan abd el ouadite, lorsque la défection de ses principaux alliés le força à renoncer à son entreprise et à reprendre le chemin du désert.

Dès ce moment, la fortune sourit au monarque mérinite qui, avant la fin de l'année, voyait tous ses adversaires réduits à merci ; mais le vaillant Sultan ne devait pas jouir longtemps du fruit de ses travaux. Au mois d'Octobre, il mourait, à Tlemcen, ne laissant qu'un fils en bas âge :

Es Saïd (1372-1374). — Il se trouvait auprès de son père alors que ce dernier mourut ; il fut immédiatement proclamé, par les soins de Abou Beker Ben Razi, le général qui avait su fixer la victoire sous les drapeaux mérinites.

Mais il y avait à craindre que d'autres prétendants ne se fissent, en même temps, reconnaître à Fez. Abou Beker Ben Razi n'hésita pas à évacuer Tlemcen et à se porter rapidement, avec ses troupes, sur la capitale, où il fit proclamer son protégé, sous le nom de Es Saïd II ; lui-même prit en mains la direction des affaires.

Dès le départ des troupes mérinites, les habitants de Tlemcen, à l'instigation des partisans de la dynastie abd el ouadite, proclamèrent, à nouveau, Abou Hammou et lui envoyèrent un exprès, pour le prier de rentrer dans sa capitale, où il arriva dans les premiers jours de Décembre.

1373. — Pendant qu'Abou Hammou relevait, pour la troisième fois, le trône abd el ouadite, à Tlemcen, deux prétendants, suscités par le roi de Grenade, Mohammed V Abou Abd Allah, surgissaient au Maroc pour disputer le pouvoir à Es Saïd, à savoir : Abd Er Rahmane Ben Ifelloucene, petit fils du prince mérinite, Abou Ali, mis à mort, par Abou El Hacene, en 1334, et Abou El Abbas Ahmed, fils du Sultan Abou Saleme.

1374. — Le vizir Abou Beker Ben Razi tenta, en vain, de tenir tête à ces deux prétendants qui avaient fait cause commune. Forcé de se réfugier derrière les murs de Fez, il se vit bientôt contraint de faire sa soumission à Abou El Abbas Ahmed, lequel, pour reconnaître les services rendus à sa cause par Abd Er Rahmane Ben Ifelloucene, lui consentit l'abandon de la partie du Maghreb, située au Sud du parallèle d'Azemmour, avec Marrakech comme capitale.

Quand à Es Saïd, il fut déposé et envoyé, comme prisonnier, au Sultan de Grenade.

Abou El Abbas Ahmed (1374-1384). — Les trois premières années de ce règne furent assez tranquilles.

1377. — Une révolte fomentée par Abou Beker Ben Razi, l'ancien vizir de Es Saïd II, fut rapidement comprimée ; son instigateur fait prisonnier périt dans les supplices.

Un nouveau traité met, pour un certain temps, un terme aux difficultés surgies entre les Sultans de Fez et de Marrakech, au sujet de leurs frontières communes.

1378. — Abou El Abbas Ahmed ayant prononcé une démonstration sur sa frontière orientale, jusque sur les rives de la Moulouya, le souverain de Tlemcen, s'imaginant que cette opération n'est que le prélude d'une attaque contre sa capitale, s'empresse de reconnaître la suzeraineté du Sultan de Fez.

1379. — Le traité de 1377 ne devait pas maintenir longtemps la paix entre les deux Sultans marocains. A la suite d'un incident de frontière, Abd Er Rahmane Ben Ifelloucene va mettre le siège devant Azzemour ; Abou El Abbas Ahmed riposte en menaçant Marrakech. Abd Er Rahmane se hâte de se porter au secours de sa capitale, Abou El Abbas, voyant son coup de main déjoué, renonce à son entreprise.

1380. — Abou El Abbas Ahmed va, à la tête de forces considérables, faire le siège de Marrakech, qu'il tient bloquée pendant plusieurs mois ; puis il se retire, après avoir conclu une trève avec son adversaire.

1381. — Nouvelle entrée en campagne d'Abd Er Rahmane. Abou El Abbas Ahmed met, de nouveau, le siège devant Marrakech, qui, étroitement bloquée, était sur le point de se rendre, lorsqu'elle fut sauvée par l'intervention du roi de Grenade.

Le Sultan de Fez se vit obligé de rentrer dans sa capitale sans en avoir atteint son but.

1382. — Reprise des hostilités. Le Sultan du Sud, abandonné de la plupart de ses partisans, se borne à défendre la citadelle de Marrakech, tout en cherchant à détourner les efforts de son adversaire, grâce à une diversion du Sul-

tan abd el ouadite, Abou Hammou, qui franchit la Moulouya, mais est arrêté, dans sa marche, par la résistance de Taza.

Sur ces entrefaites, l'assaut définitif de la citadelle de Marrakech réussit, Abd Er Rahmane et ses deux fils, à la tête des quelques partisans qui leur sont restés fidèles, périssent de la mort des braves. Dès que cette nouvelle parvient à Abou Hammou, celui-ci s'empresse de rentrer à Tlemcen.

1383. — Après la mort de son héroïque adversaire, Abou El Abbas Ahmed, désormais seul Sultan du Maroc, rentra à Fez et, dès qu'il eut réorganisé son armée, il se mit en marche vers l'Est, pour punir Abou Hammou de sa défection. A l'approche de l'armée mérinite, le souverain abd el ouadite abandonna pour la quatrième fois sa capitale, où son adversaire triomphant entra, sans coup férir. Tlemcen fut cependant saccagée de fond en comble ; Abou Hammou se retira dans les montagnes du Dahra.

1384. — Cette éclatante victoire déchaîna, contre Abou El Abbas Ahmed, la colère du roi de Grenade, Mohammed V Abou Abd Allah, allié d'Abou Hammou, et l'Emir espagnol se hâta de susciter un compétiteur au Sultan de Fez. Ce compétiteur fut un fils du Sultan Abou Einane, nommé Mouça. Grâce aux subsides du roi de Grenade, Mouça débarqua à Ceuta, puis, de là, marcha sur Fez qui se rendit, après un simulacre de résistance.

Ces évènements s'étaient succédés si rapidement qu'Abou El Abbas Ahmed n'eut pas le temps d'intervenir. Pourtant, il ne regarda pas la partie comme perdue et, à la tête de son armée, il sortit de Tlemcen et marcha sur Fez. Il était déjà arrivé presque sous les murs de cette ville, lorsque ses troupes l'abandonnèrent, pour passer au service de son antagoniste. Abou El Abbas Ahmed n'ayant plus de moyens de continuer la lutte, s'adressa à la générosité de Mouça qui, sans se laisser fléchir, le fit prisonnier et l'envoya au Sultan de Grenade : celui-ci le traita avec une certaine bienveillance ; il lui assigna, comme résidence, un palais, mais avec défense de sortir de l'enceinte de la ville.

Mouça Ben Abou Einane (1384-1386). — Dès que ce nouveau Sultan prit le pouvoir, il eut à lutter contre un

compétiteur, nommé El Hacene, petit fils d'Abou Ali ancien Sultan de Marrakech de 1330 à 1334. Ce prétendant se mit à la tête des tribus du Riff.

1385. — Une première campagne fut indécise.

1386. — Une seconde expédition fut organisée, qui paraissait devoir réussir, lorsque Mouça Ben Abou Einane vint à mourir inopinément.

Après des incidents, auxquels le Sultan de Grenade prit une part active, un prince mérinite, prisonnier en Espagne, fut mis en liberté et envoyé à Fez, où il fut proclamé.

El Ouathek (1386-1387). — Ce prince était fils d'Abou El Fadel et, par conséquent, petit fils du Sultan Abou El Hacene. Il eut l'audace de réclamer, à son ancien protecteur, la place de Ceuta, encore occupée par ses troupes. Bien entendu que cette demande ne reçut aucune espèce de satisfaction.

1387. — El Ouathek envoie une armée contre Ceuta dans le but de s'en emparer, par la force. Pour répondre à cette attaque, Mohammed V Abou Abd Allah rend la liberté à l'ancien Sultan, Abou El Abbas Ahmed, qui débarque à Ceuta et ne tarde pas à réunir, autour de lui, un grand nombre de partisans. Après une campagne, au cours de laquelle la fortune favorisa, tour à tour, chacun des deux adversaires, Abou El Abbas rentré au Maroc, au mois de Février, était, de nouveau, proclamé à Fez au mois de Septembre.

Abou El Abbas Ahmed (2e fois) (1387-1393).

1388. — Cependant, une lutte acharnée se poursuivait entre les princes abd el ouadites, Abou Hammou II et son fils, Abou Tachefine. Ce dernier, après s'être emparé du pouvoir, avait été vaincu et était venu demander l'appui du Sultan mérinite, pour l'aider à remonter sur le trône.

1389. — Abou Tachefine, à la tête d'une armée mérinite, s'empare de Tlemcen, puis, il en est bientôt chassé par Omaïr, autre fils d'Abou Hammou. Mais, à ce moment, ce dernier, qui, suivant son habitude, s'était réfugié dans le Sud, succomba dans un combat contre un détachement mérinite lancé à sa poursuite. Abou Tachefine se vit ainsi seul Sultan abd el ouadite, mais il dut se reconnaître vas-

sal du Sultan mérinite, auquel il s'engagea à verser un tribut annuel considérable.

1393. — Cet état de choses dura quatre ans, lorsqu'un conflit éclata, entre les Sultans de Fez et de Tlemcen. Une armée mérinite s'était déjà mise en marche pour aller mettre le siège devant Tlemcen, lorsqu'on apprit la mort d'Abou Tachefine, qui était remplacé par un de ses fils, Abou Thabet Youcefe.

Ce changement de souverain n'arrêta pas le cours des opérations. A l'approche du Sultan mérinite, l'Emir abd el ouadite s'enfuit. Les Mérinites, après avoir occupé Tlemcen, s'avancèrent dans l'Est, où ils reçurent la soumission de tout le pays, y compris les villes de Miliana, Alger et Dellys.

C'est à ce moment qu'Abou El Abbas Ahmed, qui, de sa personne, était resté à Taza, mourut, à la suite d'une courte maladie. Il fut remplacé par son fils, Abou Fares, celui qui, précisément, venait d'imposer l'autorité mérinite à Alger.

Abou Fares (1393- ?). — Ce nouveau Sultan profita des troubles survenus, à Tlemcen, par suite du changement de souverain, pour faire asseoir sur le trône, un autre fils d'Abou Hammou, Abou Zeyane, resté fidèle à son père pendant l'insurrection d'Abou Tachefine. Au moment où, en 1389, ce dernier s'était définitivement emparé du pouvoir, Abou Zeyane avait trouvé un refuge à la cour de Fez.

En échange de son appui, le Sultan mérinite exigea du nouvel Emir la reconnaissance de sa suzeraineté.

A partir de ce moment, les documents, relatifs aux souverains mérinites, sont tellement rares et incertains qu'il est inutile de chercher à les coordonner, pour établir une histoire de cette dynastie, pendant le XVe siècle.

Pour être complet, nous dirons que, en

1399. — Tetouane, dont les corsaires avaient fait un de leurs principaux repaires, fut prise et détruite par les Castillans ; ses ruines restèrent désertes pendant près d'un siècle.

1415. — Ceuta est prise et occupée par les Portugais, alors que le Sultan de Fez était un nommé Abou Saïd, sans

qu'on sache ni, à quelle époque il était monté sur le trône ni, en quelle qualité il détenait le pouvoir.

1423. — Abou Saïd est remplacé par son fils Abd Allah, pendant que l'Emir de Grenade s'emparait des dernières possessions mérinites d'Espagne.

Enfin, d'après un historien de la dynastie abd el ouadite, nous savons qu'un prince de Tlemcen conquit le Maghreb El Acsa et lui imposa, comme Sultan, un petit fils d'Abou Einane ; mais, nous ignorons complètement la date de cet évènement, si important, pourtant, puisqu'il consacre la déchéance définitive de la dynastie mérinite.

Il est encore mention, en 1517, d'un prince mérinite, régnant à Fez qui donna asile à un prince abd el ouadite, nommé Abou Hammou, alors que celui-ci avait été vaincu par Baba Aroudj, aux environs d'Oran.

GÉNÉALOGIE DES PRINCES ABD EL OUADITES

(BRANCHE AINÉE)

<table>
<tr><td colspan="6">Thabet</td></tr>
<tr><td colspan="2">Youcefe</td><td colspan="4">Zeyane Ben Thabet</td></tr>
<tr><td>Djaber B. Youcefe
» -1232
I</td><td>Otsmane Ier
1232-1234
III</td><td>Zegdane
1234-1236
IV</td><td colspan="3">Yarmoracene Ben Zeyane
1236-1283
V</td></tr>
<tr><td>El Hacene
1232-1232
II</td><td></td><td></td><td colspan="2">Otsmane II
1283-1304
VI</td><td>»</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td>A. Zeyane Mohammed
1304-1308
VII</td><td>A. Hammou Mouça
1308-1318
VIII</td><td>A. Saïd
1348-1352
X</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td></td><td></td><td>A. Tachefine Ier
1318-1337
IX</td><td></td></tr>
</table>

N. B. — Les noms portés sans date sont ceux des personnages qui n'ayant pas régné sont cependant nécessaires pour remonter à l'auteur commun.

Les chiffres romains indiquent le rang des princes dans l'ordre chronologique.

Nous avons classé Abou Saïd comme petit-fils et Abou Hammou II comme arrière-petit-fils d'Yarmoracene, quoique nous n'ayons eu, pour le faire, que des probabilités.

GÉNÉALOGIE DES PRINCES ABD EL OUADITES

(BRANCHE DE ABOU HAMMOU II)

<table>
<tr><td colspan="6">Thabet</td></tr>
<tr><td colspan="6">Zeyane Ben Thabet</td></tr>
<tr><td colspan="6">Yarmoracene Ben Zeyane
1236-1283
V</td></tr>
<tr><td colspan="6">»</td></tr>
<tr><td colspan="6">»</td></tr>
<tr><td colspan="6">A. Hammou II
1359-1389
XI</td></tr>
<tr><td>A. Tache fine II
1389-1394
XII</td><td>A. Zeyane
1394-1399
XIII</td><td>A. M. Ab-dallah
1399-1402
XIV</td><td>A. Abdal-lah
1402-1410
XV</td><td>Moulaï Saïd
1410-1411
XVI</td><td>A. Malek Abd El Ouahad
1re fois
1411-1424
XVII</td></tr>
<tr><td>A. Moulaï Mohammed
1re fois
1424-1428
XVIII</td><td></td><td></td><td></td><td></td><td>2e fois
1428-1430
XIX</td></tr>
<tr><td>2e fois
1430-1431
XX</td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td></tr>
</table>

PERIODE BERBERE IV. — LES ABD EL OUAD (1247-1431)

Chronologie des princes abd-el-ouadites

Djaber Ben Youcefe	1231-1232
El Hacene	1232-1232
Otsmane Ben Youcefe (Otsmane Ier	1232-1234
Zegdane	1234-1236
Yarmoracene Ben Zeyane	1236-1283
Otsmane II	1283-1304
Abou Zeyane Mohammed	1304-1308
Abou Hammou Mouça	1308-1318
Abou Tachefine Ier	1318-1337
Interrègne mérinite	
Abou Saïd Otsmane	1348-1352
Interrègne mérinite	
Abou Hammou II (avec de nombreuses interruptions)	1359-1389
Abou Tachefine II	1389-1394
Abou Zeyane	1394-1399
Abou Mohammed Abd Allah	1399-1402
Abou Abd Allah	1402-1410
Moulaï Saïd	1410-1411
Abou Malek Abd El Ouahad, 1re fois	1411-1424
Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, 1re fois.	1424-1428
Abou Malek Abd El Ouahad, 2e fois	1428-1430
Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, 2e fois.	1430-1431

Remarque. — Certains historiens donnent à cette dynastie le nom de Beni Zeyane, Beni Ziane ou Zeyanites. Ces trois désignations sont dérivées de Zeyane, nom du père d'Yarmoracene Ben Zeyane, le prototype de cette famille. Nous préférons lui conserver le nom d'Abd El Ouad qui indique plus clairement l'origine de ces princes et explique, jusqu'à un certain point, leurs sympathies et leurs antipathies, fréquents mobiles de leur politique.

Comme les Beni Merine, les Abd El Ouad constituaient une des plus importantes tribus de la famille des Berbères Zénètes ; mais, précisément, l'importance réciproque de ces deux fractions inspira, de bonne heure, à chacune d'elles, l'ambition d'acquérir la suprématie sur sa rivale. De là, l'antagonisme des deux dynasties qui occupèrent, du XIII[e] au XV[e] siècle, les trônes de Tlemcen et de Fez.

Dans ce chapitre, nous serons souvent amenés à nous reporter à l'histoire des Hafsites et des Mérinites, dont les rivalités et les luttes, avec les souverains de Tlemcen, constituent la plus grande partie de l'histoire de la dynastie abd el ouadite. Pour commencer, nous allons prendre l'historique des Abd El Ouad, depuis le moment où, pour la première fois, il en est fait mention dans l'histoire.

1045. — Les Abd El Ouad qui, antérieurement, étaient cantonnés dans le massif de l'Aurès, commencent à se mettre en marche, dans la direction de l'Ouest.

1100. — Au commencement du XII[e] siècle, les Abd El Ouad sont déjà arrivés sur les frontières actuelles du Maroc, et occupent le territoire compris entre le Djebel-Amour, la Moulouya et son affluent l'Oued-Za.

1140. — La guerre éclate entre différentes tribus berbères zénètes ; d'un côté, nous trouvons les Ouemannou, et, de l'autre, les Iloumi soutenus par les Abd El Ouad, les Toudjine et les Beni Merine. Les premiers appellent, à leur secours, Abd El Moumene, le chef des Almohades, en ce moment à l'aurore de leur prospérité, les seconds réclament l'appui d'Ali Ben Youcefe, Sultan des Almoravites, alors au déclin de leur splendeur.

Après une première victoire, remportée sur les lieutenants d'Abd El Moumene, les Abd El Ouad vaincus par l'Emir, en personne, lui firent leur soumission et, par la suite, lui conservèrent une fidélité, rarement constatée chez les Berbères.

1146. — Abd El Moumene désireux de châtier les Beni Merine qui, l'année précédente, avaient pillé un convoi de butin envoyé, par lui, d'Oran à Tine-Mellal, réclama l'aide des Abd El Ouad.

Ceux-ci marchèrent, de concert avec les troupes almohades, sous les ordres de leur cheikh, Abd El Hak Ben Menar-

fad, et infligèrent, aux Beni Merine, une sanglante défaite.

1159. — La tribu des Abd El Ouad fournit des contingents, à Abd El Moumene, pour la campagne qui lui assure la possession de l'Ifrikia.

1185. — Les Abd El Ouad, fidèles à la foi jurée à la dynastie almohade, défendent leur territoire contre Ali Ben Rania et l'empêchent de pénétrer plus avant dans l'Ouest.

1196. — Les Abd El Ouad fournissent des contingents au Sultan almohade, Abou Youcefe Yacoub ; celui-ci les emmène en Espagne, où ils prennent part à la sanglante bataille d'Alarcos.

1218. — Vers le commencement du XIII[e] siècle, les Abd El Ouad, continuant leur marche progressive vers le N.-O., sont cantonnés sur les Hauts-Plateaux entre Tiaret et Tlemcen. Ils sont constamment en guerre avec les tribus voisines, arabes ou berbères, et, en particulier, avec les Beni Merine.

Ils obéissent à une famille : les Aït Kaceme, mais les membres de cette famille sont très nombreux et leurs querelles engendrent de nombreuses guerres, au sein même de la tribu.

1231. — Tlemcen avait pour gouverneur le prince Abou Saïd qui l'administrait, au nom de son frère le Sultan ~~mérinite,~~ Abou Lola El Mamoun. Obéissant, dit-on aux suggestions des ennemis des Abd El Ouad, il fit jeter en prison plusieurs de leurs cheikh, qui étaient venus le trouver pour traiter d'affaires.

Ce coup de force amena, dans la ville, une révolution, au cours de laquelle le gouverneur Abou Saïd fut tué ; cependant Tlemcen resta fidèle au Sultan Abou Lola El Mamoun, grâce à l'énergie d'un cheikh abd el ouadite, nommé Djaber Ben Youcefe, qui sut imposer son autorité. Le Sultan almohade reconnaissant confirma

Djaber Ben Youcefe (1231-1232) dans le commandement de la province de Tlemcen ; c'est ainsi, qu'une circonstance imprévue donna, à un Abd El Ouad, le pouvoir souverain dans une ville qui devait devenir la capitale de la future dynastie.

Djaber ne profita pas longtemps des avantages attachés à sa nouvelle situation ; il fut tué dans une expédition, aux environ de Nédroma. Il fut remplacé par son fils :

Hacene (1232-1232), mais celui-ci, n'ayant aucune aptitude pour l'exercice du pouvoir, se hâta d'abdiquer, en faveur de son oncle.

Otsmane (1232-1234). — Ce nouveau gouverneur, par sa brutalité, s'aliéna l'esprit de la population qui le déposa et le remplaça par un de ses cousins :

Zegdane (fils de Zeyane Ben Thabet) (1234-1236).

1236. — L'heureuse fortune des Abd El Ouad avait suscité, contre eux, la jalousie des tribus voisines, qui leur déclarèrent la guerre. Zegdane était déjà venu à bout de ses adversaires, lorsqu'il périt dans une escarmouche. Il fut remplacé par son frère.

Yarmoracene Ben Zeyane (1236-1263). — Ce nouvel Emir joignait aux qualités guerrières, qu'il possédait, au plus haut point, des aptitudes toutes particulières pour l'administration, ainsi qu'une finesse d'esprit dont pourraient s'honorer les plus fameux diplomates. C'était dans toute l'acception du mot : un conducteur d'hommes.

Dès son arrivée au pouvoir, Yarmoracene Ben Zeyane, qui gouvernait Tlemcen et sa province, au nom du Sultan almohade, Abd El Ouahad Er Rachid, s'applique à faire régner l'ordre et la paix, dans le pays soumis à son autorité. Ses débuts sont favorisés par l'éloignement des Beni Merine, alors occupés à la conquête du Nord du Maghreb-El-Acsa.

Tlemcen prend, au point de vue scientifique, littéraire et commercial, une importance inconnue jusqu'à ce jour.

Petit à petit, le nouveau gouverneur, tout en restant strictement fidèle à la dynastie almohade, s'attribuait de nouvelles libertés : c'est ainsi qu'il prenait, à sa solde, un corps de soldats chrétiens et qu'il accordait sa protection à une colonie chrétienne, qui vint s'installer à Tlemcen même.

1241. — Cette prospérité ne tarda pas à éveiller la jalousie du Sultan hafsite de Tunis, Abou Zakaria, qui réunit une nombreuse armée et s'avança jusqu'à Miliana, d'où il

adressa, à Yarmoracene, un ultimatum, lui enjoignant d'avoir à reconnaître sa suzeraineté. Ce message comminatoire resta sans réponse.

1242. — Après une incursion dans le Sud, Abou Zakaria se présente devant Tlemcen. Yarmoracene Ben Zeyane se porte à la rencontre de l'ennemi : il est vaincu et forcé de se réfugier dans la ville ; mais il réussit à s'échapper, pendant que l'armée hafsite s'emparait de sa capitale, qui fut épouvantablement saccagée.

Yarmoracene Ben Zeyane s'empresse de rassembler des partisans, et, dès qu'il peut tenir la campagne, il occupe les hauteurs situées au Sud de Tlemcen et, de là, il harcèle, sans trève, les troupes tunisiennes.

Démoralisées par ces attaques incessantes, celles-ci commençaient à se débander, et, il est à croire qu'Abou Zakaria fut enchanté de recevoir les ouvertures de paix, que lui fit parvenir Yarmoracene. Celui-ci rentra à Tlemcen et reconnut la suzeraineté du souverain hafsite.

Vers la même époque, le Sultan almohade, Er Rachid, mourait et était remplacé par son frère, Abou El Hacene Ali Es Saïd. Ce dernier s'impose le devoir de reconstituer l'empire almohade.

1245. — Sur la demande du Sultan almohade, Yarmoracene lui fournit des contingents, à la tête desquels, il marche en personne, mais, à la suite de dissentiments avec le général almohade, il rentre à Tlemcen sans avoir rien fait.

1248. — Abou El Hacene Ali Ben Saïd, après avoir réduit les rebelles, marche contre Tlemcen pour punir Yarmoracene d'avoir reconnu la suzeraineté hafsite, en 1242, et d'avoir trop mollement soutenu ses propres intérêts, en 1245.

A l'approche de l'armée almohade, Yarmoracene Ben Zeyane sort de Tlemcen et s'avance jusqu'à la forteresse de Tamzezdekt, située dans les montagnes des environs d'Oudjda.

Après des négociations qui n'aboutirent pas, les Marocains cernèrent la position de Tamzezdekt et, quelques jours après, tentèrent une attaque de vive force. Au cours du combat, le Sultan almohade fut blessé et fait prisonnier.

Le lendemain, il mourait ; la nouvelle de sa mort jeta le désordre dans son armée ; les Abd El Ouad en profitèrent pour recommencer la lutte qui se termina par la déroute complète de leurs adversaires. Yarmoracene fit faire de magnifiques funérailles au vaillant et malheureux Abou El Hacene Ali Es Saïd qui fut enterré, près de Tlemcen, dans le cimetière d'El-Obbad, où s'élève, actuellement, la célèbre mosquée de Sidi Bou Medine.

Après la mort du Sultan Es Saïd, et de son fils tué le même jour, le pouvoir fut décerné par les cheikh almohades, réunis à Marrakech, à un cousin éloigné du souverain disparu et petit fils de Abou Yacoub Youcefe. Ce prince se nommait Abou Ibrahim Ishak (surnommé El Mortéda, l'agréé).

Les Mérinites profitèrent de ces circonstances favorables pour consolider leur suprématie dans le Maroc septentrional et s'emparer de Fez. Au bout de deux ans, en 1250, une révolte éclata dans cette ville dont le gouverneur fut assassiné ; la population proclama El Mortéda, en implorant son appui.

Le Sultan almohade, se voyant dans l'impossibilité de déférer à ce désir, demanda à Yarmoracene de marcher au secours des habitants de Fez. L'Emir abd el ouadite, enchanté de pouvoir intervenir dans les affaires marocaines, entra en campagne ; il rencontra les troupes mérinites qui, de leur côté, avaient marché à sa rencontre, sur les rives de l'Oued Isly, aux environs d'Oudjda. Le combat fut acharné, enfin, la victoire couronna les efforts des Mérinites ; l'armée abd el ouadite prit la fuite et alla chercher un refuge derrière les murs de Tlemcen.

1251-1252. — Cette défaite amena immédiatement des querelles entre les différentes tribus qui avaient pris part à l'expédition, en particulier, entre les Abd El Ouad et les Toudjine ; la guerre ne tarda pas à éclater entre eux. Elle dura deux ans et se termina par la conclusion d'une paix qui, d'ailleurs, ne fut pas de longue durée.

A peine rentré à Tlemcen, Yarmoracene Ben Zeyane faillit tomber sous les coups d'un assassin, qui n'était autre que le chef de la milice chrétienne. Ce forfait provoqua le massacre général des Chrétiens de Tlemcen, et, pendant

quelques années, les souverains abd el ouadites renoncèrent aux services de ces mercenaires.

1257. — Yarmoracene, ayant reconstitué ses forces, tente une nouvelle expédition contre les Mérinites, de plus en plus puissants au Maroc, mais il est, de nouveau, vaincu et forcé de battre en retraite. L'Emir des Mérinites ayant négligé de le poursuivre, pour achever sa déroute, le Sultan abd el ouadite organise une nouvelle armée pour attaquer Sidjelmassa, qui venait de reconnaître la suzeraineté de ses ennemis ; mais il échoue dans cette tentative.

1259. — Le Sultan mérinite Abou Yahia étant mort, des troubles éclatèrent, dont Yarmoracene tenta de profiter, pour venger ses précédents échecs. Il se mit en marche vers Fez, et, il était déjà arrivé près de Taza, lorsqu'il rencontra l'armée mérinite qui lui ingligea une sanglante défaite et le força à rentrer à Tlemcen. Malgré sa victoire, le Sultan mérinite, qui se voyait obligé de tenir tête à de nombreux ennemis, proposa à Yarmoracene des conditions de paix, qui furent rapidement acceptées.

1261. — Yarmoracene fait une campagne contre les tribus berbères du bas Cheliff (Magraoua) et leur impose sa suzeraineté.

1262. — Des tribus arabes du Tafilalet, ayant soustrait les oasis de Sidjelmassa et de toute la contrée environnante à l'autorité des Mérinites, proclament la suzeraineté du Sultan abd el ouadite. Yarmoracene va recevoir l'hommage de ses nouveaux vassaux, auquels il donne, comme gouverneur, son fils Yahia.

1267. — Abou Lola Abou Debbous, l'Emir almohade, assiégé dans Marrakech, par le Sultan mérinite Abou Youcefe Yacoub, demande à Yarmoracene de faire une diversion, en sa faveur, en attaquant ses ennemis sur leurs derrières. L'Emir abd el ouadite se met aussitôt en campagne et ravage le N.-E. du Maroc.

Le prince mérinite abandonne le siège de Marrakech et rentre à Fez.

1268. — Dès qu'il a réuni les contingents nécessaires, Abou Youcefe Yacoub attaque les Abd El Ouad, qu'il force à battre en retraite et, enfin, il leur inflige un véritable désastre. Yarmoracene put cependant rallier les débris de

son armée et rentrer à Tlemcen, sans être inquiété par son heureux vainqueur, rappelé, vers le Sud, par de nouvelles complications.

1271. — Le Sultan mérinite Abou Youcefe Yacoub, qui n'avait pu tirer d'avantages sérieux de sa victoire de 1268, gardait toujours rancune, aux Abd El Ouad, de leur intervention, en faveur des Almohades. Il réunit, à Fez, des forces considérables et, à la fin de 1271, il se mit en marche vers l'Est.

1272. — De son côté, Yarmoracene s'était préparé à la guerre et avait massé de nombreux contingents, dans un camp dressé sous les murs de Tlemcen.

Au printemps de 1272, le Sultan mérinite reçut d'Espagne les plus mauvaises nouvelles ; les Musulmans de la Péninsule lui demandaient, en grâce, de venir prendre la direction de la guerre sainte.

Pour pouvoir déférer à cette pressante demande, Abou Youcefe Yacoub fit, à son adversaire, des propositions de paix, mais elles furent rejetées avec mépris.

Dès lors, la lutte devenait inévitable ; elle eut lieu sur les bords de l'Oued-Isly, à l'endroit même où vingt-deux ans auparavant, les Abd El Ouad avaient été vaincus.

Malgré des prodiges de valeur, Yarmoracene, succomba sous le nombre. Rentré à Tlemcen, l'Emir abd el ouadite fit incendier le camp situé sous les murs de la ville pour qu'il ne tombât pas aux mains de l'ennemi.

Abou Youcefe Yacoub se jeta à la poursuite des fuyards, saccagea Oudjda qui fut détruite de fond en comble et, enfin, arriva devant Tlemcen ; là, il reçut d'importants contingents envoyés par les Toudjine. Malgré l'arrivée de ces renforts, il ne tarda pas à lever le siège, après s'être rendu compte des difficultés que présentait pareille entreprise, contre une ville pourvue d'aussi solides fortifications.

1273. — Abou Youcefe Yacoub met le siège devant Sidjelmassa qui, depuis 1262, reconnaissait la suzeraineté abd el ouadite.

1274. — Le siège durait depuis un an, lorsque la ville succomba, à un dernier assaut : tous les Abd El Ouadites, qui avaient pris part à la défense, furent passés au fil de l'épée.

Cependant, Yarmoracene profitait de l'absence de son irréconciable ennemi, pour punir les Toudjine d'avoir fourni des contingents à Abou Youcefe Yacoub, en 1272 ; il leur infligea de sanglantes défaites, puis, il remonta la vallée du Cheliff, jusqu'à la hauteur de Ténès, qui reconnut son autorité.

1279. — A l'instigation de l'Emir de Grenade, Mohammed El Fakih, Yarmoracene organise de fréquentes incursions, sur les frontières mérinites, pour empêcher Abou Youcefe Yacoub d'aller prendre le commandement de ses troupes guerroyant en Espagne. Ces escarmouches se succèdent sans amener aucun évènement important.

1281. — Pourtant, en 1281, Abou Youcefe Yacoub, décidé à passer en Espagne, envoya à Yarmoracene, un ultimatum, lui enjoignant de cesser ses déprédations. L'Abd El Ouadite y répondit, en organisant une nouvelle expédition. En réponse à cet affront, le Sultan mérinite réunit une armée à Taza et marcha sur Tlemcen ; la rencontre eut lieu sur les bords de l'Oued-Tafna. La fortune trahit encore les Abd El Ouad; Yarmoracene rentre à Tlemcen où l'Emir vainqueur vient l'assiéger, mais inutilement. Abou Youcefe Yacoub, au bout de quelques semaines, se voit forcé de lever le siège et rentre à Fez.

1282. — Expédition contre Thabet, chef des Oulad-Mendil. Cette tribu zénète, cantonnée vers l'embouchure du Cheliff, avait profité des embarras d'Yarmoracene, pour lui enlever la possession de Ténès et de Miliana. Rentré victorieux à Tlemcen, Yarmoracene envoie un de ses fils à Tunis pour demander la main d'une princesse hafsite, en faveur de son fils aîné, Otsmane.

Le Sultan hafsite, Abou Ishak Ier, défère à cette demande. La princesse est reçue à Tlemcen, avec les plus grands honneurs.

1283. — Nouvelle expédition contre les Oulad-Mendil révoltés. En revenant de cette expédition, Yarmoracene Ben Zeyane meurt, au mois de Mars. Il a pour successeur son fils :

Otsmane (1283-1304). — Presque juste au moment où ce nouveau Sultan prenait le pouvoir, arrivait à Tlemcen son beau frère, Abou Zakaria, qui avait trouvé le moyen de

s'échapper, lors du massacre de son père Abou Iskah à Bougie (voir ci-dessus l'histoire des Hafsites).

1284. — Ostmane reconnaît le nouveau Sultan de Tunis, Abou Hafs. Abou Zakaria, qui avait des prétentions assez justifiées, demande à Otsmane de l'aider à reconquérir le trône de son père, mais il éprouve un refus formel.

1285. — Otsmane envoie, en Espagne, son fils, Abou Yacoub, chargé de proposer un traité de paix au Sultan mérinite Abou Youcefe Yacoub ; celui-ci se hâte d'agréer ces ouvertures.

Dès lors, le Sultan abd el ouadite peut se consacrer exclusivement à l'exécution de son plan : extension de sa puissance dans le Maghreb-El-Ouassoth.

1286. — Mort de l'adversaire de Yarmoracene, le Sultan mérinite, Abou Youcefe Yacoub, qui est remplacé, par son fils, Abou Yacoub Youcefe.

Otsmane fait une campagne heureuse contre les Toudjine de l'Ouarsenis, qui, depuis quelques années, avaient considérablement augmenté leur influence, par la conquête du pays compris entre Médéa, le Hodna et le Sersou.

1287. — Sur la demande du Sultan hafsite, Abou Hafs, Otsmane fait une démonstration contre Bougie, capitale de son beau frère Abou Zakaria, d'où ce dernier était parti, pour porter la guerre en Tunisie.

Après avoir mené à bien cette pointe hardie, Otsmane entreprend une nouvelle campagne contre les Toudjine ; il obtient de sérieux avantages.

1288. — Nouvelle campagne contre les Toudjine. Le Sultan abd el ouadite étend son autorité dans l'Est, jusqu'à Médéa ; mais, il est obligé de rentrer précipitamment à Tlemcen, sur la nouvelle que le Sultan mérinite se préparait à attaquer cette ville.

1289. — Le Sultan Abou Yacoub Youcefe avait vu, avec inquiétude, le développement considérable de la puissance abd el ouadite, et, il saisit le premier prétexte pour déclarer la guerre. Voici le grief qu'il mit en avant : vers la fin de 1288, Amer, un fils d'Abou Yacoub Youcefe, avait levé l'étendard de la révolte, à Marrakech ; il s'y était fait proclamer Sultan et avait pris, comme vizir, un nommé Ibn Ottou ; lorsqu'Amer vit la partie perdue, il prit la fuite, accompa-

gné de son vizir, et se réfugia à Tlemcen. Peu après, Amer fit sa paix avec son père, mais celui-ci prétendit se faire livrer Ibn Ottou, afin d'assouvir sur lui sa vengeance. Otsmane refusa hautement de trahir les devoirs de l'hospitalité ; aussitôt, Abou Yacoub Youcefe fit ses préparatifs d'entrée en campagne.

1290. — Le Sultan mérinite, à la tête d'une nombreuse armée, munie d'un immense matériel et grossie des contingents de toutes les tribus ennemies des Abd El Ouad, met le siège devant Tlemcen, mais au bout de quarante jours d'efforts inutiles, il renonce à son entreprise, conduit son armée au pillage méthodique de toute la contrée environnante, puis rentre à Fez.

1291. — Otsmane, ne se sentant pas de taille à engager, directement, la lutte contre les Mérinites, se contenta d'aller châtier les Oulad Mendil, coupables d'avoir fourni des contingents à Abou Yacoub Youcefe.

1295. — Après quatre années de luttes, Thabet, le cheikh des Oulad Mendil, fut cerné dans la petite ville de Brekch (1) sur le bord de la mer. Il réussit à s'embarquer et se réfugia à la cour de Fez. Abou Yacoub Youcefe, qui avait épousé une des petites filles du fugitif, voulut s'entremettre pour lui faire obtenir l'amane, mais Otsmane répondit par un refus catégorique.

Une expédition fut immédiatement organisée, mais l'armée mérinite ne dépassa pas Taourirt, d'où elle chassa la petite garnison abd el ouadite.

1296. — L'année suivante, une première expédition a lieu au printemps, l'armée mérinite s'empare d'Oudjda, mais elle échoue devant Nédroma qu'elle assiège inutilement, puis rentre au Maroc.

Otsmane accourt, aussitôt, pour châtier les tribus qui ont prêté leurs concours à l'ennemi.

1297. — L'armée mérinite conduite par le Sultan, en personne, va mettre le siège devant Tlemcen ; mais, au bout de trois mois, il faut encore lever le siège et rentrer à Fez, sans avoir obtenu aucun résultat.

Suivant sa tactique habituelle, à peine le siège était-il

---

(1) Brekch, actuellement Gouraya, entre Ténès et Cherchell.

levé, qu'Otsmane se mit en campagne, pour aller punir les tribus qui avaient fourni des contingents au Sultan mérinite ; cette fois, sa vengeance s'exerça contre les Toudjine, dont le pays fut affreusement ravagé.

1298. — L'armée mérinite réussit à s'emparer de Nédroma et de quelques autres petites places appartenant aux Abd El Ouad. Abou Yacoub Youcefe apporte tous ses soins à l'exécution du plan, qu'il caresse depuis longtemps, car il est décidé à venir à bout, coûte que coûte, du Sultan de Tlemcen ; il réunit une armée nombreuse et fait construire un matériel de siège considérable ; de son côté, Otsmane, sentant que la lutte qui va s'engager sera un duel à mort, prend toutes les mesures nécessaires pour assurer la vigueur et la durée de la défense ; il concentre, dans Tlemcen, une armée d'élite et constitue des approvisionnements suffisants pour nourrir la population, civile et militaire, pendant des années.

1299. — Au mois d'Avril, l'armée mérinite investit complètement Tlemcen, autour de laquelle elle creuse un énorme fossé de contrevallation. Le Sultan mérinite, prévoyant un siège de longue durée, fait construire une véritable ville fortifiée, pour loger son armée, il lui donne le nom de Mansoura (1).

1304. — Le siège durait depuis cinq ans, sans épisode qui mérite d'être rapporté, lorsque Otsmane mourut subitement, il eut pour successeur son fils :

Abou Zeyane Mohammed (1304-1308). — Ce souverain continua à défendre Tlemcen contre le Sultan mérinite. Cependant, dans la ville assiégée, les vivres s'épuisaient et l'on pouvait prévoir le moment où la famine mettrait un terme à cette héroïque résistance.

1307. — Nous ne pouvons faire mieux que de laisser ici la parole à Mercier (2), qui, d'après Ibn Khaldoun, a fait une récit palpitant des dernières péripéties de ce drame aussi grandiose qu'effrayant.

« Le mercredi, 13 mai 1307, l'émir Abou Zeyane, ayant « fait venir son intendant, apprit de lui qu'il ne restait de

(1) Voir ci-dessus l'histoire des Mérinites.
(2) Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale, Tome II, pages 244-245.

« vivres que pour deux jours. Son frère, Abou Hammou,
« entré dans la chambre royale, sur ces entrefaites, reçut
« la fatale confidence et les deux princes étaient restés
« plongés dans la douleur, lorsque une esclave, Dâd, que
« leur père avait épousée et qui remplissait, dans le palais,
« une mission de confiance, demanda à être introduite et
« leur parla en ces termes :

» Quel plaisir pourrons-nous avoir à vivre plus long-
» temps ? Vous êtes réduits aux abois ! l'ennemi s'apprête
» à vous dévorer ; encore quelques instants de répit et vous
» allez succomber. Donc, épargnez-nous la honte de la cap-
» tivité, ménagez en nous votre propre honneur et envoyez-
» nous à la mort ! Vivre dans la dégradation serait un tour-
» ment horrible ; vous survivre serait presque le trépas ».

« Abou Hammou, dont le caractère était très énergique,
« approuva hautement cette proposition, mais Abou Zeya-
« ne réclama, avant de passer à l'exécution, un délai de
« trois jours : « Ce terme écoulé, dit-il à son frère, ne me
» demandez pas conseil, au sujet de ces femmes, mais fai-
» tes-les égorger par des Juifs et des Chrétiens : vous vien-
» drez ensuite me trouver et nous ferons une sortie à la
» tête de nos gens : nous combattrons ensuite, jusqu'à ce
» que Dieu ait accompli sa volonté. Pardieu ! s'écria Abou
» Hammou, enflammé de colère, vous allez attendre si bien
» que vous les laisserez déshonnorer ainsi que nous ! » et
» il sortit tandis que l'émir fondait en larmes ».

« Dans l'après-midi du même jour, un messager venant
« du camp mérinite, demanda à être immédiatement in-
« troduit : il apportait la nouvelle de la mort du Sultan mé-
« rinite (1) et un message de son petit fils Abou Thabet.
« C'était, dit Ibn Khaldoun, auquel nous avons emprunté,
« ce récit, une de ces faveurs extraordinaires que Dieu ac-
« corde quelquefois aux mortels ».

La mort inopinée du Sultan mérinite Abou Yacoub Youcefe ne lui avait pas permis de désigner son successeur ; aussi, à peine la nouvelle de son décès fut-elle connue que de nombreux compétiteurs se présentèrent, tous, prêts à défendre leurs prétentions les armes à la main. Parmi ceux-ci se trouvait Abou Thabet, fils aîné de feu Abou Amer, le

(1) Voir ci-dessus l'histoire des Mérinites.

révolté de 1288, lui-même fils aîné de Abou Yacoub Youcefe.

Ce prince comprenant tous les dangers que pouvaient faire courir, à la puissance mérinite, ces compétitions, se donnant libre carrière sous les yeux de l'ennemi héréditaire, préféra traiter avec ce dernier et lui demander son appui pour l'aider à monter sur le trône.

En échange de cet appui, Abou Thabet s'engageait à lever immédiatement le siège de Tlemcen et, de plus, à rendre aux Abd El Ouad tous les territoires à eux précédemment enlevés par les Mérinites.

C'étaient ces propositions que portait le messager arrivé si opportunément, alors que les assiégés décimés par la famine ne pouvaient plus espérer qu'un trépas glorieux dans un dernier combat sans merci.

Le traité fut conclu, et Abou Thabet, aussitôt reconnu, fit lever le siège et se mit en marche pour rentrer au Maghreb.

Aussitôt après cette délivrance inespérée, Abou Zeyane se mit en campagne pour faire rentrer dans l'obéissance les feudataires, qui, avaient profité de ce long siège, pour recouvrer leur indépendance. C'est ainsi qu'il parcourut le bas Cheliff et l'Ouarsenis pour imposer, à nouveau, son autorité aux Magraoua et aux Toudjine ; il poussa même une pointe, jusque dans le Sersou, pour en chasser les tribus arabes, qui l'avaient envahi.

1308. — Après cette brillante campagne, Abou Zeyane Mohammed rentra à Tlemcen, et il était occupé à restaurer sa capitale, en partie ruinée par le long siège, lorsqu'il mourut inopinément (Avril). Il eut pour successeur son frère.

Abou Hammou Mouça (1308-1318). — Le nouveau Sultant employa les trois premières années de son règne à faire reconstruire Tlemcen et à réorganiser l'administration de son royaume : il renouvela avec le nouveau Sultan mérinite, Abou Rebia, les traités de paix signés avec son prédécesseur.

1309. — Abou Hammou refuse de recevoir, à Tlemcen, Abd El Hak Ben Otsmane et ses complices, qui avaient tenté de détrôner le Sultan mérinite Abou Rebia ; mais il leur fournit les moyens de passer en Espagne.

1311. — Le souverain abd el ouadite fait une tournée chez les Magraoua et les Toudjine, toujours enclins à la rébellion, puis, après avoir châtié les tribus les plus remuantes, il va s'établir dans la petite localité appelée Cheliff (1). Dans cette ville, il reçut les ambassadeurs du prince hafsite, Abou Yahia Abou Beker, qui avait levé l'étendard de la révolte contre son souverain, Abou El Baka, et, déjà maître de Constantine, nourrissait l'ambition de s'emparer de Bougie, devant laquelle il venait d'éprouver un échec. Abou Hammou Mouça donna, à cette demande, une suite favorable, mais son armée n'eut pas à intervenir ; Bougie étant, presqu'aussitôt, tombée aux mains d'Abou Yahia Abou Beker (2).

1312. — Abou Hammou envoie, dans la Mitidja, une armée qui, au bout de quelques jours de siège, s'empare d'Alger. Le gouverneur de cette ville, Ibn Allane, est interné à Tlemcen.

Les Abd El Ouad poursuivent leur route vers l'Est et s'emparent de Dellys.

1313. — Abou Hammou, se basant sur une prétendue clause du traité conclu en 1311, réclama, à Abou Yahia Abou Beker, la possession de Bougie. Le prince ne répondit même pas à cette demande, que rien ne semblait justifier. Immédiatement, une armée abd el ouadite prit la route de Bougie, devant laquelle elle mit le siège, mais cette ville résista énergiquement et les assiégeants durent battre en retraite ; ils voulurent reprendre la route qu'ils avaient suivie, dans leur marche en avant, mais, lorsqu'ils furent engagés dans les défilés des montagnes de la Kabylie, ils furent attaqués par les Berbères de ce pays qui en firent un carnage épouvantable. Les débris de l'armée purent néanmoins se réunir à Azzefoun (3), où fut construit un fortin, dans lequel fut laissée une petite garnison. Le reste reprit la route de l'Ouest et rentra à Cheliff, sans autre incident.

1314. — Le prince de Bougie, aidé par les flottes de Cas-

---

(1) Cheliff, petite ville située sur la rive droite de la Mina, non loin de son confluent avec l'Oued-Cheliff.

(2) Voir ci-dessus l'histoire des Hafsites.

(3) Azzefoun, aujourd'hui Port Gueydon.

tille et d'Aragon, s'empare du fortin d'Azzefoun, qui est détruit. Abou Hammou Mouça qui, pendant la durée de cette expédition, était resté à Cheliff, rentre, précipitamment, à Tlemcen en apprenant que le Sultan mérinite, Abou Saïd Otsmane, se préparait à l'attaquer. Le prétexte choisi par ce dernier, pour justifier sa déclaration de guerre, était l'aide donnée, en 1309, à Abd El Hak Ben Otsmane pour passer en Espagne. L'armée mérinite attaque, d'abord, Oudjda qui résiste victorieusement à tous les efforts. Malgré cet échec, Abou Saïd Otsmane continue sa marche sur Tlemcen où Abou Hammou Mouça l'attend derrière ses remparts. Le Sultan mérinite se contente de bloquer la ville, tandis que le reste de son armée va ravager les environs. Pour mettre fin à ces dévastations, Abou Hammou Mouça emploie la ruse. Il fait parvenir, à son adversaire, un dossier, concernant un prétendu complot tramé à Fez, par un propre fils du Sultan, dans le but de le détrôner. Le Sultan mérinite, qui n'avait que trop de motifs pour se défier, même des membres de sa propre famille, se hâta de regagner sa capitale.

1315. — Dès que l'armée mérinite se fut éloignée de Tlemcen, Abou Hammou Mouça, laissant le commandement de la capitale à son fils, Abou Tachefine, retourna, de sa personne, au camp de Cheliff, avec l'intention d'organiser une nouvelle campagne contre Bougie. L'attaque de cette place fut confiée à un corps de troupes, commandé par un cousin du Sultan, nommé Berhoum ; deux autres corps dont un commandé par Mohammed Ben Youcefe, gouverneur de Miliana, furent chargés de couvrir les derrières du corps de siège, en prononçant des démonstrations sur Constantine et Bône ; un quatrième corps, indépendant des trois premiers, devait faire diversion, en menaçant les provinces méridionales de l'empire hafsite.

Ce programme s'exécutait méthodiquement, lorsque des ennemis de Mohammed Ben Youcefe réussirent à lui faire retirer son commandement et à lui faire donner l'ordre de rentrer, immédiatement, à Tlemcen. Le général obéit à l'ordre qui lui était donné, et se présenta au gouverneur de Tlemcen, Abou Tachefine, qui négligea de l'incarcérer, malgré les instructions reçues à ce sujet. D'aucuns prétendent que ce ne fut point une négligence, mais une conni-

vence du gouverneur qui aurait permis au général disgrâcié de prendre le large pour lever l'étendard de la révolte. Toujours est-il que Mohammed Ben Youcefe profita de la liberté, qui lui était laissée, pour gagner Médéa, où il s'aboucha avec le gouverneur des Toudjine et que, tous les deux, se mirent en insurrection.

Abou Hammou Mouça marcha, de sa personne, contre les insurgés qu'il rencontra du côté de Mazouna, mais il fut complètement battu et forcé de regagner rapidement Tlemcen.

Cependant Berhoum, sur l'ordre qu'il en avait reçu, avait levé le siège de Bougie et rallié les deux corps de couverture. Avec ces troupes, il attaqua les insurgés sur leurs derrières, et les battit près de Mouzaïa. A ce moment, Abou Hammou vint rejoindre son lieutenant, avec de nouveaux contingents, et, tous deux, poussant devant eux l'ennemi vaincu, s'emparent de Médéa et forcent Mohammed Ben Youcefe à chercher un refuge dans le Sud.

Une fois ce résultat obtenu, l'Emir abd el ouadite reprenait le chemin de Tlemcen, pendant que son adversaire reparaissait, reprenait son ascendant sur les tribus du Maghreb central, et reconnaissait l'autorité du Sultan de Bougie.

1317. — Pendant toute l'année 1316, Mohammed Ben Youcefe resta le maître incontesté du Maghreb central, mais, en 1317, Abou Hammou Mouça reprit la campagne, chassa l'usurpateur et ne rentra à Tlemcen qu'après s'être fait remettre, par les tribus, des otages, en gage de leur fidélité.

1318. — Pendant ces différentes campagnes, Abou Hammou Mouça avait toujours trouvé chez son cousin Berhoum, un concours et un dévouement absolus, dont il lui était fort reconnaissant. Il alla même jusqu'à le désigner comme héritier présomptif, au détriment de son propre fils, Abou Tachefine. Celui-ci outré de cette injure, que rien ne justifiait, résolut de se débarrasser de Berhoum, par l'assassinat. Au jour dit, les conjurés se précipitèrent sur Berhoum, alors qu'il était aux côtés du Sultan. Dans la bagarre, périt, non seulement Berhoum, mais encore Abou Hammou, malgré les efforts que fit son fils pour le protéger.

Abou Tachefine (1318-1337) fut immédiatement proclamé et son premier soin fut d'exiler, en Espagne, tous les princes de sa famille qui pouvaient lui porter ombrage.

1319. — Dès l'année suivante, Abou Tachefine se mit en campagne pour venir à bout de Mohammed Ben Youcefe, qui, retranché dans l'Ouarsenis, étendait son influence sur une grande partie du Maghreb central. La campagne menaçait de durer longtemps, lorsqu'un des cheikh insurgés, poussé par la jalousie, livra son ancien maître au Sultan abd el ouadite. Celui-ci, après avoir frappé son prisonnier d'un coup de poignard, le fit achever à coups de lance.

Enhardi par ce premier succès, Abou Tachefine se porta sur Médéa, puis, passant par Aumale et Bouïra, il vint, inopinément, se présenter devant Bougie ; mais ayant constaté l'impossibilité de s'emparer de cette place, par un coup de main, il reprit le chemin de l'Ouest et rentra à Tlemcen.

1321. — Une armée abd el ouadite s'avance vers l'Est et va même faire une démonstration devant Constantine ; elle rentre, ensuite, sans avoir obtenu aucun avantage durable.

1322. — Nouvelle expédition dans l'Est ; Bougie est bloquée pendant quelques jours. Les Abd El Ouad construisent, à Tiklat, un bordj auquel ils donnent le nom de Tamzezdekt, en souvenir de la victoire de Yarmoracene Ben Zeyane en 1249. Ce bordj devait indiquer la limite des possessions abd el ouadites, vers l'Est, et était, probablement, destiné à servir, plus tard, de base d'opérations contre Bougie.

1323. — Abou Tachefine promet sa coopération à Hamza Ben Omar et à Abou Dorba, pour les aider à renverser le Sultan hafsite Abou Yahia Abou Beker (1).

1324. — L'armée abd el ouadite se met en marche et arrive jusque dans la vallée de la Médjerda, mais, là, elle se heurte à l'armée tunisienne ; elle est complètement battue, ses débris regagnent péniblement Tlemcen.

Abou Tachefine fait construire le minaret de la mosquée de la rue de la Marine, à Alger.

1325. — Nouvelle campagne des Abd El Ouadites dans

---

(1) Voir ci-dessus l'histoire des Hafsites.

l'Est. L'armée d'Abou Tachefine reste devant Constantine, tandis que ses alliés, les Arabes, vont s'emparer de Tunis.

Constantine se défend énergiquement, et le général abd el ouadite, à bout de ressources, se voit obligé de lever le siège et de rentrer à Tlemcen.

1326. — Les Abd El Ouad vont ravager, les environs de Constantine, puis, se rabattent sur Bougie, qu'ils essaient inutilement de prendre, malgré l'appui que leur prête le bordj de Tamzezdekt.

1327. — Le Sultan hafsite voyant les facilités que donne, aux armées abd el ouadites, l'établissement de Tamzezdekt, envoie une armée pour s'en emparer et le détruire ; mais, après une longue lutte, autour de ce point stratégique, les Tunisiens doivent se retirer, sans avoir pu accomplir leur mission.

1328. — Abou Tachefine, sollicité par les tribus arabes du Sud de l'Ifrikia, organise une importante expédition contre le Sultan hafsite, auquel il prétend substituer un compétiteur, Mohammed Ben Abou Amrane, réfugié à Tlemcen depuis plusieurs années.

1329. — Cette fois, la victoire favorisa l'armée abd el ouadite. Abou Yahia Abou Beker fut vaincu et blessé ; il se réfugia d'abord à Bône, puis à Bougie. Tunis était occupée par le prétendant. La situation du monarque hafsite paraissait complètement désespérée, lorsqu'il eut l'idée de s'adresser au Sultan mérinite, Abou Saïd Otsmane, pour le prier d'intervenir, en prononçant une démonstration sur les derrières de ses ennemis.

1330. — Abou Tachefine, ayant appris qu'Abou Saïd Otsmane était déjà sur la Moulouya, et en marche sur Tlemcen, se hâte de rappeler ses troupes et de courir au secours de sa capitale.

1331. — Abou Saïd Otsmane satisfait d'avoir obtenu le résultat cherché, ne poussa pas plus loin les hostilités et rentra à Fez. Abou Tachefine voulut prendre sa revanche, il dirigea une nouvelle expédition contre Bougie, qu'il essaya vainement d'enlever, par surprise.

Bien décidé à venir à bout de cette place, il fit construire sur la rive droite de l'Oued-Sahel, et près de son embou-

chure, un nouveau bordj nommé El-Yacouta qui, avec Tamzezdekt, devait assurer le blocus de la ville par terre.

Vers la fin de cette même année, le nouveau Sultan mérinite, Abou El Hacene, envoya un ultimatum à Abou Tachefine ; il exigeait que ce dernier levât, immédiatement, le siège de Bougie, et rendît, au Sultan hafsite, Dellys et son territoire. Les ambassadeurs, porteurs de cette mise en demeure brutale, furent reçus sans aucun égard, on dit même qu'ils furent molestés.

1332. — Abou El Hacene marche contre Tlemcen, mais ayant échoué dans une attaque de vive force, il se retire et dirige son armée vers le massif du Tessala où il prend une position d'attente.

Cependant, il envoyait une flotte au secours de Bougie. Cette escadre y arriva en même temps que l'armée hafsite y parvenait, par terre. Ces forces réunies réussirent à faire lever le siège et parvinrent à s'emparer de El-Yacouta et de Tamzezdekt ; ces deux bordj furent rasés.

1334. — Abou El Hacene n'avait pas renoncé à se venger des Abd El Ouad. Dès que les affaires du Maghreb-El-Acsa et les évènements d'Espagne lui en laissèrent le loisir, il fit les préparatifs d'une nouvelle campagne, contre Tlemcen. Il consacra toute l'année 1334 à réunir des troupes et à construire des machines de siège, en vue d'une expédition définitive.

1335. — L'armée mérinite se met en marche vers l'Est. En passant devant Oudjda, le Sultan y laisse un corps de troupes suffisant pour masquer cette place et en faire le siège ; puis, de sa personne, il se porte sur Nédroma qui tombe entre ses mains, par surprise ; tous les habitants de cette malheureuse ville sont passés au fil de l'épée.

Après cette exécution, l'armée se porte sur Tlemcen et prend ses quartiers dans les ruines de Mansoura.

1336-1337. — Une ligne de contrevallation continue est établie autour de la ville, de manière à assurer un blocus exact, puis, les machines sont approchées des murs de la place qui oppose une vive résistance.

Enfin, en 1337, après des opérations qui avaient duré près de trois ans, un dernier assaut fait tomber cette vaillante cité entre les mains des assiégeants.

Abou Tachefine, entouré des princes de sa famille, fait des prodiges de valeur en défendant le terrain, pied à pied ; presque tous ses compagnons sont tués : lui-même blessé grièvement est fait prisonnier. Les soldats qui s'étaient saisi de lui, l'emmenaient, pour le présenter à Abou El Hacene, lorsqu'un prince mérinite qui rencontra ce triste cortège, donna l'ordre de trancher la tête au souverain vaincu.

Pendant que durait ce long siège, des troupes avaient été envoyées, dans le Maghreb central, pour y imposer l'autorité mérinite. C'est ainsi qu'au moment de la prise de Tlemcen, Oran, Miliana, Ténès, Alger, Médéa et toutes les populations des régions comprises entre ces villes, ainsi que les tribus du Sersou, de l'Ouarsenis et même du Djebel-Amour reconnaissaient l'autorité d'Abou El Hacene.

Tlemcen fut livrée à un affreux pillage, le Sultan mérinite prit seulement soin de faire respecter les monuments dont les souverains abd el ouadites avaient pris plaisir à orner leur capitale.

1337-1347. — Interrègne mérinite. — Tlemcen est administrée par un gouverneur mérinite. En 1347, la tribu des Abd El Ouad fournit de nombreux contingents au Sultan Abou El Hacene, lorsque celui-ci prépare l'expédition destinée à la conquête de l'Ifrikia.

1348. — Après le désastre de Kairouane, les Abd El Ouad alors employés au siège de Tunis ne songeaient qu'à rentrer, au plus vite, dans leur pays ; ils élurent, comme chef, un des leurs, petit-fils d'Yarmoracene Ben Zeyane, nommé Abou Saïd. Au même moment, les Magraoua poussés par le même sentiment, se choisissaient également un chef. Les deux groupes, après avoir contracté une alliance offensive et défensive, se mirent conjointement en route, vers l'Ouest.

Abou Saïd Otsmane (1348-1352). — Après quelques escarmouches avec les Berbères du Djurdjura, Abou Saïd parvint, sans encombre, avec ses troupes, à Tlemcen. Il garda, pour lui-même, le titre de Sultan, mais il laissa la direction des affaires, à son frère, Abou Thabet.

Si, théoriquement, le trône abd el ouadite était rétabli, le pouvoir du souverain qui l'occupait ne s'étendait guère au delà des murs de Tlemcen et de ses environs immédiats.

Les Toudjine de l'Ouarsenis vivaient dans une complète indépendance, ainsi que les Oulad Mendil du bas Cheliff.

1349. — Abou Thabet se donna comme tâche de reconstituer l'empire d'Yarmoracene. Il entra en campagne et s'empara de Nédroma ; il essaya ensuite, mais inutilement, de s'emparer d'Oran ; il fut même forcé d'abandonner son camp aux mains de l'ennemi.

Abou Saïd Otsmane conclut un traité de paix avec Abou Einane, ce fils d'Abou El Hacene, qui profitant des revers subis par son père, en Tunisie, s'était fait proclamer Sultan à Fez.

Immédiatement, il fallut faire face à un nouveau danger. Un fils d'Abou El Hacene, parti de Tunisie, à la tête de tribus arabes du Djerid et du Zab, s'avançait sur Tlemcen. Abou Thabet se porta à sa rencontre et le battit dans la vallée du Cheliff, puis, il fit, contre Oran, une nouvelle tentative qui réussit.

1350. — Abou Thabet soumet les Berbères du bas Cheliff, chasse les tribus arabes du Sud, qui avaient envahi le Sersou, puis, il marche sur Médéa, où il entre victorieux ; il paraît même à Hamza (Bouïra), enfin il rentre à Tlemcen, amenant, avec lui, de nombreux otages des tribus auxquelles il a imposé sa loi.

A ce moment, Abou El Hacene qui, pendant cette dernière campagne, se trouvait à Alger, entre, lui-même, en scène et s'empare de Miliana et de Médéa. Abou Thabet accourt, à la tête de ses troupes : les deux armées se rencontrent sur les bords de la Djidiouia ; Abou El Hacene est vaincu, Abou Thabet le poursuit, dans l'Ouarsenis, où, il rétablit son autorité.

1351. — Cependant, les anciens alliés des Abd El Ouad, les Magraoua, témoignaient une sourde hostilité au Sultan abd el ouadite. Abou Thabet résolut de mettre fin à ces menées perfides ; il alla attaquer ces Berbères, dans leurs montagnes du Dahra. Leur chef, Ali Ben Rached, pourchassé de montagne en montagne, se vit bientôt forcé de chercher un refuge derrière les murs de Ténès. L'Emir abd el ouadite, n'ayant pas réussi à enlever cette place, de vive force, laisse, devant elle, les effectifs nécessaires pour en assurer le blocus, puis, prenant la route de l'Est, il sou-

met successivement, à son autorité, Breckch, Cherchell, Miliana, Alger et Médéa, puis, il revient devant Ténès pour en faire le siège. Il réussit enfin à y pénétrer ; l'Emir des Magraoua se tue, pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi. La tribu presqu'entière des Magraoua succomba dans cette guerre sans merci.

1352. — Abou Einane, le Sultan de Fez, n'avait fait la paix, en 1349, avec les Abd El Ouad, que pressé par les circonstances, mais, maintenant que les périls, qui le menaçaient alors, avaient presque disparu, il entreprit de rendre à son empire ses anciennes limites, et il décida de commencer l'exécution de son plan, par la conquête de Tlemcen.

Au printemps de 1352, Abou Einane se mit en marche vers l'Est. Abou Saïd Otsmane, avec son frère Abou Thabet, se portèrent au devant des envahisseurs. Le choc eut lieu dans la plaine des Angad, aux environs d'Oudjda : les Mérinites remportèrent une éclatante victoire ; Abou Saïd Otsmane tomba aux mains de l'ennemi, et, Abou Thabet parvint à s'échapper.

Quelques jours après, Abou Einane faisait son entrée triomphale à Tlemcen, et déshonorait son triomphe, en faisant mettre à mort l'infortuné Abou Saïd.

Pendant ce temps, Abou Thabet, sans perdre un instant, réunissait de nouveaux contingents et organisait la défense, dans la vallée du Cheliff ; mais là aussi il fut vaincu, et il se vit obligé de chercher son salut dans la fuite ; il fut, enfin capturé, aux environs de Bougie, et livré à Abou Einane qui, quelques semaines plus tard, le fit mettre à mort.

1352-1359. — Interrègne mérinite. — Pour la seconde fois, disparaissait le royaume fondé par les Abd El Ouad ; pourtant un prince appartenant à cette tribu, et nommé Abou Hammou, avait trouvé le moyen d'échapper au malheureux sort de ses infortunés parents ; il s'était réfugié à Tunis, où il trouva une certaine protection, auprès du Sultan hafsite, Abou Ishaq Ibrahim.

1358. — Des chefs de tribus arabes du Djerid et du Zab, inquiets des progrès que les Mérinites faisaient incessamment, dans le Sud, vinrent trouver le prince Abou Hammou, à Tunis, et lui demandèrent de se mettre à leur tête ; pour

combattre l'ennemi commun. Le prince exilé accepta avec enthousiasme et prit le commandement de l'expédition. Celle-ci choisit la route du Sud et, longeant la limite méridionale des Hauts-Plateaux, parvint aux environs de Tlemcen, peu de temps après la mort d'Abou Einane.

1359. — Abou Hammou, grâce à la connivence des habitants, entre sans coup férir, dans la capitale de ses ancêtres : la garnison mérinite est massacrée.

Abou Hammou II (1359-1389). — A peine était-il remonté sur le trône, qu'il apprit l'approche d'une armée mérinite, chargée de reprendre Tlemcen. Le Sultan abd el ouadite se hâta d'abandonner sa capitale et battit en retraite dans le Sud ; puis, exécutant un mouvement stratégique audacieux, il remonta vers le Nord et vint prendre position aux environs d'Oudjda, menaçant ainsi la ligne de communication entre Tlemcen et Fez.

Le gouverneur mérinite de Tlemcen envoya des troupes, pour combattre Abou Hammou, mais elles furent complètement battues et leurs débris ne purent, qu'à grand peine, rentrer à Tlemcen. A la nouvelle de ce désastre, une révolte éclate dans cette ville, contre le Régent de Fez ; la garnison mérinite proclame un nouveau Sultan, nommé El Mansour, puis se met en marche pour aller installer ce nouvel élu sur le trône de Fez (1). Le désordre fut tel qu'on ne pensa pas à laisser, dans Tlemcen, la moindre garnison ; Abou Hammou, qui guettait les évènements, profita de ce désarroi pour rentrer dans sa capitale. Il y attira tous les ennemis du Sultan mérinite, Abou Saleme, et il y reçut, en particulier, un ancien gouverneur de la province du Draa, du temps d'Abou Einane, nommé Ibn Moslem, qui, par vengeance contre le souverain de Fez, et pour se faire bien venir de celui de Tlemcen, lui apporta le trésor de sa province.

1360. — Le Sultan mérinite envoie un ultimatum à Abou Hammou II, exigeant qu'il lui remette, sans délai, Ibn Moslem ; refus du souverain abd el ouadite, suivi aussitôt d'une entrée en campagne. Abou Hammou évacue, de nouveau, sa capitale et renouvelle sa manœuvre de l'an-

(1) Pour la suite de ces évènements, voir ci-dessus, l'histoire des Mérinifes.

née précédente. Abou Salem entre triomphalement à Tlemcen, puis, en sort, pour courir à la poursuite de son adversaire ; mais Abou Hammou, revient précipitamment à Tlemcen, où il rentre, tandis que le gouverneur mérinite, frappé de stupeur, s'enfuyait vers l'Est. Sans perdre de temps, Abou Hammou se lance à sa poursuite, le chasse de l'Ouarsenis, et profite de la circonstance pour s'emparer de Miliana, Oran, Médéa et Alger.

1361. — Abou Salem voyant le peu de résultat obtenus, par une campagne qui lui avait coûté tant d'efforts, se décide à faire la paix avec Abou Hammou.

1363. — Abou Hammou profita de cette période de paix pour consolider son autorité, à l'intérieur, et réorganiser l'administration de son empire. Vers la fin de 1363, il apprit que le nouveau Sultan mérinite, Abou Zeyane Mohammed, méditait une nouvelle attaque contre Tlemcen.

1364. — Il prit ses dispositions en conséquence, et, lorsque l'armée ennemie fut arrivée dans la vallée de la Moulouya, une armée, sortie de Tlemcen, manœuvra d'une manière tellement habile qu'elle parvint à la tourner complètement, et à la forcer à battre en retraite vers l'Est, jusqu'à M'Sila. Malheureusement, à ce moment, Ibn Moslem, qui commandait les Abd El Ouad, vint à mourir de la peste, ses troupes se débandèrent et leurs débris rentrèrent péniblement à Tlemcen, poursuivis, à leur tour, par les Mérinites qui vinrent mettre le siège devant la capitale. Cette campagne durait, déjà, depuis près d'un an ; c'était beaucoup pour la patience arabe. La dissension se mit parmi les assiégeants, et Abou Zeyane, qui était venu prendre, personnellement, la direction du siège, se vit forcé de battre en retraite et de rentrer à Fez.

1365. — Abou Hammou profitant des embarras du prince hafsite de Bougie, alors en guerre avec le souverain de Constantine, envoya dans l'Est une armée, dans le but de reprendre Dellys, que le Sultan bougiote lui avait enlevée l'année précédente.

Abou Abd Allah, le souverain de Bougie, ayant toutes ses forces employées à lutter contre Abou El Abbas, rendit au souverain abd el ouadite la place en litige, et con-

clut, avec lui, un traité de paix, consolidé par le mariage d'une de ses filles avec le souverain de Tlemcen.

Immédiatement après, Abou Hammou conduisit une heureuse expédition dans les régions frontières de l'empire mérinite ; cette incursion ne prit fin que par la conclusion d'un traité de paix, entre les deux souverains intéressés.

1366. — Au printemps de cette année, Abou Abd Allah, ayant été tué dans une rencontre avec les troupes du Sultan de Constantine, Abou Hammou II résolut de venger la mort de son beau père ; il se mit à la tête d'une armée avec laquelle il comptait s'emparer de Bougie. Ce fut un véritable désastre. Pris entre une sortie des assiégés et une attaque vigoureuse de troupes accourues de Constantine, Abou Hammou se vit abandonné de ses troupes, son camp tomba aux mains de l'ennemi, et, ce ne fut que, grâce à la rapidité de sa fuite, qu'il parvint à échapper à la poursuite des vainqueurs et à rentrer à Tlemcen.

Abou El Abbas, le souverain de Constantine, profita de ce succès, pour s'emparer de Dellys, pendant qu'un prince abd el ouadite, compétiteur d'Abou Hammou, nommé Abou Zeyane Mohammed, s'emparait de Médéa, d'Alger, de Miliana et de tout le pays environnant.

1367. — Au commencement de l'année, Abou Hammou entreprend d'arrêter les progrès d'Abou Zeyane, mais il échoue misérablement dans l'Ouarsenis. A l'automne, il entreprend une nouvelle campagne, au cours de laquelle il reconquiert Miliana.

1368. — Abou Hammou va attaquer Abou Zeyane dans la massif de Médéa ; la victoire trahit ses efforts et il est obligé de rentrer précipitamment à Tlemcen, poussé, l'épée dans les reins, par son adversaire victorieux, dont la poursuite ne s'arrête que devant les murs de la forteresse. Aussitôt à l'abri, Abou Hammou, réunit de nouvelles forces et reprend la campagne, à la poursuite de son antagoniste, qu'il force à rentrer dans ses montagnes.

1369. — Campagne contre les tribus arabes du Sud, qui, l'année précédente, avaient prêté leur concours à Abou Zeyane ; le Sultan abd el ouadite leur inflige des pertes considérables.

1370. — Les tribus razziées allèrent implorer l'appui du Sultan mérinite, Abd El Aziz, qui entra en campagne, au mois d'Août. Abou Hammou s'avança à sa rencontre, mais, arrivé sur les bords de la Moulouya, il apprit que la plupart des tribus, qui devaient venir le rejoindre, avaient fait défection et étaient allées grossir l'armée de son aggresseur, il battit en retraite, ne fit que passer par Tlemcen, et alla prendre position à El-Bateha. Abd El Aziz l'y poursuivit ; Abou Hammou prit de nouveau la fuite.

Arrivé dans le Hodna, il essaya de tenir tête aux poursuivants, mais, il éprouva une défaite complète, à la suite, de laquelle il dut se réfugier au M'zab. Il ne resta pas longtemps dans ce pays désolé, il remonta vers le N.-O. pour se fixer dans l'oasis de Semghoun (1), d'où il harcela les frontières mérinites, en attendant un retour de fortune.

A la fin de 1371, Abou Hammou tenta un coup de main sur Tlemcen, il était déjà arrivé non loin de cette ville, lorsqu'il fut trahi par ses alliés qui lui infligèrent une sanglante défaite et lui enlevèrent son camp et son harem. Cette fois, le malheureux fugitif ne trouva d'asile que dans les oasis du Gourara (2).

1372. — Le 23 Octobre 1372, le Sultan mérinite Abd El Aziz mourait, à Tlemcen, ne laissant, comme héritier, qu'un tout jeune fils, nommé Es Saïd ; l'armée mérinite le proclama et partit aussitôt pour Fez afin de le faire reconnaître officiellement. La précipitation du départ fut telle qu'on ne laissa, dans la ville, aucune garnison. Aussitôt les partisans des Abd El Ouadites s'empressent de proclamer, à nouveau, Abou Hammou et lui envoient un messager pour le prier de rentrer dans sa capitale. Il y arriva vers la fin du mois de Novembre.

De son côté, Abou Zeyane, qui, devant les succès obtenus par les Mérinites, en 1371, avait du se réfugier à Ouargla, rentrait au Maghreb central afin d'y établir son autorité.

1373. — En toute hâte, Abou Hammou, réunit une nouvelle armée, pour venir à bout de cet irréductible adver-

(1) Semghoun, oasis située à 110 km. S.-O. de Géryville et 150 km. N.-E. de Figuig.

(2) Gourara, groupe d'oasis à 350 km. au Sud de Figuig.

saire ; il se mit en marche vers l'Est, réduisit d'abord, à l'obéissance, les tribus du Cheliff qui tenaient pour les Mérinites, puis il pénétra dans le massif de Médéa, résidence habituelle d'Abou Zeyane. A la suite d'une campagne très bien menée, ce dernier se vit sur le point d'être cerné ; il demanda à traiter, et, moyennant une indemnité pécuniaire, il renonça à toute prétention au trône. Des montagnes de Médéa, Abou Hammou descendit dans la Mitidja où il s'empara d'Alger.

Il organisa ses nouvelles conquêtes en deux provinces, dont les gouverneurs résidèrent à Alger et à Médéa.

1374. — Les tribus arabes du Sud tentent de s'insurger et mettent à leur tête Abou Zeyane.

1375. — Après une courte campagne, Abou Hammou vient à bout des rebelles ; Abou Zeyane rentre dans sa retraite. Cependant, à l'automne, des dissidents venaient faire une démonstration contre les populations du Djebel-Amour et s'avançaient, même, jusqu'aux environs de Mascara ; mais là, ils furent arrêtés par Abou Tachefine, fils de Abou Hammou II. Les insurgés éprouvèrent de grandes pertes ; la plupart de leurs chefs furent tués.

1376. — Pourtant, l'agitation se propageait parmi les tribus de la Mitidja, qui appelèrent, à leur tête, Abou Zeyane Mohammed et le proclamèrent Sultan, à Alger. Les troupes algériennes allèrent, aussitôt, mettre le siège devant Miliana qui, par sa résistance vigoureuse, donna à Abou Hammou le temps de prendre les dispositions nécessaires.

1377. — Le Sultan abd el ouadite se porte au secours de Miliana ; les assiégeants se retirent et cherchent un refuge dans le massif de Médéa ; Abou Hammou les y poursuit et les force à demander l'amane qui leur est accordé, à des conditions assez douces.

1378. — Au milieu de l'hiver, Abou Hammou, qui avait dissimulé ses idées de vengeance, fait une irruption inopinée dans la Mitidja, dont il razzie les tribus, sans aucune pitié. Le chef de ces tribus qui s'était rendu, sous condition d'avoir la vie sauve, fut fait prisonnier et envoyé à Tlemcen, où il fut exécuté au mois d'Avril.

Abou Hammou désigne son fils aîné, Abou Tachefine, comme héritier présomptif.

Vers la fin de la même année, le Sultan de Fez étant venu faire une démonstration sur les rives de la Moulouya, pour intimider les tribus remuantes de cette région, le Sultan de Tlemcen s'imagina que sa capitale allait être attaquée ; pour détourner ce danger, peut-être chimérique, il se hâta de reconnaître la suzeraineté du souverain marocain.

1379. — Abou Hammou refuse aux Arabes du Djerid d'intervenir, en Ifrikia, contre le Sultan hafsite Abou El Abbas.

1382. — Le Sultan de Marrakech, Abd Er Rahmane, serré de près, dans la citadelle de sa capitale, par l'armée du Sultan de Fez, Abou El Abbas Ahmed, cherche son salut dans une diversion, s'adresse à Abou Hammou et lui demande de prononcer une attaque sur les derrières de son antagoniste.

Le Sultan abd el ouadite, séduit par l'idée de tirer vengeance de ses injures passées, et d'effacer la honte de son abdication de 1378, pénètre sur le territoire du Maghreb-El-Acsa. Les débuts de cette campagne furent heureux, mais, le vizir qui commandait à Fez était une homme énergique et fidèle ; il se porta au devant de l'envahisseur, déjà arrivé à quelques journées de marche de la capitale ; Abou Hammou battit en retraite et ne s'arrêta que pour mettre le siège devant Taza.

Il y avait sept jours seulement que l'armée abd el ouadite était devant cette forteresse, lorsqu'on apprit la capitulation de la citadelle de Marrakech, et la mort d'Abd Er Rahmane. Abou Hammou se voyant désormais seul, en face du Sultan de Fez, se hâta de rentrer à Tlemcen.

1383. — Aussitôt après avoir terminé la lutte dans le Sud, Abou El Abbas Ahmed rentra à Fez, puis, dès qu'il eut réuni une force suffisante, il prit la route de Tlemcen. A l'approche de l'ennemi, Abou Hammou se hâta, suivant son habitude, d'abandonner sa capitale, où son adversaire mérinite entra en triomphateur. La ville et, en particulier, le palais des Abd El Ouadites, furent horriblement saccagés, les fameuses fortifications, qui avaient résisté à tant de sièges, furent rasées.

Abou Hammou se réfugia, cette fois, dans les montagnes situées au Nord du Cheliff et y attendit une occasion de de rentrer en scène.

1384. — Le succès de cette dernière campagne porta à son comble d'irritation de l'Emir de Grenade qui, allié d'Abou Hammou, avait tout fait pour détourner Abou El Abbas Ahmed d'exercer sa vengeance. Aussi, Mohammed V Abou Abd Allah n'hésita-t-il pas à susciter, au Maroc, un nouveau prétendant qui, grâce à ses subsides, arriva à corrompre la garnison de Ceuta. Ce prétendant, nommé Mouça, partit de cette ville pour aller attaquer Fez, devant laquelle il parut bientôt, à la tête de forces considérables ; la capitale lui ouvrit ses portes et le reconnut comme Sultan.

Abou El Abbas Ahmed, surpris par cette subite aggression tenta bien de disputer son trône à son rival ; il sortit de Tlemcen pour marcher vers l'Ouest, mais il fut abandonné par ses troupes, fait prisonnier, et envoyé à l'Emir de Grenade, qui se contenta de l'interner dans une résidence royale.

1385. — A peine Abou El Abbas Ahmed était-il sorti de Tlemcen, qu'Abou Hammou y rentrait.

1386. — Ce prince se disposait à relever sa capitale de ses ruines, lorsque son fils aîné, Abou Tachefine, qui trouvait que son père occupait trop longtemps le trône, dont il était l'héritier présomptif, éleva des prétentions telles qu'Abou Hammou, dont le caractère n'avait jamais brillé par l'énergie, se résolut à abandonner Tlemcen à ce fils révolté, et à transporter le siège de son gouvernement à Alger. Il avait déjà commencé à mettre ce projet à exécution, lorsque, sur les instances d'Abou Tachefine lui-même, il y renonça.

1387. — Enfin au mois de Janvier 1387, Abou Tachefine jetant définitivement le masque, fit arrêter son père qu'il incarcéra dans la citadelle d'Oran ; il envahit ensuite le Maghreb central et alla mettre le siège devant Tittery, où ses frères s'étaient réfugiés.

A ce moment, craignant une révolte de Tlemcen, il donna l'ordre d'égorger tous ses parents détenus dans les prisons de cette ville, ainsi que son père détenu à Oran. A

Tlemcen cet ordre fut exécuté ; à Oran, on se disposait à y obéir, lorsqu'Abou Hammou trouva le moyen de s'échapper et de rentrer à Tlemcen. A cette nouvelle, Abou Tachefine lève le siège de Tittery et, à marches forcées, s'avance vers Tlemcen ; Abou Hammou, sans armée, sans argent, ne tente même pas de résister. Il abdique, en faveur de son fils rebelle, qui, pour s'en débarraser, lui conseille d'aller en Orient et d'y accomplir le pélerinage rituel.

Le souverain détrôné y consent, s'embarque ; mais, arrivé devant Bougie, il se fait mettre à terre. Bien accueilli par le gouverneur hafsite de cette ville, il y reçoit la visite d'un certain nombre de partisans qui le décident à tenter, de nouveau, la fortune.

1388. — Suivant leurs conseils, Abou Hammou II se rendit à Alger, où il laissa, à son fils Zeyane, le commandement des troupes qu'il avait pu réunir, avec mission de marcher, sur Tlemcen, par la vallée du Cheliff ; quant à lui, il prit la direction du Sud, pour aller y lever de nouveaux contingents. Quelque temps après, on apprenait que le vieux souverain, à la tête des troupes qu'il avait pu rassembler, était parvenu à tourner Tlemcen, et que, par une manœuvre audacieuse, il avait pris position aux environs d'Oudjda.

Abou Tachefine, qui avait envoyé le gros de ses forces dans la vallée du Cheliff pour tenir tête à son frère Zeyane, marcha de sa personne, contre son père qu'il força à reculer jusqu'à la Moulouya, mais, pendant qu'il progressait vers l'Ouest, son armée principale avait été vaincue et mise en déroute ; il ne fallait plus penser à tenir la campagne ; le fils dénaturé se décida donc à rentrer à Tlemcen, mais, l'accueil qu'il y reçut fut tel qu'il comprit qu'il ferait mieux de disparaître et il se résigna à aller, chercher un refuge dans le désert ; Abou Hammou rentra, quelques jours après, à Tlemcen, pour la cinquième fois.

1389. — Cependant, Abou Tachefine, loin de renoncer à tout espoir, se rendit à la cour de Fez et, par ses intrigues, finit par obtenir l'appui du Sultan mérinite Abou El Abbas Ahmed, qui mit une armée à sa disposition, sous condition, qu'en cas de succès, il reconnaîtrait sa suzeraineté et lui verserait un tribut annuel considérable.

Avant même que l'ennemi fût arrivé en vue de Tlemcen,

Abou Hammou en sort et va prendre position sur le plateau de Sebdou. Abou Tachefine profite de l'occasion pour rentrer dans la capitale, mais, quelques jours après, un retour offensif des troupes abd el ouadites force l'usurpateur à rejoindre le camp mérinite près d'Oudjda. Là, à force d'objurgations, il décide le vizir à tenter une nouvelle attaque contre le quartier général de son père. L'armée de ce dernier est vaincue et mise en fuite. Dans la déroute, l'infortuné monarque voit son cheval s'abattre sous lui, les cavaliers mérinites qui le poursuivent l'atteignent et lui tranchent la tête.

Désormais, Abou Tachefine allait jouir du pouvoir qu'il n'avait conquis que par une lutte sacrilège et grâce à l'appui de l'ennemi héréditaire de sa propre dynastie.

Abou Tachefine (1389-1393). — L'armée mérinite vint s'installer sous les murs de Tlemcen et ne se retira, que lorsqu'Abou Tachefine eut versé la première annuité du tribut consenti.

Abou Tachefine régna paisiblement pendant trois années, exécutant ponctuellement les conditions honteuses du marché qu'il avait passé pour acheter le concours du Mérinite.

1393. — Mais cette servilité ne put encore contenter ce dernier, qui, vers la fin de 1393, conduisit une expédition contre Tlemcen, probablement dans l'espoir de l'annexer définitivement à son empire ; le Sultan mérinite avait cependant amené, avec lui, le frère d'Abou Tachefine, le prince Abou Zeyane qui, en 1389, s'était réfugié à la cour de Fez et il annonçait l'intention de le substituer à son frère aîné.

L'armée mérinite était déjà arrivée à Taza, lorsqu'on apprit la mort inopinée d'Abou Tachefine.

Après une période assez troublée, qui dura quelques semaines, au cours desquelles deux princes abd el ouadites passèrent sur le trône, puis, furent mis à mort, Abou Zeyane fut installé, comme Sultan de Tlemcen, par le Sultan mérinite Abou Fares qui venait de succéder à son père.

Abou Zeyane (1394-1399). — Ce prince qui, dans sa jeunesse, avait donné des preuves éclatantes de son énergie et de ses vertus guerrières, se consacra, lorsqu'il fut arrivé au pouvoir, à l'administration sage et pacifique de ses

peuples et à la protection des arts et des sciences. Ces tendances pacifiques ne suffirent pas pour calmer l'humeur inquiète du Sultan mérinite qui lui suscita, en 1399, comme compétiteur, un autre des fils de Abou Hammou II.

Abou Mohammed Abd Allah (1399-1402). — Avec l'appui d'une armée mérinite, ce nouveau Sultan chasse de Tlemcen son frère Abou Zeyane qui prend la fuite et, bientôt après, tombe sous les coups des assassins envoyés à sa poursuite.

Abou Mohammed Abd Allah montra dans l'exercice du pouvoir de grandes qualités d'organisateur et d'administrateur. Les résultats brillants, obtenus par ses sages mesures, excitèrent la jalousie d'Abou Fares, qui envoya une nouvelle armée mérinite pour chasser Abou Mohammed Abd Allah et établir, à sa place, un autre de ses frères :

Abou Abd Allah (1402-1410). — Ce prince réussit à établir la sécurité dans son empire, il développa le commerce et l'industrie qui purent jouir d'une réelle tranquillité, pendant la période de huit années que dura son règne. Ce Sultan sage et pacifique fut un des rares souverains, de cette époque, qui moururent tranquillement dans leur lit. Il ne laissait qu'un tout jeune fils, incapable, encore pour longtemps, de prendre les rênes du gouvernement, aussi le pouvoir fut-il confié à un autre fils d'Abou Hammou :

Moulaï Saïd (1410-1411). — Le règne de ce Sultan fut absolument éphémère. Les historiens le représentent comme un homme sans aucune valeur, incapable d'un idée sérieuse, mais d'une prodigalité voisine de la folie. Le Sultan de Fez ne tarda pas à le renverser et à le remplacer par un autre de ses frères :

Abou Malek Abd El Ouahad (1re fois). — Le Sultan mérinite, qui avait placé ce prince sur le trône, dût amèrement le regretter, car ce nouveau souverain était un homme d'une grande valeur et d'une intelligence remarquable. Non seulement, il sut développer la prospérité de ses états, mais il réussit à venger les avanies subies, depuis près d'un siècle, par sa dynastie. Il envahit le Maghreb-El-Acsa, détrôna le Sultan alors régnant à Fez et le remplaça par un nommé Mohammed, petit fils, dit-on, d'Abou Einane.

Nous ne pouvons rien préciser concernant les détails de ces évènements, dont nous ne connaissons même pas la date exacte.

Il semblait que ce souverain qui avait rétabli la fortune de la dynastie abd el ouadite dût régner tranquillement ; ce fut cet heureux succès qui causa sa perte.

1424. — Le Sultan hafsite de Tunis, Abou Fares Azzouz, jaloux de la prospérité du souverain abd el ouadite, dont les états confinent avec son empire, accorde son appui à un compétiteur, Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, fils d'Abou Tachefine II.

Il lui fournit une armée ; le prétendant se présente devant Tlemcen, et en chasse Abou Malek Abd El Ouahad, qui prend le chemin de l'exil.

Abou Abd Allah Moulaï Mohammed (1424-1428).— L'histoire ne fournit que très peu de renseignements sur le règne de ce Sultan. Nous savons seulement que, au bout de quelque temps, il s'aliéna la faveur de son protecteur hafsite.

Cependant, Abou Malek Abd El Ouahad n'était pas homme à se laisser détrôner sans chercher à reprendre le pouvoir. Après avoir cherché vainement un appui auprès du Sultan de Fez, il tourna ses regards vers celui de Tunis, auquel il envoya son fils, El Montaçar, pour lui demander son assistance.

Le Sultan hafsite, Abou Fares Azzouz, celui qui précisément avait provoqué la chute d'Abou Malek, accepta ses ouvertures et remit, à son fils, des lettres précisant les conditions, auxquelles il devrait souscrire, pour obtenir son concours. Mais El Montaçar ne devait pas accomplir sa mission, jusqu'au bout ; en route, il périt sous le poignard d'assassins stipendiés par son cousin.

1428. — Ce meurtre d'un porteur de ses correspondances fit disparaître les dernières hésitations d'Abou Fares Azzouz, si tant est qu'il en eût, et il mit immédiatement, à la disposition d'Abou Malek Abd El Ouahad, l'armée qu'il lui avait promise.

Abou Abd Allah Mohammed, voyant que sa capitale allait être assiégée par des forces très supérieures en nombre, jugea la résistance impossible et prit la fuite.

Abou Malek Abd El Ouahad rentra triomphalement à Tlemcen.

Abou Malek Abd El Ouahad (2e fois, 1428-1430). — Pendant ce temps, le Sultan fugitif avait gagné les montagnes du Dahra où il comptait de nombreux partisans.

1430. — Ses menées étaient devenues tellement inquiétantes qu'Abou Malek Abd El Ouahad se décida à prendre la direction d'une expédition contre son compétiteur ; mais la fortune des armes lui fut contraire ; son armée l'abandonna, et il tomba aux mains de son adversaire qui lui fit trancher la tête.

Abou Abd Allah Moulaï Mohammed (2e fois, 1430-1431). —Le Sultan hafsite, Abou Fares Azzouz, resté fidèle à son amitié pour Abou Malek Abd El Ouahad, peut-être aussi, guidé par son propre intérêt, résolut de punir le meurtrier. A la tête d'une armée de 50.000 hommes, dit-on, il marcha sur Tlemcen. A son approche, Abou Abd Allah Moulaï Mohammed abandonna sa capitale et se retira dans les montagnes des Beni Snacene.

Le Sultan hafsite entra triomphalement à Tlemcen et, quelque temps après, ayant réussi à faire arrêter Abou Abd Allah Moulaï Mohammed, il le fit mettre à mort.

L'histoire ne mentionne plus aucun prince de la dynastie abd el ouadite ayant régné soit sur Tlemcen, soit sur les pays environnants ou, du moins, les renseignements qu'elle donne sont tellement vagues qu'il nous est impossible de préciser aucun fait.

Elle garde seulement le nom d'un prince de cette famille, Abou Zeyane Mohammed, fils d'Abou Thabet, qui, parti de Tunis, trouva le moyen d'imposer son autorité à la ville d'Alger et aux populations voisines, mais les cruautés, auxquelles il se livra, furent tellement insupportables qu'il fut mis à mort par le peuple révolté, après avoir exercé le pouvoir pendant environ une année (1438).

Nous savons encore qu'en 1517, au cours d'une lutte pour la possession du pouvoir, entre deux prétendants abd el ouadites, Abou Hamou et Bou Ziane, les partisans de ce

dernier demandèrent l'intervention de Baba Aroudj. Celui-ci, après avoir vaincu Abou Hamou, fit pendre Bou Ziane, et ayant fait massacrer la famille de ce dernier ainsi que les principaux notables de la ville, se fit proclamer roi de Tlemcen, dont il fit hommage au Sultan de Constantinople.

RELATIONS AVEC LES NATIONS EUROPÉENES AUX XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES

Durant cette période, de près de trois cents ans, correspondant aux luttes incessantes des dynasties mérinite, abd el ouadite et hafsite, pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles, les Chrétiens n'étaient pas restés inactifs, et leurs négociants avaient tâché de se créer, tantôt par des conventions consenties volontairement de part et d'autre, tantôt par des traités imposés par la force, des relations commerciales avec les populations musulmanes des rives méridionales de la Méditerranée.

Pour mettre un peu de clarté dans l'exposition de ces accords, le plus souvent complètement étrangers les uns aux autres, nous adopterons l'ordre purement chronologique.

1200. — Les Génois occupent Djidjelli.

1220. — La France entretient un consul à Bougie, où elle possède un fondouk.

1230. — Premier traité de commerce, entre une puissance européenne et un souverain musulman, conclu entre la République de Pise et Abou Zakaria (Yahia Ier), Sultan de Tunis (1222-1249). Plus tard, le même Sultan conclut de semblables traités, avec l'empereur Frédéric II, roi de Sicile (1215-1250) puis avec les villes de Gênes, Marseille et Venise.

Ces traités réglaient les conditions des échanges, dans les ports, depuis Tripoli jusqu'à Bougie ; il garantissaient la vie et la liberté des marchands qui avaient le droit d'entretenir des églises et de posséder maisons et magasins. Les consuls connaissaient seuls des différents entre leurs nationaux ; ils avaient de droit de se présenter, une fois par mois, à l'audience du prince.

1270. — Nous ne reviendrons point sur l'expédition de Saint-Louis à Tunis ; nous dirons seulement que, malgré le mécontentement que cette attaque inopinée avait du faire naître dans l'esprit du Sultan de cette époque, Abd Allah El Mostancer Billah Ier, celui-ci continua à favoriser les relations entre ses peuples et les nations européennes, parti-

culièrement, avec les Génois, les Vénitiens, les Pisans et les Florentins.

1277. — Pierre III, roi d'Aragon (1276-1285) envoie une expédition qui ravage les côtes du Maroc, et détruit, dans le détroit de Gibraltar, la flotte du Sultan mérinite, Abou Youcefe Yakoub (1258-1286).

1282. — Nous rencontrons, en cette année, une première tentative d'ingérence des puissances européennes dans les affaires de la politique intérieure de l'Afrique du Nord. Pendant la période troublée qui suit la mort d'Abd Allah (El Mostancer Billah Ier) et qui dure 7 ans, de 1277 à 1284, le gouverneur de Constantine fait appel au roi Pierre d'Aragon (1276-1285) pour l'aider à s'emparer du royaume de Tunis. Le roi répond à cet appel et débarque à Collo, le 28 Juin 1282, mais apprenant la réussite des massacres des Vêpres Siciliennes qu'il avait provoqués, il se rembarque, hâtivement, pour se rendre à Palerme, où il se fait couronner, comme roi de Sicile.

1284. — Roger de Loria s'empare de l'île de Djerba, au nom des Génois, qui en restent maîtres pendant 51 ans, de 1284 à 1335. D'autres auteurs assignent la date de 1289 à cette conquête de Djerba.

1335. — Philippe Doria, amiral génois, s'empare de Tripoli, par trahison, mais, désavoué par le Sénat, il est obligé d'abandonner immédiatement sa conquête.

1350. — Les relations amicales, entre les Génois et les Sultans de Tunis, cessent, vers le milieu du XIVe siècle. A la suite d'actes de piraterie commis contre ses nationaux, la République génoise déclare la guerre au Sultan hafsite.

1388. — Les Génois pillent l'île de Djerba, mais, par contre, les navires tunisiens commettent toute sorte de déprédations sur le littoral génois.

Enfin, les Génois, résolus à frapper un grand coup, décident de s'emparer de Mehdia. Pour réaliser ce projet, ils demandent l'appui du roi de France, Charles VI (1380-1422). Le duc de Bourbon, frère du roi, est mis à la tête de cette expédition, qui, en dehors des 18.000 hommes fournis par Gênes, compte environ 1.400 gentilshommes

tant français qu'anglais, venus volontairement prendre part à cette espèce de croisade.

1390. — On arrive devant Mehdia, au commencement de Juillet. Les Arabes laissent débarquer tranquillement les troupes chrétiennes ; mais ils les harcèlent constamment, jour et nuit, pendant qu'elles s'exténuent à poursuivre les travaux du siège, sous l'ardeur brûlante du soleil d'été. Enfin, au bout de soixante et un jours, force est de renoncer à la prise de la ville, et, l'armée se rembarque, sans avoir pu remporter le moindre avantage.

Cette expédition est la dernière, tentée par les Italiens, contre l'Afrique du Nord. Pendant tout le XV[e] siècle, la paix ne fut point troublée entre eux et les princes musulmans, mais il n'en fut pas de même, du côté des Espagnols.

1400. — Henri de Transtamare, roi de Castille (1390-1406) envoie une expédition contre Tetouane, dont la plupart des habitants furent emmenés en esclavage.

1415. — Jean I[er], de Portugal (1385-1433), attaque Ceuta avec une flotte considérable, la prend et y laisse une forte garnison. La même année ,les Portugais occupent Mers-El-Kebir, le Portus Divinus des Romains, qu'Abd El Moumene avait pris, en 1162, comme principal arsenal maritime ; ils l'occupent jusqu'en 1437.

1424. — Le Sultan hafsite signe un dernier traité de commerce avec les Pisans.

1432. — Les Aragonais saccagent l'île de Djerba et celles de Kerkenna.

1437. — Les Portugais dirigent deux tentatives malheureuses contre Tanger.

Battus sur terre, ils ne peuvent se rembarquer, qu'en promettant de rentrer à Ceuta et, en donnant pour otage, l'infant Don Fernand. Les Cortès ayant refusé de ratifier le traité, Don Fernand resta prisonnier du Sultan mérinite (1) et mourut en captivité.

---

(1) L'année 1437, où l'infant Don Fernand fut donné comme otage, correspond à une des périodes d'anarchie signalées, plus haut, dans le tableau chronologique de la dynastie mérinite. Il est à croire que Don Fernand resta prisonnier d'un prince mérinite, dont l'autorité ne s'exerça que sur un territoire restreint, aux environs de Ceuta et de Tanger.

1458. — Les Portugais s'emparent de Ksar-Es-Srir, sur le détroit de Gibraltar.

1464. — Malgré l'appui des Espagnols, les Portugais échouent de nouveau devant Tanger.

1468. — Les Portugais ravagent, sur la côte de l'Atlantique, Anfa, qui s'élevait sur l'emplacement actuel de Casablanca.

1471. — Anfa est complètement rasée. Les Portugais réoccupent Mers-El-Kebir, s'emparent d'Arzila, sur l'Atlantique, et occupent Tanger qui est abandonnée par ses habitants.

1477. — Les Portugais abandonnent, de nouveau, Mers-El-Kebir.

1492. — Les Musulmans sont définitivement chassés d'Espagne. Ferdinand le Catholique (1479-1516) et Isabelle (1474-1504) envoient, sur les côtes d'Afrique, une expédition qui s'empare de Melilla.

1494. — Conférences de Tordesillas entre le Portugal et l'Espagne : il est convenu, entre les deux puissances, que la première aura toute latitude pour agir, à son gré, contre les Sultans du Maroc et que la seconde aura la même liberté, contre les rois de Tlemcen.

1495. — Emmanuel de Portugal (1495-1521) entreprend, immédiatement, la conquête méthodique du Maroc.

1500. — Il fonde Mazagan, sur l'Atlantique, sous le nom de Castillo Reale.

1507. — Il s'empare de Safi et de Santa Cruz (1), également sur l'Atlantique.

1508. — Il attaque, sans succès, Azzemmour.

1513. — Il s'empare d'Azzemmour.

L'occupation du littoral marocain s'étendait ainsi, méthodiquement, et, déjà, nombreuses étaient les tribus soumises et tributaires, lorsque ce bel élan s'arrêta ; la découverte de la route des Indes Orientales, par le cap de Bonne Espérance, reconnu, en 1486, par Barthélemy Diaz,

---

(1) Santa Cruz de Mar Pequena, actuellement Ifni, à peu près à mi-distance entre l'embouchure de l'Oued-Souss et celle de l'Oued-Draa.

et doublé, pour la première fois, en 1497, par Vasco de Gama, détourna l'attention des Portugais de la conquête du Maroc. En moins d'un siècle, ils auront perdu toutes leurs possessions du Nord de l'Afrique.

De son côté, l'Espagne n'était pas restée inactive. Ferdinand le Catholique (1474-1516), suivant l'impulsion du Cardinal Ximénès, essaya de conquérir le royaume des Sultans abd el ouadites. Les ports de l'Afrique du Nord étaient devenus, déjà depuis longtemps, les repaires de pirates incorrigibles, dont les principaux points de ralliement étaient Tripoli, Djerba, Collo, Alger, Cherchell, Arzew, Oran, Mers-El-Kebir, etc. Vers la fin du XV[e] siècle, les Musulmans, chassés d'Espagne, après la prise de Grenade, se réfugièrent, naturellement, dans ces ports, où ils devinrent pour la piraterie un élément de recrutement, d'autant plus facile à enrôler, que chacun d'eux portait, au fond du cœur, un sentiment de haine personnelle contre les Chrétiens. A partir de cette époque, les pirates devinrent de plus en plus nombreux, de plus en plus audacieux. La côte d'Espagne fut, plus que toute autre, le but de leurs expéditions, le théâtre de leurs déprédations. Ferdinand résolut de venir à bout de ces forbans, et de les réduire à l'impuissance ; son ambition allait encore plus loin, et aspirait à la conquête de l'intérieur du pays ; nous verrons, en effet, les Espagnols intervenir, en particulier, dans les compétitions des différents membres de la famille des Abd El Ouad et appuyer, de leurs troupes, les efforts de certains prétendants.

1496. — Les Espagnols, sous le commandement du duc de Médina Sidonia, s'emparent de Melilla.

1505. — L'exécution du plan de Ferdinand commence, par la prise de possession de Mers-El-Kebir. Une expédition conduite par Diégo de Cordoue (1) s'empara facilement de cette forteresse ; mais, lorsque les Espagnols voulurent s'étendre autour de cette ville, aux dépens des tribus voisines, ils se virent arrêtés et, pour ainsi dire, prisonniers dans leur conquête.

1508. — Pierre de Navarre se rend maître du Peñon de Velez, sur la côte Nord du Maroc.

(1) D'autres historiens disent : Fernand de Cardona.

1509. — La prise d'Oran est décidée, et le Cardinal Ximénès, lui-même, malgré son grand âge, 73 ans, prend le commandement de l'expédition.

15.000 hommes, débarqués à Mers-El-Kebir, se présentèrent devant Oran qui tomba, entre les mains des Espagnols, le 16 mai 1509, par suite de la trahison d'un Juif qui livra, aux assaillants, une des portes de la ville, dite porte de la Mouna.

Les Espagnols resteront maîtres d'Oran jusqu'en 1708.

Ils s'empressent de fortifier, très sérieusement, la ville et d'y construire une forteresse qui ne sera terminée qu'en 1589.

1510. — Après la prise d'Oran, Pierre de Navarre regagne ,avec sa flotte, le mouillage des Baléares. Au commencement de 1510, il reçoit l'ordre d'aller attaquer Bougie dont il s'empare, presque sans coup férir. Il y laisse une nombreuse garnison, puis, il se dirige vers Tripoli, dont il ne peut s'emparer, qu'après de sanglants combats. Ces rapides succès, répandent l'effroi chez les indigènes ; le Sultan de Tunis, le roi de Tédélès (Tigzirt), les villes de Dellys, Cherchell et Ténès reconnaissent la suzeraineté de l'Espagne.

1511. — Pierre de Navarre se présente devant Alger qui capitule. Son dey, Selim Eutemi (1), s'engage à ne plus armer en course et à payer, pendant dix ans, un tribut au roi d'Espagne. Cependant, les Espagnols, n'ayant qu'une confiance très limitée dans la parole des corsaires, font élever une forteresse sur un des îlots commandant l'entrée du port. Les canons de la citadelle furent braqués sur la ville, et aucun navire ne put désormais prendre la mer sans la permission du Commandant espagnol. Cette forteresse fut appelée le Peñon d'Alger.

1512. — Cette année voit entrer, en scène, deux nouveaux personnages auxquels leur audace et leurs conceptions grandioses ont assigné une grande place, non seulement dans l'histoire de l'Afrique du Nord, mais encore

(1) Saleme Ben Toumi, d'après d'autres historiens, était le chef de la tribu des Beni Mezrana, dont Alger était la capitale.

dans celle du monde entier. Nous voulons parler de Baba Aroudj (plus connu sous le nom de Barberousse), et de son frère Kheir Ed Dine. En 1512, ces deux frères tentent de reprendre Bougie aux Espagnols ; mais ils échouent et, dans cette aventure, Baba Aroudj, perd un bras.

1514. — Baba Aroudj enlève Djidjelli aux Génois ; puis il revient sous les murs de Bougie, où il éprouve un nouvel échec.

NOTE sur le calcul permettant de passer d'une date grégorienne à la date hégirienne correspondante et réciproquement.

L'année grégorienne est une année solaire et correspond exactement à l'année tropique. Elle a, par conséquent, une durée de 365 jours 5 heures 48 minutes et 51 secondes, ou, en transformant les heures, minutes et secondes complémentaires en fractions décimales, une durée de 365 jours 24226.

L'année hégirienne ou musulmane est une année lunaire, elle se compose de 12 lunaisons de 29 jours et demi, c'est-à-dire, de 354 jours solaires.

Pour éviter les fractions de jour que comporterait la durée de chaque mois lunaire, les Musulmans donnent, alternativement, à leurs mois, des durées de 30 jours et de 29 jours.

Mais la durée de la lunaison n'est pas exactement de 29 jours 5 dixièmes ; elle est de 29 jours 53059. Pour tenir compte de cette différence, les Musulmans intercalent, dans leur calendrier, 11 jours supplémentaires pour une période de 30 années hégiriennes. Cette période de 30 ans a reçu le nom de cycle musulman.

L'intercalation de ces jours complémentaires, se fait en donnant 30 jours au dernier mois de certaines années, de la manière suivante. Nous allons prendre pour exemple le cycle musulman actuel. Ce cycle a commencé l'année 1317 qui a le matricule 1 du cycle. Les années bissextiles de ce cycle sont les années 1319, 1322, 1325, 1327, 1330, 1333, 1336, 1338, 1341, 1344, et 1346, ou, d'une manière générale, les années, 3, 6, 9, 11, 14, 17, 20, 22, 25, 28 et 30 de chaque cycle.

D'après la définition que nous avons donnée ci-dessus, l'année musulmane a une durée de 12 lunaisons, soit :

$$29 \text{ jours } 53059 \times 12 = 354 \text{ jours } 36708.$$

Le rapport centésimal de la durée de l'année lunaire des Musulmans à celle de l'année solaire des Chrétiens est donc :

$$\frac{\text{Année lunaire}}{\text{Année solaire}} = \frac{354{,}36708}{365{,}24226} = \frac{97}{100}$$

en négligeant les fractions.

De ce qui précède, il résulte que 97 années solaires correspondent à 100 années lunaires, et, que, si l'ère musulmane avait le même point initial que l'ère chrétienne, on passerait du matri-

cule de l'année chrétienne au matricule de l'année musulmane correspondante, en appliquant la proportion suivante :

$$\frac{\text{C, matricule de l'année chrétienne}}{\text{M, matricule de l'année musulmane}} = \frac{97}{100}$$

D'où l'on tire :

$$C = \frac{97}{100} M$$

et

$$M = \frac{100}{97} C$$

Mais le point initial de l'ére musulmane est l'année de l'hégire qui correspond à l'année 622 de l'ère chrétienne, donc l'application de la formule précédente $C = \frac{97}{100} M$ donnerait un résultat de 622 ans trop faible.

Nous modifierons donc cette formule, en tenant compte de cette remarque, et si nous désignons par C le matricule de l'année chrétienne et par H le matricule de l'année hégirienne, nous arriverons à la formule suivante :

$$C = 622 + \left(\frac{97}{100}\right) H$$

d'où l'on tire pour H

$$H = (C - 622) \frac{100}{97}$$

Application : Nous sommes actuellement dans l'année 1332 de l'hégire ; quelle est l'année chrétienne correspondante ? La formule ci-dessus devient

$$C = 622 + \left(\frac{97}{100} \times 1332\right) = 1914$$

Si au contraire nous savons que nous sommes en 1914 et que nous cherchions l'année de l'hégire correspondante, la deuxième formule deviendra

$$H = (1914 - 622) \times \frac{100}{97} = 1331{,}95$$

On voit, par cet exemple, que ces formules ne sont qu'approximatives. Dans les cas, comme celui-ci, où, en dehors du nombre entier d'années, il existe une fraction considérable, il y a lieu de majorer d'une unité le chiffre des années.

D'ailleurs, en faisant le calcul pour les deux cas où C = 1913 et C = 1915, on trouve respectivement 1331 et 1333, pour le matricule de l'année hégirienne correspondante, il faut donc que l'année hégirienne 1332 corresponde à 1914.

Dans les formules ci-dessus, il y a deux causes d'erreur :

1° Le rapport de la durée des années musulmanes à la durée des années chrétiennes n'est pas exactement $\frac{97}{100}$ mais bien $\frac{97{,}02247}{100}$, pour nous borner à 5 décimales.

2° L'ère musulmane ne commence pas au dernier jour de l'année chrétienne 622, mais le 16 Juillet 622, c'est-à-dire, 196 jours après la fin de l'année 621.

Il en résulte que, si l'on adopte le chiffre de 622 comme première année de l'hégire, ce chiffre étant additif dans la première équation, on obtient pour C une valeur un peu trop forte, et que, dans la seconde équation, 622 devenant soustractif, on obtient pour H une valeur un peu trop faible.

Si l'on n'a en vue que de se rendre compte approximativement, à une année près, de l'époque à laquelle se sont passés les différents évènements de l'histoire musulmane, l'approximation, obtenue par ces formules, est largement suffisante.

Cependant, si l'on tient à une plus grande précision, on peut y arriver en suivant la méthode exposée ci-après :

Nous avons dit que 100 années musulmanes égalaient approximativement 97 années chrétiennes.

Or, 100 années musulmanes valent, en jours :	35.436,70800
et 97 années chrétiennes valent, en jours :	35.428,49922
Différence en jours :	8,20878

Donc, 100 années musulmanes valent 97 années chrétiennes plus 8 jours 20878.

En conséquence, si l'on prend le 16 Juillet 622 comme premier jour de l'année 1 de l'hégire, le premier jour de l'année 101 de l'hégire arrivera 97 ans et 8 jours 20878 après le 16 Juillet 622, soit le 25 Juillet 719 de l'ère chrétienne.

En établissant les calculs pour le premier jour de l'année initiale de chaque siècle musulman on arrive à établir le tableau suivant :

CALCUL de la date grégorienne correspondant au premier jour de chaque siècle musulman.

Tableau n° 1

Jours initiaux des années séculaires hégiriennes		Chiffres servant à établir le calcul						Dates correspondantes de l'ère grégorienne		
				Ans		Jours				
1	—	»					—	16	Juillet	622
101	—	622	+	97	+	8.20878	—	25	Juillet	719
201	—	622	+	194	+	16.41756	—	2	Août	816
301	—	622	+	291	+	24.62634	—	10	Août	913
401	—	622	+	388	+	32.83512	—	18	Août	1010
501	—	622	+	485	+	41.04390	—	27	Août	1107
601	—	622	+	582	+	49.25268	—	4	Septembre	1204
701	—	622	+	679	+	57.46146	—	12	Septembre	1301
801	—	622	+	776	+	65.67024	—	20	Septembre	1398
901	—	622	+	873	+	73.87902	—	28	Septembre	1495
1001	—	622	+	970	+	82.08780	—	7	Octobre	1592
1101	—	622	+	1067	+	90.29658	—	15	Octobre	1689
1201	—	622	+	1164	+	98.50536	—	23	Octobre	1786
1301	—	622	+	1261	+	106.71414	—	31	Octobre	1883
1401	—	622	+	1358	+	114.92292	—	8	Novembre	1980

Remarque : Dans les tables de Concordance des ères hégiriennes et grégoriennes, Ch. Bernoin donne pour les premiers jours des années 1101, 1201, 1301 et 1401 les dates respectives du 15 Octobre 1689, du 24 Octobre 1786, du 2 Novembre 1883 et du 9 Novembre 1980. On trouvera plus loin l'explication de ces légères différences qui n'infirment pas la valeur des calculs établis ci-contre.

En partant des dates calculées, ci-dessus, pour le premier jour de chaque siècle musulman, on peut calculer la date du premier jour de chaque année musulmane en remarquant que

l'année chrétienne étant, en jours, de...........	365.24226
et l'année musulmane étant, en jours, de........	354.36708
la différence entre les deux années est de........	10.87518

Donc, une année musulmane est de 10 jours 87518 plus courte

qu'une année chrétienne ; il en résulte que si le premier jour de l'année 1 de l'hégire a été le 16 Juillet 622, le premier jour de l'année 2 de l'hégire a été le 16 Juillet 623 moins 10 jours, c'est-à-dire, le 6 Juillet 623, en admettant qu'on ne tienne pas compte de la fraction.

Bien entendu que, dans les calculs pour les années subséquentes, il est nécessaire de tenir compte que cette fraction qui est considérable et complète généralement à 11, le nombre des jours de rétrogradation annuelle.

En calculant la rétrogradation du premier jour de chaque année du siècle, on obtient le tableau suivant qui indique de combien de jours on doit reculer la date du premier jour de chaque année par rapport à la date grégorienne du premier jour de l'année séculaire musulmane.

CALCUL de la rétrogradation de la date grégorienne du premier jour de chaque année du siècle musulman par rapport à la date grégorienne du jour initial de chaque siècle musulman.

Tableau n° 2

Année du siècle musulman	Rétrogradation en jours du premier jour de l'année	Année du siècle musulman	Rétrogradation en jours du premier jour de l'année	Année du siècle musulman	Rétrogradation en jours du premier jour de l'année
1	0	35	369	69	739
2	10	36	380	70	750
3	21	37	391	71	761
4	32	38	402	72	772
5	43	39	413	73	783
6	54	40	424	74	793
7	65	41	435	75	804
8	76	42	445	76	815
9	87	43	456	77	826
10	97	44	467	78	837
11	108	45	478	79	848
12	119	46	489	80	859
13	130	47	500	81	870
14	141	48	511	82	880
15	152	49	522	83	891
16	163	50	532	84	902
17	174	51	543	85	913
18	184	52	554	86	924
19	195	53	565	87	935
20	206	54	576	88	946
21	217	55	587	89	957
22	228	56	598	90	967
23	239	57	609	91	978
24	250	58	619	92	989
25	261	59	630	93	1000
26	271	60	641	94	1011
27	282	61	652	95	1022
28	293	62	663	96	1033
29	304	63	674	97	1044
30	315	64	685	98	1054
31	326	65	696	99	1065
32	337	66	706	100	1076
33	348	67	717	101	1087
34	358	68	728		

Application : Déterminer, au moyen des indications contenues dans les tableaux ci-dessus, la date grégorienne du premier jour de l'année 1333 de l'hégire.

Nous procèderons de la manière suivante :

En consultant le tableau n° 1, nous voyons que le 1er jour du XIVe siècle musulman a été le 31 Octobre 1883.

Du premier jour du siècle au premier jour de l'année 1333 de l'hégire, il s'est écoulé 32 années, et, si les années musulmanes étaient égales aux années grégoriennes, le premier jour de l'année 1333 tomberait le 31 Octobre 1915.

Mais en consultant le tableau n° 2, nous voyons que le premier jour de l'année 33 du siècle rétrograde de 348 jours sur le premier jour de l'année initiale séculaire.

En retranchant ces 348 jours de la date du 31 Octobre 1915 nous trouvons la date du 17 Novembre 1914.

C'est en effet le 17 Novembre qu'à lieu la nouvelle lune.

Il faut remarquer que le calendrier musulman fait commencer l'année hégirienne 1333, à la date du 19 Novembre 1914. Il y a donc une différence de deux jours avec la détermination que nous avons établie.

Cette différence provient de ce que, chez les Musulmans, le premier jour du mois lunaire ne coïncide pas avec le premier jour de la lunaison, lequel est fixé astronomiquement. **Le premier du mois lunaire s'accorde toujours, avec la vue directe de la lune** et, par suite, il y a **toujours** un ou deux jours de différence entre le premier jour de la lunaison et le premier jour du mois.

Comme règle pratique pour l'établissement de ce calcul nous établirons la formule suivante :

Appelons : X la date grégorienne correspondant au jour initial de l'année musulmane considérée.

S la date grégorienne du jour initial du siècle musulman considéré, date portée au tableau 1.

H le matricule, dans le siècle hégirien, de l'année musulmane dont on cherche la date du jour initial.

et R l'indice de rétrogradation porté au tableau n° 2 en face de H.

La formule est : $X = S + (H - 1) - R$.

Comme nous l'avons établi ci-dessus, le résultat obtenu doit être corrigé d'un jour et quelquefois de deux pour correspondre au calendrier pratique.

Une fois qu'on a la date grégorienne du jour initial de l'année musulmane, il est facile d'en déduire les dates de tous les autres jours de cette même année.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

PERIODE ARABE (647-972)

Période arabe I (647-800)

Période arabe II (715-800)

Période arabe III (789-909)

Période arabe IV (909-972)

PERIODE BERBERE (972-1550)

Période berbère I (972-1050)

Période berbère II (1050-1150)

Période berbère III (1150-1237)

Période berbère IV (1237-1573)